

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Jeux de Paumes

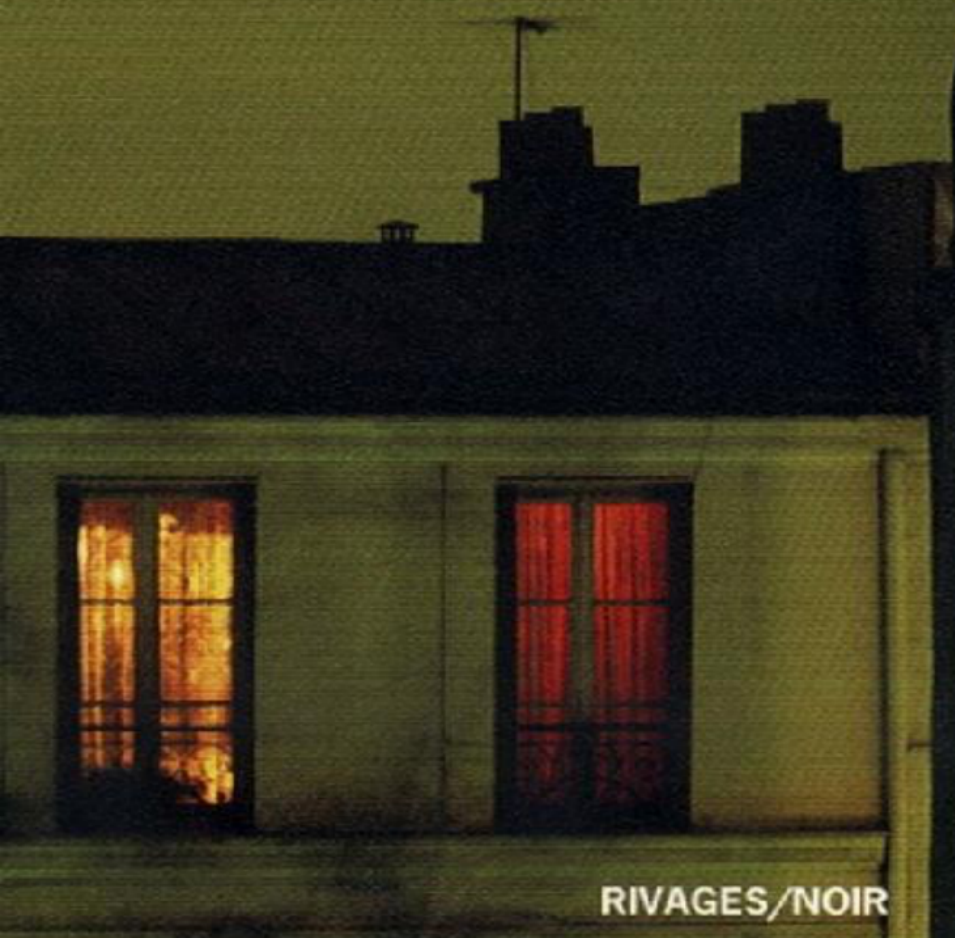
Marc Menonville

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J E U X
DE PAUMES

M A R C
MENONVILLE



RIVAGES/NOIR

Copyright

© 1995, Éditions Payot & Rivages

ISBN : 2-86930-956-2

Dépôt légal : juillet 1995

Rivages/noir n°222

Cet ouvrage est de pure imagination. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou mortes, ou avec des faits réels, ne pourrait résulter que d'une coïncidence.

Les dépêches de l'AFP qui apparaissent dans le texte appartiennent, elles aussi, au domaine de la fiction. Elles ont été rédigées par l'auteur pour les seuls besoins de ce livre et n'ont en aucun cas été écrites par des journalistes de l'Agence France-Presse, ni non plus diffusées dans l'un de ses services.

M.M.

Pour A-J. M.
in memoriam

« *Sans voix, sans mains, sans genoux, Sardines, priez pour nous.* »

Georges Fourest. *La Négresse blonde.*

« *Un poivrot affirme, preuves à l'appui, que c'est la merde.* »

Daniel Pennac. *Au bonheur des ogres.*

« *Es war ein Lachen in dem ganzen Heere,*

Und unsre Reiterbuben lachten auch. »

Börries Freiherr von Münchhausen. *Das Balladenbuch.*

1990

Prologue

Armes-USA

Assassinat d'un trafiquant belge

WASHINGTON, 15 mar (AFP) – Un trafiquant d'armes connu, Joseph Groetemans, a été abattu avant-hier soir, peu après 22 heures, dans le bar d'un grand hôtel de la capitale américaine, annonce officiellement un bref communiqué du FBI.

Selon ce communiqué, plusieurs inconnus ont tiré des rafales d'armes automatiques sur Groetemans. Le FBI cite les témoignages des barmen, qui affirment que le trafiquant avait rendez-vous, à l'heure de son assassinat, avec une jeune femme qu'il aurait rencontrée la veille au même endroit.

Les faits se sont déroulés avec une rapidité telle, que les témoins, pourtant nombreux, ont été dans l'incapacité de fournir un signalement cohérent des meurtriers. Le FBI précise que Groetemans, qui était porteur d'un passeport suisse au nom de Jean Grollier, a pu être identifié rapidement grâce à ses empreintes digitales. Il a été également possible d'établir qu'il était arrivé à Washington le 10, venant de Londres, via Montréal et New York.

Une série de reportages publiés récemment dans l'hebdomadaire Time Magazine avaient cité son nom à plusieurs reprises parmi les intermédiaires ayant permis à l'Iran de se procurer, par divers circuits clandestins, des matériels occidentaux, notamment de l'équipement électronique et des munitions, lors du conflit qui l'a opposé à l'Irak.

hg/lmc

AFP 151335 MAR 90

Dans le Washington résidentiel et monumental que hantent, aux jours ouvrables, ceux qui gouvernent les États Unis – les puissants et les riches, les besogneux et les intrigants, et tous leurs satellites –, la mort d'un homme, au-delà de la frontière invisible qui sépare, le long de 12th Street, la ville blanche du ghetto noir, n'intéresse plus personne depuis longtemps. Mais qu'un seul assassinat soit commis en deçà de cette ligne, et le branle-bas sonne aussitôt pour tous les

responsables de la sûreté publique de la capitale fédérale. Surtout si la victime est un étranger.

Et, plus encore, si le meurtre a pour théâtre l'un des caravansérails des temps modernes, immenses, impersonnels et sans guère d'âme, à l'image d'une population bigarrée et d'un pays étalé d'un océan à l'autre, qui ont poussé comme des champignons au nord et à l'est de La Fayette Square.

L'hôtel *Capital Hilton*, au coin de 16th Street et de K Street, juste en face de son éternel concurrent, le *Sheraton Carlton*, n'est situé qu'à quelque deux cents cinquante mètres de la Maison Blanche. Dans le hall, à main gauche, s'ouvre le bar principal, appelé, tout bonnement, *The Bar*. Il comprend, pour l'essentiel deux grandes salles, l'une, brillamment éclairée, où se trouvent le comptoir en forme d'ellipse et le piano, l'autre, plus calme, qui bénéficie d'une pénombre propice aux conversations intimes ou discrètes. Le vert d'eau des murs, et la moquette pêche, leur confèrent une atmosphère de luxe et de sérénité.

Les enquêteurs de la police du District of Columbia, suivis peu après par ceux du FBI, n'avaient eu aucune peine à reconstituer les faits.

— Ça s'est passé quand, exactement ? avait interrogé Chris O'Mahan, jeune agent fédéral trapu, au visage sanguin, qui, malgré l'avalanche de révélations assez peu ragoûtantes sur la vie de l'ancien patron légendaire du Bureau, n'avait pas renoncé à s'enorgueillir d'une ressemblance étonnante avec feu Edgar J. Hoover.

— C'était vers 22 h 05, avait répondu Ulysses Grant Graham, le chef barman, un grand Noir jovial dans le style de l'onde Tom avec ses cheveux déjà grisonnants, qui s'exprimait, plein d'aisance, dans le parler traînant des petits fermiers de la West Virginia.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. Je le sais parce que miss Davis, notre pianiste, elle venait juste de se mettre à chanter *Send in the clowns*. Moi, j'ai pensé que c'était son heure... parce qu'elle se débrouille toujours pour chanter cette chanson-là pas longtemps avant de faire sa pause de 22 h 15... c'est bon pour l'ambiance... et, machinalement, j'ai regardé ma montre.

— Bon, c'est précis, ça.

— Pour nous, c'était l'embouteillage. Mes deux salles étaient presque pleines. À ce moment-là, nos bons clients, ils ont tous fini de dîner, et ils viennent s'en jeter un... ou deux... avant d'aller au lit.

— Quel genre de clients ?

— Comme d'habitude. Des gens qui séjournent ici, à l'hôtel. Des fonctionnaires de la présidence ou du département d'État qui ont envie de boire un coup avant d'aller se coucher. Quelques hommes d'affaires de passage. Et puis des couples... pas trop légitimes, vous voyez le genre...

— Je connais, oui.

— Des couples qui viennent passer un moment tranquille ensemble avant de rentrer, chacun de son côté, à Bethesda ou à Chevy Chase.

— Et vous avez vu les tueurs ?

— Oh ouais. Comme je vous vois. Ils sont arrivés bien calmement. Trois bonshommes en imperméable et le chapeau sur la tête. Tout mouillés parce qu'il tombait des hallebardes.

Les cheveux encore humides, O'Mahan acquiesça silencieusement.

— Ils se secouaient, on aurait dit des chiens qui veulent se sécher, continua le barman. Ils se sont dirigés vers le fond de l'autre salle, comme pour s'asseoir et passer leur commande. Nous n'avions plus que deux tables libres.

Machinalement, l'agent fédéral tourna la tête pour jeter un nouveau coup d'œil sur les lieux, qu'il avait pourtant déjà photographiés dans sa mémoire.

— D'un coup, il y en a deux, ils ont sorti de sous leurs impers des armes comme j'en avais jamais vues qu'à la télé, déclara le barman d'un ton dramatique. Des pistolets mitrailleurs assez trapus, bien astiqués.

— On vous montrera un catalogue. Vous pensez que vous pourriez les reconnaître, ces armes ?

Graham s'indigna :

— J'ai fait le Viêt-nam. Un an à Danang. Alors, vous pensez bien que...

O'Mahan n'entendait pas laisser au barman le loisir de lui raconter ses campagnes. Il coupa :

— Bon. Et alors ?

— Eh bien, pépères comme au stand, ils ont tiré sur le type... des rafales courtes... pendant que le troisième, avec un pistolet, un Luger je pense...

— Un Luger, c'est sûr ?

Cette fois, sans plus se soucier de ménager ses effets, Graham s'énervait :

— C'est quand même un pétard bien caractéristique, non ? Il n'y a pas à se tromper.

Un peu à contrecœur, l'agent fédéral approuva en branlant du chef.

— Donc, avec son Luger, il a commencé à dézinguer le lustre et les appliques, enchaîna le barman. C'est devenu tout sombre. Il y avait des éclats de verre partout. La clientèle, elle n'a pas hésité, croyez-moi. Tout le monde s'est planqué sous les tables. Ou bien jeté à terre. Comme au cinéma. Melinda...

— Qui c'est, ça, Melinda ?

— Une de nos serveuses... la plus jeune. C'est une brave gosse, et je l'aime bien... elle en a lâché son plateau avant de tomber dans les pommes. Vu qu'elle est en cloque, ça n'a pas dû être bon pour le bébé.

— Et ici, là, dans votre salle ?

— Au comptoir, on avait un client qui buvait là depuis un moment. Du coca-rhum. « Un Cuba libre, bien tassé », qu'il avait demandé à John... à mon collègue, je veux dire. Il s'est levé d'un coup, il a sorti un Walther PPK nickelé, impeccable...

Graham s'attendait à une question de Chris O'Mahan. Mais rien ne vint. Il poursuivit :

— Son flingue à lui, je l'ai bien reconnu. J'avais le même dans l'Air Force... c'est plat et léger, vous comprenez... et il a dit, très poliment : « On ne bouge plus, ladies et gentlemen. »

— Très poliment ? C'est vrai ? s'étonna O'Mahan.

— Ah, ça, oui. Mais trop poli pour être honnête, si vous me suivez. Alors, le gars que les deux autres ils lui tiraient dessus, il s'est effondré tout de suite. Les bonnes femmes hurlaient avant de tourner de l'œil. Un raffut d'enfer. Les trois types et mon client, ils sont repartis.

— Dans quelle direction ?

— Le gusse au Luger, il marchait à reculons, en nous menaçant. Ils sont sortis de l'hôtel par la porte qui mène directement au *Four Seasons*. notre restaurant. Elle donne sur K Street. Tout ça, ça n'a pas duré plus de dix secondes, je dirais.

— Pourtant, personne d'autre n'a été blessé.

— Il n'y a que Melinda. Elle a pris un morceau du lustre dans la joue. Mais ça n'est qu'une éraflure. Elle ne sera pas défigurée. Les autres, rien.

— Bon. Et le signalement de ces hommes ? lança O'Mahan, la mine sévère.

Ulysses G. Graham occupait ses fonctions de responsable du bar du

Hilton depuis suffisamment longtemps pour connaître la règle du jeu : quand on travaille dans la restauration ou l'hôtellerie de la capitale des États Unis – « La ville la plus fliquée du monde », comme l'affirment, trop péremptoires, ceux qui ne sont jamais allés à Tokyo –, il faut, qu'on le veuille ou non, collaborer avec la police pour avoir la paix. Mais conserver, cependant, assez de discrétion pour ne pas faire fuir un public nerveux qui veille, jusqu'à la psychose, à protéger une intimité toujours plus menacée par des médias envahissants.

Il biaisa :

— Tous des Blancs, répliqua-t-il immédiatement. Les trois en imper, ni grands ni petits, ni gros ni maigres. Comme tout le monde, quoi.

— Oh ! lâcha O'Mahan, déçu.

— Un zigue fringué comme ça, ce n'est pas comme sur un ring, voyez-vous. Vous ne devinez pas au premier coup d'œil si c'est un poids mouche ou un poids lourd.

— Il ne faut rien exagérer.

— D'accord. Mais leurs visages, à cause des chapeaux, je les ai pas bien vus.

— C'est bien vrai, ça ?

— Il y en avait un... assez baraqué, à ce qu'il m'a semblé... il était gaucher... et il avait des gants.

— La mémoire vous revient. Et les autres ?

— Les autres ? Des gants aussi.

— Et celui du bar ?

— Mon client, pour ainsi dire... enfin celui qui avait le Walther... je lui donnerai la petite cinquantaine. Un binoclard. Des lunettes genre Ray Ban, un peu verdâtres. Les yeux bleus. Des cheveux assez gris... moins blancs que les miens, et une moustache gros module très foncée. Peut-être qu'il se la teint.

— On vous fera établir un portrait-robot, le prévint O'Mahan.

— Ça, je ne sais pas trop si je saurai. Avec l'âge, moi, j'ai la vue qui baisse, et...

— D'autres détails qui vous auraient frappé ?

— Eh bien, il était habillé comme un Anglais. Et avec un accent rosbif qu'il y avait pas à s'y tromper.

— Un Anglais ?

— J'ai repéré ça tout de suite, parce qu'il y a une dame de la

Banque Mondiale, qui vient souvent ici le soir... je ne vous dis pas pour quoi faire.

— Je sais déjà, je crois.

— Vous avez deviné vous-même. Une femme qui s'ennuie... de Londres, qu'elle est... bref, elle m'avait juste demandé à la minute d'avant : « Oh, waiter, a scotch... straight, please ! », avec la bouche pincée, comme ils font toujours, les Britiches.

Fidèle à des origines irlandaises qui remontaient pourtant à quatre générations, O'Mahan ne put se retenir d'ébaucher un sourire.

— Moi, je me suis pensé que c'était un compatriote à elle, poursuivit Graham. Mais, brun comme ça, sans doute que c'était un Gallois. Ou bien un Maltais. Ou alors un Italien.

L'agent fédéral eut une moue désabusée. Mais le barman n'en avait pas terminé :

— Au poignet droit... pas au poignet gauche, vous le noterez... il avait une très grosse montre en or, une Rolex je crois, plutôt voyante. Comme sur la pub. Et puis...

— Oui. Et puis ?

— Tenez donc, je m'en souviens maintenant... oui, trois petits points bleus, ou bien noirs, tatoués en triangle sur le dessus de la main gauche. Un monsieur avec ça tout ce qu'il y a d'aimable, remarquez bien, mais pas causant.

— Et l'homme qui a été descendu ?

— Il y avait à peu près un quart d'heure qu'il était là. Depuis trois soirs, on le voyait débarquer ici toujours après 21 h 30. Je crois pas qu'il dînait à l'hôtel. Ni dans un de nos restaus, ni dans sa chambre

— Alors ou, à votre avis ?

— Je ne sais pas. En général, il ne buvait qu'un verre ou deux avant de monter se coucher. Toujours du gin tonic. Mais, hier, il avait, comme qui dirait dragué une personne.

— Quel genre, la personne ? interrogea O'Mahan plein d'espoir.

— Une madame très chic, tailleur et chemisier, fringuée façon haute couture. Sapée comme un top model. Une blonde... dans les vingt-cinq ans à peu près, je dirais... que je voyais ici pour la première fois. Mais bien roulée, hein ?

— D'elle aussi on vous fera faire un portrait-robot.

— Ah bon. Oui, à mon avis, ils s'étaient plu tout de suite, ces deux-là.

— Ils s'étaient rencontrés dans votre bar ?

— Non, avant. Je ne saurais pas où. Parce qu'ils étaient arrivés ensemble, vous comprenez. Quand je leur avais apporté la douloureuse, hier soir, j'avais entendu le type qui lui disait : « Alors, demain 10 heures ? » Et elle avait répondu : « Oui, mais je serai peut-être en retard. Il faut que je fasse un saut à New York. Et, avec les avions du *shuttle service*, on ne sait jamais. »

— À New York ? Ah bon ?...

— Lui, le monsieur, c'était l'homme vraiment généreux. Quand il signait son addition, il me rajoutait toujours vingt pour cent de pourboire. Pas que pour moi, c'est-à-dire. Pour les collègues aussi. Parce que nous, les pourboires...

— Et cette femme, elle n'est pas revenue ? avait insisté l'agent fédéral.

— Pas du tout. Je ne l'ai pas revue de la journée. À son accent, je dirais qu'elle venait du sud. Mais un peu bizarre, tout de même. Pas de mon sud à moi. Ce serait une Cajun que ça ne m'étonnerait pas.

Malgré les exhortations réitérées du détective en chef de l'hôtel – un épais moustachu, ventru et basané, Portoricain de souche, qui préférait se déguiser en Texan d'opérette toujours coiffé d'un Stetson *decaliter* blanc et cravaté d'un cordon tenu par une tête de *longhorn* en ivoire et argent, mais dont les chaussures vernies aux épaisses semelles dénonçaient en lui l'ancien sous-officier de carrière des *leathernecks* du *Marine Corps* –, les récits des autres membres du personnel présents sur les lieux n'avaient rien appris de plus consistant à O'Mahan. Seul le chasseur de nuit, Jesus Etchevez, un Colombien efflanqué, avait cru voir que les quatre tueurs, parcourant quelques mètres sur K Street puis traversant 16th Street du pas de promeneurs innocents, s'étaient engouffrés dans deux voitures qui les attendaient, l'une devant *Archibald's*, un bistrot crasseux et sordide réputé pour ses jolies stripteaseuses pas trop farouches – « nos nièces », selon le code de quelques adeptes passionnés du lieu –, l'autre en bas de l'immeuble de l'American Legion. Compte tenu de la pluie toujours aussi drue, Etchevez n'avait pas pu reconnaître précisément leur marque.

— Mais de la bagnole japonaise, à mon avis, le genre Lexus, avait dit le Colombien. Ou alors des Mercedes.

L'agent fédéral se flattait d'avoir des lettres.

— Plexus, Nexus, Sexus, cita-t-il mécaniquement.

À l'aide des informations rassemblées entre-temps par le sergent Peters, de la police du District, et par ses équipiers, O'Mahan avait été en mesure de reconstruire, au moins partiellement, l'emploi du temps

de la victime.

Groetemans-Grollier était descendu prendre son *breakfast* à la cafétéria de l'hôtel un peu après 9 heures du matin. À 10 heures, il s'était fait conduire par un taxi au cimetière national d'Arlington, sur l'autre rive du Potomac. On avait même retrouvé le chauffeur, un Éthiopien en exil au regard apeuré, de la « Ras Tafari Cab Ass. », qui conduisait une vieille Oldsmobile cabossée, marron et fraise écrasée, dont les ressorts, déjà mous à la sortie d'usine, étaient aussi défoncés que les amortisseurs hors d'usage. L'Éthiopien n'en tirait pas moins une grande vanité de sa plaque d'immatriculation, où, en grands caractères bleus sur fond blanc, l'acronyme GEM 1 se lisait entre le WASHINGTON DC d'usage et la devise « THE NATION'S CAPITAL » en lettres rouges.

« Un joyau... pour ce pouilleux... eh bien ! » avait ragé Menelas Peters, quarteron plus ou moins francophone de La Nouvelle-Orléans, qui détestait, par racisme à rebours, la mode afro, le reggae et le style rasta.

L'automédon se souvenait avec précision de son client :

— J'ai traversé par 14th Street Bridge. Mais il a d'abord voulu que je passe devant le monument d'Iwo Jima. Je sais pas pourquoi. Arrivé là-bas, il m'a payé ma course. Il m'a demandé de l'attendre. « Voilà la moitié d'un billet de cent dollars, qu'il m'a dit. L'autre moitié quand je reviens ». Moi, naturellement, j'ai attendu. Cent dollars, vous pensez... après, il s'est fait conduire à Dulles International.

O'Mahan avait établi que Groetemans n'était resté dans le parc de la grande nécropole nationale que le temps d'aller se recueillir sur la tombe d'un *master gunnery sergeant* des *Marines*, Bill Keefer, tué au Cambodge en patrouillant sur le Mékong, en 1971. Selon les membres d'une famille venue déposer des fleurs sur une sépulture voisine, le Belge, au garde-à-vous, avait chanté à mi-voix « Ich hatt' einen Kameraden » avant de s'éloigner à pas lents. À Dulles, il avait réservé une place en première classe sur un vol transcontinental d'American Airlines Washington – San Francisco pour le surlendemain. Paiement par carte American Express au nom de Jean Grollier, la carte qu'il avait également présentée à la réception du *Hilton* le jour de son arrivée (Vérifications faites, elle était authentique. Un prélèvement automatique permanent sur un compte ouvert au siège central du Crédit Suisse, au coin de la Bahnhofstraße et de Paradeplatz, à Zurich, couvrait les règlements.) Groetemans avait déjeuné d'un hamburger dans l'un des fast food de l'aéroport, avant de regagner la capitale en car.

Au comptoir Hertz de l'hôtel, Groetemans avait retenu une voiture,

pour deux jours. Il était resté dans sa chambre jusqu'à 18 heures, avait sans doute été prendre un apéritif au *Ha' Penny Lion*, près du *Hilton*, avant de gagner à pied le *Rumours*, sur M Street, un des lieux de rencontre les plus réputés de la ville – « The best meatmarket downtown », se vantait toujours le patron. Il y avait dîné seul d'un chili con carne et d'un verre de Cabernet de Californie. À 21 h 30 précises, il avait regagné l'hôtel, il s'était changé, puis il était descendu au bar où son destin l'attendait.

La surprise était venue de l'ambassade de Suisse, immédiatement prévenue, qui était entrée sur-le-champ en contact avec le département (ministère) de Justice et Police, à Berne : les autorités helvétiques n'avaient jamais délivré à personne un passeport au nom de Jean Grollier. Quant à l'adresse figurant sur le document, à Sissach, dans la grande banlieue de Bâle, elle correspondait aux entrepôts d'un petit constructeur de machines-outils et d'aspirateurs qui avait fait faillite l'année précédente.

Sans grand espoir, O'Mahan s'était tout de même adressé au fichier central du FBI. La réponse n'avait pas tardé. Les empreintes du soi-disant Grollier correspondaient à celles de Joseph Groetemans, personnage trop connu, au passé chargé, que l'on avait longtemps soupçonné – sans jamais pouvoir en fournir la moindre preuve – d'être à la tête de l'un des réseaux utilisés par les Israéliens pour livrer en sous-main des armes à certains de leurs amis.

Pareil pedigree semblait justifier absolument la thèse du guet-apens bien préparé que l'agent fédéral avait retenue d'emblée. On avait sans doute suivi Groetemans dans ses pérégrinations depuis l'Europe, en sachant d'avance l'essentiel de ses intentions. L'inconnue aperçue dans le bar du *Hilton*, probablement rencontrée au *Rumours*, avait servi d'appât aux assassins.

Précédant de peu ses complices, l'homme au Walther s'était pointé auparavant sur place, afin de s'assurer que la victime désignée était bien là. Il leur avait confirmé la présence du gibier par téléphone, et donné le feu vert. Les trois tueurs avaient surgi, exécuté leur plan avec un sang-froid parfait, et le quatuor était reparti comme il était venu. Sans laisser de traces, puisque l'homme au Walther avait eu aussi la présence d'esprit de glisser son verre dans sa poche avant de s'en aller.

Seules, les nombreuses douilles ramassées sur la moquette indiquaient des armes de calibre 9 mm parabellum, sans doute des MAT 49 de fabrication française, d'un des derniers modèles, au vu des marques d'extracteur relevées lors de l'expertise balistique. Ou leur copie tchèque très confidentielle – on croyait qu'il n'en avait pas été produit en quinze ans plus d'une centaine d'exemplaires par les

experts armuriers du célèbre atelier 4 de l'arsenal de Plzen – qu'aimaient, parfois, utiliser naguère les services soviétiques pour brouiller les pistes.

Par ailleurs, aucune blonde ne répondant, de près ou de loin, à la description de la femme avec laquelle Groetemans avait rendez-vous n'avait emprunté, dans la journée, l'un ou l'autre des services de navette aérienne entre Washington et New York.



— Du boulot cousu main. Et une fine équipe, rapporta O'Mahan à Frank Castellano, son supérieur direct en fin de journée. Sept, au moins : la greluce du pseudo rencart, les quatre pèlerins qui ont exécuté l'opération proprement dite, et deux types en plus dans les bagnoles. Protégés à distance par un tandem de gros bras en couverture, si ça se trouve. Ils ont sûrement filé bien loin, à l'heure qu'il est.

— Je vous crois !

— Et nous n'avons même pas de signalements qui se tiennent pour essayer de les coincer. Les chauffeurs des voitures, personne ne les a reluqués sous le nez.

— La fille ?

— La fille, ça n'était probablement qu'une pute de haute volée recrutée pour l'occasion. Et pas chez nous. Pas sur notre marché local que nous connaissons sur le bout des doigts. À Des Moines ou à Cincinatti, ou alors à San Diego.

— Vous croyez, Chris ?

— Ah oui, monsieur. À des miles d'ici, en tout cas. Elle était sûrement repartie dare-dare bien avant le meurtre.

— Son portrait-robot ?

— Un joli brin de fille, apparemment. Mais, depuis, elle a sûrement changé de coiffure et de maquillage, et il nous faudra au moins deux ans rien que pour la loger. Et pour l'inculper... quant aux quatre mecs, c'est la bouteille à l'encre. Quatre gars bien ordinaires, que leurs propres mères n'auraient pourtant pas reconnus.

— Les témoignages des autres employés n'ont rien donné ?

— Rien de concluant, monsieur. On va essayer des portraits-robots pour eux aussi. Mais je n'en espère pas grand-chose.

— Il y avait du monde, pourtant.

— Oh, dans ces hôtels-là, le personnel se croit pour ainsi dire tenu au secret professionnel.

— Pourquoi pas au secret de la confession ? râla Castellano, bon catholique cependant.

— Et je ne vous parle pas de tous ceux qui ne sont pas tout à fait au clair avec l'Immigration. Alors, on coopère avec nous. Mais on n'abuse pas... on traîne des pieds.

— Les clients ?

— Ils ont eu trop les flubes pour se souvenir de rien.

— Et à part ça ?

— Des tireurs adroits, c'est sûr. Des bons pros. Groetemans avait huit balles dans le corps, dont trois en pleine tête, le reste dans le thorax et le cou. Il n'y a que cinq impacts dans le mur. Et le tatouage sur le dos de la main du quatrième, ça ne nous mène pas loin.

— Tiens donc ? Pourquoi ? s'étonna Castellano.

— Parce qu'on n'a malheureusement pas de signe particulier comme celui-là sur un Anglais ou sur qui que ce soit d'approchant dans les fichiers, monsieur. Et je serais prêt à vous parier deux mois de mon traitement, primes comprises, qu'il portait une perruque ou qu'il s'était fait teindre, et qu'il s'est déjà rasé la moustache.

— Probable.

— Quant à ses lunettes, ça ne veut rien dire, évidemment. Les yeux bleus... n'importe qui obtient des miracles, avec des lentilles colorées.

— Ça n'est pas une raison, quand même.

— Bien sûr, on a lancé tous les avis de recherche possibles, monsieur. Mais, à l'heure qu'il est, sûr qu'ils sont tous en train de se la couler douce, aux Bermudes ou chez Fidel Castro, ou dans un ranch pépère du Wyoming en attendant que ça se tasse.

— Aïe ! Vous croyez vraiment ?

— Oui. Et nos mandats, dans ces coins-là... bref, c'est à croire qu'ils ne savent pas lire, tous ces connards. Pas plus chez nos bouseux des montagnes que chez les fumeurs de cigares.

Le supérieur d'O'Mahan s'esclaffa.

— Il faudra attendre que l'enfer gèle pour qu'on puisse travailler avec les Cubains ! concéda-t-il. Et pour ce Groetemans ?

— D'après nos dossiers, il n'avait aucune famille. Vous verriez un inconvénient à ce qu'on lève le black-out qu'on avait imposé aux journaloux, monsieur ? Au Press Club, ils ne jactent plus que de ça.

— Vous me dites que le dénommé Groetemans était belge ? Eh bien, avertissez donc nos collègues de Bruxelles, et voyez avec notre service de presse, pour qu'ils nous concoctent un petit communiqué. Diffusion dans une heure. On ne sait jamais. Ça fera peut-être réagir quelqu'un quelque part.



Dans son petit bureau, sous les combles de la rue des Saussaies, l'inspecteur Le Bihan, le cheveu gras, le teint terreux et les yeux striés de veinules écarlates, contemplait d'un regard perdu dans le vague la dépêche de l'Agence France-Presse posée devant lui, à côté d'un fax reproduisant un article publié par le *Washington Post*.

— Tiens, tiens, tiens, murmura-t-il pour lui-même d'une voix d'abord pâteuse. Ce malheureux Jo... se faire flinguer comme ça... quand on s'est rangé des bécanes depuis des années... vraiment... alors que les Fritz et les Viets l'avaient raté. Et je ne parle pas des autres. Mais là, qui ça peut être, hein ? La Mafia ? La Camorra ?... Un vieux concurrent vindicatif ? Un syndicat de riches cocus ? Ses petits camarades libanais ou jordaniens d'autrefois ? Un pigeon rancunier qui aurait eu de la malchance avec les canassons ou les brèmes ? Faudrait tout de même qu'ils nous en disent un peu davantage, les fédéraux.

S'emparant de son téléphone, l'inspecteur composa d'abord le numéro de son correspondant habituel à la DST, avant de demander au standardiste d'appeler l'officier de sécurité du dépôt central de la Légion étrangère à Aubagne. Chaque fois, il posa seulement deux questions :

— Joseph Groetemans, alias l'Anversois, alias Jo les Flingues, ça vous dit quelque chose, j'espère ? Vous pourriez me faire parvenir tout ce que vous avez à son sujet ?

Et, lorsque ses interlocuteurs lui demandèrent ce qui justifiait son intérêt subit pour l'individu, Le Bihan se borna à répondre :

— Il y a un quatuor de petits marloupins qui lui ont fait bouffer du plomb pour son dessert, là-bas, en Amérique. Pourtant, moi, je l'avais revu, il y a deux ans, par hasard, sur la Côte. Il soignait ses rhumatismes au Ricard. Moi, je l'aurais plutôt vu claquer bourgeoisement d'une cirrhose, le vieux Jo. Alors, je m'étonne.

À la Sécurité du Territoire comme à la Légion, ceux qu'il avait au bout du fil savaient que l'inspecteur ne s'étonnait pas facilement. On lui envoya donc dans les meilleurs délais les dossiers qu'il souhaitait.

Assez édulcorés comme il se doit. Par respect pour le défunt, évidemment...

Mais, outre un fichier personnel bien garni, Le Bihan possédait assez de mémoire et de relations pour combler les blancs réels ou voulus. Deux jours plus tard, il rédigeait, d'une écriture que lui seul savait déchiffrer, une fiche sur une feuille de bristol format 105 x 148 :

- Groetemans Joseph
- Né le 14 août 1920 à Anvers (Belgique)
- Engagé le 18 novembre 1938 à la Légion étrangère.
- Affecté le 17 février 1940 à la 13ème DBLE.
- Participe à l'opération de Narvik.
- Rallié à la France libre le 12 juillet 1940.
- Campagnes d'Erythrée et de Syrie, présent à Bir Hakeim (blessé lors de la sortie), campagnes de France et d'Allemagne (blessé),.
- Envoyé en Indochine le 4 juin 1947.
- De nouveau blessé, réformé.
- Se fait démobiliser sur place.
- Crée à Saigon la *Franco-vietnamienne d'export-import*.
- Arrêté par la Sûreté en décembre 1951, pour participation au trafic des piastres, puis relâché faute de preuves.
- Quitte le Viêt-nam en janvier 1955.
- Devient propriétaire d'un restaurant, *Au vieux pêcheur*, à Marseille, en mars 1957.
- Créateur d'une entreprise de transports routiers et maritimes, la STMP, en septembre 1960.
- Arrêté le 4 juin 1963 à Beyrouth pour trafic de stupéfiants. Libéré et expulsé le 9 septembre 1963.
- Acquiert en février 1964 la *Société marseillaise d'entreposage et de stockage* (SMES).
- Inculpé le 18 octobre 1968 à Nice pour proxénétisme. Bénéficie d'un non-lieu le 6 janvier 1970.
- Achète une villa à Pointe-à-Pitre le 12 juillet 1973.

- Se porte acquéreur, en association avec Barthélemy Lecointe, d'un bar de Fort-de-France, *Les matelots*, le 13 août 1973.
- Interdit de séjour à la Martinique et à la Guadeloupe par décision du préfet de la région Antilles-Guyane le 16 mars 1975.
- S'installe à Cannes en avril 1975, dans un appartement dont il devient propriétaire le 3 juin 1975.
- N'avait plus attiré depuis, l'attention des autorités françaises.

— Tout ça, affirma à haute voix l'inspecteur au fauteuil vide disposé devant sa table de travail, c'est un joli paquet. Et encore, je n'ai noté que ce qui est affiché. Plus ou moins officiel. Connu. Parce que moi j'en savais un peu davantage, heureusement. À Aubagne, ces petits cachottiers en képi blanc ont cru que j'ignorais que ce bon Jo avait été cassé à deux reprises, qu'il avait quand même terminé comme caporal-chef avec cinq citations, la médaille militaire, la croix de guerre 39-45 et la croix de guerre des TOE.

« Et mes petits camarades de la DST, ils n'ont pas voulu me raconter pourquoi notre ami Jo les Flingues s'était fait coincer à Beyrouth en 63. Trafic de stupéfiants, tu parles ! Ils servaient à quoi, ses hangars de la Marseille, à la Belle-de-Mai, hein ? Des jolis FAL calibre 7,62 OTAN pour les Druzes, plutôt. Pour les féodaux de la montagne. En provenance de Liège, direct. Des surplus norvégiens, soi-disant. Le cadeau malvenu d'un agité de Matignon qui se prenait pour Lawrence d'Arabie. Ce pauvre Jo, il n'avait simplement pas voulu graisser la patte à qui de droit. Mais lui, la poudre, l'acide, le hasch et tout le pot de pus, c'était pas bien son genre. Toujours fidèle à son mot d'ordre, le Jo : “Le fric quand je peux, les armes quand on veut, la drogue attention les yeux !”.

L'inspecteur s'interrompt pour se verser une généreuse dose de whisky.

— Même chose pour Nice, reprit-il. Les collègues avaient dû penser qu'il faisait un peu trop souvent sauter la banque au Palm Beach. Il avait la main rapide, Jo. Ou qu'il touchait trop de pognon sur les cigarettes destinées aux Napolitains. Alors, ils ont essayé de le faire tomber pour traite des blanches. Mais son avocat n'a pas eu trop de peine à démontrer qu'il n'y avait pas de preuve. Jo, le pain de fesses, il n'en mangeait pas. Il n'aimait pas les gagneuses. Ni les harengs. Et le préfet des Antilles... enfin, qu'est-ce qu'il lui voulait, à Jo, celui-là ?

En l'absence de réponse du fauteuil, Le Bihan s'échauffait, et prenait le Ciel à témoin de la sottise de la haute Administration :

— Bon Dieu, un incapable, ce préfet !... Un foutriquet !... Un *pen ar pesket* !... Quel cosaque, bordel !... Un gros gougnafier de mes deux, oui !... Un zouave !... Un va-de-la-gueule, *gast* !... Comme s'il n'avait pas toujours eu un condé, le brave Jo, nom de foutre ! Et puis, enfin, quoi ?... Des pièces détachées pour les avions de Somoza ? Pour des vieux coucous d'avant le déluge ? Et alors, *Scheise Du* ! Les Ricains ne voulaient plus livrer ce genre de matériel au Nicaragua. Une peccadille, non ? Fallait tout de même bien le remercier d'avoir toujours gentiment voté pour nous à l'ONU pendant la guerre d'Algérie et après, jusqu'à ce qu'il soit chassé de son trône par la révolution sandiniste, le vilain Somoza tout bouffi dans sa graisse.

« Et puis on me prend pour une bille. "N'a plus attiré l'attention depuis 1975." Et quoi encore ? La brigade des jeux, elle avait les yeux dans sa poche ? Un appartement de 200 mètres carrés à Cannes pour lui seul, mais avec tout ce qu'il faut pour les acharnés du poker ? Il s'était monté un petit cercle clandestin, mon cher Jo. Un tapis franc à l'ancienne, façon Gérard de Nerval. À l'usage particulier des interdits de casino. De ceux que les physionomistes font illico reconduire en triomphe jusqu'à la sortie. Et sa coquette affaire de paris illicites, hein ? Jo le Book. on l'appelait chez les turfistes de Cagnes-sur-Mer.

Étrangement, le regard de plus en plus flou. Le Bihan s'abandonnait à une sorte de mélancolie :

— Il avait quand même fini par prendre sa retraite, le légionnaire qui sentait bon le sable chaud. Un repos bien gagné, comme on dit. Alors, qu'est-ce qu'il allait bien fricoter à Washington ? Et pourquoi via Londres, Montréal et New York ? Il avait rendez-vous avec les avocats de ses copains de l'Honorable Société ? Ces messieurs de la Piscine l'avaient remis sur le ruban ? La Compagnie de Langley aurait eu besoin de faire appel à ses contacts ?

« L'histoire de *Time Magazine*, c'était bidon, j'en suis sûr. Du bidon pur sucre. Concocté par une bande d'agités de la CIA. Ou de la NSA. Il y a des plumitifs qui adorent se faire intoxiquer. Je le sais.

L'inspecteur ricana longuement.

— Jo n'a jamais aidé les Iraniens, affirma-t-il d'un ton sec. Pas plus que les petites sœurs des pauvres, d'ailleurs. Vieillir, ça l'avait rendu radin. Et qui est-ce qui l'a dessoudé, hein ? Ah, quel dommage que je n'aie pas pu lui rendre visite chez lui l'été dernier. Il avait toujours de drôles d'histoires à raconter...

Le silence du fauteuil se prolongeait. L'inspecteur Le Bihan se

dressa en chancelant, pour aller glisser dans une boîte à chaussures posée sur un classeur la fiche qu'il venait de rédiger.

— Oui, Jo avait toujours de drôles d'histoires à me raconter, répéta-t-il à l'adresse d'une pile de vieux journaux entassés dans un coin. Ah, oui. Un conteur admirable. Enfoncé, le Narrateur du petit Marcel...

1994

Chapitre 1

Faits divers-Accident

Une voiture dans un ravin : deux morts

GAP, 2 fev (AFP) – Deux automobilistes ont trouvé la mort, dans la nuit de mardi à ce mercredi, à bord d'un véhicule qui a fait une chute de plus de 50 mètres dans un torrent, entre Guillestre et Château-Queyras. indique-t-on à l'état-major de la gendarmerie départementale des Hautes Alpes.

Selon les premiers éléments recueillis par les gendarmes. leur voiture, une Peugeot 405. a dérapé sur la neige gelée qui recouvrait la chaussée avant de défoncer le parapet. Elle a pris feu en s'écrasant sur les rochers du lit du Guil.

L'identité des victimes n'a pu encore être établie.

plz/frm

AFP 021043 FEV 94

L'adjudant-chef Renoux rendait compte :

— C'est le merdier, mon capitaine. Les deux gusses, ils devaient déjà être en bouillie après avoir dégringolé comme ça. Mais, en plus, ils ont gentiment cramé. Alors, vous comprenez... tout de même, mon capitaine, il y a un truc qui me chiffonne. Les types, ils n'avaient plus de mains.

— Répétez-moi ça, mon vieux ! aboya le capitaine Schmittler.

— Vous avez bien compris, mon capitaine. Vous pouvez vous douter que les macchabs, déglingués et flambés comme ils sont, on a de la peine à leur distinguer les pieds de la tête. Le petit Woerhlé, quand il est descendu à l'aube au bout de sa ficelle, il n'en croyait pas ses yeux. Mais pour être net, c'est net. Plus de mains, ni l'un ni l'autre.

— Mais, enfin, c'est incroyable !

— Affirmatif ! Dans leur état, on ne peut vraiment pas deviner comment on leur avait tranché les pattes

— C'est gai !

— À la hache, à la tronçonneuse, au rasoir, ou à la serpe, je ne sais pas. Ou alors c'est un fanatique de l'opinel, qui a voulu occuper une longue soirée d'hiver, peut-être bien. Mais c'est comme ça, mon capitaine.

— Nous avons une vilaine histoire sur les bras. Renoux.

— Nos colis, eux, ils ne risquent pas, hasarda l'adjudant-chef.

Schmittler ne releva pas :

— Attendez... il est... voyons... 11 heures. Je serai chez vous... disons... à midi et demi, à peu près. On déjeunera ensemble et vous me raconterez tout ça en détail. Après le repas, avec toute l'équipe que je ferai venir, on ira leur présenter nos condoléances, à vos cadavres, et on les remontera.

— À vos ordres, mon capitaine. Je vais tout de suite demander à la femme de Perciat de nous préparer la grande potée des Morvandiaux. C'est sa spécialité.



Le capitaine Schmittler raccrocha. Grand, les épaules carrées – trop carrées, de l'avis de certains qui déploraient, non sans quelque jalousie, la présence dans l'armée d'un nombre croissant de forts gabarits –, il assurait depuis un peu moins de six mois le commandement effectif de la compagnie de gendarmerie de Briançon, et, jusque-là, il n'avait pas eu à regretter d'avoir obtenu cette affectation : une belle région, les joies du ski et de la montagne, des missions intéressantes, et, du point de vue de la criminalité courante, un arrondissement calme.

Il réfléchissait. Une voiture qui roule trop vite, en pleine nuit, sur une chaussée étroite, pleine de virages serrés, où alternent la glace vive et une couche de neige fraîche sur la neige gelée, rien d'étonnant à ce qu'elle finisse dans le décor. Mais deux cadavres sans mains, ça ne court pas les rues... ni les routes nationales, non plus. Et ça ne conduit pas, évidemment. Bref, l'affaire sentait le beau crime à plein nez. Le bon gros crime. Le crime dégueulasse. Prémédité par quelqu'un d'acharné. Et d'industriel.

« Et les emmerdements ne font que commencer, songea Schmittler. Heureusement que ce brave Renoux a les pieds sur terre ».

À 1 heure moins 20, dans le living-room de son logement de fonction, encombré de trop de meubles « de style Regency » achetés

chez Conforama – qui détonaient un peu –, Renoux, un rougeaud au sourire avenant dans une trogne ravinée de montagnard, offrait un pastis léger à son supérieur et reprenait son récit, d'un timbre encore assourdi par l'étonnement :

— Ah, une histoire pareille, je n'avais encore jamais vu ça, croyez-moi, mon capitaine. Et pourtant, j'ai dix-sept ans dans la boîte !

— Je sais.

— Le téléphone a sonné cette nuit. À 2 h 27 exactement. Plantevin était de garde. Il a tout noté. Vous connaissez Plantevin, je crois.

Schmittler acquiesça de la tête.

— Plantevin Antoine. Quatre ans d'ancienneté, précisa l'adjudant-chef. Le frère de Plantevin Jacques, un collègue qui est margis-chef à Mont-de-Marsan. Il n'a pas exactement inventé le caleçon à bretelles, ce Plantevin-là, mais c'est un bon élément. Déjà rôdé. Conscientieux, sans histoires, solide. Il ne perd pas les pédales. Je lui fais confiance à cent pour cent.

— Moi aussi, Renoux.

— Bref, voilà donc que mon Plantevin décroche. Une voix annonce... Plantevin croit que c'était un accent corse. Il ne se trompe sans doute pas. Sa fiancée, elle est de Bastia, vous vous en souvenez peut-être... oui, alors la voix lui annonce : « À cinq kilomètres de Guillestre, dans le Guil, il y a une bagnole en flammes. Chez nous, les scouts, on appelle ça un feu de camp. »

— Les scouts ? Un feu de camp ?

— Affirmatif, mon capitaine, c'est ce que le gars a dit. Plantevin a respecté la procédure. Il a demandé son identité au type qu'il avait au bout du fil. Il a rigolé, le bonhomme. Il a dit seulement : « Vous pouvez me croire sur parole. Parole de scout, naturellement. Mais allez-y vite. C'est une 405. Et, à mon avis, il y a deux personnes dedans. »

— Un humoriste, Renoux. Ou un provocateur.

— Peut-être. Il a appliqué la consigne, le Plantevin. Il m'a aussitôt réveillé pour me prévenir. Je lui ai donné l'ordre de sortir Woerhlé de son lit et d'aller voir sur place. La neige avait fini de tomber depuis minuit, mais il en restait toujours une sacrée quantité sur la route. La fraiseuse des Ponts et Chaussées n'était pas encore passée.

— Oui, j'ai profité de ça en montant, coupa Schmittler. Même chez nous, c'était toujours une patinoire en début de matinée. Un vrai bonheur.

— Enfin, le temps que le Woerhlé s'arrache à sa couette, ils n'ont

démarré qu'à 2 h 45. Ils ont mis quarante-huit minutes exactement pour arriver sur les lieux. Rien que ça.

— Quarante-huit minutes ? Pour neuf kilomètres

— Oui. Même avec les deux ponts enclenchés et les chaînes, mon capitaine. Pourtant, Woerhlé, c'est un as du volant. Chez nous, à lui et à moi, dans les vallées des Vosges, on pratique volontiers ce genre de conduite. Les Finlandais n'ont qu'à bien se tenir. Et quand je vous dis sur les lieux, c'est plutôt au-dessus des lieux.

Schmittler, malgré lui, esquissa une moue d'impatience.

— Le type n'avait pas menti, continua Renoux. Il y avait une 405 qui finissait de brûler, cinquante mètres plus bas, écrasée sur les rochers, un peu dans la flotte quand même. Plantevin a eu le bon réflexe. Il a pensé que, vu les circonstances, ça n'était plus la peine de déranger le SAMU.

Le capitaine se retint d'éclater de rire.

— Bien vu, en effet, approuva-t-il avec sérieux.

— Il m'a appelé pour m'informer qu'ils allaient baliser le coin et procéder aux premières constatations en attendant qu'il fasse jour. Dès qu'il y aurait assez de lumière, il ferait descendre Woerhlé avec le treuil. Vous vous rappelez que Woerhlé a été breveté à Chamonix.

— L'année dernière, non ?

— Il y a deux ans, mon capitaine. Chaque fois qu'il a l'occasion de faire un peu de varappe, il ne se sent plus. Mais c'est mauvais, par là-bas. De la glace franche partout sur les roches violettes.

— Oui, je connais le coin.

— Ils n'avaient pas de crampons. Ça ne fait pas partie du lot de bord. Long à l'aller, long au retour. Bref, mon capitaine, je vous épargne les détails. Leur radio qui est tombée en carafe, comme de juste-toutes les lignes téléphoniques HS à partir de 3 h 40... une belle coulée qui bloquait la route du côté du Veyer... à débayer à la pelle. Avec tout ça, Plantevin n'a pu me faire son rapport que vers 10 h 20.

— Alors ?

— Résultat des courses : deux cadavres carbonisés les paluches coupées, et un joli trou chacun à hauteur de l'occiput. Woerhlé penche pour du 357 magnum

— Ah, bon.

— Il vaut mieux que je vous montre ses Polaroid avant notre déjeuner. Parce que ça n'est pas joli. Et qu'après... pour votre appétit... bon, tenez, regardez donc voir, mon capitaine.

D'une chemise cartonnée, l'adjudant-chef tira quatre clichés.

Schmittler s'efforçait au détachement.

— Ça n'est pas bien joli, effectivement, dit-il. Mais, sur le plan technique, une perfection. Je ne savais pas Woerhlé aussi doué pour la photo.

— Il a bricolé son appareil lui-même, mon capitaine. Ah, des doigts de fée, le Woerhlé. C'est de famille. Son père était ouvrier guillocheur dans l'horlogerie. Il a réussi à lui adapter un vieil objectif de Leica acheté je ne sais où... dans une brocante de plein vent... à Lyon, je crois... à son appareil. Ce machin, ça ne ressemble plus à rien de connu, mais il faut admettre que ça fonctionne.

— En tous cas, Renoux, 357 ou pas, on les a plombés avec du gros. Du bon vieux 11.43, modèle 1911 réglementaire US, aussi bien. Ou alors, c'est de la balle dum-dum. Je ne suis même pas sûr que le légiste pourra déceler des traces de poudre.

— Évidemment...

— Remarquez que, jusqu'à un mètre, si vous tirez une 6,35 blindée à ogive sciée avec le vieux Browning de salon de votre grand-mère... bonjour les ravages ! À part ça, quoi de particulier, Renoux ?

— Ah, tout est particulier là-dedans, mon capitaine. Bien entendu, les vêtements avaient grillé avec le reste. Mais, d'après Woerhlé, rien n'indique que ces deux animaux-là avaient des papiers sur eux.

— Et merde...

— En plus, Woerhlé... et je l'approuve, mon capitaine... n'a pas voulu toucher à quoi que ce soit. Ni forcer les portières, ni bouger les corps. Il a seulement regardé par les fenêtres.

— Il a eu raison.

— Il n'a donc pas pu photographier les visages. Ces Polaroid ne montrent que les nuques de nos clients et l'entrée des projectiles. Mais vous imaginez bien ce que ça aura donné à la sortie. Nous tenons là deux cadavres sur lesquels Belzébuth lui-même ne mettrait plus un nom à l'entrée de l'enfer, ajouta l'adjudant qui avait de la religion.

— Que tout cela ne nous empêche pas de manger, Renoux. Je vais seulement contacter le Parquet tout de suite, avant que nous ne nous mettions à table.

— Vous ne serez pas déçu, mon capitaine. La femme de Perciat est très bonne cuisinière. Je m'excuse que la mienne ne soit pas là. Mais ma belle-mère a soixante-quinze ans, et elle ne se remet pas d'une mauvaise grippe. Il a fallu que mon épouse y aille. À cet âge-là, vous comprenez...

— Vous êtes tout excusé, mon vieux.

— Le téléphone est à côté. Je vous laisse, mon capitaine.



Presque filiforme, toujours vêtu de costumes croisés qui, croyait-il, lui donnaient le supplément de carrure qui lui manquait, les traits en lame de couteau, secrètement réactionnaire, Jean-Jacques Lafont, premier substitut du procureur de la République de Gap, se flattait d'avoir toujours été homme de décision. Mais son respect pour les règles de prudence que la loi et les traditions imposent aux magistrats lui avait permis de mener une carrière sans anicroche. Il n'entendait pas s'en départir dans cette circonstance :

— Je ne veux en aucun cas que nous ayons toute la presse sur le dos, Schmittler. Je vais demander au colonel Lucien, votre patron, de sortir un petit communiqué pour l'AFP et pour le *Dauphiné libéré*. Pour l'instant, officiellement, ça n'est qu'un accident de la circulation tout ce qu'il y a de local.

Schmittler ne manqua pas de noter, *in petto*, qu'en confiant à son supérieur la responsabilité du communiqué, le Parquet – et la Préfecture – dégageaient la leur :

— À vos ordres, monsieur le substitut.

— Pas question d'en dire davantage aux journalistes. Donnez des consignes de silence absolu à vos hommes. Oui, ce n'est qu'un fait divers banal, et c'est tout pour le moment. Quand en saurez-vous un peu plus ?

— Vers 16 heures, monsieur le substitut. Je fais venir de chez moi une équipe de dix hommes du peloton de sauvetage, avec deux treuils, les brancards, et tout le bataclan. Le lieutenant Perrier, de la Protection civile, viendra également, avec trois types à lui. Il apportera le matériel de désincarcération. Les pompiers sont plus habitués que nous à manier les victimes des incendies, vous comprenez.

— Évidemment, évidemment...

— Perrier amènera aussi un médecin. Un jeune du contingent qui fait son service au quinze neuf. Je le connais. Un type bien. Nous avons tous rendez-vous là-bas à 14 heures 30. Je pense que nous aurons terminé avant la tombée de la nuit.

— Parfait.

— Je ferai conduire les corps à la morgue de l'hôpital de Briançon. Mais préparez-vous d'ores et déjà à l'ouverture d'une information, monsieur le substitut. Il y a eu double crime, sans le moindre doute.

— Un double suicide, peut-être ? risqua Lafont sans réfléchir.

— Oh, certainement pas, monsieur le substitut, répliqua le capitaine avec une patience méritoire.

— Pas d'éléments sur les identités ?

— Rien. Et ce n'est pas la 405 qui nous fera des confidences. D'après ce qu'a constaté le gendarme qui l'a vue de près, on devrait pouvoir encore lire plus ou moins le numéro d'immatriculation, avec un peu de patience. À la lumière rasante d'un projecteur, par exemple. Alors, ou bien les plaques sont fausses, ou bien la bagnole a été volée juste pour l'occasion, et les assassins n'ont même pas pris la peine de la maquiller.

— Des projectiles de gros calibre, me disiez-vous, Schmittler. Qu'est-ce que vous en concluez ?

— À priori, cela évoquerait assez un règlement de comptes, monsieur le substitut. Dans le milieu, on aime bien utiliser du lourd.

— Oh...

— Rappelez-vous donc de la série de truands de Marseille, l'année dernière... toute une brochette de la pègre... qu'on a proprement transformés en viande froide. Pas moins de sept types flingués en sept mois, tous au 11.43. Mais ce joli monde n'avait pas quitté les limites des Bouches-du-Rhône.

— C'est vrai. Je m'en rappelle.

— En plus, on n'avait pas du tout tenté d'empêcher l'identification. Et on avait tirillé à tout va. En pomme d'arrosoir, si je peux me permettre, monsieur le substitut.

— Les journaux l'ont écrit, en tout cas.

— Je crois me souvenir que le fameux Sabiano avait quatre balles dans le corps, et Antoine le Stéphanois, sept. Là, à ce qu'il semble, on s'est contenté d'une seule balle. Mais ça a suffi.

— Bref, à ce stade, Schmittler, on ne peut encore écarter aucune hypothèse ?

— Aucune, pour le moment. Pas même celle du mari jaloux qui aurait déjanté en se voyant des cornes dans son miroir, un beau matin, pendant qu'il se rasait. Et il nous faudra peut-être nous mettre en relation avec les Italiens.

— Des répercussions internationales ? Ah, merde !

— C'est-à-dire que faire leurs petites affaires en territoire français, ce serait une option intéressante pour des malfrats de Turin ou de Milan. La Suisse devient malsaine pour eux. Et si j'en crois nos chers collègues carabiniers, ces gens-là commencent à penser qu'ils leur aboient un peu trop aux chausses.

— Et un arrière-plan politique ? s'inquiéta Lafont.

— Je n'y crois guère. Dans le département, il y en a bien certains qui aiment l'argent et qui ne cracheraient pas sur un gentil pot de vin ou sur une fausse facture. Vous voyez sûrement qui je vise, monsieur le substitut. Je ne vous cite pas de noms...

— Je les connais aussi bien que vous, Schmittler.

— Mais de là à en venir à un meurtre... enfin, à des meurtres aussi organisés... non, quand même. Non !...

— Eh bien, on va s'amuser !

— Tout le plaisir sera pour moi, monsieur le substitut, grinça le capitaine. En attendant, j'ai lancé la routine. On va collationner le fichier des personnes disparues, celui des automobiles volées, et le reste. J'ai pris sur moi d'alerter tout de suite les autres brigades, mais le colonel m'a couvert.

— Il a bien fait.

— Si jamais nous avons assez de bol pour récupérer les douilles ou les balles, on les transmettra d'urgence à la balistique d'Aix, aux fins d'expertise.

— Ils sont bons, à Aix. Mais ils sont lents.

— Et puis on va essayer de se trouver des témoins. Cette 405, il a quand même bien fallu qu'elle traverse Guillestre pour arriver là où elle est. À tout hasard, on peut espérer que quelqu'un l'aura vue passer, malgré l'heure. Mais, monsieur le substitut, bien franchement, nous sommes dans le bleu.

— Je ne vous le reproche pas, Schmittler, croyez-moi. Monsieur le procureur s'apprête justement à déjeuner avec monsieur le préfet. Je vais peut-être gâcher leur apéritif, mais je crois qu'il vaut mieux que je les mette au courant tout de suite.

— Cela vaudrait mieux, oui.

— Quoi qu'il en soit, rappelez-moi en fin de journée pour que nous fassions le point.

— Je n'y manquerai pas. À ce soir, monsieur le substitut. Mes respects.



Malgré les difficultés présentées par le lieu de l'accident – une route étroite permettant tout juste à deux voitures de se croiser, surplombant une vallée creusée en trait de scie, aux parois presque verticales, où un flot très bleu sautait de rocher en rocher –, le dispositif fut rapidement établi. Grâce à deux treuils, séparés par un écart de deux mètres environ, et à quatre cordes fixes pour le rappel, on put bientôt descendre jusqu'à la carcasse tordue et calcinée de la 405 qui commençait déjà de se couvrir de rouille.

Le capitaine Schmittler conduisait les opérations. Vite rejoint dans le lit du torrent par six gendarmes, par le lieutenant Perrier accompagné par deux de ses hommes, et par le médecin-aspirant Lemasson, il distribua ses ordres :

— Vous, Woerhlé, mitraillez-moi tout ça avec votre Nikon. Autant de rouleaux de film, noir ou couleur, que vous voudrez. Ne lésinez pas. La pelloche est aux frais de la princesse. Vous pourrez procéder au tirage quand cela ?

— Dès qu'on sera rentrés. Mais ça me prendra une bonne heure, minimum, mon capitaine.

— Très bien. Ensuite, vous, lieutenant, avec votre équipe, vous découperez le toit. Woerhlé prendra d'autres photos. Le toubib examinera les corps. Quand ce sera fait, on les emballera dans les sacs de plastique et on les remontera. Inutile de perdre notre temps à rechercher des empreintes ou des indices. Il n'y en aura plus. Vous regarderez tout de même si on n'aurait pas laissé des douilles. J'espère que Renoux aura plus de chance là-haut.

Woerhlé ne s'était pas trompé dans ses premières constatations. Les meurtriers (Schmittler estima, que le crime n'avait pu être commis que par deux personnes au moins) avaient bel et bien tranché les mains de leurs victimes.

— Ceux qui ont fait ça, ce sont des perfectionnistes mon capitaine, fit observer Lemasson. Regardez un peu. Non seulement ils ont voulu nous enlever toute possibilité d'identification par les empreintes digitales, mais ils ont raffiné la méthode.

— C'est-à-dire ?

— Ils ont visé si bien que les balles sont entrées, dans les deux cas, juste à hauteur du cervelet, et qu'elles sont aussi ressorties par la

bouche. En causant, au passage, tous les dégâts que vous pouvez concevoir.

— Je préfère pas.

— Autrement dit, mon capitaine, non seulement nous n'avons plus la possibilité d'avoir recours à la dactyloscopie, mais nous ne pourrions même pas essayer de travailler sur le schéma dentaire. Celui-ci, son maxillaire inférieur a littéralement éclaté. Et, celui-là, il n'a quasiment plus de mâchoire supérieure gauche.

— Je vois.

— Ajoutez à ça, l'incendie et les effets probables de la chute, et nous avons deux cadavres qui ne nous raconteront pas leur vie de sitôt.

— Je suis bien de votre avis, docteur.

— Et puis je vois un détail qui me turlupine. La incontestablement, c'est un homme. Mais l'autre... je ne sais pas ce qu'on lui trouvera dans les tripes à l'autopsie et c'est très esquinté... quand même, il s'agirait d'une femme que je n'en serais pas surpris.

— Ça, c'est le comble !

— Eh oui. La largeur du bassin, voyez-vous, notamment... ça, à vue de nez, c'est ce qui pourrait rester de cheveux longs carbonisés. Au niveau génital, nous avons une vraie purée. Je ne peux pas me prononcer. Mais sur le billard, ça devrait apparaître.

— Comment ça ?

— Comprenez-vous, mon capitaine, nos deux clients, ils ont été pour ainsi dire rôtis comme au four. Le principe des bons gigots. Caramélisés à l'extérieur, mais sans doute encore rosés à l'intérieur, et...

— Faites-moi un peu le plaisir d'abrégier vos considérations culinaires, toubib, interrompit Schmittler. Je sors de table. Mais je comprends ce que vous voulez dire.

— Les tueurs n'ont pas pris de risques, intervint le lieutenant Perrier. Vous voyez ce que je vois, sous le siège passager ? C'est ce qui subsiste d'une petite bouteille de butane, genre Camping-gaz. On a vraiment voulu que ça saute.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez, mon vieux ?

— Aussi sûr qu'on peut l'être sans examens de labo, mon capitaine. N'oubliez pas que j'ai un brevet de démineur. On a pu y mettre un petit pain de plastic relié à un détonateur à inertie, ou commandé par radio, pour ne rien laisser au hasard.

— Ah, c'est nouveau, ça !

— Oh non. Les Syriens ont beaucoup employé le système du butane à Beyrouth, avec des radio-commandes ou des minuteries. Ce n'est pas cher, et c'est pratique. En plus, quand ça ne pète pas, ces trucs-là, c'est midi sonné pour les désamorcer.

— Si vous voyez juste, Perrier, je commencerais, moi, à entrevoir un topo vraisemblable. Primo, on exécute nos deux pékins. Une balle dans la nuque, vite fait, style Guépéou. Secundo, on attend qu'ils aient bien refroidi pour leur couper les mimines. Nous ignorons encore avec quoi. Tertio, on les installe dans la bagnole. Quarto, ladite bagnole est balancée par-dessus bord avec son chargement. Quinto, un beau feu d'artifice. Et, sexto, pour couronner le tout, en bouquet final, on nous a bien courtoisement téléphoné. Comme pour nous dire : « On a une jolie petite énigme à vous proposer, messieurs de la maréchaussée. Ça meublera vos loisirs. Mais on confie nos pupilles à vos bons soins. Nos convictions religieuses nous interdisent de laisser des morts sans sépulture. »

— L'officier de police judiciaire dûment assermenté, c'est vous, mon capitaine, répliqua Perrier. Mais votre schéma me semble coller.

— Je crois qu'on a réussi à lire la plaque, mon capitaine, intervint le maréchal des logis Lansac. Le numéro se termine en tout cas par ASM 06. J'en mettrais ma main à couper.

— Ah, abstenez-vous de nous débiter une plaisanterie aussi stupide, Lansac ! Ce n'est vraiment pas le jour, ni l'endroit !

— Faites excuse, mon capitaine. Je ne pensais plus à... oui, excusez-moi. Pour le début, c'est moins précis. On dirait des huit, ou des six, peut-être. Quelque chose comme 686, ou 688, ou alors 888 ou 666.

— Bon, Lansac, signalez ça à Renoux. Qu'il vérifie immédiatement sur son terminal Saphir de bord si ça correspond à quelque chose. Toubib, c'est fini pour vous ?

— Oui, mon capitaine. On peut les emballer et les remonter. Ici, il n'y a plus rien à en tirer.

— Parfait, exécution.

— Tiens, c'est le mot juste, grinça Lemasson.

Schmittler n'avait pas envie de sourire :

— Quand ce sera fait, on remontera aussi la bagnole. Je vois que le *wrecker* du quinze neuf est arrivé. Vous, Lansac, vous resterez là avec deux hommes pour aider ces messieurs. En attendant, qu'ils déposent donc l'épave, à titre provisoire, sur notre parking.

— La nuit va tomber, mon capitaine, fit valoir le gendarme Plantevin avec bon sens. On n’y verra plus grand-chose.

— Vous avez raison. On l’auscultera demain à tête reposée. Nous, on suivra le même chemin que nos clients, dès qu’on les aura chargés dans l’ambulance. Je suis impatient de savoir si ce bon Renoux a pêché quelques indices.



Le substitut Lafont prenait fiévreusement des notes :

— Bon, Schmittler, accordons nos violons. Je vous résume. Le premier point, c’est que la 405, immatriculée 668 ASM 06, avait été volée hier soir – en toute hypothèse après 18 heures –, à un couple de retraités niçois en vacances à Serre Chevalier. Ils ont un alibi à toute épreuve, ces deux-là ?

— Absolument, monsieur le substitut. Ils ont passé la journée à skier à Sestrières, en Italie. Ils en sont repartis vers 16 heures. Avant de regagner leur hôtel, ils ont fait le plein, à 17 h 45, dans une station-service. Comme ce sont des gourmands, ils y ont aussi acheté des caramels mous. Leur ticket de carte bleue fait foi.

— Voilà qui nous prouve qu’ils ont encore une bonne dentition, euh, commenta Lafont, pince-sans-rire.

— Et ils n’ont pas bougé de la soirée, le personnel de l’hôtel s’en porte garant. Ils ont dîné, ils ont regardé je ne sais quoi à la télé avec d’autres pensionnaires, et ils sont allés se coucher. Rien d’autre.

— Décevant.

— Donc, si nos tueurs sont aussi bien organisés qu’il y paraît, ils ont dû piquer la bagnole vers 20 heures, pendant que tout le monde dînait et qu’il n’y avait plus personne pour se promener dans les rues, surtout avec le temps qu’il faisait. Et pas beaucoup plus tard, pour éviter la jeunesse qui va en boîte.

— Admettons que c’est vraisemblable. Mais comment envisagez-vous la suite ?

— On vole la voiture, comme je vous le disais monsieur le substitut. On la conduit, nous ne savons pas encore où, pour y installer nos deux clients, qui sont probablement déjà morts et manchots. Ça se passe sans doute dans un chalet de vacances tout ce qu’il y a de bourgeois, et, en même temps, suffisamment isolé pour que ça n’attire pas l’attention. Comme hypothèse de travail, je vous suggère de retenir l’idée que ce chalet se situe entre Briançon et Guillestre.

— Une intuition, Schmittler ? Ou une certitude ?

— Une intuition seulement, oui, monsieur le substitut. Donc, à vue de nez, entre 1 heure et 1 heure 30. on démarre en convoi. Devant, la 4x4 dont Renoux a relevé les traces. Il penche pour une assez grosse machine. Le genre Toyota Land Cruiser ou Range Rover. Avec des pneus large section tous terrains, cloutés, et des chaînes sur les quatre roues.

— Relativement facile à identifier, donc ?

— Espérons-le. Bon. Derrière, la 405 pilotée par l'un des assassins, ou par un complice. Un des cadavres à côté de lui, l'autre sur la banquette arrière. Bien tenus par les ceintures de sécurité. Les sangles ont brûlé, bien entendu...

— Bien entendu, répéta Lafont qui n'avait pas pourtant d'opinion sur le sujet.

— Parce que nous avons retrouvé les boucles de fixation enclenchées.

— Mais, dites-moi, Schmittler. Avec toute la neige qui tombait, la 405 ne risquait pas d'avoir des problèmes de circulation ? Puisqu'elle n'était pas de la version à propulsion intégrale, je crois ?

— Sans doute pas. Le 4x4, avec ses grosses jantes, faisait, en quelque sorte, office de chasse-neige. Il ouvrait la piste. Et, en outre, cette 405 était chaussée de M + S à clous.

— Ensuite ?

— On traverse Guillestre peu avant 2 heures. Arrivés au lieu de l'accident, on fait sauter le parapet. Voyez-vous, à cet endroit-là, monsieur le substitut, il se compose de blocs de béton en pyramide tronquée reliés par trois barres d'aluminium. Théoriquement, c'est assez costaud pour empêcher même un 38 tonnes de faire la culbute. Un peu de plastic pour desceller les parpaings. Du boulot de professionnels, selon Perrier.

— Des professionnels ? Eh bien, il ne nous manquait plus que ça !

— La neige a suffi à étouffer la déflagration... ou les déflagrations... évidemment. On bascule la 405 dans le ravin. Ou à la main, ou en la faisant pousser par le 4x4. Fouette cocher. On va vite effectuer le demi-tour indispensable deux kilomètres plus loin, devant la Maison du Roy.

— Pourquoi là ?

— Il y a assez de place, avec le carrefour de la vieille route, et c'est désert en cette saison... on revient sur ses pas. On s'arrête une minute devant une cabine publique de Guillestre pour appeler la brigade de

Château-Queyras. Et on s'évanouit dans la nature.

— Votre scénario tient debout, Schmittler. Mais il nous pose plus de questions qu'il ne nous apporte de réponses.

— Je suis bien d'accord avec vous. Nous avons quand même de quoi limiter un peu le champ de nos recherches.

— Déjà ?

— Premièrement, monsieur le substitut, nous savons qu'il y a eu au moins deux tueurs. Ce qui élimine à peu près le cocu en crise de folie homicide. Deuxièmement, nous savons que ce sont des gars du bâtiment. Pensez au truc du butane. Qui connaissent bien les explosifs...

— Vous n'allez pas un peu loin ?

— Non, Perrier et Renoux sont formels sur ce point. Les charges avaient exactement la puissance qu'il fallait pour sceller le béton, rien de plus et elles avaient été disposées côté précipice, dans le but de rendre la fracture indétectable à première vue. Si Renoux ne venait pas du génie parachutiste, ça nous aurait sans doute échappé. Il a l'œil, heureusement...

— Vous êtes formel, vous aussi, Schmittler ?

— Absolument. Et ces gens ont, de surcroît, des notions de médecine. Lemasson, le jeune toubib du quinze neuf, croit pouvoir affirmer que les mains n'ont pas été sectionnées n'importe comment : on a soigneusement désarticulé les poignets. Les spécialistes capables de faire tout ça, on n'en rencontre quand même pas tous les soirs en tournant le coin de la rue.

— Ah, diable !

— Troisièmement, ce sont des gens de sang-froid, qui savent fixer un timing impeccable, mais qui n'ont pas peur des mauvaises rencontres, ou qui les ont intégrées à leur plan.

— Très bien. Mais si votre Lemasson a formulé un diagnostic correct, là encore, qu'est-ce qui expliquerait que des professionnels aussi qualifiés aient déployé un tel luxe de moyens pour se débarrasser d'un couple ? La femme... si c'est une femme... pourquoi la tuer ainsi ? Pour le moment, je ne comprends pas ce qui pourrait justifier rationnellement une mise en scène aussi raffinée.

— Je ne le comprends pas non plus.

— Et puis, enfin, pourquoi vous donner l'alerte ?

— Cela, monsieur le substitut, c'est bizarre, très bizarre, je vous le concède. Mettre ainsi en valeur son crime, ça doit avoir un sens pour

eux. Mais lequel ?... Je nage.

— Bon. Moi aussi, notez-le bien. Comment pensez-vous orienter votre enquête, Schmittler ?

— Oh, je ne vais pas improviser. Pas d'aventure. Je suivrai sagement les prescriptions du manuel, de A jusqu'à Z. Vous connaissez la liturgie. On passera la voiture au peigne fin. Quoi que... mais, enfin, l'espoir fait vivre.

— Ne persiflez pas, capitaine.

— Sur le plan départemental, on va jeter nos filets partout, là-haut à Serre Chevalier, ici à Briançon, à Guillestre... dans tous les azimuts. Ce serait bien le diable si nous ne dénichions pas au moins « une personne de confiance de la localité », comme on dit chez nous, qui nous lâchera un tuyau. Et, à partir de là, on commencera à s'activer, comme des petites fourmis laborieuses.

L'humour forcé de Schmittler agaçait Lafont :

— Et sur le plan national ?

— Oh, la liturgie encore et toujours, monsieur le substitut. Sauf objection de votre part, je vais expédier incontinent un rapport très circonstancié à Paris, avec demande d'interrogation de tous les fichiers centraux. Les ordinateurs nous cracheront peut-être des dossiers où le *modus operandi* a été le même. Encore que cela me paraisse improbable.

— Vous avez notre feu vert. L'autopsie ?

— Programmée pour demain matin.

— Excellent. En ce qui me concerne, j'ai vu monsieur le procureur. Il a décidé d'ouvrir une information. Mais nous nous tâtons encore pour savoir quel magistrat instructeur désigner. Avec tous ces petits juges rouges, nous nous méfions.

— Ah oui ? s'étonna le capitaine, ingénu.

— Vous comprenez, si jamais il devait y avoir un peu de politique là-dedans... hein... vous voyez d'ici le tableau ! Je ne vous fais pas de dessin. La place Vendôme ne cesse de nous prêcher la circonspection. Le garde des Sceaux...

— Le garde a peur, mais ne se vend pas, glissa Schmittler en retenant un sourire.

— C'est à peu près ça. Votre à-peu-près, j'entends. Quoi qu'il en soit, pour l'instant, on conserve tout sous le coude.

— Les bonnes vieilles méthodes, quoi.

— C'est dans le vieux velours qu'on fait les bonnes culottes,

répliqua, d'un ton bourru, Lafont dont la famille possédait depuis cent cinquante ans de la terre dans le Berry. Monsieur le préfet prévoit d'organiser demain à 18 heures une réunion au plus haut niveau. Je ne devrais pas vous le dire... ça n'est pas mon rôle... mais sachez déjà que vous y serez convoqué. Alors, essayez de nous y apporter du nouveau ou, à défaut, du solide.

— Je ferai de mon mieux, monsieur le substitut. Vous pouvez compter sur moi.



Tôt le lendemain, un fonctionnaire zélé et xénophobe, à l'esprit simpliste, déposa le rapport du capitaine Schmittler sur le bureau de l'inspecteur Le Bihan. « Un coup pareil, avait-il pensé, ça ne peut être que des étrangers. Et les étrangers, c'est son rayon, au père Le Bihan. »

Ayant consacré sa matinée, faute de consignes impératives pour la journée, à dépouiller les journaux, puis à lire une grosse pile de paperasses variées, l'inspecteur n'en prit connaissance que vers le milieu de l'après-midi.

Il commença par écraser avec méticulosité deux meccarillos dans le fourneau de sa pipe, avant de l'allumer lentement, à l'aide d'un Zippo marqué à ses initiales. Puis, sortant d'un tiroir très encombré une bouteille de Glenmorangie entamée, il s'en administra, au goulot, deux fortes rasades.

— Tiens, tiens, tiens, déclara-t-il au portrait du président de la République accroché au mur. Ça me rappelle quelque chose. Mais quoi ? Je me demande si... non, non, ce serait par trop saugrenouille. Il faut un début à tout. Voyons un peu ce que disent mes chères boîtes à chaussures.

Chapitre 2

Faits divers-Justice

Ouverture d'une information judiciaire après l'accident de Guillestre

GAP. 3 fev (AFP) – Le procureur de la République annonce dans un bref communiqué qu'il a décidé l'ouverture d'une information contre X, au vu des premières constatations des gendarmes après la mort de deux automobilistes dans la nuit de mardi à mercredi, entre Guillestre et Château-Queyras.

Le dossier a été confié à Mme Bénédicte Laszlo, juge d'instruction. L'enquête, pour le moment, continuera d'être dirigée par le capitaine Schmittler, commandant la compagnie de gendarmerie de Briançon.

Selon des informations de source officielle, les autorités auraient de bonnes raisons de penser qu'il s'agissait d'un crime et non d'un accident, car tout semblerait avoir été fait pour rendre impossible l'identification des victimes. Certains indices tendraient à accréditer la thèse d'un crime passionnel.

La voiture à bord de laquelle se trouvaient les deux hommes avait été volée lundi, en fin d'après-midi ou en début de soirée, sur le parking d'un hôtel de Serre Chevalier.

plz/jpa

AFP 032135 FEV 94

De mauvaises langues prétendaient que M. Jacques Aumy-Bardon, préfet des Hautes-Alpes aimait tellement à déléguer ses responsabilités qu'il parvenait, in fine, à s'en défaire toujours sur ses subordonnés. D'autres préféraient moquer avec ironie son souci maladif de se couvrir auprès de sa hiérarchie, qui lui avait tôt valu le sobriquet de « Jacquot Parapluie ». « Disons qu'il sait faire preuve de souplesse », commentaient les plus indulgents. « Parlons plutôt d'opportunisme » répliquaient les censeurs.

Au demeurant, chacun lui reconnaissait un certain courage physique, la passion de l'État, du discernement, et une belle capacité

de synthèse. « Mon mari a une ambition de fer, un cerveau d'acier, et l'échine en fromage mou ». avait confié sa femme, non sans méchanceté, à l'une de ses amies, un jour de bisbille conjugale aiguë.

On le savait modérément proche de la majorité. Le secrétaire général de la préfecture, Thierry Maldraud, que son snobisme et le désir de passer pour un pur intellectuel poussaient à ne jurer que par Anatole France, avait résumé pour les *happy few* : « C'est Worms-Clavelin réincarné. »

Quoi qu'il en pût être, M. Aumy-Bardon, petit, rondouillard, papelard, d'une cordialité joviale et républicaine qui lui valait de beaux succès dans les banquets et séduisait les conseillers généraux, savait prendre des décisions rapides lorsque le bien public lui semblait l'exiger – ou, plus souvent, quand il redoutait les réactions de la place Beauvau. Dès la veille, il avait défini sa politique :

— Ces cadavres-là ne nous attireront que des ennuis, si nous n'y prenons pas garde, Maldraud. Par conséquent, un, on va museler la Presse. Deux, nous nous chargerons ici, nous-mêmes, de la coordination de l'enquête. On fera le point deux fois par jour. Et il faudra que tout le monde ne traîne pas. Je ne veux pas d'une nouvelle affaire Dominici dans ce département. Sans compter que Lurs n'est pas loin. Trois, je m'en vais tout de suite téléphoner à monsieur le préfet de région... ainsi, nous serons couverts... et j'en toucherai deux mots dans la soirée au président du Conseil général. Inutile que les élus s'affolent, et, pire encore, qu'ils affolent la population. En pleine saison touristique...

— Évidemment, monsieur le préfet.

— Quatre, réunion demain, à 18 heures, en cellule de crise, de tout ce qui compte dans cette ville. Maldraud, vous me convoquerez de pied ferme le procureur et son substitut, Lucien, de la gendarmerie, Ageorges, de la judiciaire, Pierret, des Renseignements généraux, Mathieu, de la DST, et Gracieux, le nouveau de la Police de l'air et des frontières, qui assure l'intérim de Drapier pendant ses vacances. Ainsi que le petit Schmittler, bien entendu.

— Bien, monsieur le préfet.

— Vous rédigerez vous-même notre procès-verbal. Vous chargerez le jeune Loubin d'informer nos sous-préfets. Par téléphone, seulement. Rien d'écrit. Et si ça prenait de l'ampleur, vous pourriez prendre contact avec l'évêque, le président de la chambre de commerce, l'inspecteur d'académie et l'état-major de la 27ème division, sans oublier le Rotary et le Lions Club, avait conclu le préfet d'un ton plaisant. Plus on est de fous...

— Et Paris ?

— Que ces messieurs se contentent pour l'instant de nos rapports. En cas de besoin, je joindrais directement le directeur de cabinet du ministre. C'est un camarade de promotion. Un ami. Ah, ouvrons le parapluie, mon cher Maldraud, ouvrons-le vite !



Dans une salle impersonnelle de la préfecture dominée par un mauvais portrait de Napoléon 1^{er} bienfaiteur des Hautes-Alpes, dû à un élève de David, le capitaine Schmittler affrontait sereinement l'aréopage qui l'observait sans excès de bienveillance. Il avait choisi d'endosser, pour la circonstance, un personnage de bon élève :

— Monsieur le préfet, monsieur le procureur, monsieur le substitut, mon colonel, messieurs, nos recherches, dans l'ensemble, ont progressé de manière satisfaisante depuis hier. Les avancées sont encore minimales, certes, mais elles vont dans la bonne direction. Elles nous ont permis, d'ores et déjà, de lever certaines hypothèses, et de confirmer nos premières intuitions. Si vous me le permettez, monsieur le préfet, je me limiterai à reprendre les principaux points du document de synthèse que je vous ai remis à tous en arrivant.

— Il est très clair, en effet. Mais nous avons besoin, si j'ose dire, de notations d'ambiance. D'un éclairage. Si j'étais cuisinier, je dirais que c'est déjà une belle carcasse. Donnez-nous donc de la chair, et du gras, capitaine.

« La chair de mes cadavres, elle est rôtie. Et le gras a fondu », pensa très vite Schmittler.

— Avant tout, messieurs, reprit-il, je reviens à nos certitudes. Ou, au moins, à ce qui nous apparaît comme des quasi-certitudes qui n'attendent plus que quelques confirmations secondaires.

« Tout d'abord, les conclusions de l'autopsie. Elle a été pratiquée par le Dr Carbot, chirurgien chef de l'hôpital de Briançon. À ma demande, et avec son accord, le médecin aspirant Lemasson, qui avait examiné les corps sur les lieux de l'accident, y a assisté. Le premier corps était celui d'un homme âgé de quarante à cinquante ans, le foie et les reins dans un état de délabrement assez avancé. À cause d'une certaine propension à l'abus d'alcool, peut-être. Ou aux séquelles d'une maladie tropicale. Du tissu cicatriciel très reconnaissable, ainsi que des cals osseux relevés sur deux côtes antérieures et deux côtes postérieures, du côté droit, à mi-hauteur du thorax, indiquent une ancienne blessure traversante par arme à feu. Le poumon avait

d'ailleurs été sévèrement lésé. D'après le Dr Carbot, cela ressemble à l'effet d'un projectile de petit calibre tiré à haute vitesse initiale.

— Poursuivez, Schmittler, jeta le préfet, tendu.

— D'autres traces font estimer au Dr Carbot que cet individu avait également été atteint, sans doute à la même époque, par l'explosion d'une grenade, ou d'un obus léger éventuellement, ce que corroborerait la présence, très près du cœur, de deux petits fragments métalliques qui pourraient être des éclats d'une munition explosive. Le Dr Carbot a cinquante-huit ans...

— Moi aussi, releva Aumy-Bardon avec une moue. Et alors ?

— Alors, il a naturellement participé à la guerre d'Algérie, dans le contingent.

— Moi aussi, répéta le préfet.

— Le Dr Carbot m'a dit, et je le cite : « Avec ce que je vois, je pencherais pour le travail bâclé d'un hôpital de campagne, où on a fait ce qu'on a pu, comme on a pu. » À Briançon, nous ne disposons pas des moyens de préciser s'il s'agit bien d'éclats de grenade ou d'obus, et, si oui, de quel type. Il faudra s'adresser au laboratoire de Lyon.

— Appelez dès demain le Pr Mondriat, Maldraud, trancha le préfet. Nous lui remettrons nos colis en consigne aussi vite que possible. Bon voyage, monsieur Dumollet !... Mais continuez, capitaine Schmittler.

— Ainsi que Lemasson l'avait pressenti, le second cadavre est bien celui d'une femme. Pas plus de trente ans, et sans doute moins. Une masse musculaire au-dessus de la norme, et, au contraire, une masse grasseuse étonnamment réduite. Peut-être une adepte du body-building... pardon, du culturisme... selon le Dr Carbot. Une sportive, en tout cas. D'autre part, elle était enceinte.

— Charmant !

— Oui. De sept semaines environ. Ce n'était pas la première fois. L'état des muqueuses de l'utérus, assez bien préservées, révèle qu'elle avait subi au moins un avortement.

— Non, une IVG, intervint le chef du Parquet pédant.

— « La Révolution a été faite le jour où les impôts se sont appelés contributions », cita à mi-voix Lafont, souriant et sarcastique, à l'oreille du commissaire Mathieu.

— Une IVG, si vous préférez, monsieur le procureur, reprit docilement Schmittler. En ce qui concerne les deux corps, ils présentaient les points communs suivants, que je vous livre sans commentaire, dans les termes techniques. Mort provoquée par balle. Fracas de l'occiput, destructions des centres vitaux, dommages

irréversibles au mésencéphale et au bulbe rachidien, perte importante de matière cervicale, fracas de l'ensemble du massif maxillo-buccal.

« En ce qui concerne les mains, elles ont été amputées au moins une heure après le décès, ou, plus probablement, deux. Il n'y a pas eu – ou pas massivement, en tout cas – d'hémorragie. Le Dr Carbot et le jeune Lemasson estiment que l'on a sans aucun doute utilisé pour cette opération des instruments de chirurgie authentiques. Mais quand je leur ai demandé si c'était là l'œuvre d'un médecin, ils m'ont ri au nez. "Eh, qu'est-ce que vous croyez ? m'a dit le Dr Carbot. Un bon boucher, ou un bon charcutier, seraient tout aussi qualifiés que nous. Leur CAP en poche, bien évidemment." Je ne sais pas s'il tenait absolument à me donner un échantillon de son humour de carabin.

— Je ne lui accorderai pas le bénéfice du doute, interrompit le substitut Lafont, la mine autoritaire.

— Je vous rappelle, cher ami, que nous ne jugeons pas ici un éminent praticien respecté de tous, sourit le préfet. Conservez donc votre sévérité pour requérir aux assises contre les assassins qui, j'en suis persuadé, ne manqueront pas de... très prochainement... grâce à l'efficacité des services de...

Se souvenant soudain qu'il ne prononçait pas un discours devant ses administrés, Aumy-Bardon se tut.

— J'en viens à notre enquête proprement dite, enchaîna Schmittler. À l'actif, nous pouvons inscrire des éléments très positifs. Tout d'abord, nous avons acquis la preuve que l'appel téléphonique à la brigade de Château-Queyras a bien été passé depuis l'une des cabines de Guillestre. Celle qui est en haut du village, au bord de la route, à droite en montant. Le système informatique des Télécom a enregistré un appel et une communication d'une durée de 57 secondes, à 2 h 27.

« Ensuite, grâce aux mesures auxquelles les deux gendarmes qui sont arrivés les premiers sur les lieux du drame ont procédé, et aux clichés de traces qu'ils ont pu prendre immédiatement dans la neige fraîche, nous avons pratiquement déterminé le type du 4x4. C'était une Jeep Cherokee, à châssis long.

— Une Grand Cherokee, quoi, intervint Ageorges, lecteur assidu de la presse automobile.

— Non, non, une Cherokee tout court. D'après l'adjudant-chef Renoux, les dimensions de la voie et de l'empattement coïncident centimètre pour centimètre. Les pneus étaient des Michelin, d'un dessin courant.

— Bon travail, lança le colonel Lucien. Nous tenons donc le bout

de notre fil d'Ariane.

— Tout à fait, renchérit le préfet.

— Ce n'est pas si simple, messieurs, répliqua Schmittler, d'un ton sec. Des Cherokee, il y en a plus de cent, rien que dans le département, et plus de huit mille dans l'Hexagone. Mais j'y reviendrai. Et, avec votre permission, je vais m'attarder un peu sur la découverte la plus étonnante que nous ayons faite jusqu'ici.

Soudain inquiet, Aumy-Bardon se redressa vivement dans son fauteuil. Schmittler, sans s'en apercevoir, enchaînait :

— En fouillant ce matin l'épave de la 405, par acquit de conscience, nous avons trouvé dans le coffre un étui métallique contenant de l'outillage de réparation de base pour automobiliste lambda. Des clefs plates, un marteau, une pince, des tournevis, une clef à bougies, j'en passe... le propriétaire de la voiture nous a précisé qu'il avait acheté ça dans une grande surface d'Antibes. Dans un quelconque Bricomachin ou un Castotruc de zone périphérique. Mais ce qui sort de l'ordinaire, c'est que nous y avons trouvé aussi deux douilles de 11.43. Percutées. Pas trop abîmées par le feu.

— Vous êtes sûr ? jeta le commissaire Mathieu.

— Et ça n'est pas tout. Ces douilles avaient été roulées dans du papier d'aluminium, comme pour les protéger.

Aumy-Bardon tapa du poing sur la table.

— Capitaine Schmittler, gronda-t-il, auriez-vous, par hasard, le front de venir prétendre froidement que les assassins, non contents d'avoir en quelque sorte annoncé leur forfait à la gendarmerie de Château-Queyras, ont eu, en outre, l'obligeance de nous fournir de plein gré des indices aussi compromettants ? Comme ça, sur un plateau ? Et qu'ils ont pris la peine d'essayer de les préserver des conséquences de l'explosion qu'ils avaient programmée

Escrimeur expérimenté, Schmittler se fendit :

— Je ne suis pas encore en situation de tenter d'imposer ici pareille conclusion, monsieur le préfet. Je me borne à vous énoncer les faits. Mais les paramètres de l'équation sont simples. Deux victimes tuées d'une balle de gros calibre, deux douilles de 11.43.

— Enfin, c'est inconcevable ! rugit le préfet, dont le teint virait au ponceau.

— Pas si inconcevable que cela, monsieur le préfet, fit valoir Mathieu d'une voix douceuse. Reprenons les données connues, si vous le voulez bien. Premier point, on a favorisé, ou provoqué, l'incendie de la voiture en y plaçant une bouteille de butane garnie de

plastic. Le document rédigé par le capitaine Schmittler, se référant à un propos du lieutenant Perrier de la Protection civile...

— À votre avis, on peut se fier à ce Perrier, Mathieu ?

— Oui, absolument, monsieur le préfet. Donc, son propos nous remet en mémoire que ce genre de dispositif a été fréquemment utilisé par les Syriens pendant les événements du Liban. Et on peut supposer qu'ils ont enseigné la méthode à d'autres. À leurs alliés, permanents ou provisoires. Ou aux groupes qu'ils se sont chargés d'entraîner, avant que les Libyens ne prennent le relais.

« Deuxième point, on a, en quelque sorte, revendiqué le crime. Cela aussi, c'est significatif. Les criminels de droit commun s'abstiennent, en général, de se faire connaître. Alors que les groupes terroristes, dans le monde arabe surtout, signent presque toujours leurs agissements. À une certaine époque, les journalistes occidentaux accrédités à Beyrouth... enfin, ceux qui n'avaient pas été pris en otages... ont parfois été inondés... littéralement inondés... de messages de revendication, écrits ou verbaux. Cela constitue l'un des volets de la stratégie de la terreur.

— Bon Dieu, ça y est, c'est politique ! s'inquiéta Aumy-Bardon.

— Et, troisième point, enchaîna Mathieu sans s'engager, on a insisté. On nous a bien mis les points sur les I. Vous vous rappelez peut-être d'un groupuscule qui a eu son heure de célébrité. *Les Fils de Deir Yassin*. Du nom d'un village de Palestine dont l'Irgoun de Menahem Begin... ou le groupe Stem. Ou les deux ensemble. Je ne sais plus... avait massacré les habitants pendant la guerre d'indépendance de 1948. Peut-être une appellation *ad hoc*, comme pour « Septembre noir » ou pour « Le bras armé de la Révolution arabe ». On a dit qu'il s'agissait en fait d'Abou Nidal. Ou du fameux Carlos.

— Ou encore d'un camouflage du FDPLP de Georges Habache, ajouta Lucien, dans le souci de montrer qu'il connaissait lui aussi les dossiers.

— En effet, mon colonel. Moi, personnellement, je n'en sais rien. Et, à ma connaissance du moins, même pas nos collègues du Mossad non plus.

« S'ils sont au courant, ce n'est pas à vous qu'ils le diront, monsieur le commissaire », songea Schmittler.

— Mais, monsieur le préfet, ces gars-là, si je ne me trompe pas, ne se sont manifestés – au moins sous cette bannière-là – que trois ou quatre fois, acheva Mathieu. Jamais par des actes aveugles, pas par des voitures piégées, ni par des bombes ou des mitrailleurs au hasard

dans les rues. Non, par des assassinats bien précis. De ténors de la classe dirigeante libanaise. D'un bord ou de l'autre, d'ailleurs. Toujours désignés comme « vendus au sionisme ».

— Aïe, aïe, aïe ! gémit Aumy-Bardon.

— À tous les coups, ces Fils de Deir Yassin ont laissé sur place des douilles du calibre de l'arme utilisée, acheva Mathieu. Monsieur le préfet, je me crois donc autorisé à affirmer qu'il s'avérera certainement que la piste terroriste est celle que nous devons nous attacher à suivre.

Schmittler considérait que le commissaire allait trop vite. Il jugeait que Mathieu, qui avait débuté du temps de Raymond Marcellin et dont il détestait l'aspect brutal et obèse et les yeux glacés de Torquemada au petit pied, n'avait que trop tendance à vouloir débusquer, sous chaque buisson ou derrière chaque réverbère, le fameux « chef d'orchestre clandestin » – l'animateur mythique et omniprésent d'une « Internationale noire et rouge » qui nourrissait les fantasmes d'une certaine Droite.

« Depuis que le KGB est dans le trente-sixième dessous, se dit-il, notre bon Mathieu de commissaire doit avoir un peu perdu ses marques. »

— J'y ai pensé moi-même, contra le capitaine. Mais ce n'est pas cohérent avec le fait qu'on a voulu empêcher l'identification des corps.

— Je vous suggère une ébauche de solution. Les Fils de Deir Yassin, si c'est bien de ce groupe qu'il s'agit, ont pu vouloir se débarrasser de gens de chez eux. Des traîtres, peut-être. Ou des comparses devenus encombrants. Et, là, tout s'explique.

Une sorte de soulagement se peignit sur les traits d'Aumy-Bardon :

— Tout s'explique ? Ah bon ?

— Mais oui, monsieur le préfet, riposta Mathieu, d'un ton persuasif. D'un côté, on nous avertit, et on proclame sans ambiguïté, grâce aux douilles... leur marque de fabrique, si j'ose dire : « Coucou, c'est nous ! » Dans l'espoir que nous donnerons la plus large publicité à l'événement. Les mous, les tièdes, les fatigués, ceux qui seraient tentés de changer de camp, les agents infiltrés... ou bien leurs commanditaires, si jamais commanditaires il y avait... sauront parfaitement à quoi s'en tenir.

— Et de l'autre côté ?

— De l'autre, avec ces deux cadavres impossibles à identifier, on nous interdit... et on nous l'interdit de manière radicale, bien évidemment... de procéder à des rapprochements et de remonter les

filières. Un crime plus que parfait. On gagne sur tous les tableaux.

— Admettons, concéda Aumy-Bardon, admettons. Mais pourquoi diable en territoire français ?

— Disons, monsieur le préfet, que la France peut leur avoir servi de base arrière. Depuis quelques années se sont implantés chez nous... nous ne le savons que trop... des réseaux islamistes, de diverses obédiences. Ils ont pu bénéficier ainsi du soutien logistique indispensable. Des armes, des véhicules, des planques... des effectifs, au besoin.

— Pas dans mon département, quand même !

Le commissaire Mathieu n'était pas disposé à en démordre :

— Monsieur le préfet, mon collègue Pierret, ici présent, sera plus à même que moi de vous préciser si – et comment, éventuellement – le FIS, les pro-palestiniens, les pro-iraniens, et toute la kyrielle, sont infiltrés dans la population d'origine maghrébine de votre juridiction. Je ferai simplement observer que nous ne sommes pas loin de l'Italie, monsieur le préfet. Ni de la Suisse, tout bien considéré.

— C'est bien vrai, concéda Aumy-Bardon, la mine contrite.

— Vous passez la frontière ni vu ni connu, bien innocemment, en train ou en voiture, avec bagages mais sans armes. Ici, des amis mettent à votre disposition, comme en kit, tout ce qui vous est nécessaire. Vous agissez, et vous repartez aussitôt, avec le même air d'innocence. Vos complices se chargent de nettoyer ou de détruire sur-le-champ tout ce qui pourrait être compromettant par la suite. Et le tour est joué.

— Ce n'est quand même pas aussi simple, Mathieu, protesta Aumy-Bardon.

— Oh, si. Entre 40 et 45, les commandos britanniques, et les célèbres SAS ensuite, qui leur ont succédé, ont codifié les opérations de ce genre sous le nom de « *Hit and run* ». Et les Israéliens, qui ont beaucoup interprété ce type de partitions... à Entebbé, par exemple... ils ont été formés à la britannique avec Wingate, souvenez-vous... disent « *Bang, zvegarnou !* »

Le préfet leva un doigt docte pour annoncer une plaisanterie :

— Je n'oserais pas vous répondre que pour moi, c'est de l'hébreu. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela doit signifier... enfin, je crois... « Pan, et on s'en va ! » Quant aux techniques d'infiltration et d'exfiltration, c'est l'enfance de l'art !

— Comme vous y allez, Mathieu !

— Ça s'enseigne dans toutes les bonnes écoles, monsieur le préfet.

— Et ne me dites pas que les Anglais ou les Israéliens auraient pu avoir le culot d'opérer chez nous ! Et sans même avoir la courtoisie de nous en informer ! Enfin, il y a des usages, que diable !

— Je ne mettrais pas en cause nos amis de Londres, monsieur le préfet. Je n'oserais pas. Encore qu'ils aient peut-être des revanches à prendre. Mais les gars du Mossad... eux et la courtoisie... comment s'appelait donc ce type de L'OLP qu'ils ont descendu en plein Paris ? Hamchari ?

— Je n'aime pas cela, soupira Aumy-Bardon. Paris ne va plus nous lâcher, et... oui ?

La porte de la salle s'était entrouverte. Un huissier passait la tête :

— Monsieur le préfet, vous avez monsieur le ministre de l'Intérieur au téléphone. Et, de la Chancellerie, on demande aussi monsieur le procureur.

— Merci, Albert. Venez, mon cher procureur. Allons répondre aux princes qui nous gouvernent. Messieurs, je pense que nous ne serons pas longs. Notre séance est suspendue.



L'interruption était la bienvenue. Thierry Maldraud, désabusé, la mit à profit pour relire ses notes. Le commissaire Mathieu, policier épais, qui ne répugnait pas à se donner ce qu'il prenait pour des airs de Maigret rustaud, dont il arborait les costumes informes, bourra du pouce une grosse bouffarde de paysan en bougonnant. Rêveur, le regard ailleurs, le substitut Lafont, fumant un petit Upmann acheté chez Davidoff la semaine précédente, évoquait les formes plantureuses de sa secrétaire. Ageorges et Pierret, apparemment très détachés, entreprirent de compléter une conversation entamée la veille au bistrot à propos des exploits futurs de l'équipe de France aux Jeux olympiques de Lillehammer qui s'ouvriraient bientôt. Intimidé, l'inspecteur Gracieux, mal ficelé dans un blazer élimé, se planta devant une fenêtre pour contempler les montagnes voisines, déjà illuminées par le clair de lune sous un ciel empli d'étoiles.

Sémillant, d'une élégance très étudiée que soulignait son col fermé d'une épingle d'or, Johnny Loubin, le jeune énarque stagiaire qui faisait fonction de chef de cabinet du préfet, méditait, une fois de plus, sur son prénom gênant, dû à des parents prolétaires jadis épris de rock'n roll. Il projetait de l'abandonner pour Jean, si son rang de sortie

de l'École lui permettait d'entrer au Quai d'Orsay. Ses frères avaient été baptisés Eddy et Richard, dit Dick. Seule, la vigilance d'un employé de l'état civil avait, à grand-peine, empêché qu'ils ne se nomment Bill et Elvis. Quant à ses deux sœurs, elles avaient été prénommées respectivement Sylvie et Priscilla. Loubin réfléchissait aussi à ce qu'il écrirait dans son rapport de stage. Et, déjà, il se sentait partagé entre son devoir de réserve, et le souci de se mettre en valeur grâce au récit circonstancié d'une affaire sensationnelle.

Le colonel Lucien avait la coquetterie de soigner, sans trop s'en cacher, une certaine parenté d'allure avec Bigeard jeune. Il entraîna Schmittler à part :

— Bravo pour votre boulot, mon petit. Vous faites honneur à notre Arme. Et vous transmettez mes compliments à Carbot et à Lemasson. Ils ont bien travaillé eux aussi. Quant à Renoux et à son équipe, ils recevront demain matin un message de félicitations. Mais, à l'avenir, ne vous avisez plus de venir à une réunion chez le préfet en chandail et en anorak, même d'uniforme. La vareuse et la cravate, que diable !

— Je suis confus, mon colonel. Je n'ai pas eu le temps de me changer.

— Remarquez bien que je préfère un bon officier en col roulé à une bourrique en tenue numéro un. Tout de même...

— À vos ordres, mon colonel.

— N'en parlons plus, mon petit. Bon, que prévoyez-vous pour les jours à venir, Schmittler ?

— Rien d'extraordinaire. On va secouer nos balances habituelles. On va essayer de savoir qui aurait vu passer une Cherokee dans le coin, entre... à vue de pif... 20 heures et 4 heures du matin, mon colonel. J'ai déjà fait expédier ces douilles à Aix. La balistique en extraira peut-être quelque chose. J'attends le rapport complet d'autopsie pour demain midi. Il y aura peut-être du nouveau.

— Que de *peut-être* !

— J'ai eu l'impression que le Dr Carbot se gardait encore en stock de quoi remplir une pochette surprise, mon colonel.

— Parfait. Tout à l'heure, si le préfet vous interroge sur la suite, vous me laisserez lui expliquer le topo. Contentez-vous de branler du chef pour acquiescer. Parce que je prévois que ce n'est pas un parapluie qu'il vous faudra, du train où vont les choses. C'est un parachute. Nous mettrons ensuite le tout en musique, tous les deux ensemble, autour d'un verre.

— Je suis à votre disposition, mon colonel.

— Notez bien que notre préfet n’a rien d’un fouineur. Il préférera peut-être que nous ne lui disions rien. Dans notre domaine, il n’a qu’une devise : « La bride sur le cou... et qu’on me rapporte du gibier » Mais préparez-vous quand même au pire, mon petit. Si ces messieurs de Paris décidaient de faire monter la pression...



Le ministre de l’Intérieur adorait jouer de la peur que provoquaient ses colères, véritables ou simulées.

Au fil des ans, non sans de constants efforts, il était parvenu à imposer à l’opinion – et à la classe politique – l’image d’un républicain nationaliste à la fibre chauvine – « du néo-boulangisme », commentaient certains politologues –, fonceur et chaleureux, aussi sincère que brutal, fidèle à ses origines plébéiennes et à son engagement dans la Résistance, proche du « vrai » peuple et de ses « vraies » préoccupations, démocrate d’ordre plus que de progrès. Ses coups de gueule, jamais exempts d’une éloquence un peu surannée qui cédait, à l’occasion, à une enflure toute méridionale soulignée par l’accent qu’il avait eu soin de cultiver, réjouissaient les amateurs. « C’est mon meilleur registre », confiait-il quelquefois, avec une candeur qui ne surprenait que les non initiés.

Mais ceux qui le connaissaient bien savaient qu’il n’était jamais aussi dangereux que lorsqu’il se montrait aimable, ou jovial. Sous des dehors avenants s’exprimaient alors en lui, dans toutes leurs intimes contradictions, les atavismes de l’antique Méditerranée. Il unissait, dans une harmonie baroque, la roublardise d’un marchand phénicien, l’orgueil sans mesure d’un Spartiate, la cautèle d’un dignitaire punique, l’appétit démesuré d’un archonte d’Athènes, la violence d’un janissaire, le talent procédurier d’un Romain, l’amour de la patrie d’un *avogador* de Venise, et le sens manœuvrier d’un cardinal de Curie. Sans préjudice de l’absence de scrupules d’un *condottiere*, de l’esprit revanchard d’un pirate barbaresque, de la piété surtout superstitieuse d’un hidalgo, de toutes les ruses d’un lecteur attentif du « Prince », des hardiesses de Godefroy de Bouillon, et de la prudence de Charles Quint. Il avait de longtemps fait sienne, non sans une ingénuité à tout prendre rafraîchissante, la maxime de Churchill : « La vérité est si précieuse que l’on doit la protéger par une armure de mensonges. » De bons analystes l’avaient classé « bonapartiste de regret ».

Tous le craignaient, beaucoup le détestaient. Cependant, le ministre ne suscitait jamais la haine, et seul un inconscient se serait avisé de le mépriser. Ses adversaires – presque innombrables, au

Parlement, dans la Presse, mais d'abord au sein de son propre mouvement – ne pouvaient s'empêcher de l'estimer, et se sentaient aussi, de temps en temps, ses complices.

Une légère remontée dans les sondages l'ayant mis de belle humeur, il parlait d'une voix douce, comme un Raimu attendri, ce qui terrifia Aumy-Bardon :

— Alors, mon cher préfet, ils parlent, vos deux cadavres ? J'espère que vous avez beau temps, à propos.

— Très beau temps, monsieur le ministre, oui, très beau, je vous remercie. Oui, l'enquête progresse à grands pas. Vous recevrez un rapport détaillé dès ce soir. Mais je préfère vous dire tout de suite qu'il s'agit, sans le moindre doute, d'une affaire de terrorisme.

Le ministre éclata de rire :

— Allons bon ! Du terrorisme ? Dans un département aussi calme que le vôtre ? Champion de France de la qualité de vie ? Hors concours pour la sécurité ? Je ne vous crois pas.

— Hélas si, monsieur le ministre. Le commissaire Mathieu, de la DST, vient d'attirer mon attention sur certains détails qui désignent, à n'en pas douter, un groupe connu, les Fils de Deir Yassin.

— Qui c'est encore, ceux-là ?

— Des gens qui opéraient au Liban, d'après Mathieu. Carlos ou Abou Nidal...

Subitement, place Beauvau, on ne riait plus :

— Nom de Dieu ! Il ne se prendrait pas un peu pour le Perrault des contes, votre Mathieu ?

— Ce n'est pas *mon* Mathieu, monsieur le ministre osa Aumy-Bardon. Le vôtre, plutôt. Mais il n'a rien d'un plaisantin.

— Eh bien... eh bien... si c'est vrai, on n'est pas sortis de l'auberge. Bon, bon, Aumy-Bardon, voilà ce que nous allons faire. On va manœuvrer en souplesse. Avec doigté. Comme si de rien n'était. Thèse officieuse : un crime passionnel. Une version moderne de la malle sanglante. Vous nous trouverez bien une histoire qui se tienne. Qu'on ouvre une instruction dans ce sens.

— Bien, monsieur le ministre.

— Mais que le parquet nous dégotte un magistral discret et bien-pensant qui saura ne pas nous faire de vagues. En toute indépendance, hein, cela va de soi. Et ce sont les gendarmes, ostensiblement, qui continueront de mener l'enquête. Je veux... je veux, vous m'entendez... que la DST coopère à fond avec eux...

Le ministre s'interrompit pour ricaner. Aumy-Bardon imaginait son rictus satisfait.

— Oui, je veux que la DST coopère à fond... enfin, si c'est possible, répéta le ministre en ricanant de plus belle. Vous, mon cher, vous me rendrez compte deux fois par jour. À moi personnellement, j'insiste. Ou en mon absence, à Sébastiani, dès qu'il sera rentré d'Alger. Par téléphone uniquement.

— Bien compris, monsieur le ministre.

— Je ne vous souhaite pas bonne chance, mon cher préfet, je ne vous souhaite absolument pas bonne chance. Mais je suis de tout coeur avec vous.



Pour sa part, le procureur, penaud, essayait la mercuriale d'un attaché de cabinet très sec :

— Le Garde tient... il tient absolument... à vous signifier son étonnement. Il est surpris... douloureusement surpris... que vous tardiez tant à agir.

— Avec le préfet, nous avons estimé que...

— Debout ou du siège, la magistrature ne relève que la Chancellerie, je n'ai pas besoin de vous le rappeler. Nous voulons une instruction dès ce soir. Dès ce soir, vous dis-je. Faites... oui, faites diligence. N'attendez pas que le Garde vous le dise lui-même. Bien le bonsoir, monsieur le procureur, bien le bonsoir.

Avant même que l'infortuné magistrat ait pu protester de son dévouement, l'attaché raccrocha.



Préfet et procureur, un peu pâles, regagnèrent ensemble la salle de réunion.

Johnny Loubin avait pris son parti : dès son retour à l'ENA, il se ferait appeler Jean-Stéphane, ou, à la rigueur. Jean-Étienne, ce qui lui paraissait plus chic que Jean tout court. « C'est presque aussi bien que Charles-Édouard. Et si jamais je me lève une fille à papa... cela fera plus convenable », songeait-il. L'inspecteur Gracieux s'était résolu à acheter un télescope. Mathieu avait rejoint Lucien et Schmittler, et tous trois, pleins d'entrain, médisaient de l'épouse à la cuisse légère du

premier vice-président de l'assemblée départementale, dont les frasques, tumultueuses autant que bruyantes, défrayaient presque chaque semaine la chronique du Landerneau haut-alpin et dauphinois.

— Bref, si elle courait le marathon aussi bien que la prétentaine, nous aurions certainement une médaille d'or à Atlanta en 1996, conclut Mathieu.

— Pas sûr. À son niveau de performances, on la soupçonnerait de dopage, rétorqua le colonel sans se départir de son sérieux.

Schmittler se borna à sourire.

Ageorges et Pierret supputaient maintenant les chances de Frank Piccard et de Carole Merle. Lafont s'interrogeait sur l'hôtel où, dès le surlendemain, il emmènerait sa collaboratrice. Il se souvenait de la recommandation cynique de l'un de ses maîtres, à l'école de Bordeaux : « Jamais dans le diocèse comme disent les vieilles disciplines de l'église de France. » Donc, ce serait aux Deux-Alpes, en Isère, à condition que la route du Lautaret soit ouverte.

Thierry Maldraud avait déjà jeté l'ébauche d'un relevé de décisions.

— Je vous attends demain à 10 heures, dit-il à Loubin. Il va falloir refaire entièrement notre planning.

— Pas à 10 heures. J'ai un rendez-vous à l'évêché, monsieur le secrétaire général. La demande de subvention pour les travaux du collège Saint-Nicolas. La toiture prend l'eau.

— Croa, croa, grinça Maldraud, fils d'un couple d'enseignants du secondaire et franc-maçon de stricte observance. Alors, à 9 heures.

— Bien.

Le préfet revenait. Les cendriers se remplirent : Aumy-Bardon, à qui ses médecins avaient interdit le tabac, ne supportait plus que l'on fume en sa présence.

— Messieurs, annonça-t-il, le ministre de l'Intérieur vient de me communiquer ses consignes.

— Et, moi, la Chancellerie les siennes, compléta le procureur.

— Il suit personnellement notre affaire. Avec Jean-Dominique Sébastiani, qui...

Mathieu et Lucien relevèrent les yeux. Ils connaissaient la réputation de Sébastiani, homme des coulisses et alter ego du ministre, qui le chargeait des missions trop délicates pour les fonctionnaires réguliers.

— Monsieur coups tordus lui-même, murmura Mathieu.

— Gardez vos appréciations pour vous, commissaire, le gourmanda Aumy-Bardon. Ceci posé, la place Beauvau a été convaincue tout de suite. Peut-être ont-ils déjà obtenu de leur côté des informations que nous, pauvres mortels, ne possédons pas. Alors, je vous en prie, messieurs, pas de guerre des polices.

Autour de la table, on hocha la tête avec componction. Le préfet continua :

— Le capitaine Schmittler, qui a déjà remarquablement progressé... le ministre est content de vous, capitaine... oui, le capitaine Schmittler continuera de mener l'enquête, sous la supervision du colonel Lucien. C'est prioritaire, colonel. Mettez tous vos hommes là-dessus. S'il vous faut des renforts, demandez-les à Paris. Je vous appuierai. Mathieu...

— Monsieur le préfet ?

— Je compte sur votre coopération pleine et entière avec Schmittler. Le ministre y tient. Pas de cachotteries, ni d'embrouilles, hein ? Ageorges et Pierret, vous ne lui refuserez rien, vous non plus. Ni vos dossiers, ni vos informateurs. Gracieux, que la PAF se remue. À la frontière, des contrôles renforcés jusqu'à nouvel ordre. Si on coince au passage quelques immigrés clandestins, ce sera toujours ça de pris. On préviendra aussi la douane à toutes fins utiles. Ça les changera un peu de leurs passeurs de haschisch, nos gabelous. Quant à vous, monsieur le procureur, je...

— À peine sorti d'ici, monsieur le préfet, je vais ordonner, cela va de soi, l'ouverture d'une information. Le Garde des Sceaux, ainsi que vient de me l'indiquer un ami bien placé, y attache du prix. Je pense que le juge Patrel...

— Voyons, cher ami... Patrel ? Y songiez-vous ? Pour une affaire aussi sensible ? Où il sera bientôt question d'atteinte à la sûreté de l'État ? Que l'Élysée et Matignon vont suivre de près. Vous voulez donc ma mort, Grands dieux ? Qui sait ce que votre Patrel irait encore nous déterrer ?... Même dans ce paisible département, il y a des squelettes dans les placards. Non, je ne veux pas de lui.

— Cependant...

— Et puis il a deux gros défauts, mon cher. Je ne vous apprendrai rien. C'est un syndicaliste un peu trop passionné, et je le crois antimilitariste. Alors, pour travailler avec les gendarmes...

— Je n'avançais son nom, monsieur le préfet, que parce qu'il va très prochainement nous quitter... oui. j'ai appris qu'il sera nommé sous peu à Toulouse. Mais, si vous m'opposez votre veto...

— Quel vilain mot, monsieur le procureur. Mon veto !... Fi !... Le

pouvoir exécutif, que je représente ici, nourrit le plus profond respect pour l'indépendance du judiciaire, n'en doutez pas. Le Président de la République y veille d'un oeil jaloux.

Autour de la table, on échangeait des sourires entendus, entre gens de bonne compagnie. Une voix anonyme glissa :

— *Les affaires ...*

— Disons que je vous ai donné là, cher ami... enfin, un conseil amical, justement, enchaîna Aumy-Bardon. Que j'ai simplement voulu vous éviter un faux pas.

— Je vous en sais gré, reprit le procureur. Je désignerai donc Mme Laszlo, qui...

— Une étrangère ? jeta Mathieu d'un ton méfiant.

— Rassurez-vous, commissaire. Un mari d'origine hongroise, certes. Mais d'une famille déjà naturalisée française avant la guerre de quatorze. Il est de la troisième génération. Un architecte. Très brillant... non, je pensais à elle parce que c'est son premier poste.

— Parfait, jeta Aumy-Bardon.

— Elle nous est arrivée il y a quelque quinze jours à peine. Elle n'en sera que plus... plus malléable. Plus attentive aux orientations du ministère public, veux-je dire. Et en cas de nécessité... les présentations seront d'ailleurs faites samedi, monsieur le préfet. Votre épouse l'a invitée à un dîner auquel nous sommes nous-mêmes conviés, ma femme et moi.

— Voilà un choix judicieux, mon cher procureur. Et nous pourrons donc à table, vous et moi, entre la poire et le fromage, lui glisser, toujours à titre amical, d'indispensables recommandations. Vous n'y voyez, j'espère, pas d'objections, messieurs ?... La proposition de monsieur le procureur est donc approuvée à l'unanimité. Non, non, voyons, ne portez pas cela au procès-verbal, Maldraud ! Ah, non, malheureux ! Écrivez seulement, je vous prie : « Les représentants du Parquet ont annoncé la désignation de Mme Laszlo ». *Scripta manent*, ne l'oubliez pas.

Le préfet marqua un instant de pause pour reprendre son souffle. Mathieu tripotait sa pipe éteinte. Lafont compulsait son agenda de poche.

— Nouvelle réunion demain soir, même heure, continua Aumy-Bardon. Maldraud, vous ferez porter à tous ces messieurs le relevé de décisions. On vous le faxera, capitaine Schmittler. Ah... et pour la presse ?

Le secrétaire général se racla la gorge :

— Je propose un communiqué signé par monsieur le procureur. Quelque chose de très factuel. Respectant d'entrée de jeu le secret de l'instruction.

« L'information ouverte contre X... Mme Laszlo... Le capitaine Schmittler garde l'enquête »... Rien de plus.

— Parfait ! approuva le préfet.

— Loubin convoquera Martial, du *Dauphiné libéré*, et le petit Zefirolli, le localier du *Progrès de Lyon*, qui pige aussi pour l'AFP. Il y ajoutera... on peut compter sur lui...

Avec une fausse modestie bien imitée, Johnny Loubin rougissait.

— Oui, il y ajoutera quelques compléments de son cru... « des pois au lard *cum commento* »... de source officieuse... un peu de crime passionnel, par exemple, comme le veut notre ministre... en précisant, *off the record*, qu'il s'agit d'étrangers à la région... qu'on croit savoir qu'un conseiller fiscal de Saint Quentin en pleine dépression... vous me suivez, Loubin ? Ah, dressons d'urgence un rideau de fumée.

— Je vous suis, monsieur le secrétaire général, je vous suis.

— Et, pour embrouiller un peu mieux les petits curieux, nous continuerons à dire qu'il s'agit de deux hommes. Notre infortuné conseiller fiscal pourrait avoir été doublement cocufié. Il aurait manigancé une double vengeance. C'est tellement invraisemblable que tout le monde y croira.

— Amen, approuva le préfet.



À 20 h 30, les deux journalistes se voyaient remettre un texte très bref.

— C'est bien dommage pour vous, je sais, leur affirma Johnny Loubin. Mais l'affaire nous échappe déjà. Un conseiller fiscal mouillé dans une histoire de fesses... vous me comprenez... et il aurait, en plus, mangé la grenouille. Ça fait désordre.

— Ah, ça oui !

— Trop d'intérêts sont en jeu. Au niveau national.

En haut lieu... à commencer par Matignon... on va vouloir étouffer, je pense. Avec les élections européennes qui approchent, les privatisations... il ne faut pas inquiéter les épargnants. Les professions libérales constituent l'un des piliers de la société. Mais vous pouvez compter sur moi, messieurs de la presse, pour vous tenir régulièrement

au courant, de toute manière. Voyez-vous, consignes de Paris ou pas, notre préfet est un chaud partisan de la transparence. Le procureur, lui...

Loubin et ses visiteurs partagèrent le même ricanement.



Avant de quitter la place Beauvau, le ministre achevait de donner ses consignes à son directeur de cabinet :

— Oh, j'y pense, Lardier. Veillez donc à faire transmettre tout ce que nous aurons là-dessus à cet ivrogne de Le Bihan. Ça n'est certainement pas une affaire pour lui. Mais, enfin... avec ses contacts bizarres... pas toujours recommandables, c'est vrai... il nous a quelquefois reniflé de drôles de truffes. Et...

— Et le secret, monsieur le ministre ?

— Là, je ne m'inquiète pas. Vous ne connaissez pas Le Bihan. Bavard, autrefois, je vous l'accorde. Mais il ne parle plus qu'aux meubles... et à ses chats, à ce qu'on me dit. Non, s'il flaire quelque chose, il le gardera pour lui. Jacasser à tout va, ce n'est pas son genre. Je me fie absolument à lui.

— Je m'incline, monsieur le ministre.

— Et puis nous aurons Sébastiani pour le tenir en laisse. Vous ne les avez jamais vus ensemble, Lardier ? Non ? Ah, ils s'entendent comme larrons en foire, ces deux-là. S'ils doivent se salir les mains... mais, à propos, mon cher, conjuguez-vous parfois le verbe *désavouer* ? Un des plus beaux mots de notre belle langue française, mon vieux. Et l'un des plus utiles.



Le ministre de l'Intérieur se trompait. Jean-Dominique Sébastiani tenait depuis longtemps Le Bihan pour un homme fini, détruit par l'alcool, tout juste bon à glaner, dans les bas-fonds ou dans les salons, de mauvais ragots de pissotière – « des bruits de chiottes », disait-il. Pour sa part, l'inspecteur considérait l'éminence grise du ministre comme un spadassin gonflé de son importance, qui confondait politique et poubelles.

Ils étaient faits pour se comprendre.

Chapitre 3

Meurtres-Enquête

Nouvelles révélations sur le double assassinat de Guillestre

BRIANÇON, 4 fev (AFP) – Les deux hommes retrouvés morts, dans la nuit de lundi à mardi derniers, entre Guillestre et Château-Queyras, avaient sans doute été tués avant que la voiture à bord de laquelle ils se trouvaient ne soit précipitée dans le Guil, apprend-on de source officielle.

De même source, il ressort de plusieurs témoignages qu'un troisième personnage, dont il a été possible d'établir un signalement, conduisait leur véhicule qui aurait pu avoir été accompagné, ou escorté, par un 4x4 de marque encore indéterminée.

D'autre part, les corps des deux victimes, jusqu'ici déposés à la morgue de l'hôpital de Briançon, ont été transportés à Lyon. Ils y seront autopsiés sous la direction du Pr Jacques Mondriat, chef du service régional de médecine légale et de police scientifique.

plz/em

AFP 041410 FEV 94

Au premier abord, Marceau Schmittler offrait des apparences trompeuses.

Ceux qui le rencontraient par hasard étaient enclins à ne voir en ce Lorrain de pure souche, issu d'une dynastie de « hussards de la République » qu'un officier de belle prestance, sportif et bien découplé, dont les épaules avantageuses mettaient en valeur l'insigne or et argent de son brevet de parachutiste. Bronzé, blond, les yeux clairs, il campait à la perfection le type d'homme représentatif d'une armée moderne et heureuse que les opérateurs du SIRPA ne manquaient pas de sélectionner pour leurs films dits d'information.

Mais, à ne s'en tenir qu'à cette image superficielle – satisfaisante, au demeurant, pour les paresseux ou pour les dilettantes –, on serait passé à côté de l'essentiel. À trente-quatre ans, Schmittler avait déjà été repéré par ses supérieurs qui voyaient en lui un élément d'avenir.

Le colonel Lucien, usant d'une formule traditionnelle, l'avait noté, sans barguigner, « à pousser au plus vite », appréciation à laquelle, pour sa part, le directeur de la gendarmerie avait souscrit des deux mains. Car, à des muscles affûtés, Schmittler ajoutait un cerveau d'une agilité incontestable, doué d'autant d'esprit de finesse que d'esprit de géométrie.

Sans qu'il le sache – sans qu'il en ait été, du moins, officiellement informé –, son affectation à Briançon, après un stage de formation spéciale au sein du GIGN, et six mois d'un séjour pénible en Bosnie, au sein des casques bleus, constituait une mise à l'épreuve. « Il est encore un peu théorique, avait-on jugé à la direction du personnel. Voyons-le à l'oeuvre dans un commandement autonome. Nous saurons s'il confirme sur le terrain ses qualités de bon joueur d'échecs. » Si Marceau Schmittler réussissait, on lui réserverait un poste d'état-major qui lui laisserait assez de loisirs pour préparer tranquillement l'école de Guerre. Ensuite, sauf accident, il en sortirait dans un bon rang, et la voie royale lui serait ouverte.

Pour le moment, loin de se livrer à des supputations forcément hasardeuses sur le proche déroulement de sa carrière, il travaillait à préparer sa stratégie pour les jours à venir. Muni de deux crayons, l'un noir et l'autre rouge, et d'un bloc-notes, il alignait, en colonnes régulières, de courtes phrases, parfois des mots seulement, ou des chiffres. La cohérence et la logique qui, peu à peu, transparaisaient du schéma qu'il élaborait lui procuraient un plaisir à la fois intellectuel et esthétique. Il lui semblait que, sous ses yeux, pièce après pièce, un puzzle complexe acquérait davantage de netteté.

Ses efforts, et ceux de ses hommes, se révélaient payants. Leur travail méthodique – auquel les policiers d'Ageorges, de Pierret et de Gracieux avaient fini, non sans réticence, par contribuer – n'avait pas trop tardé à porter ses fruits. Contrairement à ce qu'il avait redouté, en se voyant chargé de la suite de l'enquête, la recherche de témoignages avait produit des résultats rapides.

On avait pu ainsi identifier la Cherokee. Bleu marine, et à châssis long, effectivement – comme l'avait très vite déterminé l'adjudant-chef Renoux –, elle appartenait à un riche citoyen helvétique, M. Gustave Leonberg, musicologue genevois de réputation internationale, qui était arrivé le lundi 31 janvier, vers 16 heures, à Briançon. Il était descendu au *Novotel* en compagnie de son chauffeur et de son infirmière.

M. Leonberg venait de Turin, où, durant les deux jours du week-end, il avait expertisé un clavecin fin 17ème siècle – facture attribuée au grand Johann Ruckers, en dépit de quelques incertitudes dues à l'archaïsme italianisant de l'agencement du jeu de luth, et décoration

réalisée, par Watteau croyait-on, vers 1710 – en vue d’une vente aux enchères prévue en mars à New York. Paraplégique depuis un grave accident de montagne, Gustave Leonberg ne se déplaçait jamais seul. Resté fort bon vivant, toute, fois, il avait prévu de regagner Genève par la France afin de pouvoir déjeuner le mardi 1^{er} à Annecy, chez Marc Veyrat, à la célèbre *Auberge de l'Eridan* au lieu de rentrer plus directement via le Grand Saint Bernard et le Valais.

En chargeant les bagages, le 1^{er} février au matin, pour reprendre la route, le chauffeur avait eu la surprise de constater, en sus d’un pneu à plat, que le côté droit du véhicule avait été enfoncé sur plus de la moitié de sa longueur, comme par un choc contre des rochers, ou par le pare-chocs d’un camion piloté par un conducteur maladroit. Il s’était aperçu, en outre, que la Cherokee avait parcouru, durant la soirée ou la nuit, près de cent cinquante kilomètres. Cent quarante-quatre, très exactement. Ce dont il pouvait certifier, car, employé modèle d’un Helvète méticuleux, il relevait toujours le kilométrage indiqué par son compteur lorsqu’il prenait du carburant. Par prévoyance, la veille, après avoir conduit et installé à l’hôtel son patron et l’infirmière, il était justement allé faire le plein à la station Esso de la gare, où il avait aussi acheté du liquide pour le lave-glace. Bizarrement, les serrures, actionnées par une télécommande à infrarouges, n’avaient pas été forcées.

M. Leonberg, avant de repartir pour la Suisse, s’était plaint en termes vigoureux, auprès du responsable de la réception du *Novotel*, du défaut de surveillance du parking. Le lendemain, à toutes fins utiles, une employée, expressément mandatée par le directeur, avait signalé les faits au commissariat de police.

Au mépris de la procédure, et des traités franco-suisses – ainsi que des règles de la courtoisie policière internationale, et de la politesse tout court –, Schmittler avait appelé directement à Genève le musicologue, qui lui avait confirmé, pour l’essentiel, la teneur de la déposition de la jeune femme.

D’autre part, trois témoins avaient remarqué la Cherokee dans la soirée du 31 et la nuit du 1^{er}, à l’intérieur d’un périmètre bien précis.

Elle avait doublé le premier, un moniteur de ski du Club Med, aux environs de 19 h 30, en montant sur la route de Serre Chevalier.

— Celui qui la conduisait, avait-il déclaré, il tâtait drôlement du volant. Je suis d’ici, et, quand je suis pressé je roule vite... faites-moi confiance... surtout que j’ai une Clio 16 S. Mais ce gars-là, il fonçait... un vrai dingue. Il m’a dépassé comme une fusée.

— Et les plaques d’immatriculation ? avait interrogé l’enquêteur.

— Un numéro d'ici. Mais je l'ai mal vu, à cause de la neige projetée par les roues. Il y avait des chaînes. Ça éclaboussait vachement.

Deuxième témoin, un courtier d'assurances d'Embrun qui avait soupé à Abriès chez l'un de ses camarades de régiment. Un souper tardif et sans doute bien arrosé, avait songé Schmittler. Regagnant ses pénates dans la tempête de neige, l'assureur avait croisé à mi-chemin de Guillestre et de Montdauphin, entre 1 h 30 et 1 h 45 (il s'affirmait incapable de préciser davantage), une Cherokee de couleur sombre suivie d'une 405.

— Avec la tourmente qu'on avait cette nuit-là, avait-il déclaré, ils n'allaient pas très vite. La Peugeot collait derrière, comme si elle avait peur de se perdre. Ou bien comme si elle était en remorque.

— L'immatriculation ?

— Je n'ai pas fait attention.

La contribution la plus intéressante avait été apportée par un interne en médecine de Marseille. Ce futur mandarin avait quitté l'hôpital de la Timone peu après 20 heures, au volant d'une Deux Chevaux du millésime 1984, pour rejoindre des camarades, garçons et filles, qui séjournaient dans un gîte rural de la vallée d'Arvioux. À 2 h 25 – il pouvait en jurer, car il avait regardé au passage l'horloge de l'église –, il traversait Guillestre.

À la sortie du bourg, il avait vu la Cherokee arrêtée à côté de la cabine téléphonique. Un homme grand coiffé d'une casquette, tenait le combiné. L'interne se souvenait parfaitement de la scène, car, à court d'allumettes, il avait failli s'arrêter pour lui demander du feu. Il n'y avait renoncé que par crainte d'avoir du mal à faire redémarrer dans la pente sa deux chevaux pousrive.

— Vous comprenez, avait-il expliqué, j'en avais marre, et je voulais arriver à Brunissard au plus vite. Alors, tant pis, j'ai préféré me passer de fumer. Mais je m'en souviens bien. J'ai eu le temps de mémoriser... parce que ma deux chevaux n'est pas franchement rapide. Là, il y a une forte côte et ça tourne.

— Je connais, oui.

— Et j'étais en première. En seconde, j'aurais calé. Dans la cabine, le type qui téléphonait... baraqué, très brun. J'ai pensé machinalement : « Il se met trop au soleil. Un candidat à un joli cancer de la peau. » Je vais me spécialiser en dermato, évidemment... il avait l'écouteur dans une main, et un cigare dans l'autre. Sa casquette... enfin, c'était peut-être un chapeau à l'irlandaise, tout mou. En tweed verdâtre, en tout cas. Et il portait un long surtout marron... un Barbour sûrement.

— Son âge ?

— Difficile à dire. Mais il avait des traits assez marqués. Une bonne quarantaine, probablement.

— Et la Cherokee ?

— Sombre. Bleue ou noire... garée comme il faut, feux de détresse allumés. Les roues avant très braquées. J'ai parfaitement vu les chaînes. Un système à croisillons extrêmement serrés. Mieux que ce que j'avais. Moi, j'ai seulement des chaînes à échelles. C'est beaucoup moins cher. Mais on dérape tant que ça peut. Pour la fin de mon trajet, je ne vous raconte pas...

— La plaque d'immatriculation ?

— Cela ne m'a pas frappé.



Schmittler s'estimait maintenant en mesure de reconstituer une partie de l'emploi du temps des assassins, et de cerner un peu mieux leur personnalité.

Terroristes ou pas – là-dessus, le capitaine conservait tout son scepticisme. Le commissaire Mathieu ne l'avait pas convaincu –, il s'agissait d'hommes organisés, bien entraînés et bien équipés, qui avaient planifié et exécuté leur opération en s'abstenant de la moindre bavure. Sans conteste, des professionnels. Capables de prendre des risques calculés. Et de tirer le meilleur profit d'une météo exécrable qui réduirait au maximum la circulation et les dangers qu'ils couraient.

Ils avaient commencé par voler la Cherokee, derrière le *Novotel*. Puisque les serrures n'étaient pas endommagées, ils disposaient, à l'évidence, d'un matériel sophistiqué : ou bien un jeu de rossignols très perfectionnés, à pannes tombantes, ou bien un scanner, qui leur avait permis de reproduire sur le champ le codage de la télécommande des portes. D'autre part, ils s'étaient munis par avance de fausses plaques d'immatriculation françaises, autocollantes probablement, pour dissimuler le GE 159 287 noir sur fond blanc, frappé des deux écussons de la Suisse et du canton de Genève, trop reconnaissable.

Le vol avait été commis après 19 heures, puisque le chauffeur de M. Leonberg, à la demande de son patron, était allé chercher une carte dans la Cherokee, afin de déterminer l'itinéraire du lendemain, dans l'hypothèse où le col du Lautaret aurait été fermé. « C'était avant le début des titres du journal de France 3 », avait indiqué le musicologue

à Schmittler. Ensuite, les assassins s'étaient dirigés à vive allure vers Serre Chevalier. Ils y avaient pris le temps de se mettre en quête d'une voiture bien chaussée. La 405, avec ses M + S cloutés, répondait à cette exigence. Ils l'avaient volée à son tour.

S'emparer de deux véhicules ne représentait pas en soi, un risque particulier, estimait Schmittler pour le déplorer. On avait tablé sur le fait que, même si le vol avait été constaté dans la soirée, la probabilité de voir les forces de police monter des barrages routiers dans le seul but de récupérer la Cherokee et la 405 avoisinait, ou presque, le zéro absolu.

Et après ?

Là, le capitaine en était réduit aux conjectures. Il supposait que les deux voitures étaient aussitôt reparties de Serre Chevalier. Mais vers quelle destination ? Les 144 kilomètres parcourus démontraient qu'on ne s'était pas limité à un itinéraire Briançon – Serre Chevalier – Briançon – environs de Guillestre – Briançon. Il y avait donc eu un point de chute. Un relais. Une planque, où les meurtriers avaient tué les deux victimes avant de les priver de leurs mains. Où ? Impossible à déterminer. Entre Serre Chevalier et Guillestre, en tout état de cause. Schmittler penchait pour une ferme ancienne, dotée d'une grange où la Cherokee et la 405 auraient pu être cachées provisoirement. À Puy-Saint-Vincent, ou dans la vallée de Fressinières, par exemple.

Les assassins avaient abandonné leur repaire provisoire largement après minuit, la Cherokee devant, la 405 derrière. L'un d'eux conduisait la Peugeot, les deux cadavres sanglés par les ceintures de sécurité sur la banquette arrière. Le capitaine, macabre, imaginait qu'on avait dû les appuyer l'un contre l'autre, la tête de la femme sur l'épaule de l'homme, afin de donner le change à un éventuel observateur, qui aurait eu sans doute l'impression de ne voir qu'un couple tendrement endormi.

Passage du convoi à Guillestre vers 1 h 40. Arrivée sur les lieux de « l'accident » entre 1 h 50 et 1 h 55. Mise en place rapide des charges pour faire sauter le parapet. « Pour un artificier expérimenté, qui aurait préparé ses pétards à l'avance, ça n'a pas dû exiger plus de trois minutes, mon capitaine », avait diagnostiqué le lieutenant Perrier, approuvé par Renoux. Installation du plastic et du détonateur à inertie sur la bouteille de butane disposée sous le siège avant droit Cinq minutes en tout. La Cherokee recule, pousse la 405 qui bascule dans le Guil et prend feu, va faire demi-tour devant l'ancienne auberge de la Maison du Roy, et repart aussitôt vers Guillestre. Appel à la gendarmerie de Château-Queyras à 2 h 27. Retour à Briançon où le gros 4x4 est abandonné, à la même place, à proximité du Novotel. Et

les assassins s'évanouissent dans la nature.

« Qu'ont-ils fait ? s'interrogeait Schmittler. Je ne les vois pas rester à Briançon. À cette heure-là, ils n'ont pas pu filer en train, ni en car. Ils avaient donc leur voiture à eux. Celle avec laquelle ils étaient arrivés. Ou bien une autre ? Un chauffeur pour les conduire sur place ? Un second chauffeur pour les emmener ? Et où donc, bon Dieu, où ? Dans la vieille ferme ? Ou à l'hôtel ? Non, certainement pas. Ça aurait été trop voyant. Alors ? »

Le capitaine inscrivit sur son bloc :

- Pas à la ferme. (On ne revient pas sur les lieux du crime.) Trop dangereux.
- Pas à l'hôtel. Également trop dangereux.
- Aucun passage dans le sens France-Italie signalé par la PAF à Montgenèvre vers 4 heures du matin.
- Ont donc pris la route de Gap.
- Destination ?
- Possibilités :
 - 1) Plein sud, avec, éventuellement, avion le matin à Nice ou à Marseille. Pour ? Ou, en voiture, vers l'Espagne.
 - 2) Grenoble, ou plus probablement Valence, afin de rejoindre l'autoroute et de remonter sur Paris, ou sur tout ce qu'on veut. Ou encore ?...
- Ont pu se séparer, et adopter des routes différentes.



Schmittler admettait qu'il lui fallait concéder un point à Mathieu : les meurtriers avaient, sans aucun doute, bénéficié d'un soutien logistique considérable. D'autant que rien ne confirmait que ceux qui avaient tué l'homme et la femme étaient également ceux qui avaient été vus avec la Cherokee et la 405, ni même ceux qui les avaient volées. Cela supposait donc une organisation structurée, disposant d'effectifs relativement importants, d'un matériel d'un assez haut degré de sophistication, et, par conséquent, de beaucoup d'argent.

Sous la rubrique « Mesures à prendre », le capitaine nota seulement : « Secouer les informateurs pour retrouver la ferme – Attendre les conclusions de Mondriat – Demander par précaution à

Paris de rechercher dans nos *stud books* Leonberg, le chauffeur et l'infirmière. Mais à qui ? ».

Les experts en balistique du laboratoire d'Aix l'informèrent un peu plus tard que les deux douilles de Colt provenaient, sans doute aucun, d'un lot de munitions manufacturées en Allemagne de l'Ouest vers 1965, par Heckler und Koch, sur une commande d'un million de cartouches passée par le Gouvernement des États-Unis, au titre de l'OTAN. Elles avaient été toutes deux tirées, depuis moins de quinze jours – et, plus probablement, depuis moins de huit –, dans une arme de poing réglementaire américaine, d'une série fabriquée entre 1942 et 1944.



Avant de se mettre à l'œuvre, le Pr Pierre Mondriat relisait une dernière fois le rapport d'autopsie du Dr Carbot contresigné par Lemasson. « Les moyens relativement réduits de notre plateau technique et l'absence de laboratoire spécialisé, avait conclu le médecin de Briançon, ne nous ont pas permis de procéder à une étude approfondie des téguments carbonisés, ni de déterminer la nature des fragments métalliques relevés dans la zone péricardique. »

Il essuya soigneusement ses lunettes épaisses à double foyer avant de les reposer sur son nez décharné.

— Nous allons nous répartir le travail, annonça-t-il à son assistant, spécialiste de physique et chimie. À moi le derme et l'épiderme... enfin, ce qu'il en reste... et à vous la ferraille. Je pense que vous aurez plus de chance que moi.

Il ne fallut, en effet, pas plus de trois heures à l'assistant pour revenir auprès de Mondriat, mission accomplie :

— C'était facile, monsieur. Grâce à la forme, au poids du métal, et à sa structure moléculaire, surtout... oui, j'ai passé le tout au spectrographe en phase gazeuse... je n'ai eu aucune difficulté.

— Vous voyez.

— Les éclats proviennent d'une grenade à fusil de 40 millimètres. Variante française, fabriquée par Luchaire, d'un modèle antipersonnel standard de l'OTAN. Matériel déjà ancien. Caractéristiques archiconnues. Rayon létal variant de douze à quinze mètres. Selon la documentation officielle, nombre théorique d'éclats après explosion : 470. Masse moyenne des dits éclats : 0,17 grammes. Un des derniers avatars de la bonne vieille VB de nos grands-pères, les poilus de 14-18. On a déjà fait mieux depuis.

— Et qui est-ce qui utilise ces engins-là ?

— Ah, tout le monde, monsieur. Nos forces armées a nous, dans les trois armes et la Gendarmerie, les Marocains, les Tunisiens... mais pas les Algériens, entre parenthèses... tous les bidasses de nos anciennes colonies d'Afrique Noire... et je crois aussi que nous en avons vendu aux Belges, aux Hollandais et aux Allemands... pour la *Grenzschutz*, seulement en ce qui les concerne... ainsi qu'à divers pays latino américains. Et à l'Espagne et au Portugal, peut-être. Je pourrai vérifier auprès de la DGA, si vous le souhaitez, monsieur.

— Oui, faites ça.

— Oh, je me souviens à l'instant d'une vieille note interne... à propos de l'Irlande du nord. Elle disait que les Libyens en avaient récupéré un petit lot au Tchad... à Faya-Largeau, je crois... en 86 ou en 87... et qu'ils les avaient fourguées à l'IRA. Qui les aurait utilisées quelquefois, notamment lors d'accrochages avec les troupes britanniques sur la frontière entre l'Ulster et l'Eire.

— Dites-moi plutôt qui ne s'en est jamais servi, mon petit vieux !

— L'avantage de ces grenades, monsieur, c'est qu'en adaptant sur son arme le manchon classique de 22, on peut les tirer avec n'importe quoi de calibre ordinaire, ou presque... du 5,56, du 7,5 ou du 7,63. Et même, paraît-il, avec une Kalachnikov un peu trafiquée, si on n'est pas trop exigeant sur la portée... on dit qu'il suffirait de fraiser légèrement, à la lime ou je ne sais quoi, l'embouchure du canon et l'évent. Un armurier du dimanche d'habileté moyenne serait capable de réaliser la transformation adéquate.

— Cela ne nous avance pas énormément, soupira Mondriat. Sauf que cela précise un peu le passé lointain de notre client. Le projectile qui avait perforé le thorax de part en part, ces éclats... oui, feu notre ami avait fait la guerre... ou la guérilla.

— N'est-ce pas aller un peu vite en besogne, monsieur ?

— Nous pourrions en avoir confirmation demain, ou après-demain. Car figurez-vous qu'en l'éclairant à la lampe ultra-violette, pour la forme, il m'a semblé distinguer quelque chose comme une sorte de tatouage sur l'avant-bras gauche, un peu en dessous du coude.

— Un tatouage, monsieur ?

— Une dépigmentation différenciée, en tout cas. C'est encore là que la peau a le moins souffert, je ne sais pas trop pourquoi.

— C'est intéressant, ça.

— J'ai effectué un prélèvement. En vue de la batterie des tests habituels. Le Krupenhelm, en particulier. Si c'est bien un tatouage... et

si le tatoueur a utilisé des bons vieux pigments basiques... je sais bien qu'avec des *si* ... mais, enfin, nous ne perdons rien à essayer. Nous n'aurons plus qu'à espérer, ensuite, que le motif du dessin est répertorié, et que le bonhomme a déjà eu affaire à la police.

— Et la fille, monsieur ?

— Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais ajouter au rapport de Carbot.

— Il y a tout de même un détail, monsieur.

Mondriat sursauta :

— Comment cela, un détail ? Qui m'aurait échappé ?

L'assistant battait des narines. Malgré les années, il n'était jamais parvenu à s'accoutumer aux relents d'éther, de formol, et de réactifs chimiques qui flottaient dans le laboratoire :

— Non, monsieur. Dans les conclusions de ces messieurs de Briançon. Ils ont signalé que les deux victimes avaient l'estomac complètement vide. Franchement contracté. Mais rien n'indique un jeûne prolongé. En supposant qu'ils aient déjeuné...

— Oui. Cela signifierait qu'ils ont été tués... disons de huit à douze heures après leur dernier repas. Prenons 14 heures comme ultime point de départ. Ils auraient donc été abattus entre 22 heures et minuit. Ce qui laissait au moins soixante minutes pour la désarticulation des poignets avant de les embarquer dans la 405. Téléphonez donc immédiatement au capitaine Schmittler pour le lui dire. Cela lui mettra un peu de baume au cœur. Il en a besoin. Je l'aime bien, ce garçon. Il faut le soutenir dans ses épreuves.

— Bien monsieur.



Le lendemain, grâce au test de Krupenhelm le Pr Mondriat détermina que le tatouage représentait une sirène portant des armoiries à bout de bras. L'écu, de même que la devise qui le surmontait étaient illisibles. Mais on distinguait encore assez nettement les deux ancres croisées passées en sautoir.

Mondriat appela son assistant :

— Coiffez votre bonnet à pompon, et reprenez le téléphone, mon vieux. Joignez l'état-major de la Royale. Qui vous voudrez. Un cinq étoiles, même, s'il le faut. Faites-vous faxer d'urgence tous les insignes des fusiliers marins. L'insigne général. Les insignes des groupes de commandos.

— Tout de suite, monsieur.

— En travaillant à fond sur notre échantillon, nous en saurons peut-être davantage. Et on pourra comparer. Mais je crois pouvoir dire que notre bonhomme avait été sans doute *sacco*. Et *béret vert*, de surcroît. C'est Schmittler qui va être content. Nous lui mâchons le boulot.



Mais le capitaine Schmittler se contenta de soupirer. Certes, la personnalité du mort se dessinait un peu mieux. Cependant, retrouver l'identité d'un homme de quarante à cinquante ans, *en principe*, qui *aurait* servi dans les fusiliers marins, et qui *aurait pu* appartenir aux commandos de la Marine... grièvement blessé par balle et par éclats de grenade à *un moment quelconque* de son existence...

Évidemment, on pouvait compter sans réserve sur la Marine nationale pour tenir à jour les états de son personnel. Lents et lourds comme leurs navires, les matafs. Prisonniers de leur attachement à des traditions vieillotées qu'ils chérissaient d'autant plus qu'à les en croire, elles remontaient toujours à Colbert, sinon à Richelieu. Colbert et Richelieu, à l'époque des satellites de positionnement et des bâtiments à propulsion nucléaire !... Mais sérieux, carrés, méthodiques.

Donc, avec de la patience... beaucoup de patience... on finirait bien un jour – mais quand ? – par identifier l'homme aux mains coupées. Et, si dame Fortune voulait sourire aux jeunes officiers de gendarmerie à l'avenir prometteur, cela permettrait de savoir aussi qui était la fille. Donc – mais il faudrait que les augures se montrent très exceptionnellement favorables –, on pourrait alors, peut-être... un *peut-être* à calligraphier en majuscules, maugréait Schmittler... on pourrait peut-être comprendre le mobile. À l'école de Melun, le professeur de criminologie avait coutume de répéter aux élèves : « Quand vous connaissez la victime, vous déduisez le mobile. Et, avec le mobile, vous tenez l'assassin. » Voire !...

Car le capitaine était parfaitement conscient que bien des inconnues subsistaient encore dans le scénario qu'il avait retracé. Sur son bloc, il ne cessait d'ajouter de nouvelles questions, qu'il entourait au crayon rouge : « Pourquoi avoir volé une voiture à Briançon et l'autre à Serre Chevalier ? » par exemple. Ou encore : « Où étaient les victimes quand les assassins se sont emparés d'elles ? Y a-t-il eu un enlèvement de vive force ? Ou un guet-apens ? ».

Plus le temps passait, plus Schmittler en venait à croire que, pour

l'essentiel au moins, Mathieu avait raison. Que le double crime avait été l'œuvre, sinon de terroristes, du moins d'une bande nombreuse et bien structurée. Mais la thèse d'une réapparition inopinée des Fils de Deir Yassin continuait de lui paraître sujette à caution : leur nom, à en croire les ordinateurs, n'avait plus jamais été cité dans l'actualité depuis le 15 septembre 1982. Très exactement le lendemain de la mort de Bachir Gemayel, alors président élu du Liban, dans l'explosion qui avait ravagé le QG des Phalanges chrétiennes, à Beyrouth Est. Un message, mal tapé à la machine, était parvenu au bureau du Caire de l'agence américaine Associated Press. Rédigé en allemand, bizarrement, et sans la moindre signature, il se composait d'une seule phrase : « Wir, die Söhne des Deir Yassin, haben aus Vergeltung den Verräter Bachir Gemayel getötet ». *Nous, les Fils de Deir Yassin, nous avons tué le traître Bachir Gemayel par représailles.*

Si certains avaient aussitôt glosé à l'envi sur la présence d'éléments venus de la Fraction Armée Rouge dans les rangs de divers groupes plus ou moins pro-palestiniens, d'ailleurs manipulés par les uns ou les autres, les vrais experts s'étaient refusés à prendre la revendication au sérieux. Outre que l'attentat ne correspondait en rien aux méthodes favorites du groupuscule gauchiste d'Outre-Rhin, ils n'ignoraient pas que ses auteurs devaient être recherchés bien ailleurs. Parmi les gens auxquels le crime avait profité. *Is fecit qui prodest...* mais ils étaient trop nombreux.

Entre les multiples clans libanais, les Syriens, les Israéliens – pour ne pas parler des Égyptiens et des Jordaniens, plus discrets mais guère moins actifs, d'autant qu'ils travaillaient souvent pour le compte d'autres puissances qui rémunéraient leurs prestations au prix fort : la persistance des liens étroits de la Jordanie avec les Britanniques, dans ce domaine, n'était plus à démontrer –, les agents des services secrets de toutes nationalités qui pullulaient autant que des mouches au Moyen-Orient, et les fanatiques de tout poil, le choix était vaste. Et, comme de coutume, « ceux qui savaient ne disaient rien, ceux qui parlaient ne savaient rien ». Sans compter tous les autres, qui garderaient à jamais le silence, parce que la Grande Faucheuse leur avait déjà clos les lèvres pour l'éternité.

— Je commence à penser que la recherche traditionnelle de l'aiguille dans sa meule de foin n'est que de la roupie de sansonnet à côté de ce qui m'attend, confia Schmittler à sa femme, d'une voix presque accablée, à la fin de la journée. À moi, on me demande de dénicher une tête d'épingle dans un teruil.

— Marceau, mon chéri, n'en fais pas trop, je t'en prie, répliqua Géraldine Schmittler, jeune épouse parfois maternelle à l'excès. Tu as une petite mine, ces temps-ci.



Ce soir-là, le ministre de l'Intérieur, flanqué de Christophe Lardier, son directeur de cabinet, et de Jean-Dominique Sébastiani, décida, après avoir pris connaissance du second rapport biquotidien du préfet Aumy-Bardon, de recevoir personnellement l'inspecteur Hervé Le Bihan.

Dans la matinée, il s'était fait communiquer le dossier personnel du policier, afin de tenter, une nouvelle fois, de comprendre pourquoi quelques très grands flics avaient tellement insisté, auprès de ses prédécesseurs et de leurs adjoints, comme de lui-même, pour maintenir en fonctions, envers et contre tous, cet homme qui paraissait fini. Fiche après fiche, feuillet après feuillet, s'étaient dessinés, à la lecture, les grands traits d'une personnalité étrange, hors normes en tout cas, depuis longtemps déplacée dans tout cadre ordinaire.

Que Le Bihan fût Breton, bretonnant, et du Guilvinec, allait de soi, en quelque sorte. Qu'il ait choisi de devenir OPJ après deux ans passés en fac de droit étonnait. Il était issu d'une longue lignée de pêcheurs, côtiers ou hauturiers. Tout juste retrouvait-on dans son ascendance proche, du côté de sa mère, un oncle Loïc Le Gouffu, ancien second maître de l'aéronavale passé dans la gendarmerie maritime en 1955 à son retour d'Indochine, après Diên Biên Phû.

La carrière de Le Bihan avait d'abord connu un cours brillant. Ses supérieurs appréciaient chez lui des intuitions fulgurantes et un sens des langues hors du commun. Le curriculum vitae dressé en vue de sa promotion au grade d'inspecteur lui prêtait une connaissance parfaite de l'anglais, de l'allemand de l'espagnol, du russe et de l'italien. Celui qui l'avait rédigé avait précisé, avec un humour peut-être involontaire, qu'il possédait aussi des notions d'hébreu, de polonais, de suédois et de néerlandais – et qu'il jurait et blasphémait « en vingt dialectes ». Ce qui n'était qu'à peine exagéré.

Les militaires avaient d'ailleurs mis ses talents à contribution en l'affectant, pendant son service, à Berlin, au centre ultra-secret d'écoute et de décryptage des communications des Soviétiques et des Allemands de l'Est. Le Bihan s'y était si bien mis en valeur que la DGSE lui avait fait des offres. Mais il avait préféré la police, sans vraiment en expliquer la raison.

Vite nommé au grade supérieur, l'inspecteur, recruté alors par les Renseignements généraux, avait été envoyé à La Rochelle, où il avait épousé Marie-Carmen, une hôtesse d'Air Inter d'origine catalane, puis

à Paris. Il aurait dû entrer bientôt dans le corps des commissaires. Le destin en avait décidé autrement. Un samedi de juin 1988, en fin d'après-midi, un chauffard, avec un taux d'alcoolémie de 2,5 grammes, avait percuté la voiture que conduisait la jeune femme pour emmener ses deux petites jumelles âgées d'un an à peine, Sandrine et Elodie, chez sa mère. Toutes trois étaient mortes sur le coup.

En deux mois et demi, Le Bihan avait sombré. Lui qu'on disait toujours – conformément à des clichés éculés, mais, hélas, centenaires – « massif comme le granit » ou « aussi indestructible qu'un menhir », était devenu une loque, incapable de travailler, enfermé chez lui dans une prostration permanente dont il n'émergeait que pour des accès de sanglots. Il absorbait alors, verre après verre, des quantités effrayantes de whisky à bon marché qui le laissaient, des heures durant, prostré, abruti, crépusculaire, pantelant.

Ses supérieurs, désolés, s'étaient refusés à ce naufrage. Ils n'avaient rien ménagé pour que Le Bihan reçoive, aussi longtemps que nécessaire, les soins d'un des meilleurs psychiatres de la capitale. Le clinicien avait réussi, après deux années d'efforts, à l'arracher au plus grave de sa dépression. Mais trois tentatives de désintoxication avaient rencontré moins de succès. Comme étranger au monde, l'inspecteur continuait de boire chaque fois qu'il était saisi par une crise de mélancolie suicidaire. Une correspondante perspicace, à la prose un tantinet précieuse ou d'une grossièreté trop voulue, qui employait le pseudonyme de Geneviève Oreste sur la messagerie minitel – 3615 Anti, salon Vivaldi, code Bach – grâce à laquelle ils échangeaient de longues missives très intimes, lui avait écrit un jour : « Toutes et quantes fois que je pense à vous, cher Hervé, il me semble que j'ai immédiatement dans l'oreille *l'Ode funèbre maçonnique* de Mozart. »

On avait cependant donné à Le Bihan une quasi-sinécure, où son cynisme, fruit d'une absolue désespérance, accomplissait des miracles. Figurant toujours, pour ordre, sur les états du personnel des RG, il avait été discrètement rattaché à la petite cellule, presque occulte, dite des « affaires réservées », qui ne dépendait que du titulaire de la place Beauvau.

Son titre de « chargé de mission pour les relations policières internationales » recouvrait une tâche plus délicate, mais peu absorbante : régler, en toute discrétion, les problèmes posés par les actes délictueux – ou, éventuellement, criminels – commis par des diplomates en poste à Paris, ou à leur rencontre. Ce qui allait de la violation, simple ou aggravée, du code de la route au trafic de drogue, en passant par le vol à la sauvette, l'entôlage ou la grivèlerie. À l'occasion, il surveillait aussi les quelques call-girls triées sur le volet que, soucieux d'honorer la vieille réputation d'hospitalité de la

capitale, le Quai d'Orsay mobilisait parfois pour les menus plaisirs des excellences étrangères en séjour à Paris, ainsi que leurs employeuses – de même que les amis de cœur de ces dames.

Cette activité faisait de Le Bihan l'un des hôtes les plus assidus des cocktails des ambassades et des déjeuners diplomatiques. D'une élégance sourcilleuse, il s'y montrait alors charmant, disert, mondain, séduisant même, et gourmet. Mais, chez lui, il se fabriquait une nourriture infecte, surtout composée d'oeufs – pas toujours frais – cuits à la coque ou au plat, de surgelés périmés depuis longtemps, et de sandwiches de pain rassis au corned-beef. À moins, rarement, qu'il ne « se mette en cuisine », ainsi qu'il le disait, afin de réaliser, pour quelques amis choisis, les recettes les plus raffinées et les plus ardues, recueillies dans l'un des livres dont il avait réuni une bibliothèque respectable.

Rue des Saussaies, vêtu de jeans rapiécés, de vestons informes ou de blousons beigeâtres, de chemises à la propreté souvent suspecte ou de T-shirts déchirés, chaussé de baskets trouées, et pas toujours rasé, il s'enfermait dans son bureau où il dépouillait, aussi inlassable qu'un vieil archiviste-paléographe, la presse étrangère et les piles de rapports qui lui étaient communiqués à toutes fins utiles. Il établissait alors des liens absolument incompréhensibles au commun des mortels entre les diverses informations qu'il moissonnait au fil de ces lectures, comme avec celles qu'il pouvait glaner, sur la base d'un donnant-donnant banal, dans les milieux internationaux, ou dans le milieu tout court.

Elles lui fournissaient la matière à des synthèses qu'il rédigeait, à son seul usage, au clavier de son Macintosh, avec la célérité d'un pianiste virtuose. Ou à des fiches écrites en pattes de mouche hiéroglyphiques sur des bostols bleus ou roses, qu'il entassait dans des monceaux de boîtes à chaussures.

Par ailleurs, de problèmes résolus sans tapage en scandales évités de justesse, il s'était créé un réseau informel de collègues, en France et dans le monde, auxquels il pouvait s'adresser dans les cas difficiles, en dehors de toute hiérarchie définie. Le Bihan appelait cela « couillonner l'organigramme ».

Les ministres successifs et les directeurs s'étaient peu à peu aperçus que, dégagé des contingences et presque complètement libéré des routines quotidiennes, l'inspecteur possédait une capacité inhabituelle de réflexion dans des domaines qui n'étaient pas les siens. Et que l'on ne sollicitait jamais en pure perte ses vues, son avis ou son opinion. Quitte, d'ailleurs, à n'en tenir aucun compte.

Depuis quelques semaines, on avait cru déceler un changement dans le comportement de Le Bihan. Désormais, il paraissait apporter

de nouveau un certain soin à son habillement, se rasait tous les jours, usait même d'eau de toilette, et n'arborait plus chaque matin – mais une fois ou deux par semaine seulement – les stigmates trop visibles de la gueule de bois. De propos embrouillés tenus à deux reprises au restaurant à une secrétaire qu'il aimait bien, on avait fini par déduire qu'au cours d'une réception, il avait rencontré une jeune femme avec laquelle, semblait-il, se nouaient des relations durables. Le potin, réjouissant, avait aussitôt fait le tour du ministère.

Mais que ces amours naissantes marquassent, ou non, le début d'une guérison, Le Bihan, encore convalescent, n'en persistait pas moins à parler – certains disaient : à délirer – tout seul. En plusieurs langues, au besoin.

À l'intention de ses chats, Scherzo et Gavotte, et des objets qui l'entouraient, ou encore dans les rues au guidon de son scooter – pour le plus grand étonnement des passants –, il prononçait de longs exposés ou tonnait en de furieuses diatribes. Il contait à la cantonade les péripéties de son existence, théorisait son action, se lamentait de ses deuils ou lançait des malédictions à la Terre entière. En général, il entamait ses harangues par un « tiens, tiens, tiens... » machinal, dont la modulation et le rythme donnaient le ton de ce qui allait suivre.

Ses soliloques, parfois verbeux, recouraient à un vocabulaire farci de mots anciens, rares, ou précieux – souvent empruntés à Rabelais, à Montaigne, ou à Saint Simon, son auteur préféré, et fréquemment détournés de leur sens courant –, de néologismes de son cru, d'adaptations inattendues de termes étrangers ou de vocables déformés par un jeu étendu de préfixes et de suffixes baroques, selon les règles d'une syntaxe et d'une phonétique qui lui étaient toutes personnelles. Sans préjudice d'une polysémie constante. Il en résultait un galimatias sans pareil, marqué surtout par des changements systématiques de consonnes et de syllabes, où *bizarre* devenait *zarbi zarbouille*, d'où dérivait bien naturellement *zarbouilleux*, et où *bonjour* se disait *bonbour*.

Dans son jargon, Le Bihan n'empruntait pas le *boulevard périphérique*, mais le *périgrac*, où ses trop fréquentes violations du code de la route et des limitations de vitesse auraient dû lui valoir, n'eût-il appartenu à la hiérarchie de la *polouze*, un *ost de contrecouilles* – une armée de contraventions. Lorsqu'il disait, de l'élue de son cœur – qu'il surnommait le *précieux zouézeau* –, *elle douelle à Vaugignouf coinzifloc* (Il prononçait toujours, d'ailleurs, *coinze* et *coinzième*, de même que *troua* et *couatre*. ainsi que *doux* et *douxième*), seuls les initiés pouvaient comprendre : elle habite rue de Vaugirard, dans le quinzième arrondissement. Dû, affirmait-il, à une inextinguible *souef*, son éthylisme chronique qu'il entretenait à grands coups de *boureilles*

d'indulgence – de bouteilles de whisky, pour lesquelles il devait dépenser, à son grand regret *force monnaie* –, lui occasionnait des *migreuses* et la *goule de brulle*. S'il lançait : *je suis un dalopin*, il manifestait seulement qu'il avait faim – qu'il avait la dalle. Parfois, il s'écriait *gorziblou* ! Ce qui signifiait : j'ai sommeil, je vais me coucher – dormir ayant d'abord donné *dorzir*, puis *gorzir*. Un processus de dérivation étymologique analogue avait conduit à *regorzo* – je veux me rendormir – et à *rengorzo* – je me suis rendormi.

Jamais il ne parlait de son appartement, mais du *bihannéum*. Pour ses ennemis – sans nombre –, pour les importuns ou les médiocres – plus nombreux encore –, il gardait en réserve un choix d'épithètes sans appel. Truculent, il fulminait à leur encontre un *encouillâtre*, un *enfoireux*, un *putafier* ou un *grand-bousard*, voire un *mystagogue*, un *lucumon*, ou un *socinien*. Tandis qu'il jugeait une situation difficile à appréhender ou à dénouer – une *sacrée foutue bougresse d'emmerdouillarderie*, dans son lexique – *émonctoïrique* ou *potagineuse*. À un courtisan à plat ventre devant ses supérieurs ou à un opportuniste, il décochait avec plaisir, selon l'humeur du jour ou la tête du personnage, un *enchefrené*, un *paltoquard*, un *presidentifié* ou un *emministré*. Lui-même et ses collègues étaient qualifiés de *polouziens* ou de *polifiers* – et de *poulaillieux*, à l'occasion.

— Avec Le Bihan, il faut traduire le *charabia*, affirmaient certains, sans trop de charité.

L'inspecteur cédait aussi, trop souvent au gré de ses proches et de ses amis, à une passion pour le calembour qui le conduisait à multiplier comme à plaisir les jeux de mots et les à-peu-près. Ou à inventer de toutes pièces la longue histoire d'un aristocrate épris de fromage pour la seule joie de pouvoir conclure : « C'est alors qu'on lui demanda *veux-tu du brie. comte Robert* ? »

Encore ignorait-on, à l'exception de ses voisins de palier, que, mettant à profit l'acoustique d'une qualité exceptionnelle de sa salle de bains, Le Bihan s'était donné pour rite d'inaugurer sa toilette matinale – quand il se lavait – en gueulant à plein gosier les narines pincées entre deux doigts pour mieux imiter les sonorités d'une trompe de chasse, une fanfare d'autrefois :

*Monsieur de Chevreuse ayant déclaré
Que tous les cocus devraient être noyés,
Madame de Chevreuse lui a demandé
S'il était bien sûr de savoir nager.*

Sur quoi, sans désespérer, il aboyait comme les soixante chiens d'une meute au moment du débouché, hennissait autant qu'un équipage de vingt-cinq chevaux, hurlait soudain « Bellerose ! La Ramée ! » pour appeler à lui des piqueux imaginaires, puis murmurait une prière fervente à saint Hubert, avant que d'entamer enfin ses ablutions.



Le Bihan ne se laissait jamais impressionner par les humeurs du ministre, envers lequel il nourrissait autant d'estime que de méfiance. Christophe Lardier, le directeur de cabinet, un blondinet, pète-sec et trop bien mis, ne lui inspirait qu'un mépris dédaigneux. Il l'exécutait sans phrases d'un « bâtard de la technostructure ». Ses sentiments à l'égard de Jean-Dominique Sébastiani constituaient un mélange de respect pour son efficacité et de dégoût suscité par son absence de scrupules. Il détestait aussi ses éternels nœuds papillons, sa pomme d'Adam saillante, prétendait-il, de dix centimètres, et son timbre aigu de fausset – qu'il qualifiait de « voix de châtré » –, en plein contraste avec le teint bleuâtre, excessivement viril, de la peau de son visage.

Dans le bureau ministériel régnait une odeur curieuse, où se mêlaient la fragrance des roses – le ministre adorait les fleurs – et le remugle discret d'une poussière très vénérable qui montait, malgré les nettoyages, d'un tapis de la Savonnerie qui avait jadis orné, au palais des Tuileries, le salon où Charles X faisait chaque soir sa partie de whist avec Villèle et Blacas. Les meubles, par contre, n'étaient presque tous que d'honnêtes copies. Seule une commode, signée Riesener, accueillait une photo dédicacée du général de Gaulle, dans un cadre de cuir très simple.

— Mes informateurs habituels ne réagissent pas, répondit Le Bihan à la première interrogation, d'une voix abrupte où vibrait malgré lui une nuance d'impatience. Personne ne me parle de rien. Apparemment, on n'a fait aucun rapprochement entre votre soi-disant crime passionnel... votre... oui, votre hypothétique cornard de conseiller fiscal véreux... et une action terroriste.

— Nom de Dieu ! grinça le ministre, les pouces enfoncés dans les entournures de son gilet et les mains posées sur un estomac plus replet qu'il ne l'aurait souhaité. On s'amuse à nous flinguer deux personnes sur le territoire national. On signe, en plus... ces deux douilles de Colt, ça n'est pas rien, non, quand même ?... Et vous, Le Bihan, vos voyants ne virent pas au rouge ?

— Tous au vert, monsieur le ministre, je viens de vous le dire. Oh,

je ne prétendrai pas que je n'ai pas entendu des rumeurs.

— Ah, vous voyez bien !

— Mais cela n'a rien à voir avec nous. Depuis qu'Arafat a signé avec Rabin à Washington, cet automne, tout le monde sait qu'il est devenu la cible numéro un.

— Banal, non ?

— Je le reconnais. On me parle ici ou là de projets... assez vagues, encore... pour lui faire subir le même sort que Sadate... « éliminer comme un chien traître à la cause sacrée. » Vous connaissez déjà le refrain. On s'inquiéterait beaucoup à Tunis me chuchote-t-on. Le siège de l'OLP est difficile à protéger. Les Israéliens en ont déjà apporté la démonstration.

C'est tout.

Le ministre pointa en étrave à bulbe un menton un peu trop mussolinien, qui faisait la joie et le bonheur des caricaturistes :

— Tout ça, je le sais déjà, Le Bihan. Je veux du neuf.

Une lueur de colère s'alluma dans le regard gris délavé de l'inspecteur. Il haussa les épaules.

— Ne comptez pas sur moi pour l'inventer, monsieur le ministre, répliqua-t-il, hautain.

— On ne vous le demande pas, intervint Sébastiani. Mais vous avez certainement une petite idée.

Le Bihan observa une pause.

— Une petite, très petite idée, oui, lâcha-t-il enfin. Mais elle risque fort de vous décevoir, messieurs. Parce que, voyez-vous, vos Fils de Deir Yassin, il y a longtemps qu'ils ont pris une retraite bien méritée.

— Impossible !

— Si. Le jour même où Youri Andropov... ce n'est pas d'hier, comprenez-vous... a donné l'ordre au KGB de cesser de les subventionner. Un transfuge soviétique de second rang, un certain Igor Dorkheiev je crois, avait vendu la mèche aux Américains quand ils l'ont débriefé chez eux, dans une de leurs baraques, à Alexandria, à New Carrollton, ou à Annapolis, en 86 ou en 87.

— Comment le savez-vous, Le Bihan ?

— Oh, un vieux rapport que j'ai dû lire... je ne sais même plus quand. En tout cas, lorsque les Iraniens ont voulu reprendre le flambeau, pour donner un peu plus de muscle à leurs protégés du Hezbollah, la famille Yassin et consorts s'était déjà débandée. Tous dispersés aux quatre coins de la planète. Le Mossad en aurait même

retourné deux.

Le ministre s'énervait de plus en plus :

— Ça ne nous avance pas, ça.

— Non. Mais ce que j'entends par là, c'est qu'il y a sans doute des petits futés qui veulent absolument nous administrer la preuve de leurs talents d'imitateurs. Nous faire prendre leurs vessies pour des lanternes. Et ces assassins-là pour des terroristes pleins d'idéal.

— Allons !

— J'ai repris les dossiers, monsieur le ministre, et...

— J'espère bien !

— J'ai consulté toutes les banques de données. Nulle part, jamais, le truc des douilles n'est apparu dans la Presse. Ni de chez nous, ni d'ailleurs. Autrement dit, ceux qui l'utilisent sont des gars du bâtiment. Qui ont opéré au Moyen-Orient ou qui en viennent. Qui connaissent toutes les ficelles.

— Vous voyez bien, Le Bihan !

— Mais moi, monsieur le ministre, messieurs, je prends la liberté de vous rappeler que notre mort de Guillestre a parlé. Anciennes blessures par balle et par éclats de grenade, appartenance présumée à nos fusiliers marins...

— Et alors ?

— Vous ne croyez pas, messieurs, qu'il faudrait essayer de sonder la Sécurité militaire et la DGSE, par hasard ? Si jamais c'était un type de chez eux, hein ? La mémoire pourrait leur revenir, peut-être bien.

— Là, vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, Le Bihan, gronda le ministre. Vous n'avez pas à...

— Je vais m'en occuper, coupa Sébastiani qui observait d'un œil complaisant le bout exagérément pointu de ses chaussures. Rien d'autre, Le Bihan ?

— Rien pour l'instant. Pourtant...

— Oui ?

— C'est encore un très vague souvenir. Mais ce Leonberg...

— Eh bien quoi, ce Leonberg ?

— Son nom m'a tiré l'oeil quand j'ai lu le rapport de Schmittler. Ah, je saurai pourquoi, je vous le garantis. Maintenant, monsieur le ministre, si vous le voulez bien me permettre, je dois aller me changer pour un dîner chez les Indonésiens.

— Je vous en prie, Le Bihan. Allez.

L'inspecteur enfilait un imperméable aux manches effrangées :

— Bonsoir, monsieur le ministre. Messieurs...



— À mes yeux, ce Le Bihan, que je ne connaissais pas encore, justifie sa mauvaise réputation, commenta, pincé, le directeur de cabinet qui n'avait pas ouvert la bouche.

— Ne vous y trompez pas, mon cher. C'est un homme remarquable, sous ses dehors de primate alcoolique, rétorqua le ministre. Un flic d'élite comme je voudrais en avoir beaucoup sous mes ordres.

— Beuh, marmonna Lardier.

— Bon, vous me préparerez les éléments d'un speech musclé pour la conférence de presse de demain après-midi. La reconquête des banlieues, ça plaira sûrement à l'opinion.

— Bien, monsieur le ministre.

— Allez, je suis moi-même attendu chez le Premier ministre. Je lui dirai un mot de tout ça. Si jamais on voulait nous refaire le coup de la rue de Rennes et de la galerie des Champs-Élysées, mieux vaut qu'ils aient eu un minimum de préavis, à Matignon. Et qu'ils aient prévenu le Château. On ne sait jamais.



Vers minuit et demi, rentrant chez lui, à Montmartre, dans son cinquième étage sans ascenseur de la rue Andrea Del Sarto, d'un pas plus chaloupé encore qu'à l'ordinaire, l'inspecteur Le Bihan, grimaçant l'haleine lourde, trouva Scherzo et Gavotte qui l'attendaient derrière la porte. Scherzo, un petit mâle tout noir, se mouvait avec une telle mollesse que l'inspecteur le croyait un peu demeuré et ne l'appelait jamais que « mon pauvre petit bonhomme ». Mais, sans craindre la contradiction, il le traitait aussi de « brigand subtil », tant le chat savait, irrésistible, l'enjôler de grâces émouvantes lorsqu'il sollicitait sa pâtée ou un câlin. De temps en temps, il le rudoyait, comme il eût houspillé le fils qu'il n'avait pas eu. Tandis que Gavotte, femelle tigrée au pelage assez rêche, lui manifestait parfois tant d'amour – et en réclamait tellement – qu'il l'a baptisait, selon le caprice du moment et non sans une tendresse qu'il se reprochait, « la houri velue » ou « la précipute », et, parfois, « la moustagachue » et « princesse toi-même ».

Il lui réservait des prénoms doux et étranges, Bérengère ou Esclarmonde, et des hypocorismes tendres comme Chouki, Nounouche et Gourmandine. Ceux qui lui croyaient le coeur désormais sec auraient été bien surpris de l'entendre murmurer à sa chatte, la gorge serrée, comme autrefois à sa femme : « Ma beauté, je t'aime. »

Le Bihan servit à ses chats une légère collation de croquettes et d'un reste de bifteck haché qui sentait le vieux Romain. Pendant qu'ils dévoraient leur pitance, il resta devant la fenêtre, contemplant sans se lasser l'arc-en-ciel toujours changeant, troué des fulgurances des néons, des lumières du Paris de la nuit. Il se laissa enfin choir sur un vieux divan recouvert d'une toile de Jouy délavée avant d'apostropher violemment ses deux bêtes :

— Le ministre ne pige que dalle. Depuis les années 80... et avant cela même, peut-être... il perd illico les pédales dès qu'il entend parler de terrorisme. Ah, il a tout compris, le Mathieu de Gap. C'est un malin. Il la flatte dans le sens du poil, notre excellence. Son avancement est assuré, à ce Mathieu de mes deux nattes. Voiturez donc céans le char triomphal de monsieur le divisionnaire, sortez le tapis rouge, et convoquez-moi la brigade des acclamations ! Bon Dieu, que j'ai *souef* !

Malgré tout ce qu'il avait bu dans la soirée, il se servit un grand verre de whisky, sans pour autant interrompre son monologue qui allait *crescendo* :

— Le Sébastiani, lui, c'est décidément un mauvais con. Un empapaouté de première. Un roi de la combine au purin. Gluant comme une limace, et autant de cœur qu'un panzer. *Shit*, il n'a pas les couilles nettes, le fi d'garce ! Moi, ce margoulin-là, il me les fiche toujours en demi-molle, les roustons. À surveiller de près, l'oiseau de malheur de l'île de Beauté. Il n'a pas fini de me faire chier, le foutu vérolard ! Et ce directeur de cabinet... ah, lui, le Lardier ! Un comique ! Une gueule d'empeigne ! Une bouse de diplodocus ! Un cuistre rembourré ! Foutre, quelle fiotte ! Une croix ! Une boursouflure maudite ! Quel pouacre ! Une vraie carpette !

Habitué à des éclats bien pires, les deux félins, placides et blasés, l'écoutèrent sans miauler.

Pour contrebalancer par avance les effets de la gueule de bois, Le Bihan, avant de se mettre au lit, absorba la potion magique qui lui tenait lieu de panacée : trois cachets d'aspirine délayés avec un peu de sucre et de poivre de Cayenne dans autant de cuillerées de Pepsi-Cola.

Il croyait fermement que cette concoction le préservait aussi de la grippe, de la vérole, et des flux de ventre.

Chapitre 4

Faits-divers-Incendie

Un mort dans l'incendie d'une voiture

PARIS, 10 fev (AFP)

Un automobiliste a péri la nuit dernière, vers 3 h 50, à la suite de l'incendie de sa voiture, dans le parking souterrain de la tour Montparnasse.

En dépit des efforts des pompiers, intervenus dans de très brefs délais, il n'a pas été possible de sauver la victime qui a succombé à l'asphyxie. Deux autres véhicules ont été très gravement endommagés. L'accès du parking sera interdit jusqu'à 14 heures.

L'identité du mort n'a pas encore été établie.

jl/pmv/gb

AFP 100703 FEV 94

— J'avais cru à un pétard mouillé. Mais c'est l'éruption du Vésuve ! commenterait plus tard – beaucoup plus tard –, d'un ton à l'ironie un peu forcée, un chargé de mission de la présidence de la République. Quel branle-bas !

Car les événements s'étaient succédés avec une rapidité inusitée qui démentait la lenteur proverbiale de l'appareil d'État. En moins de deux heures, l'inspecteur de permanence de nuit au commissariat central du 14^e arrondissement, avenue du Maine avait jugé de son devoir de réveiller illico son commissaire, conformément à une consigne permanente : « Tout ce qui sort de la routine, on me prévient. Où que je sois. N'importe quand. » Ledit commissaire avait réveillé le patron de la Criminelle. Qui avait pris sur lui de réveiller le préfet de police. Lequel, sans hésitation, avait réveillé le directeur de cabinet, Christophe Lardier.

Plus vif qu'on ne l'aurait cru – car, chez lui, une pusillanimité bien

cachée derrière une façade d'assurance inébranlable renforçait le sens du devoir –, le directeur de cabinet avait téléphoné au domicile privé du ministre :

— Désolé de vous déranger si tôt le matin, monsieur le ministre. Mais ça recommence.

— Qu'est-ce qui recommence, bon Dieu ?

— Un type aux mains coupées, monsieur le ministre. En plein Paris. Le préfet de police vient de m'informer.

— Fichtre ! Sous notre nez ? On nous cherche, nom de Dieu ! Vous avez pris des mesures ?

— Les mesures indispensables, bien sûr, monsieur le ministre. Mais conservatoires seulement, monsieur le ministre, conservatoires.

— Bon, je veux tout notre petit monde dans mon bureau. Vous voyez qui. Dans quarante-cinq minutes. Non, quarante. Faites-moi envoyer une voiture. Immédiatement.

Ragaillardi par l'urgence, qui lui rappelait sa jeunesse violente et aventureuse, le ministre s'en fut s'habiller. Amateur fervent de Déroulède, il sifflotait, très faux, sur un tempo martial, *L'air est pur, la route est large...*



Le préfet de police avait boutonné son veston de travers sur une chemise froissée. La cravate sous l'oreille, les cheveux en bataille, les yeux glauques et le teint brouillé, il se chargea de résumer les faits à une petite dizaine d'hommes mal rasés, aussi jaunes que lui et vêtus eux aussi à la diable dans la lueur blême d'une aube envahie de bruine :

— C'est simple, monsieur le ministre. Un appel téléphonique a été reçu par le central de la préfecture à... à 3 h 46 exactement. Très bref. J'ai là une copie de la bande d'enregistrement, si vous voulez l'écouter. Une voix sans accent. On a dit, en tout et pour tout : « Allez donc faire un tour au parking de la tour Montparnasse. Ça vous intéressera. » Rien de plus. On a raccroché tout de suite. Une minute plus tard, Champerret... je veux dire l'état-major de la brigade des sapeurs-pompiers... a signalé des voitures en feu dans ce parking. Vous avez déjà un premier rapport là-dessus, monsieur le ministre.

— Oui, je l'ai lu.

— J'abrège, donc. Bref, un break Volvo brûlait. Malgré la douche

des sprinklers, l'incendie s'était communiqué à une R 25 et à une 306. Les pompiers en ont sorti un corps partiellement carbonisé, et dépourvu de mains. La victime avait été tuée d'une balle de gros calibre dans la nuque. J'ai vu les premières photos. Un motard va nous apporter d'ici dix minutes plusieurs jeux de tirages et des agrandissements. Ce n'est pas beau. Le visage... il n'en reste pas grand-chose.

— Je m'en doute.

— L'OPJ du 14^e qui était arrivé sur les lieux a eu le bon esprit d'imposer un black-out immédiat et de demander du renfort. Le *de cujus* a été proprement escamoté avant de trop attirer les charognards... la Presse, j'entends.

— Bien joué.

— Les premières constatations, monsieur le ministre, ont fait apparaître que la Volvo avait été volée hier soir, vers 21 h 30, rue Jean-Mermoz. Vol dûment signalé au commissariat de Saint-Philippe-du-Roule peu avant 23 heures, par le propriétaire qui soupait dans un restaurant du quartier avec sa mère.

— C'est beau, d'avoir le sens de la famille.

— À l'intérieur de la Volvo, on a retrouvé, outre le cadavre, les restes de deux petites bouteilles de butane, sur lesquelles on avait monté un système d'ouverture du gaz artisanal, mais très ingénieux, et un détonateur à étincelles relié à une minuterie.

— Quel type, ce détonateur ? interrogea Jean-Dominique Sébastiani du ton pointilleux d'un technicien qualifié.

— D'après nos artificiers, un modèle standard de l'armée suisse. Fabrication de l'arsenal de Thoune. En dotation depuis dix ans dans les unités militaires de nos voisins. L'imitation améliorée d'un brevet italien. Rien d'exceptionnel.

— Et on sait quand cette Volvo était entrée dans le parking ?

— Pas la moindre idée. Le ticket a brûlé avec le reste. On ne contrôle que les sorties, évidemment. Mais, le soir, rien n'est plus facile que de passer inaperçu, dans la foule des noctambules et des touristes qui viennent se garer là pour aller dîner au restaurant panoramique, tout en haut de la tour.

— D'autre détails, mon cher préfet ?

— Un seul, monsieur le ministre. Ou plutôt deux.

D'abord, il semble qu'on a voulu limiter les dégâts, les risques d'explosion. On avait à peu près vidé le réservoir. Et puis, dans une boîte métallique... une boîte ronde de tabac anglais, semble-t-il... du

Capstan, me dit-on... sous la banquette arrière, il y avait une douille de 11.43. Bien enveloppée dans du papier d'aluminium. Je n'en sais pas davantage pour le moment.

Le ministre bouillait. Les traits crispés, il peinait à contenir sa rage.

— Et maintenant, mon cher préfet, vous allez me dire que le corps a été transporté à l'institut médico-légal naturellement, grinça-t-il. Et les douilles transmises à la balistique. Et que, tout aussi naturellement, je recevrai un nouveau rapport complet sur le coup de midi. Et puis quoi encore, hein ?

Il écrasa son poing sur la plaque de verre qui recouvrait sa table.

— Ah, elle est rouillée, notre mécanique ! siffla-t-il. Elle a trop servi. Ou on s'endort. Alors, messieurs, nous allons rester ici à attendre ? Que ces satanés Fils de Deir Yassin frappent encore ? Qu'ils viennent nous narguer à notre porte ? Qu'ils abandonnent chez nous un autre squelette mal nettoyé, rue du Faubourg Saint-Honoré, même devant l'Élysée, peut-être bien ? Impossible, bon Dieu ! Je veux qu'on déclenche une alerte générale. Immédiatement. Tout le monde sur le pont ! À Paris. En province. Dans tous les DOM-TOM. Préparez-vous à appliquer « Vigie Pirates ». Mais il me faut une entrevue avec le Président et le Premier ministre. Et avec le ministre de la Défense. Dès ce matin.

— Le Président sera à Strasbourg jusqu'à la fin de l'après-midi, au moins, monsieur le ministre.

— J'avais oublié. Mais qu'on me prévienne à l'instant même où le secrétaire général de la Présidence sera arrivé. J'irai le voir tout de suite. En bon voisin, bien entendu. Jusque-là, silence radio absolu. Enfin, non. Aucune raison de cacher la vérité. La nôtre, j'entends. On annoncera à la presse l'incendie et le mort. Pas davantage. Et tout ce qu'il y a d'accidentel, hein ? Du fait divers. Dépêchons-nous de jeter notre version en pâture aux journalistes avant qu'ils ne se posent trop de questions.

— Bien, monsieur le ministre.



La réunion achevée, le ministre retint Sébastiani :

— Qu'est-ce que tu en penses, Jean-Do ?

— Rien. Rien de bon, en tout cas.

— Tes contacts ?

— Zéro sur toute la ligne. Personne ne bouge, même pas le petit doigt. De Damas, via Beyrouth on m'a juste fait savoir que Nayef Hawatmeh... tu sais que les Syriens se le gardent au frais depuis des années, je ne sais pas trop pourquoi... pourrait peut-être nous aider.

— Tu vas encore jouer avec le feu, Jean-Do ?

— J'irai évidemment là-bas, si nécessaire. Mais, dis-moi, monsieur le ministre, est-ce que tu comprends ce que je crois comprendre ?

— Quoi donc ?

— Que ceux qui font ça ne travaillent pas pour leur propre compte.

— Tiens donc ! Et pour qui, alors ?

— C'est ça qui m'inquiète. N'importe qui a pu recruter des anciens des Fils de Deir Yassin. Pour un contrat. Pour du ponctuel. À l'extérieur, ou cher nous. Pourquoi pas les Basques, par exemple ?

Le ministre passa sur son front une main accablée :

— Ah non ! Pas les Basques, j'espère !

— Tu sais que les Libyens les ont beaucoup chouchoutés quand Chadli s'est enfin lassé d'héberger tous les gauchistes de la Terre. Et, pour eux, l'Espagne est devenue un vrai champ de mines. Au jour d'aujourd'hui, même chez eux en Euzkadi, ils ont des problèmes. On les a trop vus. Ou bien les Kurdes. Ou alors les Irlandais.

— Tu rigoles, Jean-Do.

— Ah, je ne te parle pas des Irlandais de Vincennes, monsieur le ministre. Non, non. Pas des Irlandais *made in France*. De vrais Irlandais.

Les deux hommes échangèrent un sourire complice.

— Non, non, je suis sérieux, crois-moi, reprit Sébastiani en se massant le cou. Réfléchissons un peu, si tu veux bien. Moi, j'ai une théorie. Elle est toute bête. Mais ça n'est pas plus rassurant pour autant.

— Je t'écoute.

— D'abord, Le Bihan avait a peu près raison. Les Fils de Deir Yassin se sont bel et bien dispersés, fin 83. Ils n'avaient jamais été plus de douze, dont une femme, Leila Boudjihad.

— Une femme ? Il ne me manquait plus que ça !

— Et ça n'était pas la moins fanatique, crois-moi. La moitié d'entre eux, six au moins, ont, depuis, complètement disparu. La petite Boudjihad y compris. Liquidés, sans doute. Par leurs ex-camarades de Moscou, paraît-il. Admettons, admettons.

— Tu y crois, toi, Jean-Do ?

— En tout cas, les Israéliens n'en ont récupéré qu'un seul. Pas deux.

— Ils te l'ont dit ?

— Je l'ai su. Officiellement, ce survivant représenterait le Croissant rouge palestinien je ne sais plus où... à Naplouse ou à Hébron, je crois... non, à Ramallah, ça me revient. Il en reste tout de même trois en vadrouille. Fondus dans le paysage.

— C'est sûr, ça ?

— À cent pour cent. Et tu imagines un peu, monsieur le ministre ? Trois as de la gâchette au chômage. Ils ne savent faire que ça. Pour eux, pas de réinsertion possible. Pas de recyclage. Des infréquentables.

— Pas pour les islamistes, justement.

— Oh si ! Les Fils de Deir Yassin, comprends-moi bien, c'étaient des Palestino-progressistes, comme on disait. Des marxistes. Des impies. Donc à lapider, Pour des croyants.

— Je n'avais pas pensé à ça, concéda le ministre.

— Alors, si un bienfaiteur anonyme leur propose de travailler au cachet, comme ces intermittents du spectacle qui font tant parler d'eux... tu me suis ?

— Va toujours, Jean-Do, va toujours.

— Bon. Imagine maintenant un mouvement terroriste quelconque... je te laisse le choix... mais un mouvement qui nous en veut. Ces gens-là sont des malins. Ils procèdent par étapes. Avant d'en venir aux grands moyens... aux attentats qui feront du bruit... tu sais mieux que personne à quoi je fais allusion...

— Je sais, oui.

— Ils nous lancent un avertissement sans frais. Ils commencent par du discret. Du figolé. Du cousu-main, si j'ose dire.

— Dis donc, Jean-Do, trois morts, déjà !

— Oui, c'est leur papier bleu à eux. Il y en aura d'autres, à mon avis.

— Ah, non !

— Eh si. Après, ils nous feront connaître leurs exigences. Pourquoi crois-tu qu'on veuille me ressortir subitement Hawatmeh de son placard ? C'est lui qui jouera les honnêtes courtiers, je te parie. Et si nous ne cédon pas...

— Céder ? Ne compte pas sur moi pour ça, quand même ! Avec les

élections, en plus... négocier, évidemment... ou dialoguer... pour gagner du temps...

— Je te connais. Mais, alors, attends-toi au pire. Au pire du pire, même. Et avant peu, monsieur le ministre. Ça explosera de tous les côtés.

— Là, tu tires des traites sur l'horizon.

— Non, je t'assure. Et nous n'aurons pas beaucoup de temps pour agir. Ces gens-là sont déjà dans nos murs, comprends-tu. Les flingueurs, les ex-Fils de Deir Yassin, ont pu tuer tout tranquillement parce que leurs copains étaient là, à leur disposition, pour leur fournir des armes, des voitures, des planques, du fric.

— Mais, enfin, bon Dieu, c'est qui, ces types ?

— Ils nous le diront sûrement en temps utile, crois-moi. En attendant, tout fortiches qu'ils sont, ils ont fait des bêtises, monsieur le ministre. Les cadavres qu'ils nous ont laissés, on finira bien par connaître leur douar d'origine. Par les loger. Et, à ce moment-là, on saura de quoi il retourne. « Dis-moi qui tu assassines »...

— Oui. Mais, de ce côté-là, on ne progresse pas du tout. Ou à peu près pas. Les deux morts des Hautes-Alpes... muets comme des carpes. Pour le type, la Marine a proposé une liste de plus de cent noms. Ils se paient notre tête, probablement. Pour pouvoir laver leur linge sale en famille, dans leurs entreponts. Nos braves gendarmes s'arrachent les cheveux.

— Et tes flics ?

— Les RG pataugent. Et j'ai bien l'impression que la DST se prend les pieds dans le tapis. À la DGSE, on nous répond froidement, la bouche en cul de poule : « Inconnu au bataillon. » Personne n'a réclamé la fille. Quant à celui de cette nuit, il ne causera pas de sitôt.

Le ministre se tortillait dans son fauteuil. Il émit un soupir qui ressemblait à un barrissement.

— Je ne suis pas tranquille, Jean-Do, conclut-il, les sourcils froncés. Non, je ne suis pas tranquille.



Aussi chevronnés qu'ils puissent être, les tueurs du parking avaient tout de même commis une erreur, par excès de confiance en eux, ou par négligence. À moins que leur victime, sans doute un vieux routier de la vie clandestine, n'ait recouru à une débauche de précautions.

Dans une ville comme Paris, peu de gens disparaissent sans laisser de traces. L'anonymat propre aux grandes cités n'y subsiste que tant que la police ne met pas en mouvement la lourde machinerie de ses moyens de recherche.

Le vendredi 18, en fin d'après-midi, le commissaire principal Maurier, de la brigade criminelle, chargé de l'enquête, fut informé que le gérant d'un hôtel de la place du Panthéon avait signalé au commissariat tout proche la disparition, depuis le 25 au matin, d'un de ses clients dont le signalement 1,80 m, forte stature – aurait pu, éventuellement correspondre à celui du mort de la tour Montparnasse. Par acquit de conscience, Maurier fit entreprendre les vérifications d'usage. On apprit ainsi que l'homme, arrivé le 7 février peu après 13 heures, était un habitué de l'hôtel où il descendait régulièrement deux à trois fois par an, pour des séjours de quelques semaines. Jamais moins de quinze jours. Sa fiche corroborée par sa correspondance avec les hôteliers et par sa carte Visa délivrée par la Barclays Bank indiquait qu'il s'agissait d'un certain Donald Donaldson, de nationalité australienne, libraire spécialisé – spécialisé en quoi, nul ne le savait, pas plus qu'on ne connaissait l'adresse de sa librairie demeurant à Londres, 28 B Cadogan Place Mews. Il n'avait jamais attiré l'attention en quoi que ce soit, ni en découchant, ni en recevant des visites féminines.

Il téléphonait peu, en général à des correspondants en Angleterre, et ne recevait que de rares appels. Souvent, il s'absentait durant une journée et une nuit, deux à l'occasion. Mais il prévenait les hôteliers, gardait sa chambre, et n'emportait alors qu'un sac de voyage.

— Vous comprenez, c'est pour ça qu'on s'est inquiétés, indiqua le gérant aux policiers. Cinq ou six jours sans nous avertir... On a préféré...

— Vous avez eu bien raison. Il avait un signe particulier ? .

— Ah, oui. Il lui manquait l'index de la main gauche. Et le majeur aussi. Il sortait en général avec un gant. Oh, et puis, bien sûr...

— Bien sûr que quoi ?

— Il boitait, M. Donaldson. Un genou bloqué, ou a peu près. On le voyait bien, le matin, quand il descendait pour le petit déjeuner. Il ne pouvait pas glisser sa jambe sous la table. Il la laissait toujours à l'extérieur pour ainsi dire. Il se plaignait quand il pleuvait. Il disait que ça lui faisait mal.

— Il parlait bien français ? insista l'un des enquêteurs.

— Ah, ça oui. Un français parfait. Presque sans accent. Enfin, avec un peu d'accent quand même, évidemment. Mais pas beaucoup. Si

nous n'avions pas su qu'il était Australien...

Le commissaire Maurier renonça à prendre un week-end complet. Le samedi matin, il se rendit à l'Institut médico-légal.

— Dites-moi, docteur, demanda-t-il au légiste de permanence, notre homme du parking Montparnasse... est-ce qu'il avait un genou anormal ?

— Nous n'avons pas examiné les articulations de ses membres inférieurs, je vous l'avoue. Cela ne nous paraissait pas nécessaire. Mais, si vous y tenez, on va regarder ça. Les résultats lundi, ça vous suffira ?

De fait, dès le lundi matin, Maurier put informer sa hiérarchie que l'inconnu de la tour Montparnasse était, très vraisemblablement, un certain Donald Donaldson, ressortissant australien domicilié à Londres. Son identité présumée avait pu être établie grâce à une lésion ancienne, une blessure de guerre sans doute : un genou fracassé que les chirurgiens avaient dû consolider à l'aide de deux vis et d'une plaque métallique après l'ablation partielle de la rotule. Maurier ajoutait qu'il avait envoyé un message à Scotland Yard – « sous couvert de M. le préfet de police, à l'attention du *Chief High Commissioner* », bien entendu –, autant pour informer, par politesse, les collègues britanniques du décès tragique d'un honorable londonien qui laissait peut-être une famille, que pour tenter d'obtenir des informations qui permettraient, avec de la chance, de comprendre pourquoi l'aimable Mr Donaldson, tellement rangé pourtant, avait connu une fin aussi horrible.

La réponse du Yard parvint par télex à Paris le mardi 22 février, en fin d'après-midi. Elle étonna : sir Paul Becket-Smith, le *Chief High Commissioner*, en termes d'une sécheresse inaccoutumée chez un haut responsable à la courtoisie presque exemplaire, se bornait à faire savoir qu'à sa connaissance, aucun Donald Donaldson ne demeurait au 28 B Cadogan Place Mews. Cette adresse, ajoutait cependant sir Paul, correspondait à celle d'un certain Eamon O'Reilly, conseiller financier, qui selon sa femme de ménage et le laitier du quartier, avait effectivement quitté Londres le 7 février, au petit matin, pour accomplir, avait-il annoncé, un voyage d'affaires de trois semaines sur le Continent. Son signalement – taille 5 pieds 11 pouces environ, corpulence supérieure à la moyenne, signe particulier : boiterie de la jambe droite – pouvait paraître coïncider, concédait le chef de Scotland Yard, à celui du Mr Donaldson qui avait subi à Paris un sort si fâcheux. Au demeurant, aucun individu de ce nom n'avait été porté disparu – « *I repeat not* » – auprès des différentes polices du Royaume-Uni.

À Paris, en dépit de la concision prêtée en général aux Britanniques, on s'étonna de la réticence visible du *Chief High Commissioner* à en dire davantage sur cet Eamon O'Reilly.

— Un Irlandais, évidemment, fit valoir Sébastiani. Tu vois que je n'étais pas tombé loin, non ? Si tu veux mon avis, à moi, je trouve ces messieurs les Rosbifs un peu gênés aux entournures. Et si les dingues de l'IRA avaient subitement décidé de venir régler leurs comptes chez nous, par hasard ?

— Oh...

— Parce que ça expliquerait en plus l'intervention des survivants des Fils de Deir Yassin. Tu sais que les Libyens et l'IRA sont copains comme cochons... à moins que, sur ce coup-là, ce ne soit l'IRA qui agisse par procuration pour les Palestiniens...

— J'en ai par-dessus la tête, Jean-Do, maugréa le ministre. Je m'en vais leur secouer les puces à tous ces fainéants, moi. Je veux qu'on m'obtienne des résultats, et vite, avant qu'on ne me mette l'Hexagone à feu et à sang.

— Tu as raison, monsieur le ministre. Les risques se précisent. Je flaire du très vilain pour bientôt.

— Et puisque les Britiches nous font des cachotteries, on leur lâchera le Le Bihan dans les pattes. Pas plus tard que tout de suite. Le respect de la procédure et l'orthodoxie, c'est bien. Mais ça ne suffit plus.

— Là, je suis bien de ton avis.

— Jean-Do, tu diras à Le Bihan que je le charge personnellement de nous débrouiller cette histoire. Mais en douceur, hein ? Du doigté, surtout, beaucoup de doigté.

Réputé pour la brutalité de ses méthodes et pour son absence de scrupules, qu'il assumait en pleine tranquillité de conscience, le ministre de l'Intérieur recommandait volontiers à tout un chacun de faire preuve de doigté. Sans y attacher plus d'importance que certains qui, en d'autres temps, achevaient la rédaction de leurs ordres par un « soyez humains » de pure forme.



Quelques affaires délicates avaient amené l'inspecteur Le Bihan à entretenir des relations suivies avec le *chief superintendent* Andrew Mac Dougall MC, QPM, promu depuis peu de mois à la tête de la *Special branch* de Scotland Yard. Malgré une différence d'âge de près de dix

ans, une rapide sympathie s'était nouée entre les deux policiers. Le Breton bretonnant avait apprécié l'Écossais originaire de la petite île de Jura, au large de Glasgow, dont la famille pratiquait encore le gaélique et qui n'avait appris l'anglais qu'à l'école.

Tous deux communiaient, l'un toujours avec excès, l'autre avec une modération toute presbytérienne, dans une même passion pour le bon whisky. Mac Dougall avait fait découvrir à Le Bihan les grands pur malt de quinze ans de tonneau en lui enseignant, pédagogue attentif et jamais lassé, les nuances subtiles qui opposent un Aberlour à un Laphroaig, un Lagavulin à un Glenfiddich, de la même manière qu'un Morgon à un Saint Amour.

— Si on avait bu autant de scotch qu'on a réglé ensemble de coups glandilleux, disait parfois l'inspecteur non sans une exagération un peu épique, on ne dessoûlerait plus du 1^{er} janvier au 31 décembre !

Il leur avait suffi de deux rencontres en tête à tête, quelques années auparavant, pour se reconnaître comme deux êtres de la même race, sérieux, taciturnes et sans plus aucune illusion. Les deux fois, Le Bihan s'était rendu à Londres, afin d'aplanir en toute confidentialité les difficultés fort malencontreuses éprouvées sur le sol français par des fonctionnaires de Sa Majesté.

Le premier, un attaché commercial, avait déclaré sa flamme à une jeune fille du meilleur monde d'une façon si pressante et si vive que seuls les égards dûs au corps diplomatique – tels que les énumère la convention de Vienne – lui avaient permis d'échapper à une inculpation pour viol, ainsi que pour coups et blessures volontaires. Le second, détaché provisoirement au secrétariat général de l'Union de l'Europe Occidentale, avait été retrouvé aux petites heures en piteux état, non loin de la porte du *Pont Doumer*, un établissement mal famé de la rue Frochot. Le tenancier du lieu, Jean-Pierre Rodriguez – dit Jeannot l'Espingouin ou, plus souvent, Pierrot les Bobs magiques, par ses vieux amis du Milieu autrefois formé au fameux *Parc aux buffles* de Saigon puis au *Sobre de papel* de La Havane, organisait encore dans son sous-sol, pour meubler les loisirs que lui laissait sa retraite, quelques parties clandestines de trente-et-quarante et de baccara à l'usage des vrais amateurs.

— L'Angliche, il maquillait les brèmes. Un empaumeur. Mais il était pas marlou, avait expliqué, en guise de justification, Jeannot à Le Bihan.

Grâce à l'action vigoureuse, mais en sous-main, de l'inspecteur et du *chief superintendent*, les deux maladroits avaient pu être expédiés dare-dare, sans encombre ni scandale, à l'autre bout de la planète pour qu'on les y oublie. Le flambeur, reconverti en chauffeur de camions,

conduisait désormais des semi-remorques dans le désert du Kalahari. Quant à l'amoureux trop pressé, récent diplômé de l'université d'Essex, il tâchait d'enseigner la langue de Shakespeare dans un collège huppé de Punta Arenas, au fin fond du Chili : on avait espéré, avec un robuste réalisme, que les rayons cosmiques libérés par le trou dans la couche d'ozone auraient très vite raison d'un Anglo-saxon plus leucoderme que nature.

Aux yeux de Le Bihan, Mac Dougall possédait, en outre, un charme particulier : ses deux adjoints se nommaient Anthony Kershaw et Horatio Bonbum.

« Avec son cœur chaud et ses bonnes burnes, il ne lui manque plus que de belles jambes ! » s'esclaffait souvent l'inspecteur, lorsqu'il cédait à son goût invétéré du calembour. Mieux encore, Mac Dougall, depuis peu, avait pris comme chauffeur une *pwc* jamaïquaine de Notting Hill, à la peau très claire, du nom de Frederika White par surcroît. « Se trouver un Nègre blanc, ça n'est déjà pas commun. Mais ce sacré Andrew, lui, il a pu se payer une Négrresse blanche ! » avait commenté Le Bihan, enchanté.

C'est pourquoi, muni des consignes du ministre transmises par Sébastiani et d'un ordre de mission rédigé par le directeur de cabinet, Le Bihan attendit que la soirée soit quelque peu avancée pour téléphoner chez lui, dans sa maison cossue de Chiswick, à Mac Dougall.

— Andrew, se borna-t-il à dire, j'ai une envie subite de faire des courses chez Harrod's. Je prends l'avion de midi, demain jeudi. Seriez-vous libre à dîner le soir ?

— Pour vous, Hervé, je suis toujours libre. Hermione se passera de moi, la malheureuse.

Lorsqu'il parlait de son épouse, Mac Dougall inconsciemment, ne pouvait s'empêcher d'adopter un ton un peu protecteur. Peut-être parce qu'il lui pardonnait mal d'être à moitié anglaise et de n'être qu'à moitié galloise. Et de porter un prénom qui évoquait pour lui – nul n'aurait su pourquoi – un roman populaire célébrant par la bande les mérites de la Royal Navy. « Un prénom pareil, ça sort tout droit de *Captain Hornblower* », lui avait-il lancé d'une voix aigre, un soir de dispute.

Au demeurant, Hermione Mac Dougall, aussi anguleuse de visage que de corps, le nez chaussé de lunettes aux montures tourmentées, les cheveux bleutés, toujours vêtue de tweed, sauf l'été où elle accordait sa préférence à des tissus imprimés de fleurs à la fois suaves et criardes, avait donné au *chief superintendent* deux garçons dont il était fier. Ils avaient fait connaissance, sur le tard, au Guy's Hospital où elle

était infirmière. Mac Dougall, atteint d'une sévère crise du paludisme contracté au cours de parties de chasse dans la jungle de Malaisie, y avait été admis en urgence. Il jouait parfois, par plaisanterie, à l'appeler encore « sister » ou « nurse ». À sa façon, un peu bourru, il l'adorait.

— C'est moi qui vous inviterai, reprit-il. Aimez-vous la cuisine chinoise, Hervé ?

— Oui.

— Alors, rendez-vous à 8 heures au *Happiness Garden*, dans Gerrard Street. C'est le centre de notre Chinatown à nous. J'ai bien connu le patron, autrefois. Il passe aujourd'hui pour l'un des grands chefs de la triade de Tchoung King en Europe, mais vous me direz des nouvelles de son canard laqué. À propos, mon vieux, à part les grands magasins, vous avez une raison particulière de venir chez nous ?

— Une très bonne raison, Andrew. Plus exactement, quelqu'un qui était une très bonne raison. Un type qui habitait 28 B Cadogan Place Mews. Il s'est fait descendre à Paris sous le nom de Donald Donaldson. Mais, chez vous, d'après votre grand patron, il se serait appelé Eamon O'Reilly. Ça vous dit quelque chose ?

Le *chief superintendent* s'accorda quelques secondes de réflexion. Il suçotait bruyamment son fume-cigarette vide, à grands chuintements qui résonnaient dans l'écouteur.

— Des Irlandais, à la *Special Branch*, nous en avons dans nos fichiers plus qu'il n'y a de morpions sur un évêque, comme vous dites en français, coassa-t-il enfin. Mais si celui-là vous intéresse... je fouinerai dans nos dossiers.



Qu'il fût, ou non, l'un des gros bonnets de la pègre chinoise d'Outre-mer, Mr Won Lu, minaudant, la face lunaire, et aussi pansu qu'un bouddha, avait visiblement tenu à faire honneur aux talents culinaires que lui attribuait Mac Dougall. Le canard laqué qu'il avait lui même servi à ses hôtes, avec de petits rires gloussés de fausse modestie, méritait tous les éloges. Accompagné d'un vieil alcool de sorgho réchauffé au bain-marie, selon l'usage, il dégageait des saveurs puissantes et de riches arômes que soutenait mieux encore la rigueur austère d'un riz presque noir seulement cuit à la vapeur.

Grand, le teint et la chevelure brique, arborant par fidélité à la tradition des hommes des Highlands des moustaches en balai de crin,

des rouflaquettes luxuriantes, et des touffes de poils sur les pommettes, le *chief superintendent* avait revêtu ce jour-là un costume sombre, à peine égayé par une cravate aux vives rayures : celle du régiment des Cameron Highlanders, où il avait servi, jeune sous-lieutenant de réserve, pendant les dures opérations de maintien de l'ordre à Aden. Comme si l'abondance de bonne chère avait abattu inopinément les murailles de silence dont il s'entourait, par caractère et par volonté, Andrew Mac Dougall, soudain très loquace, paraissait s'abandonner à ses réminiscences :

— Oui, ce Won Lu est une canaille, mais je l'aime bien. Je le connais depuis toujours. Quand j'ai débuté, il y a longtemps, détective stagiaire encore mal dégrossi dans la police de Singapour, avant l'indépendance, il fricotait avec aisance dans toutes sortes de trafics avec les équipages des cargos en escale. Il y en avait déjà beaucoup. Lee Kwan Yew, fraîchement élu Premier ministre de la colonie, venait tout juste de décider la création de la zone franche. Ça faisait marcher le commerce.

« Là-bas, il a eu des ennuis. Pas avec moi. Avec ses concurrents. Il s'est enfui chez des cousins à lui, à Hong Kong, où je l'ai retrouvé. La guerre du Viêt-nam battait son plein. J'ai essayé de le coincer, sans y parvenir. Il vendait des saletés... de la came en gros, bien sûr, mais aussi de la cantharide, et jusqu'à de la poudre de corne de rhinocéros et du *zob el bahar*... aux permissionnaires américains en goguette... en *R and R*, comme on disait... vous voyez le genre. Il possédait une fumerie, à Kowloon. Où on trouvait aussi de la marijuana et de l'héroïne, et le reste. Entôlage des Gl's à grande échelle. Tout naturellement, il avait un prête-nom, un homme de paille... un oncle ou un beau-frère d'ailleurs, je ne sais pas... pour gérer l'endroit. J'ai fini par lui tendre un piège... il y est tombé. Il a trop de goût pour la jeunesse des deux sexes, mon ami Lu. Alors, j'ai conclu un petit arrangement avec lui. Sa liberté contre des tuyaux.

« Et puis j'ai quitté la Perle de l'Asie. À regret. J'avais été nommé en Ulster, comme vous ne l'ignorez pas. Là, on riait moins. Dix ans à Belfast et dans les environs. Avec un intermède de deux années à Oman, heureusement. Comme instructeur des flics de Son altesse le sultan. De retour enfin dans notre bonne vieille Angleterre, j'ai retrouvé Won Lu. Il avait été mis dans l'obligation de quitter précipitamment Hong Kong. À cause des Rouges, affirme-t-il encore. Peut-être pour se dédouaner. Mais il s'est beaucoup embourgeoisé, en apparence, mon Won Lu. En réalité, il vit toujours en marge. Il a changé de terrain de chasse. Maintenant, il donne dans l'exploitation de l'immigré clandestin. Oh, raisonnablement. Il perçoit un petit pourcentage sur les salaires.

« Je n'ai vu aucune raison de ne pas renouveler ici notre accord d'autrefois. Lui non plus. Je ferme les yeux, il ouvre la bouche. Comme on dit dans la City, "le contrat a été signé de bonne foi, et dans le meilleur intérêt des deux parties." Remarquez bien, Hervé, qu'il me rend de vrais services.

Le Bihan demeurait silencieux. Il avait compris que Mac Dougall ne se livrait à ce préambule que pour lui rappeler sa connaissance, acquise à la dure, sur le terrain, des affaires d'Irlande. Le *chief superintendent* ne tarda pas à confirmer son intuition.

— Les alcools chinois, leur foutu mao-taï, ça va un moment, reprit-il. Mais je m'en lasse, à force. Vous vous êtes logé au *Strand Palace*, comme d'habitude ?

— Comme d'habitude.

— Alors, mon vieux, nous allons terminer notre soirée au *Arrow*. Un *pub* sympathique. Sur Whitefriars, derrière Fleet Street. À deux pas de votre hôtel. Le *lounge* est un peu snob... rien que des journalistes et des gens des tribunaux. À midi, ils viennent en perruque... même les avocates... avec leurs chemises à rabat !... Leur sac de soie sous le bras !... Mais le bar est amusant.

— Amusant ? Vraiment, Andrew ?

— Oui. Bourré d'Irlandais, vous verrez. Des typos, des clavistes, des protes et des manutentionnaires des journaux. Un peu excités, parfois, comme il se doit. Gentils quand même. Alors, si vous aimez toujours la Guinness... et puis ils servent le meilleur paddy de cette ville.



Le Bihan aurait pu longtemps s'interroger sur la méthode que Mac Dougall, dont nul ne devait ignorer la qualité de policier, avait employée pour se faire accepter comme habitué dans un établissement où la couleur du papier des murs, orné de la harpe de saint Patrick, proclamait sans ambages l'attachement fanatique de tous à l'unité de la verte Erin. Mais, de lui-même, enjoué, le *chief superintendent* tint à lui fournir quelques explications, à peine s'étaient-ils attablés :

— Ici, ne vous étonnez de rien. Vous savez qu'entre l'IRA et nous, c'est une drôle de guerre. Une sale guerre, croyez-moi. On se tire dessus... on se massacre... je ne vous parle pas du deuxième degré... les embuscades, les voitures piégées, les fusillades... là-bas, c'est l'enfer. Pas de quartier, pas de cadeaux. Mais ça n'empêche tout de même pas les sentiments. Quand il faut, on se parle.

— Vous vous parlez ? Ça alors !

— Eh oui, Hervé. Tenez, regardez bien la barmaid. Non, pas la petite brune. La grande femme blonde. Vu ? Elle s'appelle Bernadette. Thomas Donahue, son mari, a été tué il y a dix ans un dimanche matin, en pleine rue, à Londonderry. À l'heure de la grand messe. Il transportait des bombes dans sa voiture. Cinq kilos de semtex, au moins. À un barrage tenu par des jeunots du Parachute Regiment, il a foncé. Pas envie d'aller finir ses jours à Long Kesh, je suppose. Ils lui ont tiré dessus à la mitrailleuse. Vous imaginez le feu d'artifice.

— Et cette Bernadette...

— Nous n'avons jamais rien eu à lui reprocher. Jamais. Blanche comme neige. Une grenouille de bénitier, Bernie la géante. Tous les ans à Lourdes, en pèlerinage...

Anti-papiste viscéral, Mac Dougall reniflait de mépris en évoquant ces superstitions apostoliques et romaines.

— Mais quand j'ai besoin d'un contact avec ces messieurs, enchaîna-t-il, je viens ici. Je m'assieds à une table. En général, au bout d'une demi-heure, Bernie vient m'annoncer qu'on me demande au téléphone. Et j'ai toujours au bout du fil un interlocuteur valable. Quelquefois, ça débouche même sur un rendez-vous. À Dublin, ça va de soi. En terrain neutre, pour ainsi dire.

— Andrew, vous m'expliquez que Dublin est un no man's land ?

— Oui, en quelque sorte. Nous avons notre espèce de loi non écrite : pas d'hostilités là-bas. Ça simplifie la vie de nos collègues de la Garda.

— Décidément, je n'y comprendrai jamais rien !

— Mais nos transmissions fonctionnent aussi en sens inverse, Hervé. De temps en temps, mes adjoints, ou Penny Roundstone, ma secrétaire, reçoivent un message. Bernie me fait dire qu'il y a longtemps qu'on ne m'a pas vu au *Arrow*. Que je lui manque. Je comprends et je viens. Le contact se noue. Croyez-moi, ça m'a évité pas mal d'erreurs judiciaires.

— Mais pourquoi ce soir ?

— Parce que j'ai besoin d'en savoir plus sur votre Donaldson.

— Parce que ?

— Oui, ce type était fiché chez nous. Depuis des années. Sous quatre identités différentes. Mais son dossier ne contenait pratiquement rien. Des soupçons, des ragots, des cancanes pas très fiables. Il n'avait jamais été arrêté, à notre connaissance. Pas par nous, en tout cas.

— Pour vous, c'était un suspect ?

Mac Dougall prétendait que la planète n'abritait plus guère qu'une centaine d'acheteurs de Kingsway alors que la marque, dont les tabacs dégageaient des senteurs raffinées de mélasse et de vieux pavot, avait connu un grand succès dans les années cinquante notamment chez les jeunes. D'un geste délibéré, il en enfonça une dans son fume-cigarette :

— Hervé, pour nous, tout citoyen de la République d'Irlande installé en Grande Bretagne est suspect. Bien qu'il soit automatiquement considéré au bout de trois mois de résidence ici comme un sujet britannique, qui peut voter, et tout. Une de nos petites bizarreries...

— Une petite bizarrerie, en effet.

Le Bihan s'efforçait de tendre l'oreille à travers le brouhaha sonore des conversations ponctuées d'exclamations enthousiastes et de jurons. Il percevait en arrière-fond une mélodie allègre exécutée au cymbalum et à la guitare. C'était *Mrs McDermott*, un air qu'il aimait, et dont le renouveau de la culture celtique avait fait un tube des *fest noz* du Finistère.

— Oui, ici, insistait Mac Dougall, nous avons pour règle absolue de les suspecter tous, les Irlandais. Ce n'est pas constitutionnel, je le sais mieux que vous, et, s'il le fallait, je jurerais mes grands dieux du contraire devant un tribunal. Même sous serment. Ça nous permet seulement de tenir la dragée haute à l'IRA. Enfin, en général, et sur le *mainland* uniquement... mais nous n'avions rien de précis contre votre Donald Donaldson. Ou plutôt contre Eamon O'Reilly.

— Et vous pensez que vos interlocuteurs de l'IRA pourront vous donner sa biographie complète ?

— Je l'espère. Dans nos sommiers, qui sont pourtant bien tenus...

— Ça, je le crois volontiers, Andrew.

— Il y a quand même un trou de vingt ans, ou à peu près. Je serais prêt à parier cent livres chez Ladbroke ou chez Joe Coral, à cinquante contre un... à cent contre un, si vous voulez : O'Reilly a sûrement travaillé pour l'IRA pendant ces années-là. Et comme ces types adorent célébrer les glorieux combattants de la cause immortelle qui... que... enfin, voyez-vous, Hervé, ils ne sont pas seulement poètes, les Irlandais. Ils sont imprudents. Et en plus vantards.

— Tandis que vous, les Écossais...

— Hervé, avez-vous lu *HMS Ulysses*, un bon vieux livre sur les convois de l'Arctique, comme on les aime dans ce pays ? Le

personnage principal fait quelque part allusion à « la malédiction d'une conscience calviniste » à propos des gens de chez nous. Les Irlandais, eux, qui sont catholiques, peuvent se permettre de raconter n'importe quoi. Une bonne confession, l'absolution, deux *ave*, trois *pater*, et les pires mensonges du monde... les pires crimes aussi, d'ailleurs... sont effacés.

Comme dans un ballet à la chorégraphie parfaite, Bernadette Donahue se pencha à l'oreille de Mac Dougall lorsqu'il vint au comptoir commander la deuxième tournée de bière noire :

— On vous demande au téléphone, monsieur.

Le chief superintendent alla répondre. Il revint très vite :

— Ça a marché, Hervé. Il y aura une enveloppe pour moi ici même, demain soir. Vous savez quoi ? Mon interlocuteur m'a paru trouver ma question toute naturelle. Il m'a dit qu'il allait consulter « le conseil », pour la forme... le conseil ! Entre parenthèses, j'aimerais bien savoir qui c'est, les membres du conseil... mais que ça ne posait pas de problème. Ce qui nous prouve qu'ils connaissaient O'Reilly, mais que, mort, il ne présente plus aucun danger pour eux.

— On peut vraiment se fier à lui, à ce type, Andrew ? Vous l'avez rencontré ?

— Rencontré, non, jamais. À Dublin, je ne vois que des intermédiaires. Mais je sais qu'il vient à Londres de temps en temps. Une fois, il m'a même filé jusque chez moi. Il aurait pu me descendre, s'il l'avait voulu

— Comment le savez-vous ?

— Il m'a fourni des détails...

— Eh bien !

— Je vous parlais d'une drôle de guerre. Vous voyez...

— Oui, je vois. Et la confiance, donc ?

— Cela dépend. Mon... disons, mon ami... a choisi de se faire appeler Michael Collins, comme leur grand dirigeant des années 20, abattu dans un guet-apens. Et j'ai appris qu'il avait voulu prénommer sa fille Valérie, en hommage à cette vieille fripouille de Valera. Un peu contradictoire, puisque le vrai Collins et Valera étaient à couteaux tirés, mais... c'est vous dire que mon Collins se battra jusqu'au jour de la réunification de l'Irlande.

— Il est patient. Ou plein d'espoir.

— Oui, il continuera le combat jusqu'à la fin de ses jours, quoi. Et même jusqu'à la consommation des siècles, du train où vont les

choses.

— Vous n'êtes pas optimiste, Andrew.

— Il n'y a pas de quoi.

— Pourtant...

— D'un côté comme de l'autre, ils aiment trop la violence. Je suis de plus en plus persuadé qu'elle les soûle mieux que leur sacré whiskey qui sent la suie.

— À mon avis...

— Comprenez-vous, Hervé, j'accorde un certain crédit à ce Michael Collins. Mais s'il avait une seule chance d'assassiner Maggie Thatcher, John Major, John Smith, Paddy Ashdown, et notre reine et tout son Conseil privé par-dessus le marché, il sauterait de joie, le Michael. Enfin, d'après les dires de certains de nos mouchards...

— Ça fait très John Ford et Flaherty, ça.

Oui nos informateurs disent qu'il aurait trempé dans l'affaire de Brighton. Pas une seule preuve, naturellement. Mais c'est quand même un gars civilisé. Honnête, à sa façon. Disons qu'il ne me ment que quand c'est nécessaire. Comme moi. Mais, moi, j'en ai des remords.

— Il vaut mieux avoir des remords que des regrets, pontifia Le Bihan. Et pour Donaldson ?

— Là, il ne me mentira pas. J'en ai la certitude.

— À propos, Andrew, savez-vous pourquoi le *Chief High Commissioner* nous a fait une réponse aussi désagréable ? En général, nous n'avons qu'à nous louer de sa politesse à notre égard.

— Je le subodore. Mais attendons demain. On remet ça ?

— Guinness et paddy ?

— Oui.

— Allons-y.



Le Bihan aimait Londres, d'un amour plein de contradictions. À son avis, la ville était l'une des plus laides d'Europe, peut-être l'une des plus sales. Il en haïssait de toutes ses fibres les constructions de briques noirâtres, ici et là parsemées de monuments de pierre dont il détestait le faux gothique ou le pseudo-classique. Mais il ressentait profondément le charme suranné que dégageait encore la capitale d'un empire disparu en deux décennies dans les oubliettes de

l'Histoire.

Habillé avec discrétion d'un pantalon de teinte neutre et d'une veste de tissu imperméabilisé, il y suivait toujours, quel que soit le temps, les mêmes itinéraires, qui le conduisaient dans quelques rues calmes dont, pensait-il, l'équivalent n'existait plus à Paris. Il adorait s'y attabler longuement, aux heures légales d'ouverture, dans un *pub* douillet, à l'enseigne parlante et au nom pittoresque – *The fox and garter*, *The Korean river*, *The Drunken Jack Tar*, *The Lawyer's pie*, ou *The Queens dragoons standard* pour y boire lentement une *ale* presque tiède tout en observant les joueurs de fléchettes. Ou à s'attarder dans un salon de thé plein de vieux messieurs à canne et chapeau melon, l'œillet de rigueur à la boutonnière, plongés dans leur journal, et de dames enchaîneutées, en robes à fleurs qui, non sans une certaine distinction, s'empiffraient lentement, et avec méthode, de gâteaux à la saveur et à l'aspect étranges.

Bourrant ensuite son brûle-gueule de meccarillos écrasés, il repartait pour une longue marche le long de la Tamise, qui l'entraînait du pont de Chelsea jusqu'à Westminster. Comme pour un pèlerinage, il ne manquait jamais d'aller saluer la statue de Winston Churchill, devant le Parlement, avant de remonter Whitehall pour visiter la National Gallery, où il ne se lassait pas d'admirer la *Vénus au miroir* de Vélasquez.

Parfois, il jouait à demander son chemin à un *constable*, pour le seul plaisir d'apprécier la courtoisie de la réponse. « Pas étonnant que la polouze soit bien vue, dans ce pays, répétait-il toujours. Quand on parle poliment aux gens, et qu'on leur facilite la vie, on devient populaire. » Pour autant, Le Bihan n'ignorait pas que ses collègues *bobbies*, quel que soit leur grade, réservaient cette urbanité à certaines catégories de la population, dont étaient exclus, par définition, les Noirs, les Indo-Pakistanaï, les Arabes – et les Irlandais.

Ce vendredi-là, ses confrères français auraient été bien surpris de le voir s'arrêter dans l'une des boutiques les plus chics de Knightsbridge, chez Rose Lewis, corsetière *by appointment* de Sa Majesté la reine, pour y faire l'emplette de pièces de lingerie arachnéennes, aux nuances voyantes, sans doute pour sa mystérieuse amie.

Puis il s'en fut chez Harrod's, où il acheta une sorte de caban de gros drap bleu, doté de renforts de cuir aux coudes et aux épaules, comme en sont vêtus, en Grande-Bretagne, les ouvriers des chantiers de plein air et les dockers. Il projetait de le porter lorsqu'il ferait enfin des travaux dans la petite maison récemment acquise, entre Plomeur et Le Guilvinec. Pour l'instant, seul était en état le garage, qui renfermait une magnifique Chevrolet *sedan* de 1955, bleu pétrole,

retapée avec passion depuis trois ans. Le Bihan, séduit par son esthétique, notamment par le pare-brise « panoramique » si caractéristique des belles américaines de cette époque, se souciait comme d'une guigne qu'elle consommât bien plus de vingt litres aux cent kilomètres, et ne freinât pas mieux qu'elle ne tenait la route.

Sur le chemin du *Strand Palace*, il fit un détour par la *Scotch House* dont les vitrines le faisaient toujours rêver. Il passa ensuite par Covent Garden pour y faire l'emplette, chez *Crabtree & Evelyn*, de savons et de crème à raser, bien moins chers qu'à Paris.

À 20 heures, comme convenu, Mac Dougall le retrouva dans le hall de son hôtel. Il brandissait une grosse enveloppe de papier bulle, dont il sortit plusieurs feuillets couverts de la graphie impersonnelle d'une imprimante d'ordinateur.

— Votre ami Donaldson était un homme intéressant, dit-il à Le Bihan. Regardez-moi ça.

L'inspecteur parcourut rapidement la notice établie par le contact du *chief superintendent*. Il en ressortait que le mort du parking de la tour Montparnasse, également connu sous les noms de Donald Donaldson, Eamon O'Reilly, Paul Wexford, James Maguire, Kenneth Kavanagh, Marcus Dee-Riley, Thomas Kilkyn, Lawrence McConaghy, Connor Mac Dermot, Vianney Murphy, et Peter O'Mahoney, s'appelait, en réalité, John Paul Donnegan. Né à Armagh, en Ulster, en 1945, dans une famille d'agriculteurs pauvres venue de Galway, il était entré au petit, puis au grand séminaire.

Curieusement, son service militaire, accompli comme infirmier dans la Royal Air Force, à Chypre, l'avait conduit à se convertir à la religion anglicane. Libéré de ses obligations, il s'était engagé dans la Royal Ulster Constabulary, la police d'Irlande du nord, à l'époque composée presque exclusivement de protestants. Au vrai, précisait le soi-disant Michael Collins, Donnegan n'avait agi ainsi qu'à la demande de l'IRA, qui l'avait recruté en 1963. Parfait agent double, il avait été obligé, en 1971, de désertre de la RUC où l'on commençait de se méfier de lui. Il avait alors été envoyé aux États-Unis, où il avait participé à la récolte de fonds dans la communauté irlandaise-américaine, notamment à Boston et à New York, et à l'achat d'armes.

Revenu en Irlande en 1979, il avait plongé dans la clandestinité, et pris part à diverses actions militaires. Grièvement blessé en 1984 près d'Armagh, caché et soigné dans un couvent de religieuses – des soeurs de la Présentation, de la congrégation de Kildare –, il avait été envoyé pour sa convalescence à Philadelphie, puis à Londres.

Là, se prétendant conseiller financier, il avait en fait assuré la gestion des capitaux placés par l'IRA dans plusieurs banques de la

City. Son activité le menait souvent en Europe continentale, notamment en France, où il transmettait des courriers. Cependant, précisait Michael Collins, il avait été peu à peu déchargé de ses fonctions, en raison de la dégradation de son état de santé.

Les derniers mots du message de Collins, en dépit de la phraséologie pompeuse, avaient de quoi surprendre aussi bien Mac Dougall que Le Bihan : « Je puis vous certifier que l'IRA n'est pour rien dans la mort de Donnegan. C'était un fidèle soldat de notre armée, depuis de longues années. Comme tous les patriotes, nous nous inclinons avec le plus profond respect devant sa dépouille. »

Le *chief superintendent* tira aussitôt ses conclusions :

— Vous comprenez maintenant la sécheresse de sir Paul. Il n'avait aucune envie d'avoir à vous avouer que nous n'avions jamais été fichus d'arrêter un gaillard pareil. Ni d'admettre noir sur blanc que nous avons été infiltrés comme des innocents.

— Voyons, Andrew !

— Non, nous n'aimons pas ça. C'est notre vieux complexe de la taupe... voyez-vous, place Dzerjinski... ces messieurs de la Loubianka... le NKVD, le MVD, le KGB... ils nous ont gâtés, pendant près de cinquante ans... George Blake, Burgess et Mac Lean, Kim Philby, sir Anthony Blunt... et le mystérieux « cinquième homme »... ce Cairncross, peut-être... et le sixième, aussi bien... on ne sait pas encore tout. En matière de pénétration par nos adversaires, nous avons eu plus que notre compte.

— Nous aussi, répliqua Le Bihan avec courtoisie. Georges Pâques, entre autres...

— C'est vrai. Bon, pour le reste, Donnegan était certainement sur une voie de garage.

— Comment ça, Andrew ?

— Je crois saisir que l'IRA a sans doute replié l'essentiel de son argent sur le continent, et qu'il ne jouait plus, en quelque sorte, que le rôle de surveillant général de leurs experts financiers.

— Il était aussi influent que cela, vous croyez ?

— Il me semble. Mais cela ne nous dit pas par qui, ni pourquoi, il a été abattu. Quels ennemis s'était-il faits. Où ? Et quand ? J'aurai peut-être d'autres nouvelles de Collins.

— Vous croyez ?

— Ah, oui. L'IRA n'apprécie pas que l'on descende les siens. Elle met son point d'honneur à les venger. Et si c'est l'INLA... les frères ennemis... ou bien des loyalistes de l'UDF ou de l'UVF...

— L'INLA ? L'UDF ? L'UVF ?... C'est un code, ou quoi ? Pour moi, Andrew, ça ressemble à de l'espéranto, tout ça.

Mac Dougall prit un ton de professeur patient :

— L'INLA, c'est l'*Irish National Liberation Army*. Des dissidents de l'IRA. Ultra violents. Des trotskistes, des anarchistes... on leur attribue la mort de lord Mountbatten en 79.

— Ah, je m'en souviens maintenant.

— L'*Ulster Defence Force* et l'*Ulster Volunteer Force* sont deux organisations de protestants dits loyalistes... pourtant, la loyauté et eux... favorables au maintien de l'Irlande du nord dans le Royaume Uni. Je ne vous dis rien de l'*Ulster British Battalion*... mais tous des tueurs, ces cinglés... oui, si c'est l'un de ces groupes-là, nous entrerons bientôt dans un nouveau cycle de représailles. Que Dieu nous protège autant que les marins en mer !

— Que Dieu nous protège aussi, acquiesça Le Bihan. Nous autres, les Français, vos histoires d'Irlande, nous n'y comprenons rien.

— Nous non plus, parfois.

— Allons tout de suite nous saouler, Andrew. Le ministre ne va plus me lâcher les baskets.

— Le 10 Downing Street ne me lâchera pas non plus, dès que le *Home Secretary*, prévenu de la démarche de Paris par sir Paul, aura informé le Cabinet, conclut Mac Dougall avec tristesse. Surtout si, comme je ne crois pas déraisonnable de l'imaginer, Donnegan était en fait un agent triple que nous tenions par les roupettes.



Sachant que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, Le Bihan emmena Mac Dougall et son épouse Hermione – qui arborait bravement, pour faire honneur à leur hôte, une robe à fleurs de teinte printanière et des lunettes demi-lune à grosse monture d'écaille pailletée – dîner chez *Rule's*, sur Aldwych, l'un des derniers restaurants de Londres où l'on servait encore de la véritable cuisine anglaise traditionnelle. Il les régala d'un formidable rôti d'Angus beef servi sur un lit de *dumplings* à la graisse d'oie et de pommes en robe des champs, accompagné d'un château Gruau-Larose 1982. Quand on en fut au stilton, imbibé de porto dans le respect de la vraie tradition, l'inspecteur tint à exprimer ses remerciements :

— Sans vous, Andrew, nous n'aurions jamais pu faire démarrer vraiment l'enquête. Maintenant, si vous avez une idée des liens qu'il

pouvait y avoir entre ce John Paul Donnegan et l'homme et la femme tués près de Briançon... vous connaissez mon numéro de téléphone ! Voyez-vous, je ne parviens toujours pas à croire que l'IRA soit mêlée à tout cela. Votre Michael Collins vous en aurait parlé.

— C'est pour cela qu'à mon avis, Donnegan avait d'autres activités, répondit le *chief superintendent*. Quand on gère sans contrôle, ou presque, des masses d'argent absolument colossales... et l'IRA est riche, très riche. Plus qu'on ne l'imagine, Hervé. Grâce aux dons des Américains... on peut, sans être malhonnête si j'ose dire, réaliser de jolis profits personnels. Des à-côtés juteux. C'est peut-être davantage de ce côté-là qu'il vous faudrait chercher.

— Ah, le secret bancaire n'existe pas qu'en Suisse, Andrew, vous le savez. J'espère que le ministre pourra m'accorder un spécialiste de la brigade financière. Parce que moi, pour démêler un écheveau pareil...

— Nous prions pour vous dimanche, au culte, lui affirma pieusement Hermione Mac Dougall.



De retour au *Strand Palace*, l'inspecteur Le Bihan échangea une longue conversation téléphonique avec le commissaire Maurier. Appliqué comme un bénédictin, il mit ensuite ses notes au net en vue du rapport qu'il rédigerait pour le ministre lorsqu'il serait revenu à Paris.

Tôt, le lendemain – déplorant vivement que le tunnel sous la Manche ne soit pas encore ouvert, car il redoutait toujours le mal de mer –, il prit le train pour Douvres, s'offrit un déjeuner calme et frugal à bord d'un ferry de la P & O, profita de l'existence à bord d'un *duty free* formidablement achalandé pour de copieux achats de tabac et d'alcool, dépensa vite quelques livres dans les machines à sous et les bandits manchots, puis monta, à Calais, dans un autre train qui le ramena dans la capitale française.

Il consacra son week-end à des occupations d'une nature toute personnelle, en compagnie de la jeune femme qui partageait dorénavant une partie de sa vie.

Chapitre 5

Faits divers

Mort d'un inconnu près du fort de Brégançon

BORMES-LES-MIMOSAS, 28 fev (AFP) – Un homme a été découvert mort dans une voiture, en fin de matinée, sur une route du domaine privé du cap Bénat, à proximité de la limite du domaine du fort de Brégançon, propriété de la présidence de la République, apprend-on auprès de la gendarmerie.

Selon les premières constatations, il aurait succombé à une crise cardiaque. On n'exclut pas toutefois, l'hypothèse d'un suicide.

Son identité n'a pu être établie, car il était dépourvu de tous papiers. Le véhicule où reposait le corps, une Citroën CX assez ancienne, ne portait ni plaque d'immatriculation, ni numéros de moteur ou de châssis.

Une enquête a été ouverte.

gg/cf

AFP 281957 FEV 94

John Paul Donnegan, de son vivant, avait sans doute mené une existence bien plus dissimulée que ses assassins ne l'avaient cru.

Aiguillonné par le préfet de police, qui le harcelait, à toute heure du jour et de la nuit, d'appels téléphoniques comminatoires, le commissaire Maurier s'était lancé dans une enquête tous azimuts dès qu'il avait pu prendre connaissance des informations fournies confidentiellement à Le Bihan par le *chief superintendent* Mac Dougall.

En vieux routier, bon connaisseur de toutes les arcanes de son métier, Maurier n'avait rien négligé. Ses hommes, et les renforts nombreux que l'on avait mis à sa disposition, avaient interrogé d'arrache-pied, sans trêve ni repos, tous ceux qui, à Paris, peuvent détenir les moindres bribes de renseignements : les chauffeurs de taxi, les concierges, les coiffeurs – pourvoyeurs attitrés des RG en potins, ragots et cancons de toutes sortes, souvent juteux –, le personnel des restaurants et des établissements de nuit, les employés de réception

des hôtels de toutes catégories, les responsables de banques, et jusqu'aux petits malfrats traîne-savates, en quête d'un arrangement avec la police, aux habitués des champs de courses et aux hôtes d'accueil des aéroports. Un travail de fourmi sans gloire, mais indispensable, qui finirait bien par porter ses fruits. Et qui, au demeurant, apportait toujours une petite moisson d'informations variées utilisables dans d'autres affaires.

En fait, il n'avait pas fallu plus de quatre jours pour que le commissaire ne puisse soumettre au grand maître des policiers de la capitale un rapport à la fois concis et triomphant, dans lequel il annonçait que John Paul Donnegan, sous le nom cette fois de Sean McCarthy, louait, depuis plus de trois ans, un grand studio, converti en atelier d'artiste pour le précédent locataire, au dernier étage d'un immeuble luxueux et paisible de la très bourgeoise rue des Marronniers, dans le 16^e arrondissement. La gardienne, Maria-Alicia Merindaô, une Portugaise noire et volubile, ne tarissait pas d'éloges sur « le monsieur anglais », si convenable et si généreux.

— À cause qu'il était dans les affaires, avait-elle expliqué, et que ça l'obligeait à venir souvent à Paris, il avait trouvé que c'était plus commode d'avoir, comme qu'il disait, un pied-à-terre ici. Je lui faisais son ménage. On le voyait trois ou quatre fois par mois. Il restait là un jour ou deux, pas plus. Pour ses factures, il me laissait toujours de l'argent d'avance.

— De l'argent ?

— Oui. Mille francs par ci, cinq mille francs par là. Avec ça, moi, je payais son électricité et son téléphone, et puis son loyer. Jamais en retard. Et puis je lui faisais des courses aussi. Il me téléphonait avant d'arriver. Et sa lessive... moi, j'ai une machine à laver... et son repassage, c'était moi qui m'en occupais. Il me payait bien. C'était pas un homme regardant.

— Il recevait souvent des visites ?

— Des visites ? Non, je crois pas. En tout cas, personne a jamais demandé après lui à la loge. Si il boitait ? Ah oui, bien sûr. Il disait que c'était un vieux rhumatisme. Quand le temps était à la pluie, il avait l'air d'avoir mal. C'est comme moi, ma cheville, que...

Malgré une perquisition minutieuse, les lieux n'avaient rien révélé de très significatif.

Le mobilier du studio, très simple, ne se composait que d'un divan – à une place, « une très grande place, à la suédoise », n'avait pas manqué de remarquer Maurier –, d'une table de chevet, d'une grande table susceptible de faire éventuellement office de bureau, d'un

fauteuil, de deux chaises, et d'une bibliothèque basse qui n'abritait guère que de gros best-sellers américains en format de poche. La pièce contenait aussi un fax, un combiné téléphone-minitel, et un poste à transistors. Pas de télévision. La penderie renfermait deux costumes de belle étoffe, l'un gris, l'autre noir à fines raies blanches, un blazer bleu marine, une veste de grosse laine rustique, deux pantalons de flanelle anthracite, et deux de velours, portant tous l'étiquette d'un tailleur de Jermyn Street, et deux paires de chaussures de chez Lobb. Sur les étagères reposaient une douzaine de chemises, des caleçons, des chaussettes de fil ou de laine, et deux pull-overs de cachemire. Tout était de marque britannique. « Ancien tueur de l'IRA ou pas, ce Donnegan avait du goût, et du beau linge, avait songé Maurier. Ça vient du bon faiseur, ces frusques-là ».

Les meubles, par contre, avaient été livrés par IKEA, le lendemain ou le surlendemain de la signature du bail.

— Ah, ça, je m'en souviens. C'est mon mari qui les lui a montés, avait précisé la gardienne. Il est ouvrier menuisier, vous comprenez. Chez un bon patron. Mais un petit supplément, on crache pas dessus.

On n'avait pas trouvé d'autres papiers que des quittances de loyer, ainsi que les relevés périodiques de l'EDF et de France Télécom, et diverses notes de restaurant. Le tout rangé dans un classeur de carton brun.

Aussitôt mis au courant par le truchement d'un télex du ministre de l'Intérieur au *Home Secretary*, sir Paul Becket-Smith, malgré sa réserve et ses réticences persistantes, avait cependant consenti, comme du bout des lèvres, à confirmer qu'effectivement, aux dires de son laitier, de sa femme de ménage et du facteur, John Paul Donnegan s'absentait très souvent pour de brefs voyages. Par respect des convenances sociales, ou par discrétion, sir Paul s'abstenait de retransmettre les réponses des voisins – tous gens supposés de bonne vie et mœurs –, qui avaient cependant été soumis par ses hommes à des interrogatoires d'une intense politesse.

— Tiens, tiens, tiens, le tableau commence à se dessiner de plus en plus nettement, confia Le Bihan à son Macintosh. Ce Donnegan était un Frégoli qui changeait en permanence d'identité – et sans doute aussi de personnage. Je suis persuadé que, lorsqu'il descendait à l'hôtel, c'est qu'il était venu à Paris en tant que représentant de l'IRA. En mission officielle pour ainsi dire. Par contre, il résidait dans l'appartement de la rue des Marronniers quand il séjournait ici incognito, à titre privé, pour surveiller ses petits placements.

L'inspecteur écrasa deux meccarillos noirs dans sa pipe, qu'il bourra à l'aide d'une règle métallique. L'ayant allumée, il se servit un

grand gobelet de Glenmorangie, dont il but trois amples gorgées.

— De tout cela, je tire deux conclusions, reprit-il, à l'attention cette fois de son portemanteau. La première, c'est que ceux qui l'ont tué ignoraient sans doute l'existence du studio du 16^e arrondissement, puisque mes estimés collègues de la préfecture de police n'ont pas relevé le moindre indice qui puisse nous indiquer une tentative d'effraction, et que la concierge nous a dit, par ailleurs, que rien n'avait été dérangé. Et, la deuxième, que les assassins ont quand même su qu'il était à Paris parce qu'ils disposent sans doute d'un informateur au sein même de l'IRA. Dans le « conseil », peut-être.

« Donc, questions : l'informateur travaille-t-il justement pour l'IRA, quoi qu'ait pu affirmer le dénommé Michael Collins à Mac Dougall ? Ou pour des dissidents de l'IRA ? Ou pour un groupe irlandais concurrent. INLA ou autre UDF ? Ou encore, comme persiste à le croire cette canaille de Sébastiani, pour je ne sais quel mouvement terroriste moyen-oriental plus ou moins en cheville avec des réseaux européens... noirs, rouges ou verts... ou à pois... c'est comme madame le désire et selon grosseur... hein ?

Vidant d'un trait le reste de son verre de whisky, Le Bihan entama la lecture d'une longue note rédigée à son intention par l'inspecteur stagiaire Anne-Amélie Van Laaker, une jeune policière lilloise, en formation à la brigade financière, détachée auprès de lui à titre temporaire.

Lorsqu'il eut achevé de dépouiller le document, une heure plus tard, il se tourna, souriant un peu en dépit d'une gueule de bois tenace, vers la plante verte qui vivotait, étique et menacée par la chlorose, sur le rebord de la fenêtre :

— Tiens, tiens, tiens, déclara-t-il au végétal, elle n'est pas sotte, cette petite. Ça sert, d'avoir passé un diplôme de gestion dans un IUT avant d'entrer dans la police... au demeurant, pourquoi est-elle devenue flic, celle-là, hein ? Mignonne comme elle est... je voudrais bien le deviner... mais elle a certainement le nez creux, l'apprentie poulette. Cette note est un pur joyau. Je ne parle pas de la comptabilité. Je n'y comprends goutte. Mais des petits tuyaux qu'elle a recueillis... je ne veux pas savoir comment... auprès des banquiers.

« Ainsi, ce bon Donnegan... ce bon Sean McCarthy, plutôt... disposait aussi d'un compte à la Dresdner Bank, à Francfort... un compte qui, selon les périodes, alimentait ses deux comptes parisiens, à la BNP et au Lyonnais, ou était alimenté par eux. Lesquels comptes, à plusieurs reprises, avaient eux-mêmes bénéficié de virements d'un compte à la Barclays de Londres, agence de Old Brompton Road, dont nous ignorons le titulaire.

« Et pourquoi à la Dresdner Bank, hein ? Pourquoi pas dans une bonne banque suisse, comme tout un chacun ? Zarbi zarbouille, ça. Presque anormal. Pathologique, à la limite. Je crois déceler chez cet homme, bien trop tôt arraché à l'affection des siens, un manque de conformisme qui m'étonne. Mais enfin... mais enfin, il faut de tout pour faire un monde, non ? Il avait sûrement ses raisons, l'enfant chéri du Connemara. Et la raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure.

Saisissant son téléphone, l'inspecteur Le Bihan composa le numéro du *Hauptpolizeikommissar* (a.D.) Dr Nowak, à Calw, dans la Forêt Noire.



À 53 ans seulement, Emil Nowak avait été admis à faire valoir ses droits à la retraite, après deux infarctus et un double pontage de l'aorte : les médecins l'avaient jugé désormais inapte à la poursuite de toute activité professionnelle, même dans un poste sédentaire.

D'autres en auraient éprouvé un vif chagrin. Nowak n'y avait vu que l'occasion de jouir d'un repos bien mérité et de pouvoir s'adonner, au gré des saisons, à la chasse – dans l'ancien domaine des princes von und zu Steinegg, à quelques kilomètres –, à la pêche dans l'Enz ou la Nagold, et, tous les jours, à la musique. Depuis quelques mois, il consacrait enfin un peu de temps à sa femme Liselotte, qui n'avait pas manqué de motifs pour lui reprocher de la négliger.

À la vérité, il avait connu une carrière bien remplie, passée tout entière au sein du *Bundeskriminalamt*, le célèbre BKA ouest-allemand, chargé très officiellement des missions de contre-espionnage et, plus officieusement, des tâches de police politique, sous le contrôle théorique – vraiment très théorique... – de la Cour de justice constitutionnelle de Karlsruhe.

Il s'était vu attribuer cette affectation grâce au fait, outre des études juridiques à Heidelberg sanctionnées par un doctorat, qu'il était né à Leipzig, et que ses parents avaient, comme l'on disait alors, « voté avec leurs pieds » en 1957, en quittant l'Allemagne de l'Est pour s'installer en RFA. Nowak, au hasard d'une lecture impromptue de son dossier, n'avait appris que tardivement le rôle qu'avaient également joué ses antécédents familiaux : nazi bon teint, membre du parti de la croix gammée depuis 1932, grièvement blessé en juillet 1943 comme capitaine de la *SS-Panzer Grenadier Division* « *Totenkopf* » au cours de la bataille du saillant de Koursk, son père, à peine arrivé à l'Ouest, avait adhéré sans attendre à la CSU du très anticomuniste Franz-Josef

Strauss. Ses supérieurs s'étaient même félicités que la jeune recrue ait reçu à sa naissance, outre Emil, trois prénoms à la consonance on ne peut plus germanique et wagnérienne : Odin, Thor, et Wotan. Ce qui – toutes choses démocratiques restant, bien entendu, égales par ailleurs – leur avait paru le gage d'une parfaite pureté idéologique. Ils n'avaient pas osé écrire, sinon penser : pureté raciale.

Il est vrai que Nowak avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus gris, son visage aux durs méplats – héritage d'une mère originaire du Warthegau, dans l'ex-Prusse orientale – aurait, en d'autres temps, personnifié l'aryen modèle apte à séduire le ciseau d'un Arno Breker. Ce qui ne l'empêchait pas, nonobstant les changements provoqués dans la conscience collective par le *Schönheitswunder*, et le progrès général de l'élégance, d'arborer toujours, en bon Germain au mauvais goût atavique, des costumes fil à fil trop larges, des cravates blanches ou aux teintes argentées, et, parfois, des chaussures bicolores. Mais, peut-être pour mieux se démarquer d'une image paternelle trop pesante, il votait social-démocrate avec constance, et avait toujours apporté toute l'aide possible aux agents du Mossad opérant en Allemagne.

Nowak ne se souvenait pas d'avoir jamais versé des larmes depuis son adolescence, sauf lorsque, en vacances en Israël, il s'était rendu au mémorial du génocide, à Yad Vashem. L'un de ses patrons n'en avait pas moins dit un jour à son propos – sans prendre la peine de rappeler qu'il citait là un trop célèbre discours du Führer à la jeunesse allemande – « Er ist zäh wie Leder, und hart wie Kruppstahl ! », *il est coriace comme le cuir, et dur comme l'acier Krupp !*

En vingt-neuf années d'une vie de policier qui avait quasiment débuté avec la trahison d'Otto John – « aux temps géologiques de la guerre froide », plaisantait-il –, il avait sans relâche traqué, et souvent arrêté, les agents dépêchés *drüben* – de l'autre côté du Mur – par les services spéciaux de Berlin Est. Discrètement, en général. Dans la pire atmosphère de scandale, parfois, comme lors de l'affaire Guillaume. Nowak s'avouait ouvertement heureux de n'avoir pas eu à participer au combat contre les anarcho-gauchistes de la Fraction Armée Rouge : une guerre civile, à son avis.

En revanche, il s'était réjoui sans mesure, et se réjouissait encore, des événements de 1989 et de la déroute de ses vieux adversaires de la *Stasi*, à laquelle il nourrissait la conviction d'avoir, à sa modeste place, participé. Pourtant, lorsqu'il avait eu à soumettre à l'interrogatoire quelques-uns des cadres de la redoutable *Sicherheit* du régime d'Erich Honecker, il avait éprouvé comme un curieux sentiment de retrouvailles familiales. Communistes ou pas, ceux d'en face n'en étaient pas moins restés des Allemands. Des frères égarés, certes. Mais

des frères quand même.

Après sa première attaque cardiaque, la direction du BKA l'avait muté au département qui assurait, à Bonn, une surveillance étroite du corps diplomatique. Il y avait noué avec Hervé Le Bihan, son homologue parisien, des rapports d'abord méfiants, puis marqués d'une franche amitié qui devait beaucoup à leur goût commun pour la musique ancienne. Très vite, outre des renseignements, ils avaient échangé des disques, des livres et des partitions. Emil Nowak jouait assez bien de l'orgue pour remplacer au pied levé, lorsqu'il le fallait, l'organiste de sa paroisse. L'inspecteur, lui, en dépit de cordes vocales quelque peu éraillées par l'alcool et le tabac, appartenait à une chorale spécialisée dans le répertoire de la Renaissance. Cet amour partagé, ainsi qu'une même vision de leur métier, faite d'autant de cynisme que d'ardeur, d'acharnement que de mépris, les avait rapprochés.

Malgré son inactivité forcée, le *Hauptkommissar*, conservait encore nombre d'amis bien placés, tant au BKA que parmi les hommes – gris de teint, de vêtements, et de comportement – du *Bundesnachrichtendienst*, le BND de Munich créé par le légendaire général Gehlen, héritier de l'amiral Canaris, qui continuaient de faire appel à sa mémoire et à ses conseils. Pour sa part, Le Bihan savait qu'il ne s'adresserait jamais à lui en vain.



— *Hallo ?* lança Nowak.

Le Bihan sourit :

— *Es gibt Leute, die sagen, Guynemer habe damals selbst eine Ladehemmung gehabt.*

— *Andere, die behaupten, er habe gefürchtet, Ich würde ihn aus Verzweiflung in der Luft rahmen.* compléta le *Kommissar*.

Ce dialogue curieux, qu'ils avaient extrait des souvenirs d'Ernst Udet, l'ancien as de l'aviation impériale que les foudres de Göring avaient poussé au suicide, leur servait de mot de passe : tous deux savaient que l'on n'a jamais tort d'exagérer les mesures de prudence élémentaire, en particulier lorsque l'on doit agir délibérément en dehors des voies hiérarchiques normales.

— *Guten Tag*, Emil, enchaîna l'inspecteur. J'aurais besoin de savoir si le BKA ou le BNB se seraient jamais intéressés à un Irlandais... un certain John Paul Donnegan... l'un des financiers de l'IRA, apparemment. Il avait un compte à la Dresdner Bank, à Francfort, 167

Kaiser Wilhelmstraße. Sous le nom de Sean McCarthy. Mais on lui connaissait... au moins-dix autres identités.

— Dix ?

— Je vous l'ai dit, Emil. Dix. Au moins.

Nowak écrasa le mégot de son cigare dans un cendrier de faïence orné des sept nains de Blanche Neige.

— Vous les avez toutes ? demanda-t-il.

— Toutes celles que quelqu'un a bien voulu communiquer à l'un de mes amis de Londres.

— Un ami écossais, peut-être bien ?

— *Sicher*, Emil. *Ganz genau*.

— Liselotte doit justement aller à la poste tout à l'heure. Nous n'avons plus de timbres. Vous pourriez m'envoyer tout ça dans un fax. Elle le prendrait au passage. Je vais vous donner le numéro. Dès que je l'aurai reçu, j'appellerai Bad Godesberg et Munich. Et quand j'aurai du nouveau, nous verrons. Mais ma femme se plaint de n'avoir pas revu Paris depuis longtemps. Alors...

— Alors, à très bientôt, Emil. Et merci.

— À bientôt, Hervé. Transmettez mon meilleur souvenir à...

— Chut, pas de nom, coupa Le Bihan avec un sourire.

Il raccrocha, chantonnant en faux bourdon une symphonie sacrée d'Heinrich Schütz : « *Fili mi, fili mi, fili mi, fili mi, Abasalon* »...



Le téléphone sonna peu après 9 h 30 au commissariat d'Hyères.

— Allez donc vite faire un tour dans le domaine privé du cap Bénat, annonça une voix anonyme. Suivez la route du bord de mer, vers Brégançon. Et grouillez-vous. Même mouillée, ça flambe vite, la broussaille, dans ces coins-là.

La communication fut interrompue avant que le brigadier de service ait pu poser la moindre question.

Menuë, brune, fine de corps et de traits, vêtue hiver comme été en tailleur-pantalon, dont la veste dissimulait un holster renfermant un petit Smith & Wesson calibre 38 à barillet, et chaussée d'escarpins à semelles compensées, Mme le commissaire Marceline Guerrier n'ignorait rien des sarcasmes que lui valait son nom de famille. Mais elle avait, depuis longtemps, décidé que la meilleure façon d'y faire

face consistait, précisément, à démontrer à tous son courage et sa ténacité. Et, dans un département comme le Var, il lui en fallait...

En l'occurrence, elle estima que se rendre sur place elle-même constituerait un bon moyen de se changer les idées. Ce qui ne serait pas superflu, compte tenu de la période difficile qu'elle traversait : il semblait bien que, dans la zone relevant de sa compétence, la politique, le crime, et l'argent s'étaient donnés – et se donnaient encore – d'étranges rendez-vous. La presse s'agitait, l'opinion publique s'était émue. Et, à la tribune de l'Assemblée nationale, le ministre de l'Intérieur, qui affirmait sans rire que « les promesses n'engagent que ceux qui y croient », avait juré dans un beau trémolo, le poing dressé à la Fouquier-Tinville. le menton plus saillant que jamais, et la mâchoire belliqueuse, qu'il irait « jusqu'au bout ».

Marceline Guerrier savait que la bonne procédure aurait exigé qu'elle avertisse d'abord la gendarmerie de Cavalaire. Plus tard, elle chercherait, en vain, à saisir pourquoi elle avait passé outre. Mais, ce matin-là, sur une brusque impulsion, elle se mit en route sans attendre, accompagnée de son chauffeur et de deux inspecteurs.

— Dépêchons-nous, Gérard, ordonna-t-elle. Je ne peux pas m'offrir plus d'une matinée de distraction.

Poussé par un vent d'est en rafales, sous le ciel bas, les rideaux serrés de la pluie balayaient la côte. Un clapot court, aux vagues drues, secouait une Méditerranée grisâtre. Du sol montait le parfum entêtant de l'humus trop mince, gorgé d'eau et de vieilles cendres, et des pommes de pin en putréfaction. Rien n'attira le regard des quatre policiers jusqu'à ce qu'ils aperçoivent, garée sur un terre-plein, une CX bleue cabossée sans plaques d'immatriculation. À l'intérieur, assis sur la banquette arrière, Marceline Guerrier et ses deux adjoints découvrirent le cadavre d'un homme tué d'une balle dans la nuque. Le projectile avait détruit le nez et la mâchoire supérieure. Les deux mains de l'inconnu avaient été sectionnées.

Sous le tableau de bord, côté passager, un sandow attaché au levier de vitesses et au vide-poches de portière retenait deux petites bouteilles de butane, ceinturées de plastic, et munies d'un détonateur à minuterie.

Rompus à la routine, les quatre policiers prirent sur le champ, d'aussi loin que possible, des photos hâtives au téléobjectif, avant de s'écarter précipitamment, de crainte d'une explosion. Par radio, le commissaire exigea l'envoi immédiat d'effectifs supplémentaires et d'une équipe renforcée de démineurs. Moins d'une heure après, un hélicoptère amenait six spécialistes. Deux d'entre eux s'avancèrent lentement vers la voiture, engoncés dans leurs armures en plaques de

kevlar à heaume de verre blindé. Ces experts purent très vite déterminer que leurs précautions se révélèrent vaines : pour une raison ou une autre, sans aucun doute une malfaçon d'origine, le mécanisme d'horlogerie du petit dispositif de mise à feu – une fabrication chinoise – s'était bloqué. La machine infernale n'avait pas fonctionné.

On put reprendre la fouille de la CX, et entamer un rapide examen superficiel du cadavre. S'il fut impossible de mettre en évidence la moindre empreinte digitale, on trouva dans le coffre, coincée entre les clefs à pipe d'une boîte à outils, une douille de 11.43 enveloppée dans du papier d'aluminium. Ce qui correspondait à la blessure du mort : des traces de poudre visibles à l'œil nu, ainsi que le large orifice d'entrée de la balle, démontraient qu'il avait été tué par un projectile de gros calibre tiré à bout portant. À moins de cinquante centimètres de distance, estima la commissaire, qui se flattait, pour épater les machos, d'un savoir étendu dans le domaine des armes individuelles.

Les premières informations transmises par Marceline Guerrier parvinrent avec la vitesse de l'éclair au ministre de l'Intérieur. À 16 heures, l'enquête avait été confiée, sur son ordre exprès, au SRPJ de Marseille, tandis que son collègue le garde des Sceaux requérait du Parquet l'ouverture immédiate d'une information. Une équipe de médecins légistes commençait l'autopsie du corps, transporté d'urgence, par une ambulance précédée d'une escorte de gendarmes motocyclistes, à la morgue de l'hôpital Ambroise Paré.

Un peu plus tard, un communiqué émanant de la préfecture, à Toulon – mais, en fait, rédigé à Paris par le directeur de cabinet du ministre, assisté de son attachée de presse –, donnait en pâture aux journalistes locaux l'essentiel de ce que l'on voulait leur faire savoir. Sa brièveté, comme son ton, visaient à ramener l'incident à des dimensions très modestes : celles d'un fait divers sans importance, tout juste susceptible de se traduire par une brève dans la colonne des chiens écrasés – si les chefs de rubrique lui consentaient une petite place.

Dans la soirée, le contrôleur Jean-Jules François, grand flic à la prudence et à l'énergie légendaires, chargé spécialement de chapeauter l'ensemble du travail des enquêteurs et des scientifiques, résumait leurs premières conclusions à l'attention de la place Beauvau.

À l'actif, il indiquait que l'homme, âgé de quelque quarante-cinq ans, était, sans conteste, mort de sa blessure à la tête. L'ablation des mains avait été pratiquée une heure au moins après son décès, comme le prouvait l'absence d'hémorragie. Au vu des lésions, on pouvait conclure que quelqu'un possédant de bonnes bases en chirurgie avait

réalisé la désarticulation des poignets, probablement à l'aide de véritables instruments médicaux. D'autre part, on avait relevé sur le cadavre trois cicatrices parfaitement caractéristiques, une en haut du bras, et deux à l'épaule gauche : trois blessures par balles. Sans doute les munitions d'une arme automatique, et tirées à grande distance, puisqu'elles n'avaient pas traversé et qu'elles avaient dû être extraites, ainsi que le montrait l'aspect du tissu cicatriciel. Sur le sternum, de curieuses scarifications évoquaient la forme stylisée d'un scarabée. Si l'inconnu avait, un jour, été fiché, ces signes très particuliers devraient permettre son identification immédiate.

Au passif, le contrôleur François devait reconnaître que, pour le moment, on ne parvenait pas à saisir par quel prodige la CX – privée de plaques, et dont les numéros de châssis et de moteur avaient été effacés méticuleusement au burin et au chalumeau – avait pu, sans que nul ne la repère, pénétrer dans le domaine privé du cap Bénat dont l'unique entrée était, en permanence, fermée par une barrière contrôlée vingt-quatre heures sur vingt-quatre par des gardiens vigilants. Pas plus qu'on n'entrevoyait comment les assassins avaient pu en repartir, leur forfait accompli.

À moins de retenir l'hypothèse, bien peu vraisemblable, d'une voiture laissée à proximité depuis longtemps. Depuis l'été précédent peut-être, lorsque la présence estivale sur le domaine d'une multitude de résidents, propriétaires ou locataires, et des va-et-vient constants de véhicules au poste de garde réduisaient un peu l'attention des vigiles. Mais cela supposait que la Citroën, des mois durant, était restée dissimulée dans le garage d'une villa – et, par conséquent, que les meurtriers bénéficiaient, de longue date, de complicités agissantes.

Le contrôleur concluait que, dès le lendemain, toutes les maisons, garages, hangars et autres bâtiments du domaine feraient l'objet de perquisitions, à condition que les autorités concernées lui accordent, pour deux jours seulement, des effectifs en supplément, tant en policiers qu'en gendarmes. Il suggérait aussi que tous les ordinateurs « de France et des pays amis » soient interrogés afin de tenter de déterminer si les données anthropométriques du mort – 1,83 m corpulence moyenne, yeux bleus, cheveux blonds commençant de blanchir, les scarifications et les trois cicatrices – avaient été mises en mémoire.

« Je suis persuadé, soutenait-il en conclusion de son rapport avec l'optimisme précautionneux qui avait contribué à lui valoir un avancement rapide, que si l'enquête que nous avons entreprise sera certainement longue et fastidieuse, elle ne manquera pas d'aboutir à des résultats probants. Les données recueillies et analysées jusqu'à présent permettent d'ailleurs d'espérer que le délai indispensable ne se

prolongera pas au-delà de quelques semaines. »



Jean-Dominique Sébastiani n'avait pas le triomphe modeste :

— Tu vois, monsieur le ministre, je te l'avais bien dit. Les Fils de Deir Yassin ont encore frappé. Ils persistent et signent. Comme points sur les i, ça se pose un peu là ! Non ? Et il se paient notre tête, en plus ! À croire qu'ils veulent nous mettre le nez dans la crotte ! Leur message est clair : « Nous agissons chez vous comme nous voulons, où nous voulons, quand nous voulons. »

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent, bon Dieu ?

— Oh, maintenant, pour leurs exigences, il n'y a plus qu'à attendre, grinça l'éminence grise. Mais ça ne va pas tarder, je te le garantis. Et, ce jour-là, tu n'auras plus qu'à enfiler ton gilet pare-balles et à coiffer ton casque.

Le ministre, sans conviction, tenta un baroud d'honneur :

— Voyons, pourquoi des extrémistes arabes s'en seraient-ils pris à un financier de l'IRA ? Ça n'a pas de sens.

— Oh mais si. Ce Donnegan, nous le savons, avait aussi monté ses petites affaires personnelles. Alors, imagine un scénario simple. Il est entré en contact avec un groupe pro-palestinien, ou pro-iranien... ou pro tout ce que tu voudras... par l'intermédiaire des Libyens, à la belle époque de l'idylle entre Khadafi et les Irlandais.

— D'accord pour l'instant.

— Sans le dire à ses patrons, il a accepté de s'occuper de leurs fonds en Europe... de les faire fructifier... des placements de père de famille, dans des sociétés tout ce qu'il y a de cotées en bourse... de les aider à procéder à des transferts. Et puis, un jour, il leur a fait un enfant dans le dos.

— De quel genre, Jean-Do ?

— Tu n'as que l'embarras du choix, monsieur le ministre. Il leur a secoué leur oseille, le malhonnête. Ou bien il les a trahis. Il a parlé. Et ça, surtout, ça me paraît, à moi, très probable. Les Britiches... tu les connais bien, et tu connais encore mieux leurs méthodes. Le *squeeze*, ils adorent...

— Je sais.

— Oui, les Britiches l'ont sans doute forcé à se mettre à table. Quand ils veulent, ils alignent des arguments très convaincants.

— Je sais, Jean-Do, je sais.

— Là, tout colle, parce que ça explique pourquoi l'autre crétin solennel de Scotland Yard tient depuis le début à nous faire sa mijaurée, avec ses petites cachotteries à la con.

— Admettons. Je te suis. Mais le bonhomme et la fille de Guillestre, hein ? Et le gazier de Bormes-les-Mimosas ? Où donc est-ce que tu les fiches, ceux-là, dans ton tableau ? Ils font masse, comme les haricots dans le mouton ? Ils sont là pour faire joli ? Ou bien ils étaient tous mouillés, eux aussi ?

— Tu as lu les rapports d'autopsie. Tous ces gars-là... je laisse la fille de côté... ils avaient un point commun, je ne sais pas si tu l'as remarqué...

— Tu te fous de moi, par hasard ?

— Je plaisantais. Je te disais donc, comme tu l'as remarqué, qu'ils ont un point commun. De jolie petites boutonnieres. Et elles ne doivent rien aux cousettes de chez Pierre Cardin, ces boutonnieres-là. Les trois types, c'étaient des combattants.

En prononçant le mot *combattants*, le ton de Sébastiani avait basculé dans l'emphase. Comme pour magnifier une solidarité, scabreuse mais réelle, entre hommes de guerre, entre bêtes de combat.

— D'accord avec toi, concéda le ministre.

— Celui de Guillestre, d'après le petit Schmittler, avait appartenu aux commandos de la Marine. Que la Royale fasse semblant de ne plus le retrouver dans ses archives n'y change rien. Pour le Donnegan, on a une certitude. Blessé en Irlande du nord, et soigné, peut-être pas trop bien, dans un couvent de frangines. Et celui de ce matin, ses trois cicatrices, c'était pas les dragées du baptême de son petit-neveu, crois-moi...

L'énervement gagnait le ministre :

— Alors quoi ? Des mercenaires ? Des gangsters ? Des agents d'une maison qui a pignon sur rue ?

— Allons, monsieur le ministre !... Pas des mercenaires, eux, ni des gangsters ! Des soldats perdus, tout au plus !...

— Tu exagères !

— Je ne crois pas. D'ailleurs, nous en avons nous-mêmes recyclé quelques-uns, souviens-toi. Tu es mieux placé que personne pour savoir que nous avons pu remettre au boulot quelques braves bonshommes de chez nous qui s'étaient un peu écartés du droit chemin de la discipline au mauvais moment. Dans les années soixante. Moi, je l'ai fait, en tout cas.

— Normal, non ?

— J'en connais même... et toi aussi, monsieur le ministre... qui ont commandé des gardes présidentielles, en Afrique.

— Eh, arrête un peu, avec tes foccarderies ! Ça n'est plus du tout à la mode.

— Tu n'y changeras rien. Ces gars-là, on les réinsère toujours.

— Minute, Jean-Do ! Tu me disais le contraire, l'autre jour. Et puis Donnegan s'était reconverti dans la finance. Pas comme porte-flingues.

— Oui. Mais si les deux autres clampins lui avaient servi de traîne-patins ? Tu piges le topo ?

— Je t'écoute.

— Les Fils de Deir Yassin, en les liquidant chez nous, ont fait d'une pierre deux coups. Ils ont éliminé un trio de malfaisants, mais ils nous ont aussi signifié un avertissement sans frais. Et c'est maintenant qu'on va devoir casquer.

— À qui, hein ? Moi, je ne suis pas chaud pour payer dans le vide des additions merdiques. À Bercy, ils sont de plus en plus rapiats. Le Trésor me serre la vis, même pour l'aménagement du Territoire. Et les fonds secrets, c'est précieux, par les temps qui courent.

— Oh, ne te bile pas pour tes lignes de crédit ! Il ne s'agit sûrement pas de ça. Non, pour leurs exigences, je te l'ai déjà dit, monsieur le ministre. On le saura plus vite qu'on ne le souhaite.

— Et on le saura comment ?

— Pas plus tard qu'après-demain.

— Avec toi, au moins, ça ne traîne pas.

— Eh oui, se rengorgea Sébastiani. Mon meilleur contact de Damas m'a donné rendez-vous chez lui. À mon sentiment, les vacances que les Syriens avaient offertes à Hawatmeh sont finies. On le remet en piste. Eh oui, retour au trottoir, mon petit Nayef !

Un long soupir s'échappa des lèvres du ministre :

— Tu sauras quoi, à ton avis ?

— Qui est derrière tout ça. Et ça ne peut être qu'eux, ou les Iraniens. Si c'était les Irakiens, ils seraient passés par d'autres circuits.

— Putain !... Il va falloir élaborer quelque chose qui se tienne.

— Ne t'inquiète pas, monsieur le ministre. La géostratégie, c'est ma spécialité.

— Tâche seulement de ne pas te prendre les pinces dans tes combines à la manque, Jean-Do. On te guette... et on me guette... à

tous les carrefours.



Les espérances affichées par le contrôleur François trouvèrent bientôt leur justification. Ou, à tout le moins, un début de justification.

Le mercredi 2 mars, tôt dans la matinée, l'ordinateur principal de la DSPD, la très discrète Direction de la Sécurité et de la Protection de la Défense, place Saint-Thomas-d'Aquin, sortit les fiches de trois individus. Ces hommes avaient appartenu – l'un d'eux appartenait encore – à la Légion étrangère, ce qui était banal. Mais, ce qui l'était moins, tous trois étaient porteurs de scarifications en forme de scarabée sur la poitrine. On pouvait retrouver ce signe si particulier, vestige d'une sorte d'initiation rituelle, chez nombre des anciens de l'unité 141 des forces spéciales américaines, les *green berets* popularisés par John Wayne, précisait l'informatique. Les effectifs de cette unité, sous la supervision de la CIA, avaient continué, jusqu'en 1975, à opérer, en toute illégalité, contre les convois nord-vietnamiens transitant par la piste Ho Chi Minh, au Laos et au Cambodge, malgré les accords de paix de 1973. On attribuait le dessin de cette marque de reconnaissance, et sa réalisation, à un sergent d'origine navajo.

Des trois légionnaires, l'un avait été tué en 1978, à Kolwézi, lors de l'assaut contre l'aéroport, et le deuxième, adjudant blanchi sous le harnois, exerçait depuis près de deux ans des fonctions d'instructeur au centre d'entraînement à la guerre de jungle, à Régina, dans la forêt de Guyane. Le dernier, un caporal pourtant bien noté, avait déserté à Djibouti, en 1982, avec trois de ses camarades. Selon sa fiche, il s'était engagé sous le nom de Hans-Peter Limmat, sujet autrichien originaire de Landeck, dans le Tyrol. Mais il s'agissait en réalité d'un ressortissant allemand, Hans-Peter Langenbach, né à Hambourg en 1950, qui avait prétexté de la nationalité d'origine de sa mère, une New-Yorkaise de pure souche, pour aller d'abord chercher l'aventure au sein de l'US Army.

Le signalement de Langenbach – mensurations, couleur des yeux et des cheveux, et les trois cicatrices de balles – coïncidait parfaitement avec celui du mort du cap Bénat.

Ne restait plus aux enquêteurs qu'à comprendre pourquoi il avait connu le même sort que John Paul Donnegan, et que les deux morts des Hautes-Alpes, toujours anonymes à Lyon dans leurs tiroirs réfrigérés, dont le Pr Mondriat avait décidé de différer l'inhumation.



Dans l'après-midi, sans craindre de le déranger pendant sa sieste, l'inspecteur Le Bihan rappela le *Kommissar* Nowak afin de lui demander, pour la bonne règle, de chercher à s'informer aussi au sujet de Hans-Peter Langenbach.

— Je suppose que ce gaillard-là ne devait pas trop souvent se montrer par chez vous, Emil, lui dit-il. Mais si on pouvait obtenir deux ou trois petites choses sur sa famille, ses amis, son casier judiciaire...

Nowak éclata de rire :

— Liselotte est de plus en plus décidée à venir avec moi à Paris dans les prochaines semaines. Ça va vous coûter très cher, Hervé !

— Rien n'est trop beau pour les amis ! Surtout quand le voyage est payé par la République. *Auf wiederhören*. Emil.

— *Tschüss*, Hervé.



Ayant raccroché, Le Bihan s'absorba dans une méditation qui, en dépit des apparences, ne devait rien, pour une fois, à un déjeuner trop arrosé. Les yeux dans le vague, il tentait de concrétiser des souvenirs diffus qui, depuis plusieurs jours, ne cessaient de le hanter.

Il lui semblait se rappeler qu'un texte qu'il avait lu, longtemps auparavant, faisait déjà allusion au signe du scarabée. L'inspecteur croyait même en avoir vu une photo.

— Bougre de merde ! lança-t-il en fixant un tiroir avec sévérité. *The shit has hit the fan* ! Et moi, je suis là, comme un *meschugge*, à me branlotter la cervelle ! À glandouiller ! Mais, enfin, bon Dieu, qui est-ce qui nous a parlé de ça ? Un rapport ? Un article de journal ? Ça devrait tout de même me revenir à la mémoire, une connerie pareille, crénom de foutre !

« Parce que je sais bien, moi, que ça n'a rien à voir avec des terroristes arabes... ou pas arabes du tout... ce foutoir. Il faut être aussi branque que le Sébastia-chienchien à son ministre pour croire que des mecs comme Donnegan, un Irlandais grand teint qui frétillait sûrement dans les soutanes, ou Langenbach, le casseur de Viets patenté, auraient pu accepter de se mouiller avec des paroissiens véreux de cette église-là. Géostratégie à la mords-moi-le-noeud ! Je t'en foutrais, va ! Putain la mort ! Ces gens-la, c'étaient des

professionnels permanents et qualifiés de l'anticommunisme. Des tchékistophobes diplômés. Des bouffeurs de commissaire politique. Des vrais preux chevaliers de l'Occident chrétien, voyons...

Une quinte de toux interrompit la diatribe. Le Bihan l'apaisa d'une copieuse rasade de whisky, avant de reprendre, plus calme :

— Oui, ces types-là, ils voyaient partout la main du KGB. Et encore maintenant, leurs copains continuent à se faire peur avec ce qu'ils en sont venus à appeler les tripes nouées et la glotte en déroute, « la menace national-communiste russe ». V'là l'ours Micha qui sort de son hibernation ! Tous aux abris ! Les femmes et leurs bijoux d'abord ! Menace de mes roubignolles, oui ! Ils sont surtout menacés de perdre leur gagne-pain, les anti-rouges de vocation !

« Le Sébastiani, il a viré sa cuti à temps, ce malin gougnafier. C'est plus après les Cocos qu'il en a, aujourd'hui, c'est après les islamistes. Il en retourne sous tous les cailloux. C'est vrai que les Algériens lui donnent de plus en plus de grain à moudre. Je le reconnais. Mais ce n'est pas là le problème, *muerte negra de mi cojones* ! Il y a, ou il n'y a pas, des gens qui s'apprêtent à nous organiser une mégateuf. La fièvre du samedi soir. Une joyeuse fête votive à l'italienne, avec pyrotechnie musicale, et tout. *Allegretto veneziano e esplosivo* !... Une belle soirée vénérienne avec un feu d'artefesse, oui, pine de loup !... Et moi, je n'y crois pas. Pourtant...

Soudain, l'inspecteur se tut. Il griffonna quelques mots sur son bloc-notes.

— Tiens, tiens, tiens, reprit-il, les yeux au plafond, je crois que mes souvenirs me reviennent. Allons donc explorer un peu mes chères boîtes à chaussures. Il y aurait dedans... celle d'en dessous, forcément... un rapport intéressant du FBI sur le scarabée joli que ça ne m'étonnerait pas. Ah, pas du tout. D'ailleurs... oui, d'ailleurs, plus rien ne m'étonne. Réfléchissons. Langenbach choisit de se faire la malle de Djibouti. Bye, bye, la Légion. Où va-t-il ? Aux States, forcément, où personne ne cherchera des crosses à un vétéran médaillé jusqu'au trognon. Bon. Qu'est-ce qu'il y fait ? Il ne sait pas trop où atterrir. Qu'est-ce qu'il connaît ? Que dalle. Sauf la guerre et les armes. Et justement Donnegan y est, lui aussi, aux États-Unis. À tendre à la ronde sa petite sébile verte : "Pour les pauvres de l'IRA, messieurs dames."

« Ou, alors, il va se planquer Outre-Rhin, dans le beau pays natal de monsieur son papa. Où Donnegan a une tirelire. Et il a justement besoin de convoyeurs de fonds musclés, Herr Sean McCarthy. Une supposition qu'il ait recruté Langenbach pour sa petite Brink's personnelle ? Oui. Mais le mataf que Mondriat garde dans sa glacière

avec sa super sportive, qu'est-ce qu'il fabriquait, lui ?...

Le Bihan notait toujours ses gribouillages. Il murmura :

— Je voudrais bien savoir pourquoi je n'arrête pas de penser au trio de Leonberg. C'est quoi, ce trio là, hein ? Un morceau de Schumann ? Ou de Schubert ? Du Mendelssohn ? Du Brahms ? Du Beethoven... des fois que Leonberg aurait été un pote à Kreutzer ? Ou alors un ensemble de musique de chambre ? Une famille de trapézistes ? J'aurais mieux fait de poser tout à l'heure la question à Emil. C'est une encyclopédie vivante, mon *Kommissar* ! Le fils incestueux de Koechel et BWV à la fois !...

Chapitre 6

Faits-divers-Justice

Le juge Latouche instruira le dossier de la mort d'un inconnu dans le parking Montparnasse

PARIS, 21 mar (AFP) – Le juge Pierre-André Latouche, spécialisé dans les affaires de terrorisme, a été chargé du dossier d'instruction concernant la mort d'un inconnu, le 10 février dernier, dans le parking souterrain de la tour Montparnasse, apprend-on de source judiciaire.

On croit savoir, de même source, que les services de police seraient enfin parvenus à identifier cet homme. Il s'agirait d'un ancien officier de la Royal Ulster Constabulary (la police d'Irlande du nord) qui aurait été ensuite engagé comme mercenaire par les mouvements d'opposition à certains régimes africains. Depuis quelques années, il se serait reconverti dans la fourniture d'armements aux narco-trafiquants d'Amérique Latine et aux « barons » du « Triangle d'or ». Il était officiellement domicilié à Nassau (Bahamas), mais il possédait aussi une luxueuse résidence dans les environs de Bruxelles, ainsi qu'un chalet à Saint Moritz (Suisse). Son nom n'a cependant pas encore été révélé.

Au palais de justice, on rappelle que c'est le juge Latouche qui avait notamment instruit le dossier de l'attentat commis en juin 1992 contre le TGV Paris-Lyon, ainsi que plus récemment, celui du réseau d'islamistes pro-iraniens qui projetaient de s'attaquer à diverses personnalités connues pour leurs sympathies à l'égard d'Israël.

pl/jm

AFP 211442 MAR 94

Quelques-uns des meilleurs cerveaux de l'Hexagone, sélectionnés et longuement formés par l'État dans ses grandes écoles, avaient longtemps réfléchi pour déterminer quelle appellation il conviendrait de donner à la réunion tenue ce lundi 21 mars, à 9 h 30, à l'hôtel Matignon. Il la fallait aussi anodine que possible, afin de ne pas susciter des inquiétudes tout à fait inopportunes. Et cependant de

nature à justifier, aux yeux fureteurs des journalistes accrédités, un colloque imprévu du garde des Sceaux, du ministre de l'Intérieur et de leur collègue, le ministre de la Défense, dont il serait impossible de dissimuler la présence chez le Premier ministre. On espérait, par contre, en les faisant pénétrer dans les jardins par la porte plus discrète donnant sur la rue de Babylone, pouvoir cacher que quelques très hauts fonctionnaires y assisteraient également.

Les règles du jeu de la cohabitation exigeaient, d'autre part, que nul motif d'irritation ne fût donné à l'Élysée, où l'on aurait pu s'offusquer que le Président – chef des Armées, aux termes de la Constitution de 1958, et garant de l'indépendance de la Nation – soit tenu à l'écart d'une affaire qui, croyait-on, mettait en jeu la sécurité nationale.

On inventa donc, pour la circonstance, un « Comité interministériel restreint de la Sûreté intérieure et de la Prévention de la Délinquance », chargé, affirma-t-on aux représentants de la Presse familiers du chef du Gouvernement, de piloter la préparation d'un projet de loi définissant à la fois le cadre juridique nouveau de l'action des forces de l'ordre et leur renforcement dans les banlieues. On ne manqua d'ailleurs pas de rappeler que le texte en projet qui serait vraisemblablement soumis au Parlement à l'automne après la concertation de rigueur, s'inscrirait dans le droit fil des engagements solennellement pris par les partis aujourd'hui au pouvoir avant les dernières élections législatives, et confirmés par le Premier ministre lors de sa première déclaration de politique générale.

Ravie de l'aubaine, la presse ne manqua pas de réagir ainsi qu'on s'y était attendu : par quelques articles brefs indiquant une indifférence provisoire, qui masquait seulement ses préparatifs pour les joutes à venir. Quelques rédacteurs en chef, alléchés, se réjouissaient déjà des éditoriaux mordants que pareil sujet, à coup sûr, leur inspirerait.



Le Premier ministre, cela va de soi, présidait. Hiératique, tendu, plus nerveux que naguère, il imposait à tous – avec moins de suffisance, peut-être, que quelques années auparavant, et un zeste d'humilité – l'autorité de ses yeux glacés, qui démentaient l'apparente mollesse d'épicurien des ondulations de sa chevelure argentée, de ses bajoues flasques et de son menton fuyant. Ses vêtements, confectionnés à Londres chez Henry Poole, le tailleur du prince Philip et du prince Charles, masquaient une corpulence de bon vivant refoulé

que le dur exercice des responsabilités, mois après mois, faisait fondre.

Du regard, il parcourut la grande salle solennelle, surchargée de stucs et de dorures, la cheminée de marbre de Carrare qui portait deux vases énormes en biscuit de Sèvres, les copies – anciennes mais médiocres – du Richelieu de Philippe de Champaigne et du Turenne de Le Brun, la longue table couverte de drap de billard, et les chaises réalisées par les artisans du Mobilier national selon un modèle retenu par Louis XV, sur les conseils de Mme de Pompadour, pour son château de Choisy. Les assistants le fixaient, dans une attente dont l'anxiété, chez certains, n'était pas exclue.

— Messieurs, déclara-t-il de sa voix de gorge qui semblait toujours véhiculer un peu de lassitude, point ne m'est besoin de vous rappeler que la gravité du moment justifie que j'aie tenu à tous vous réunir. La tâche qui nous incombe est simple dans son énoncé. Mais j'en mesure, croyez-le bien, toutes les difficultés. Nous faisons face, me semble-t-il, à une menace terroriste majeure. Qu'elle reste imprécise, pour quelques heures encore, n'y change rien. Un émissaire très introduit au Moyen-Orient... un ami de monsieur le ministre de l'Intérieur... qui a déjà accompli des missions délicates... un émissaire, vous disais-je donc, est parti hier soir pour Damas. Il doit y rencontrer une personnalité... une personnalité arabe... palestinienne, plus précisément... de tout premier plan... qui, croyons-nous, devrait nous communiquer... mais en tant que *go-between* seulement... que l'on me pardonne cet anglicisme... qui pourrait me valoir les foudres de notre estimé ministre de la Culture. Mais...

— Dites : comme truchement, proposa tout à trac, un tantinet obséquieux, Michel Ehrmann-Langlois, le nouveau directeur de la Sécurité du Territoire, dont on ne savait pas le côté Vaugelas.

Le Premier ministre, marqué à jamais par un bref passage dans une grande société privée, entendait garder le dernier mot :

— À titre d'intermédiaire agréé, plutôt... oui, cette personnalité devrait nous donner communication des exigences de ceux qui se sont par trois fois manifestés chez nous... avec autant d'éloquence, si je puis dire.

« En attendant, notre devoir est tout tracé. Nous ne pouvons ni céder à une précipitation déplacée... inconvenante même... ni nous laisser prendre au dépourvu. Il nous faut par conséquent, d'ores et déjà, déterminer la ligne politique à laquelle nous nous conformerons désormais. Je dois être en mesure de la faire connaître... et dès 17 heures, messieurs... à monsieur le président de la République que je vais rencontrer pour notre entretien hebdomadaire. Monsieur le ministre de l'Intérieur, vous avez la parole.

Le titulaire de la place Beauvau se racla la gorge. Il passa sur son front une main curieusement potelée avant d'arborer l'un de ses sourires qui effrayaient tant :

— Je vous remercie, monsieur le Premier ministre. À mon sens, les événements nous dictent notre ordre du jour. D'abord l'évaluation de la menace. Et, ensuite, les moyens de riposte. Mon directeur de cabinet a préparé un inventaire qui...

Le ministre s'interrompt. D'énervement, Luc de Bouillet du Crossier, conseiller du chef du Gouvernement pour les questions de sécurité, ancien diplomate bien-disant mais prolix, aristocrate du Poitou crotté aux allures barbouzardes, qu'un coup de tête que nul n'expliquait avait conduit dans la préfectorale, venait de briser dans ses mains nerveuses son stylo-bille avec un bruit sec.

— De Bouillet, je vous en prie ! le tança le Premier ministre.

— Je vous demande pardon. Mais il m'apparaît que nous nous égarons. Évaluation de la menace... inventaire des moyens de riposte... mais enfin, monsieur le Premier ministre, messieurs les ministres, messieurs... s'il m'est permis de citer le maréchal Foch :

« De quoi s'agit-il ? »

— Eh, c'est bien la question, non ? chuchota le ministre de l'Intérieur à l'intention de son voisin.

— Tenons-nous-en aux faits. Rien qu'aux faits, si vous le voulez bien. Quatre assassinats abominables ont été commis sur notre territoire. Les assassins ont signé leurs crimes. Ils appartiennent, nous le savons de toute certitude, au groupe des Fils de Deir Yassin

— De toute certitude, vraiment ?

— Ah, oui, affirma de Bouillet d'un ton exalté de prêcheur de croisade. Il s'agit... il ne s'agit, tout bonnement, que de tueurs de la plus basse, de la plus vile espèce, qui se sont signalés par leurs agissements sanglants, monsieur le Premier ministre. Capables de commettre les pires attentats, les plus brutaux. Contre des personnalités de tous les bords. Et, chez nous, les cibles ne manqueraient pas !

Il marqua un temps d'arrêt pour reprendre son souffle, et continua aussitôt, pour prévenir toute interruption :

— Songez, je vous prie, qu'outre les personnes occupant actuellement des fonctions essentielles, ou de premier plan, dans l'État et dans la société civile, quelle que soit leur appartenance politique... trois mille, environ... nous avons, sauf erreur de ma part, un ancien président de la République, huit anciens Premiers ministres, et

quelque trois cents anciens ministres et secrétaires d'État ! Je n'ai pas pris la peine de procéder au décompte des anciens parlementaires... ni des dirigeants de grandes entreprises, banques, compagnies, et j'en passe.

— Quelle foule ! marmonna le ministre de l'Intérieur, plus troublé qu'il n'y paraissait par cette accumulation d'objectifs possibles.

Le chef du Gouvernement, d'une pichenette, écarta de son gilet une miette imperceptible.

— Non, il n'est plus temps d'évaluer la menace, poursuivit de Bouillet dont le débit s'accélérait. La menace, nous la connaissons à peu près. Il faut frapper. Et vite. Sans attendre les... les informations douteuses que nous rapportera peut-être... car j'ai toujours dit *peut-être*, monsieur le Premier ministre... un émissaire... un officieux sans mandat, plutôt... dont les méthodes dénuées de scrupules... et de cohérence, surtout... m'inspirent, je le déclare tout net, les plus extrêmes réserves.

— Je ne vous permets pas ! lança le ministre de l'Intérieur. Moi, je sais que je peux m'appuyer sur Sébastiani. Quant à ses méthodes, elles obtiennent des résultats. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

Le Premier ministre leva une main bénisseuse pour calmer le débat :

— Ne perdons pas notre sang-froid, messieurs. Face aux... oui, face aux... disons difficultés... que nous éprouvons, nous devons serrer les rangs et faire flèche de tout bois. Qu'entendiez-vous préconiser, de Bouillet ?

— Une action de force, monsieur le Premier ministre. Radicale. Définitive. Je propose l'élimination physique des Fils de Deir Yassin. Que nous agissions nous-mêmes, ou que nous sollicitions la coopération active d'autres états. Après tout, il ne s'agit que de trois ou quatre hommes.

— Impossible ! jeta le secrétaire général du Quai d'Orsay tout en ajustant sa pochette à la couleur suave. Songez un peu aux conséquences. Ce serait nous exposer à des conséquences incalculables. À de terribles représailles. Notre politique arabe...

— Notre politique arabe, enchaîna sèchement le ministre de la Défense qui tâchait depuis longtemps de conserver une image d'enfant terrible de la Droite modérée, est une foutaise de la plus belle eau. Un investissement à fonds perdus qui ne nous a valu, selon les époques, que des mécomptes, des rebuffades ou des humiliations.

Le ministre de l'Intérieur, vieux cacique du RPF, frémissait sous l'outrage. Il serrait tant les poings que les jointures de ses doigts en

blanchirent. Impavide, le ministre de la Défense continuait, en brandissant ses lunettes sans monture :

— Ah, passons sans hésiter tout cela par pertes et profits ! Vous vous souviendrez, monsieur le Premier-ministre, que je vous ai récemment recommandé, dans ce domaine, de nous concentrer exclusivement sur une politique maghrébine.

— Je m'en souviens, certes.

— En ce qui me concerne, j'approuve à cent pour cent la proposition de de Bouillet. Et les Armées ne manqueront pas d'y apporter leur contribution avec toutes leurs capacités. Avec tout leur enthousiasme.

Mâchoires serrées, le ministre de l'Intérieur parvint cependant à conserver un ton un peu mielleux :

— Je ne la désapprouve pas, moi-même, cette proposition. Je suis tout disposé à la faire mienne. Mais je ne la retiens qu'en dernier recours. Car le problème ne consisterait pas uniquement à liquider quelques pèlerins. Tout nous démontre que ces gens ont bénéficié d'une logistique puissante, ce qui suppose tout un réseau... ou des réseaux... de sympathisants.

Il s'interrompt un instant. Ses prunelles sombres dardaient soudain des éclairs de défi.

— Je crois bien être le seul ici, martela-t-il, à avoir appartenu à la Résistance. Je suis assez vieux pour ça... eh oui... et je sais, moi... je l'ai vécu, nom de Dieu... ce qu'est un réseau. Structuré. Ramifié. Cloisonné. Ça ne peut pas se démanteler en claquant des doigts, messieurs. En démolir un, ça ne se décrète pas plus qu'un taux de croissance.

« Hélas », pensa en un éclair le chef du Gouvernement.

— Malgré des effectifs nombreux, et l'appui des collabos, la Gestapo n'a jamais réussi à remonter toutes nos filières. À nous anéantir. Mais comment croyez-vous que nous avons pu survivre, hein ? Moi et quelques autres ? Pour le meilleur ou pour le pire, d'ailleurs.

Le ministre sourit, sachant que son allusion au chef de l'État n'était pas passée inaperçue, et que sa référence suivante allait surprendre :

— Oui, nous autres, nous avons survécu, parce que, pour citer Mao Tsé-toung...

— Aujourd'hui, on prononce Mao Ze-dong, corrigea un puriste anonyme, *mezza voce*.

— Je vous disais que, pour citer Mao, nous étions dans le peuple

comme des poissons dans l'eau. Eh bien, moi, je peux vous certifier que ces gars-là sont aussi, chez nous et chez nos voisins, comme des poissons dans l'eau. Invisibles. Furtifs. La preuve, c'est que nous ne les connaissons pas. Que nous ne les avons pas logés. Encore moins repérés. Autrement dit, si nous décidions d'abattre ces gens, ce serait une opération de longue durée, de grande envergure, qu'il nous faudrait monter... non seulement en France, mais aussi à l'étranger. Et ça ferait des vagues. Est-ce bien le moment ? C'est pourquoi je préfère...

Un huissier à chaîne qui marchait sur la pointe des pieds vint lui glisser quelques mots à l'oreille.

— Pardonnez-moi, monsieur le Premier ministre. On m'appelle sur la ligne Z. Je reviens tout de suite.

— Notre séance est suspendue pour cinq minutes, décida le chef du gouvernement, intimement soulagé de voir s'achever cette passe d'armes qui divisait ses plus proches collaborateurs. Je vais en profiter pour signer quelques paperasses.

Il sortit d'une poche intérieure un étui à cigares de lézard noir, huma un Henry Clay, en ouvrit le bout en biseau à l'aide d'un Laguiole miniature affûté comme un rasoir, et l'alluma enfin pour en tirer de longues bouffées satisfaites.



À Sciences-Po, d'abord, à l'ENA ensuite, on avait enseigné avec soin au directeur de cabinet à maîtriser sa voix. Il ne s'en exprimait pas moins avec un débit qui trahissait son trouble. La modulation-démodulation du dispositif de brouillage ne parvenait pas à cacher une vibration anormale de son timbre :

— Les cadavres de Guillestre, monsieur le ministre...

— Eh bien, Lardier ?

— On les a identifiés. Enfin, l'homme.

— Et alors ?

— Un certain Dominique Martin, monsieur le ministre. Fiché chez nous. Les armes, la drogue la traite des blanches...

— Voilà une bonne chose. Mais qu'est-ce qui vous agite autant, hein ?

— Un détail... un simple détail. Ce Martin avait une fiche bleue, martela Lardier.

— Oui ?

— Nous... nous l'avons employé, autrefois... enfin, pas nous, c'est-à-dire... mais la Piscine. Il ouvrait des coffres.

— Holà !...

— J'ai appelé immédiatement les Tourelles. On m'a certifié qu'on n'avait plus fait appel à lui depuis 83. Trop voyant... compromettant... pas sûr. Un patriotisme sujet à caution. Un goût immodéré pour l'argent gagné facilement.

« Il n'est pas le seul », songea le ministre de l'Intérieur, non sans amertume.

— Mais il avait quand même gardé des contacts utiles. Et on le considérait encore comme un réserviste mobilisable, si je puis dire, acheva Lardier.

— Bon Dieu de bois !

— On vous a sorti immédiatement un double de sa fiche et du rapport de ce Schmittler de Briançon, monsieur le ministre. Un motard est déjà en route pour Matignon.

— C'est bon. Merci, mon petit.



— Monsieur le ministre de l'Intérieur a une communication de la plus haute importance à nous faire, indiqua le chef du gouvernement à la reprise de la séance. Mon cher ministre...

— Oui. Nous connaissons maintenant l'identité du mort de Guillestre. Découvrir celle de la femme n'est plus qu'une question d'heures. De jours, tout au plus. Mais ça n'est pas rassurant. Parce que ce type... un certain Dominique Martin. J'attends des informations complémentaires... avait... bref, ce Martin nous aurait rendu quelques services. Un gangster, à ce qu'on me dit. Mais un champion de l'ouverture des coffres forts... nous aurions... le conditionnel s'impose... oui, nous aurions quelquefois eu recours à ses compétences.

Le ministre prit le temps de ricaner sans retenue.

— Heureusement que notre main droite n'ignore pas toujours ce que fait notre main gauche, ajouta-t-il. Et que la raison d'État nous autorise parfois des actes que la morale – et le code pénal – condamneraient. Mais je vous disais que je n'étais pas rassuré.

Autour de la table, quelques hommes frémirent : il fallait que la

situation soit grave pour que le titulaire de la place Beauvau admette publiquement ses craintes.

— Voici pourquoi, messieurs, reprit le ministre. Nous avons, depuis aujourd'hui, la certitude que ces trois hommes, d'une manière ou d'une autre, avaient été mêlés aux affaires du Moyen-Orient. À nous de deviner maintenant le motif de leur élimination, ainsi que le message que leurs assassins ont voulu nous transmettre.

— Certes, acquiesça le Premier ministre, ponctuant ses paroles de petits mouvements de son cigare tenu entre l'index et le majeur. Mais, si je vous suis bien, il ne nous suffit pas de nouer avec eux des relations... disons officieuses... *via* votre ami Sébastiani. Il nous incombe, à nous aussi, à notre tour, de leur adresser un message. Et un message fort. Notre devoir... oui, il s'impose à nous avec une évidence presque aveuglante. Il faut que justice, quels qu'en doivent être le prix et les conséquences, soit faite. J'attends, messieurs, vos avis.

Le Garde des sceaux, agitant une crinière argentée, à laquelle il accordait des soins d'une coquetterie ingénue, redressa sa petite stature – « Il va jacter comme un cureton », pensa le ministre de l'Intérieur qui ne l'aimait pas – pour donner plus de poids à ses paroles :

— Vous nous dites, monsieur le Premier ministre qu'il faut que justice soit faite. Je ne puis, au poste que vous avez bien voulu me confier, que vous approuver. En conséquence, j'ai l'intention, dès que je serai de retour à la Chancellerie, d'ordonner l'ouverture d'une instruction commune visant ces trois crimes. Le Parquet en chargera le juge Latouche, dont les succès, dans ce champ d'action si particulier, sont évidents pour tous.

Michel Ehrmann-Langlois, occupé à déchirer la Cellophane d'un paquet de blondes, secouait sa tête ronde et chauve d'échassier. On le savait grand expert en manœuvres et manipulations.

— La justice, monsieur le Garde, gronda-t-il, cette fois sans la moindre obséquiosité, la justice... mais, enfin, que faites-vous donc de l'efficacité ? Que ces gens soient un jour... un beau jour, certes... jugés, pourquoi pas ?

— Ah, mais j'espère bien ! martela le chef de la Chancellerie.

— Mais je me soucie d'abord, moi, que nous les empêchions de nuire, siffla Ehrmann-Langlois. Que nous les réduisions à l'impuissance. Je veux les piéger. Les tenir. Et s'ils venaient, par malheur, à décéder avant d'être remis, aux fins de jugement, à la magistrature... eh bien, où serait donc le mal, messieurs ?

— Vous avez un plan ?

— Je préfère toujours pêcher en eau trouble, monsieur le Garde. À la dynamite, au besoin. Par pure déformation professionnelle, sans doute...

Autour de la table, on toussota. Le Premier ministre esquissa une ébauche de sourire las :

— Mais encore ?

— Eh bien, comme l'a suggéré monsieur le garde des Sceaux, mettons en piste le juge Latouche. Mais sur un dossier seulement : celui du parking de la tour Montparnasse. Cela démontrera à qui de droit que nous prenons les choses très au sérieux.

— Cela suffira-t-il ?

— Non. Mais veillons à leur donner l'impression que nous ignorons qui nous avons en face de nous. Poussons-les à la faute. Mettons à profit leur certitude d'impunité. Et attendons leur premier faux pas. À ce moment-là, crac !... Nous les tiendrons par les... enfin, je veux dire que nous les tiendrons, monsieur le Premier ministre.

Élu d'un département très rural, le garde des Sceaux exerçait, ou prétendait exercer encore, la profession d'exploitant agricole. Mais, depuis sa nomination place Vendôme, il se sentait tenu d'afficher une vocation tardive de juriste :

— Techniquement, sur le seul plan du Droit, cela me paraît très difficile. Il est évident que ces trois affaires ne sauraient être disjointes. Le juge Latouche doit donc instruire les trois dossiers.

— Oh, il n'y a pas urgence, fit valoir en souriant doucement le patron de la DGSE, le général Serrien, jusque-là silencieux.

Susceptible de s'adonner, jusqu'à l'aveuglement parfois, à des fureurs jupitériennes, Serrien parvenait, le plus souvent, à demeurer calme grâce à un humour grinçant, qui désarmait – et qui lui redonnait son aplomb.

Certains lui trouvaient le masque d'un empereur romain, d'autres le faciès d'un boucher enrichi. Amateur de paradoxes, il affichait volontiers une élégance raffinée – costumes coupés à Milan dans les plus fines flanelles anglaises par un habilleur très exclusif, chemises à fines rayures en popeline de soie de chez Charvet, chaussures de bottier taillées dans des cuirs de luxe –, qui soulignait d'autant mieux un torse de déménageur, en armoire à glace, dont il était fier. Il prétendait que le français avait plongé dans la décadence après Vauvenargues, quitte à déclarer « J'ai plus rien à me foutre sur le cul », lorsqu'il lui fallait renouveler sa garde-robe. Il recourait chaque semaine à une manucure de chez Jacques Dessange, mais ne se souciait guère de discipliner une tignasse poivre et sel hirsute.

Célibataire endurci, coureur impénitent de tous les jupons possibles, il se montrait le meilleur et le plus aimant des pères pour les deux enfants de sa sœur, dont il était le tuteur.

À l'aise dans les milieux les plus disparates, plein d'entregent, analyste à la subtilité légendaire des péripéties de la vie internationale, jamais à court de stratagèmes, chausse-trapes et traquenards, Serrien pouvait passer, d'un instant à l'autre et sans préavis, du registre de la conférence mondaine à celui de l'abolement de chien de quartier. Chaque après-midi, il se faisait servir par sa secrétaire, en grande cérémonie, une tasse d'un Lapsang Souchong sélectionné pour lui par le meilleur *tea-taster* de *Fortnum & Mason*, sans pour autant craindre de trinquer sur le zinc, un canon d'un Côtes-du-Rhône plus bleu que rouge, de provenance incertaine, à la main, avec les habitués du bistrot du coin. Mélomane averti, bon pianiste, passionné de Monteverdi et de Gesualdo, il tentait en vain de dissimuler de son mieux un penchant invouable pour l'accordéon musette et le tango, ainsi qu'une tendresse certaine – et surprenante chez un homme dont la génération avait surtout cultivé Sidney Bechet et Gilbert Bécaud – pour le répertoire de Sylvie Vartan, de Sheila et de Françoise Hardy. Au poignet fin et nerveux que lui avaient légué cinq siècles d'ancêtres bretteurs et cavaliers, il exhibait une grosse gourmette d'or qui n'eût pas déparé le bras velu d'un marchand de bestiaux. Pour la DGSE, il réclamait et parvenait à obtenir toujours plus de satellites d'observation et d'ordinateurs, toujours plus d'électronique, et se refusait pourtant à l'usage du téléphone portatif.

Dans son action comme dans sa réflexion, Serrien savait mêler le réalisme le plus terre à terre et l'orgueil fou d'un demiurge, la trivialité et un souci un peu puéril du qu'en-dira-t-on. Aussi, bien que parfaitement impie, il proclamait son attachement à la tradition préconciliaire et ne manquait pas d'assister chaque dimanche à la grand'messe de Saint-Honoré-d'Eylau « parce que cela se fait ». Apparemment tout d'une pièce et soldat jusqu'au bout des ongles, ce dont attestaient ses états de service et ses nombreuses décorations, il répugnait à se mettre en uniforme : il se jugeait mal fagoté ainsi vêtu, et préférait aller, selon un anglicisme qu'il affectionnait, « en mufti ». Par-dessus tout, il excellait à tirer les ficelles en coulisse – et il adorait cela.

— Voyons, ajouta-t-il, bénin, en allumant une longue cigarette ovale de tabac turc au parfum douceâtre, un magistrat instructeur a déjà été nommé pour l'affaire de Guillore. Une madame Laszlo, si ma mémoire est bonne.

— Exact.

— Pour l'instant, que cette dame poursuive sa tâche. Cela ne mange pas de pain. Quant au crime du cap Bénat, sauf erreur de ma part, il ne fait toujours pas l'objet d'une information judiciaire... par suite, sans doute, d'une négligence du ministère public... Que je ne m'explique pas, je l'avoue, monsieur le garde des Sceaux.

La botte avait porté. Le Premier ministre se massa les joues, pensif. Le ministre de l'Intérieur cacha de sa main sa bouche soudain souriante.

— Mais continuons donc comme cela, reprit le chef de l'espionnage français, d'un ton badin. Il sera toujours temps de faire intervenir notre juge Latouche sur les trois dossiers. En lui conseillant vivement de ne pas trop insister. Pour une fois, j'approuve mon collègue de la DST.

Ehrmann-Langlois réprima un sursaut. Serrien affecta de toussoter pour se donner un peu de temps avant de reprendre :

— Car si ce Dominique Martin avait bien travaillé pour la maison que je dirige... travaillé à titre occasionnel, très certainement... et ce dont je ne suis pas encore en mesure de vous apporter la moindre confirmation... ah, imaginez un peu le scandale ! Il y a du linge sale qu'il est préférable de ne pas laver sur la place publique. Souvenons-nous tous de la malheureuse affaire Ben Barka !

Un frisson parcourut l'assistance.

— Que Dieu nous en préserve, murmura le Garde des sceaux.

— Freine, Hélène ! gouailla le ministre de l'Intérieur. Et gare à tes fesses, Agnès !

— Je vous en prie ! grinça le Premier ministre, lèvres pincées. Pas vous, mon cher. Et pas ici.

— Oh, pardon.

Seuls ceux qui le fréquentaient depuis longtemps pouvaient déceler chez le chef du gouvernement un goût profond pour la stratégie et la tactique, découvertes à Saumur, durant sa formation d'Élève Officier de Réserve – ennemi juré des sigles, par volonté de purisme, il ne manquait jamais, non sans une certaine gourmandise, de développer l'articulation de toutes les syllabes de ce grade temporaire qui ne lui avait laissé que de bons souvenirs – de l'Arme blindée Cavalerie.

— Je résume notre débat, trancha-t-il. Aucun des points de vue qui m'ont été soumis ce matin ne me semblent contradictoires. Donc, en conséquence, je prends les décisions suivantes. Sébastiani continuera sa mission. Autant afin de recueillir, si possible, des éléments utiles, que pour que qui de droit, si j'ose dire, sache que nous ne nous

refuserions pas à entrer dans une éventuelle négociation... enfin, à ouvrir un dialogue, plus exactement. Cela, messieurs, s'appelle de la *déception*.

« Dans les meilleurs délais, monsieur le ministre de la Défense et monsieur le ministre de l'Intérieur s'attacheront à faire préparer par leurs grands subordonnés un plan d'opérations contre les Fils de Deir Yassin, leurs bases, leurs complices et leurs commanditaires. Il faut chercher ces assassins et les éliminer, sans pitié !

« J'aurai pour cela, je n'en doute pas, l'aval de l'Élysée.

« Vous, monsieur le garde des Sceaux, vous ferez diligence pour que le juge Latouche... ce n'est pas un de ces *petits juges*, un de ces juges rouges qui ne font que trop parler d'eux, j'espère ? Qui ne nous donnera pas de la tablature ?

— Latouche est un élément remarquable. L'un des meilleurs de sa génération, affirma le garde.

— C'est un jeune con. Mais il a du talent, confirma, à sa manière, le ministre de l'Intérieur.

— Monsieur le garde des Sceaux, répéta le Premier ministre, vous ferez diligence pour que le juge Latouche, donc, soit désigné, dès la fin de cette matinée, comme magistrat instructeur, mais seulement sur l'affaire de la tour Montparnasse, et qu'il reçoive des instructions sans équivoque.

« Pour les deux autres affaires, nous attendrons de voir comment le vent tourne.

« Enfin, vous, de Bouillet, vous présenterez à mon approbation, à midi précise... j'aurai cinq minutes de battement à vous consacrer, pas une de plus... un schéma des informations qui seront communiquées à la Presse... à titre officieux, j'entends, et par des voies sûres, peu avant ou, mieux, un peu après 14 heures. Car je souhaite... vous me comprendrez tous... que certain quotidien du soir ne puisse en faire état dès cet après-midi. Le Seigneur seul sait déjà ce qu'ils pourront bien nous sortir demain ! Des objections ?

Satisfait que le chef du gouvernement, sans vouloir le dire explicitement, se soit rallié à ses vues le général de corps d'armée Serrien (Clément, Luc, Marie, Joseph, Elme, Théogène) astiquait du bout d'un majeur distraît sa chevalière gravée aux armes des comtes de Serrien-Jussé de Doinneville de la Bouxerette – son titre et son nom véritables auxquels, à la demande instante et réitérée de la comtesse douairière, sa grand-mère, née Iseult-Marie Créval de Péquigneux, il avait renoncé, par souci de simplicité et de sécurité, le jour où, fringant lieutenant inscrit au tableau d'avancement, il avait été appelé

à rejoindre les services spéciaux. Son père, le comte Aymar, seulement préoccupé, et depuis bien des années, par l'étude comparée des charmes des petits sujets du corps de ballet du Théâtre national de l'Opéra, n'avait pas daigné manifester plus d'intérêt pour la nouvelle affectation de son fils aîné que pour les événements de mai 1968. Aussi effacée qu'à l'accoutumée, sa mère, une très sainte femme confite en dévotion, s'était tue.

Serrien, pour l'heure, songeait avec angoisse qu'il avait fait une tache de café au lait sur le revers de son veston en buvant maladroitement au gobelet du thermos de sa voiture. Ce qui lui vaudrait les cinglantes remontrances de Véra Georg, sa gouvernante alsacienne, qu'il chérissait autant qu'il la redoutait. Et à laquelle, pour les matières domestiques, il avait obéir « sans hésitation ni murmure ».

Pour sa part, Ehrmann-Langlois s'efforçait de comprendre pourquoi Serrien, d'habitude tant empressé à le contredire, avait si ostensiblement tenu à l'appuyer.



À 13 heures, Pierre-André Latouche sortit du cabinet du procureur général. Sous ses cheveux châains toujours ébouriffés, un rictus amer tordait son visage bronzé – il rentrait à peine des sports d'hiver – que barrait une grosse moustache assez mal taillée, perpétuellement jaunie par la fumée des cigares ou des cigarillos. Il ressentait tous les tourments d'une colère violente.

Pour tenter d'apaiser ses nerfs, il décida d'aller déjeuner au Quartier latin. En remontant le boulevard Saint-Michel, sous un ciel d'un gris de plomb, suivi comme son ombre par l'inspecteur chargé de sa protection, il revivait ses hivers d'étudiant pauvre et timide, auquel toutes les beautés jeunes et fraîches qui arpentaient le Boul' Mich' paraissaient à jamais inaccessibles, comme autant de déesses lointaines. Les choses avaient bien changé : ses succès féminins ne se comptaient plus, tant il est vrai que, sur certaines femmes, le pouvoir redoutable autant que mystérieux d'un magistrat instructeur exerce une fascination glauque qui vaut bien tous les charmes de la Terre.

Enfin attablé devant une choucroute, dans une brasserie de la rue des Écoles, aux banquettes usées par les ans, mais dont il aimait l'ambiance, il donna libre cours à une fureur muette. Son garde du corps, un jeune policier dégingandé dont le regard aigu démentait la dégaine trompeuse de faux distrait, buvait au comptoir un demi de

bière sans alcool en mâchonnant avec placidité un sandwich au saucisson à l'ail.

« Il en a de bonnes, le Garde, songeait Latouche. Qu'est-ce que c'est que cette viande creuse qu'il me refile ? "À la demande expresse du Premier ministre, qui vous apprécie beaucoup", m'a prétendu ce vieux con de procureur. Me concentrer sur l'affaire de la tour Montparnasse, alors qu'il est évident que celle de Guillement et celle du cap Bénat font partie de la même série. On rigole, ou on fait une petite belote ? Et cette consigne à la tords-moi-le-zigouigou : "faire du bruit sans faire de vagues", ça veut dire quoi, hein ?

« Et j'ai gardé le meilleur pour la fin... "Surtout ne pas m'étonner de ce que je pourrai lire dans la presse". Je n'ai jamais rien entendu d'aussi ridicule. La vérité, c'est que l'enquête piétine. On ne sait pas grand-chose, mais on s'est bourré le mou, on y croit fermement, et on veut intoxiquer l'opinion publique. Intoxiquer !... Des enfants, oui !... Alors qu'ils se sont intoxiqués eux-mêmes ! Je pourrais les faire tomber pour usage et abus de connerie, ça oui ! Écrire un beau livre choc : « *Ces toxiques qui nous gouvernent* » ! Ah, les bourriques ! On va mentir dans tous les sens, on va faire semblant de violer en douce le secret de l'instruction. Comme ça, si ça tourne au vinaigre, on pourra, bien à l'aise, me taper sur les doigts. On glissera à la presse que j'ai été l'objet d'une réprimande, d'un blâme. Et, au besoin, on me mutera... tiens, où ça ? À Mende, peut-être, ou alors à Charleville-Mézières. En exil. Digne ou Sens me plairaient davantage »...

Les voisins du juge Latouche, s'ils l'avaient observé, auraient cependant pu remarquer que ces noires pensées ne lui avaient pas coupé l'appétit, car il vidait son assiette comme un enragé. Lâchant son couteau entre deux bouchées, il frottait, d'un mouvement circulaire, le bout de l'index droit contre la pulpe du pouce de la même main, signe chez lui d'une grande fureur, ou d'un irrépressible énervement. Le magistrat, l'œil fixé sur sa choucroute, n'en persistait pas moins à vitupérer mentalement, en termes injurieux, ceux qui présidaient aux destinées de la France :

« Mais tous tant qu'ils sont, ces pignoufs... le bouffi, la crapule, le cul-béni et le cornichon... ah, ils ne m'ont pas bien regardé. Je vais leur tortiller un coup du Saint-Esprit de ma façon. Ils ont voulu me fourrer à sec, avec une poignée de sable. Eh bien, je ne suis pas chien, et je vais les faire jouir, moi ! Ils reluiront comme des bêtes ! Un panard d'enfer ! Les doigts de pied en éventail ! À mordre l'édredon ! À en baver par les oreilles ! Ils vont voir. Pas plus tard que dans une demi-heure, je vais téléphoner à la petite Bénédicte Laszlo, pour prendre de ses nouvelles. Il s'est cru mariolle, mon curailon de garde. Mais il ne sait pas que je l'ai eue comme étudiante, cette nénette,

quand j'étais maître de conférences à Bordeaux. On va se lancer tout de suite, elle et moi, dans de la coordination judiciaire sauvage.

« Et puis cet enfoiré de proc' ne s'est pas rendu compte qu'il m'a vendu un tuyau de première bourre. La crapule, à l'en croire, suit cette histoire en personne. En personne, ça signifie son cabinet et les "affaires réservées". Donc, compte tenu des évidentes répercussions internationales, ce brave inspecteur Le Bihan y est mêlé... à condition que l'alcool ne lui ait pas encore rongé, jusqu'à l'os, le foie et les lobes cérébraux. Je lui proposerai de venir boire un verre chez moi, ce soir, en ami. Les petits godets font les grands copains. En ce qui le concerne, je sais cela depuis que nous avons essayé, lui et moi, de nous dépêtrer de nos embrouilles avec les pro-iraniens »...



À la même heure, le premier substitut du procureur que Pierre-André Latouche venait, *in petto*, d'insulter aussi méchamment, partageait son repas avec deux journalistes, deux ténors de la Presse du palais de Justice, qu'il avait invités à l'improviste.

— Tiens, messieurs, qu'est-ce que vous faites là ? leur avait-il demandé en souriant dans le couloir de son cabinet. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes pas vus tranquillement. Je vais casser la croûte à la bonne franquette, en face. Vous m'accompagnez ?

Le substitut s'était abstenu de leur dire qu'il venait de passer une demi-heure avec son patron, à dépouiller les consignes, signées de Bouillet du Crossier, qu'un motocycliste de la garde républicaine sirène hurlante, avait apportées de l'hôtel Matignon. Tous deux s'étaient imprégnés de leur contenu.

— Je n'aime pas cela, avait soupiré le procureur général. Si je ne savais pas qu'il s'agit de l'intérêt de la Nation... enfin, mon cher, faute de pouvoir m'y coller moi-même, c'est vous que j'envoie au charbon pour reprendre l'expression des vieux apaches de ma jeunesse. Opération en trois temps. D'abord, vous coincez nos deux oiseaux, Reysinard et ce Sitet-Nouvel... ils ne refuseront jamais un repas à l'œil... ils s'arrangeront même, vous le verrez, pour le mettre sur leur note de frais... et vous leur vendez le bébé tout de suite. Le nourrisson est un peu vérolé, je vous l'accorde, mais il fera certainement son petit effet. Tels que je les connais, ces deux-là, ils vont prendre le galop de charge.

— Certainement, oui, monsieur le procureur.

— Mais, pour donner une once de vraisemblance à votre conte de

fées, vous leur demanderez... non, vous exigerez... de ne rien publier avant 14 h 30. Ensuite, silence radio jusqu'à 16 heures. Leurs confrères, alléchés, vont se précipiter. Attendez un peu, et lâchez-leur enfin le morceau. Tout sec, sans fioritures. Enfin, dernière étape, vous accepterez de recevoir nos pièces de résistance, si j'ose m'exprimer ainsi. Les deux fouineurs en chef, Blanier et Potard. Une belle paire... là, allez y à fond. Enjolivez tant qu'il vous plaira. Ne mégotez pas sur les détails. Brodez, mon cher, brodez ! N'oubliez pas, surtout, qu'il y a un peu de vrai dans ce que vous direz.

Charles Reysinard et Pierre Sitet-Nouvel – qui eussent pu, par leur physique, tenir sans peine les emplois immortels de Doublepatte et de Patachon – négligeaient donc, l'un son entrecôte à la moelle, l'autre son bœuf bourguignon, pour noter d'une main fiévreuse, sur leurs petits carnets, les fables concoctées à Matignon que le substitut, très en verve, leur débitait avec un entrain forcé :

— Pour la première fois, nous avons mis à jour, chez nous, un exemple de la collusion entre certains terroristes internationaux et les grands trafiquants de drogue. Nous la subodorions de longue date, naturellement. Et nous n'ignorions pas que certains gros bonnets, se sentant menacés, ont adopté une approche nouvelle : financer... ils le peuvent, vous l'imaginez... des groupes qui pratiquent le terrorisme, en échange d'une protection de leur vilain négoce. Du racket à l'envers, en quelque sorte. L'homme du parking Montparnasse, nous en avons la preuve, était de ceux-là.

Entre Reysinard, persuadé d'incarner les vraies valeurs de la Gauche, et Sitet-Nouvel, franchement de Droite et patriotard, fonctionnait une entente parfaite. Ils avaient depuis bien longtemps rodé leur duo.

— C'était qui ? interrogea Sitet-Nouvel.

— Je ne puis pas encore vous le révéler. Disons qu'il s'agissait d'un mercenaire, dont le nom avait été prononcé à plusieurs reprises dans des affaires similaires. Nous ne savons pas encore, je vous l'avoue, pourquoi il a été abattu. Cet individu, en tout cas, après une carrière de soldat perdu, s'était reconverti dans la drogue.

— Dans la drogue ? répéta Pierre Sitet-Nouvel.

— Oui. On nous avait signalé son passage à Bangkok, à Rangoon, à Guayaquil, à Medellin, et en Floride, bien entendu. On le voyait souvent à Miami. Fournitures d'armes aux trafiquants, formation de leur personnel à diverses techniques militaires. Dans le cadre des échanges auxquels je faisais allusion, il pourvoyait aussi en armements des groupes du Moyen-Orient, et d'ailleurs. En Europe, même... l'enquête ne fait que commencer.

— Et on s'oriente dans quelle direction ? s'enquit Charles Reysinard.

— Tout à fait entre nous... ne me citez pas... nous cherchons, à la fois, du côté de l'IRA et de celui de l'ETA. Ce type...

— Vous ne pouvez vraiment pas nous donner son identité ?

— C'est encore trop tôt, messieurs. Bien trop tôt. Pour des motifs que vous comprenez certainement. Mais je puis, cependant, vous dire que le juge Latouche a été autorisé... officiellement... à vous en révéler davantage dès qu'il estimera que son instruction a assez progressé. Voyez-vous, il nous semble que, dans cette histoire, nous devons susciter la coopération du public, et que...

— Avec appel à témoins, et tout ? coupa Sitet-Nouvel.

— À ce stade, nous ne l'envisageons pas. Mais si Latouche considère que c'est utile, je crois pouvoir affirmer que ni le garde des Sceaux, ni le ministre de l'Intérieur n'y verront d'objection. Mais attention, ça, c'est tout à fait *off the record*, messieurs. Pas question d'en parler. Ce serait prématuré.

— Et à l'étranger ? insista Reysinard.

— Je ne peux rien vous dire. Soyez patients. Mais il est évident que le juge Latouche, comme n'importe quel magistrat instructeur, dispose de tous pouvoirs pour délivrer des commissions rogatoires internationales. La Chancellerie, je vous l'assure, le soutiendra sans défaillance.

Reysinard et Sitet-Nouvel, sans trop se soucier des règles de la politesse, s'éclipsèrent aussi vite qu'ils le purent, renonçant même à boire une tasse de café.

— Ça, Coco, c'est du tout bon, affirma Charles Reysinard.

— Tu l'as dit, mon pote, jubila Pierre Sitet-Nouvel.

— Du goûteux et du bandant, même.

— Mais j'en connais un qui va bientôt porter un drôle de chapeau.

— Et pas un chapeau de gendarme !

— Il se retrouvera vite fait sur la touche !

— C'est la dure loi du sport !

Tous deux éclatèrent de rire.



Le soir, après le dîner, ayant troqué son costume gris pour un pantalon de velours et un pull de marin boutonné sur l'épaule, Pierre-André Latouche, comme il l'avait prévu, reçut Hervé Le Bihan dans son appartement de la rue de Villersexel, dans le 7^e arrondissement, au salon austère, mais luxueux – il avait consacré des années et de fortes sommes à en réunir le mobilier exclusivement Louis XIV, sauf un canapé Hepplewhite enlevé de haute lutte à la barbe de deux antiquaires lors de la vente, à Swansea, de la succession de lady Ffieldclory, et s'enorgueillissait, à juste titre, de la sanguine de Poussin accrochée sur l'un des murs.

Pourtant porté à un certain intellectualisme – une pièce entière était réservée aux livres et aux revues, qui n'en débordaient pas moins des rayonnages bourrés à refus, et à une discothèque composée avec un goût éclectique mais très sûr –, le juge avait appris à apprécier le policier, fruste au premier abord, mais capable, entre deux crises d'éthylisme et deux poussées de dépression, de faire preuve d'une étonnante lucidité et d'un détachement qui le rafraîchissait. Outre l'intelligence, l'inspecteur goûtait chez le magistrat – qui, petit et fluët, et fort myope, paraissait fragile lorsqu'on le rencontrait pour la première fois – la ténacité, et une indépendance véritable vis à vis de sa hiérarchie. Parfois, Le Bihan se demandait si le juge n'était pas guetté par la tentation dont Malraux avait défini l'étiologie : « Tout homme actif et pessimiste à la fois est, ou sera, fasciste. » Il l'en croyait préservé seulement par le sens du ridicule.

« C'est un teigneux », disait le policier en guise de compliment.

Latouche avait disposé sur un guéridon une bouteille de Johnny Walker, un seau de glaçons et deux verres. Les deux hommes commencèrent par boire en silence, l'un à grands traits, l'autre plus lentement

— Alors, Le Bihan, lança enfin le juge, qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? Un beau foutoir, hein ?

L'inspecteur, pour une fois guindé, hésita un peu

— Oui. Mais le foutoir n'est pas où vous le croyez. Je m'explique. Le ministre de l'Intérieur s'est paniqué. Sébastiani lui a monté le bourrichon. Et il a réussi à affoler le Premier ministre. Mais, pour ce que j'en sais, il ne s'agit de rien de tout ça.

— Que voulez-vous dire, inspecteur ?

— À ma connaissance, c'est assez simple. Trois types... et une nana. Mais je ne vois toujours pas ce qu'elle faisait dans cet embrouillamini, celle-là... quatre personnes donc ont été flinguées. Qu'on leur ait coupé les paluches et qu'on les ait cramés... enfin, trois

sur quatre... c'est seulement la cerise sur le gâteau. Du camouflage.

— Vous allez vite en besogne.

— Je ne crois pas, monsieur le juge. Je continue. Bien gentiment, les assassins signent. Des douilles de 11.43 dans du papier d'aluminium. Tout le monde marche dans la combine : « Au secours ! Au meurtre ! Les Fils de Deir Yassin reviennent ! » Terreur générale. Panique et pompe à bras !

— J'en ai l'impression, moi aussi.

— Mais personne... je vous parle là des hautes sphères... ne paraît se souvenir que les Fils de Deir Yassin ont cessé toute activité il y a plus de dix ans. Ni qu'aucun service de police étranger... même pas les Israéliens, qui sont pourtant prompts à crier : « Au loup ! »... n'a sonné le tocsin à leur sujet. Voudriez-vous mon avis, monsieur le juge ?

— C'est bien pour cela que je vous ai fait venir ici, Le Bihan.

— Eh bien, moi, je crois que les Fils de Deir Yassin... les survivants du groupe, je veux dire... ont abandonné leur petit commerce lucratif depuis bien longtemps. Ça ne les amusait plus. Et on n'avait plus besoin d'eux. J'ai repris les dossiers. C'était une bande vraiment très intéressante, ces gars-là. Des tueurs à gages idéologiques, en quelque sorte.

— Idéologiques ?

— Oui. Exclusivement concentrés sur des objectifs politiquement très ciblés, si je puis dire. Manipulés ou pas, ils ne se sont jamais attaqués qu'à des Libanais. Et presque toujours sur le territoire même du Liban. Une fois seulement à Chypre, sur l'aéroport de Nicosie.

— C'est un fait établi, Le Bihan ?

— Absolument. Pourquoi donc, après être demeurés si longtemps en sommeil, décideraient-ils brusquement de ressortir leurs pétouilles de derrière les fagots et de reprendre le sentier de la guerre pour s'offrir le luxe de venir abattre... et chez nous, en plus... une amazone...

Un haut-le-corps secoua Latouche, interloqué :

— Une amazone ?

— Pardon, monsieur le juge. Je voulais dire une hyper-musclée. Oui, quelles raisons auraient-ils eues pour s'amuser à la descendre... et sur notre territoire, pas au Moyen-Orient... en compagnie d'un Français, d'un Irlandais et d'un Allemand ?

— Vu sous cet angle...

— Trois types... et une nana... au passé chargé comme un mur de chiottes, d'accord. Avec des casiers longs comme le bras d'un orang-

outang, toujours d'accord. Mais quand même... non, monsieur le juge, à mon avis, cette signature des Fils de Deir Yassin, c'est du faux en écritures flagrant. Une forgerie. De la contrefaçon.

— Des usurpateurs, en quelque sorte ?

— Exactement, monsieur le juge. Des usurpateurs.

— Admettons, Le Bihan. Mais, alors, je vous pose deux questions. Un, pourquoi descendre ces trois rombières là, en particulier, et la greluche par-dessus le marché, en prenant la peine de nous signaler clairement que tout ça est bien relié ? Et, deux, pourquoi vouloir, du même mouvement, nous lancer sur une piste plus ou moins moyen-orientale ?

— Le jour où je pourrai répondre à vos questions vous n'aurez plus qu'à décider des inculpations... pardon : des mises en examen... monsieur le juge. Mais, en attendant, je vais tout de même vous refiler deux de mes petites intuitions personnelles.

— Allons-y pour vos intuitions.

— Oh, vous en ferez ce que vous voudrez.

— Je vous écoute.

Pour ponctuer sa pensée, l'inspecteur agitait sa pipe froide, tenue par l'embouchure du tuyau, comme s'il battait la mesure :

— D'abord, nos assassins sont des gens très au courant. La signature des Fils de Deir Yassin, on ne l'a pas proclamée sur les toits. Autrement dit, à un moment quelconque, à la fin des années 70 et au début des années 80, nos tueurs ont été en contact avec un service officiel. Et c'est là qu'ils ont appris le truc des douilles.

— Admettons.

— Et, ensuite, je suis persuadé que tout ça relève du règlement de comptes. Mais entre des gens qui ne nous sont pas tout à fait étrangers. Qu'on retrouverait dans nos archives, si on fouillait bien.

— Je ne vous suis plus, Le Bihan. S'il ne s'agit pas des Fils de Deir Yassin, il s'agit en tout cas de rombières qui ont fricoté dans le terrorisme international. Leur connaissance de cette signature le prouve.

— Tout ça, c'est vrai, monsieur le juge. Mais ça ne nous indique pas de quel côté de la barrière ils se rangeaient, nos tranche-battoirs.

— Expliquez.

— Eh bien, c'étaient des terroristes, ou des contre-terroristes ?

Latouche insistait :

— Je persiste à ne pas piger.

— Comprenez-vous, monsieur le juge, je suis persuadé que le coup des douilles, si ça n'est pas une diversion, c'est un vrai message, mais que personne n'a encore su le décoder. Ni voulu, peut-être.

— Voilà une accusation grave. Qu'est-ce que vous avez pour l'étayer ?

— Rien de concret. Mais je constate que la DST et la DGSE ne mettent aucun empressement à agir. D'après ce que m'a dit le directeur de cabinet... ce Lardier... quel con, celui-là !... leurs patrons respectifs ont traîné des pieds, à la réunion de ce matin. Surtout le général Serrien. Comme s'ils jouaient leur partie avec des dés bien pipés.

— Allons, Le Bihan ! Vous plaisantez, j'espère !

— Non, croyez-moi, non. Je vais vous parler franchement.

— Je n'en attends pas moins de vous.

— J'ai la conviction qu'ils n'ont pas très envie de reconnaître que le Martin, le Donnegan et le Langenbach avaient plus ou moins émarginé chez nous. Et que ceux qui les ont zigouillés aussi. La fiche bleue de ce Martin... elle démontre seulement qu'il avait été utilisé par la DGSE, ou par le SDECE avant elle.

— Ça, Le Bihan, je le sais.

— Mais qui nous dit que c'était bien un spécialiste des coffiots ? Qu'il n'était pas faussaire, ou maquilleur de bagnoles ? Ou poinçonneur ?

— Poinçonneur ?

— Tueur à gages... ou avec solde, si vous préférez.

— Il est vrai que...

— Ces officines-là, j'en suis sûr, vous les connaissez aussi bien que moi, monsieur le juge.

— Hélas, oui.

— On ne laisse tomber personne, on fait sa petite justice entre soi... une justice assez expéditive, quelquefois, avec de sacrées bavures... mais museau moustache : pas un mot à la reine mère, le duc sait tout !

Le magistrat se sentait tenu de jouer les avocats du diable :

— Enfin, voyons ! Vous ne ferez pas croire que ces deux honorables maisons sont en train de monter un bateau au ministre de l'intérieur.

— Ce ne serait pas la première fois.

— C'est vrai, Le Bihan. Mais pas à celui-là. Il a trop longtemps agi en coulisses pour marcher dans un turbin. C'est un mauvais fer qui a du vice, comme l'on dit chez nos clients de certains milieux.

— Justement, monsieur le juge. Ça lui a faussé le jugement. Il ne voit même plus ce qu'on lui flanque sous les narines. À l'instant, je vous parlais d'un message. Moi, je crois l'avoir décrypté.

— Vous êtes plus fort que moi, inspecteur.

— Non, non. Ça n'a rien à voir avec moi. J'ai compris seulement que ces gusses nous disent, en toutes lettres : « Foutez-nous la paix. Nous sommes de la maison. »

— Le Bihan, vous n'avez aucune preuve.

— Non. Mais les présomptions, ça compte aussi.

— Moi, vous savez, l'intime conviction...

— Schmittler, le jeune pandore de Briançon, a compris tout de suite. Les tueurs ont bénéficié de belles complicités et d'une sacrée logistique d'appui.

— Admettons.

— Et, malgré tout, ni les RG, ni la DST... pas plus que les gendarmes, d'ailleurs, n'ont eu l'œil attiré par quoi que ce soit d'anormal. La DGSE n'a pas tiré le signal d'alarme.

— Cela ne veut rien dire.

— Oh, si, monsieur le juge. Ça veut dire que le réseau de soutien, si réseau il y a, se compose de braves gens, bien de chez nous, bons citoyens, et bons pères de famille, qui ne se font pas remarquer. Décorés, si ça se trouve.

— Allons !

Le policier eut le sentiment de porter l'estocade :

— Tenez, rien qu'un exemple. Schmittler est maintenant sûr, à quatre-vingt quinze pour cent, qu'il a repéré la maison qui a servi de relais pour le meurtre de Martin et de sa gisquette.

— Je ne le savais pas encore, grinça Latouche, dépité. On aurait pu me tenir au courant.

— Il n'a pas achevé ses vérifications, monsieur le juge. Mais ne vous inquiétez pas. Schmittler est franc du collier. Il ne vous fera pas de la rétention d'informations.

— J'espère bien !

— Bref, c'est un chalet luxueux, dans les hauts de Briançon, près de la citadelle... deux appartements... vous connaissez sûrement le style :

« Dans un site protégé... un programme immobilier d'exception... des prestations de grand luxe »... je vous épargne le reste.

— Je connais, hélas. Je me suis laissé piéger par une balançoire de cet acabit. J'ai acheté un studio. Mais à Méribel. Ça me ruine à petit feu.

— Là, « Les échauguettes de Vauban », ça s'appelle, ce lotissement pour rupins, monsieur le juge. Eh bien, la baraque était louée depuis octobre, par un notaire de Marseille tout ce qu'il y a d'honorable.

— Un notaire ? répéta Latouche, incrédule.

— Absolument. Mais le brave notaire en question, il a servi comme sous-lieutenant de paras en Algérie. Remarquez, c'est bien de son âge. Et l'ami Schmittler, qui n'a pas les deux pieds dans le même sabot... un teigneux, lui aussi...

Le magistrat, qui n'ignorait pas l'appréciation élogieuse que Le Bihan portait sur lui, se retint de sourire.

— Schmittler, poursuivit Le Bihan, a découvert que c'est lui, comme par hasard, qui a organisé les transactions et rédigé les actes pour deux villas que la DGSE a acquises l'an dernier dans la banlieue de Marseille. Pour des planques, des écoutes...

— Allons bon.

— Et, bien entendu, il n'y a rien à retenir contre ce monsieur-là. Alors, qu'est-ce que vous en concluez monsieur le juge, hein ?

Les traits de Latouche s'éclairèrent :

— Si j'étais un magistrat instructeur classique, sourit-il, je vous répondrais qu'à ce stade de la procédure, je ne conclus rien. Que je me contente, pour le moment, d'enregistrer.

« Mais, plus sérieusement, à propos de message, j'aimerais bien que vous explicitiez le vôtre davantage. Parce que, tel que je le comprends pour l'instant, il vise à me dire qu'on me lance, avec vous, dans une instruction censée ne mener à rien, mais qui permettra à certains... place Beauvau, par exemple... de tirer bon profit de leur vigilance. J'ai raison ?

— Ah, c'est que les braves électeurs veulent avoir le sentiment qu'ils sont bien défendus, monsieur le juge. Moi, si j'étais pisse-copie, et dans un canard de l'Opposition, j'écrirais : « Le ministre de l'Intérieur sacrifie à l'idéologie sécuritaire. » Et je ferais un beau papier, croyez-moi.

— Il est 22 h 35, Le Bihan. Je vais nous mettre les informations de France 3. Nous reprendrons ensuite.



L'écran s'alluma.

— Un Français, Jean-Dominique Sébastiani, a été tué ce soir à Beyrouth, annonça en ouverture le présentateur. La voiture à bord de laquelle il se trouvait a été attaquée au lance-roquettes sur la route de l'aéroport, en traversant un quartier des faubourgs du sud de la ville, le quartier de Sfeir, dont la population est, en majorité, chiite. Cet attentat, qui n'a pas encore été revendiqué, aurait fait deux morts, et deux blessés graves. Nous avons justement en ligne au téléphone le correspondant permanent de France Inter au Moyen-Orient, André Pierrargues. Alors, André, que s'est-il passé ?

En une fraction de seconde, Le Bihan revit les locaux délabrés qui abritaient le bureau de Radio France, rue Hamra, à Beyrouth ouest, dans un immeuble défiguré par la guerre, marqué par les traces de nombreux impacts de balles, d'obus ou de roquettes : il avait eu l'occasion de les visiter, en août 1984, à l'occasion de la mission de coopération d'un genre un peu particulier qu'il avait accomplie, un mois durant, parmi les observateurs français chargés, théoriquement, de veiller au respect de multiples cessez-le-feu, plus illusoires et aussi peu durables les uns que les autres.

Sans doute, avec la paix revenue – ou avec l'apparence d'un certain retour de la paix –, tout avait-il changé.

Mais, encore perdu dans des souvenirs ineffaçables, l'inspecteur imaginait Pierrargues, les écouteurs aux oreilles, un micro à la main, sous le plafond en partie effondré d'une vaste pièce empoussiérée aux vitres brisées. Peut-être rentrait-il à l'instant d'un restaurant de luxe du bord de mer, superbe au milieu des décombres, où il avait dîné à côté d'hommes trop sûrs de leur richesse, arborant trop de bagues, trop de chaînes, et trop de colifichets. Et en compagnie de femmes qui, au pire de la tourmente, avaient démontré une forme paisible de courage en ne renonçant pas un seul jour à se coiffer, à se maquiller, et à exhiber leurs bijoux et leurs fourrures.

Ce courage-là – qui vaut bien celui qu'il faut pour monter à l'assaut –, et ce refus, paisible et entêté, du renoncement, avaient impressionné Le Bihan.

Comme l'avait aussi impressionné une volonté de conserver intacte une capacité de sarcasme qui permettait de supporter l'inacceptable et d'accepter, malgré tout, l'insupportable. L'inspecteur se souvenait d'avoir été reçu un soir à Achrafieh chez un grand notable chrétien – qui avait été assassiné depuis, de même que son épouse, leur fils de 4

ans et leur fille encore au berceau. L'homme portait un nom célèbre, celui d'un clan dont la puissance dominait la montagne depuis des siècles. Architecte de formation, il était devenu chef de guerre. Cette transformation, semblait-il, l'étonnait infiniment. Il gardait assez de recul pour en plaisanter. Et pour plaisanter sur ses rivaux.

« Le vieux Kamal Joumblatt, le leader des Druzes, avait-il raconté, disait toujours que son fils Walid était tellement paresseux qu'il s'était débrouillé pour épouser une femme qui avait déjà des enfants ! » Le Bihan s'était senti gêné d'avoir ri à ce bon jeu de mots. Parce qu'au fond, le voisinage du rire et de la mort lui paraissait indécent.

Sûrement, devant Pierrargues, le planton avait-il posé une tasse de café à la cardamome, à côté du Nagra et d'un cendrier débordant de mégots. En fond sonore, Le Bihan croyait toujours entendre les départs rageurs des mortiers lourds et des canons sans recul, et ceux, plus mats, des obusiers de 105, tranchant sur le feulement tricoté des fusils automatiques.

— Une embuscade, Richard, répondit André Pierrargues. D'après mes premières informations, Jean-Dominique Sébastiani était arrivé à Beyrouth, venant de Damas, vers 18 heures, dans un hélicoptère qui s'était posé dans les jardins de l'ambassade de France. À 20 heures, il est reparti de l'ambassade, dans une voiture blindée. Il était accompagné du chauffeur et de deux gardes du corps. Vers 20 h 15, à deux kilomètres environ de l'aéroport, la voiture a été coincée par une camionnette. Deux lance-roquettes, sans doute des RPG de fabrication soviétique, ont ouvert le feu. La voiture de Jean-Dominique Sébastiani a littéralement explosé. Les témoins en ont retiré les cadavres de Jean-Dominique Sébastiani et du chauffeur. Les deux gardes du corps... des Libanais... sont dans un état désespéré.

— Vous-même, vous aviez bien connu Jean-Dominique Sébastiani, André.

— Oui. C'était un ami personnel du ministre de l'Intérieur. Il avait souvent accompli des missions secrètes... ou discrètes... dans le monde arabe pour le compte du gouvernement français. Il avait ainsi joué un rôle très important dans la libération de certains otages français, il y a quelques années.

— Il avait poursuivi ses activités dans ce domaine un peu spécial ?

— Selon mes informations, il était encore de passage à Alger il y a quelques jours à peine.

— André, sait-on à Beyrouth dans quel but il s'était rendu à Damas aujourd'hui ?

— Pas pour le moment. Mais vous savez que la diplomatie syrienne

cultive le goût de l'ombre. Nous en apprendrons peut-être davantage dans les jours à venir.

— Merci, André. N'hésitez pas à nous rappeler n'importe quand si vous obteniez de nouvelles informations avant la fin de ce journal. Voici maintenant les autres points principaux de l'actualité du jour, commentés par...



— Bordel, ça change tout ! jura Pierre-André Latouche.

— Je crois que je ferais mieux de filer dare-dare rue des Saussaies, approuva l'inspecteur Le Bihan.

Chapitre 7

Assassinats-Justice

Deux nouvelles affaires mystérieuses confiées au juge Latouche

PARIS. 22 mar (AFP) – Sur ordre de la Chancellerie, les dossiers de deux affaires survenues en janvier et en février dernier en province ont été transmis ce matin au juge Pierre-André Latouche, déjà chargé depuis hier lundi de l'instruction concernant la mort d'un inconnu le 26 janvier dernier dans le parking souterrain de la tour Montparnasse, a-t-on appris de source sûre.

En dépit du silence observé tant au ministère de la Justice qu'au ministère de l'Intérieur, on croit savoir que les trois crimes présentent des particularités qui permettent de les attribuer au même auteur, ou aux mêmes auteurs. Il semblerait en outre que des liens de nature indéterminée unissaient les quatre victimes.

Si l'on se refuse, dans les milieux judiciaires, à tout commentaire officiel, on fait cependant observer que la tâche du juge Latouche sera particulièrement difficile. On laisse entendre, en effet, qu'outre les enquêtes concernant ces assassinats respectivement confiées à la gendarmerie des Hautes-Alpes, à la police judiciaire de Marseille et à la brigade criminelle de Paris, la DST et la DGSE seraient, elles aussi, intervenues.

Pour sa part, le juge Latouche, interrogé par des journalistes, n'a voulu ni confirmer, ni démentir ces informations. « Je rappelle à tous mon attachement indéfectible au secret de l'instruction », s'est-il borné à déclarer.

sr/bl

AFP 221148 MAR 94

En réalité, Jean-Dominique Sébastiani avait connu une mort assez différente de la version transmise par les médias de l'Hexagone.

Ainsi, on avait caché aux journalistes en poste à Beyrouth que deux voitures bourrées de gendarmes français, en civil mais armés jusqu'aux dents, escortaient la sienne, une Safrane Renault blindée,

l'une devant, l'autre derrière. Tandis que deux motocyclistes d'apparence ordinaire, porteurs chacun, cependant, de leur revolver MAS 9 mm G1 de dotation, ainsi que de quelques grenades à fragmentation LU 213 qui gonflaient les poches de leur blouson, précédaient le convoi à une centaine de mètres. On leur avait dissimulé également le fait que les auteurs du guet-apens devaient être tout particulièrement bien renseignés, puisque les tirs de roquettes avaient exclusivement visé le véhicule de l'émissaire du ministre de l'Intérieur.

D'autre part, on n'avait pas jugé utile de révéler à la Presse – qui, ainsi que le prouvait l'expérience, finirait toujours par l'apprendre bien assez tôt – que l'opération, telle qu'on pouvait la reconstituer en première approximation, présentait toutes les caractéristiques d'une action de commando, préparée de longue main mais exécutée avec une célérité remarquable par des spécialistes : l'irruption minutée de la camionnette qui avait bloqué les trois voitures de l'ambassade après le passage des motards. Les feux croisés des servants des RPG embusqués, de chaque côté de la route, à l'abri dans les rez-de-chaussée d'immeubles en ruines. Le choix de projectiles à charge creuse qui avaient transpercé le blindage de la Renault avec autant de facilité qu'une feuille de papier. Le dispositif parfait des tireurs à l'arme légère – mitrailleuse ou fusil mitrailleur –, qui, par courtes rafales bien ajustées, caractéristique évidente de gens de sang-froid et d'entraînement suivi, avaient encagé leur objectif et interdit aux gendarmes d'escorte de mettre pied à terre pour riposter, sans pour autant les atteindre. Sauf les deux soi-disant gardes du corps qui, cela va de soi, n'étaient en rien Libanais, mais appartenaient, eux aussi, au détachement de gendarmerie affecté à la protection de la représentation diplomatique française dans la capitale du pays du Cèdre.

D'évidence, les auteurs de l'attentat, quels qu'ils soient, avaient tenu, dans les limites de l'épuration, à effectuer un travail « propre et sans bavure », dont la signification implicite s'imposait très clairement : seul Sébastiani avait été visé. On ne s'en était pas pris à la France en général, mais à la vie d'un homme qui, à trop pêcher – et trop longtemps – en eau trouble, sur ordre ou de sa propre initiative, avait fini par multiplier à l'excès le nombre de ses ennemis.

Nommé à Beyrouth – malgré une faiblesse connue de tous ses supérieurs pour les dérivés de l'opium et pour l'opium lui-même sous ses diverses formes, *dross* compris – en raison d'un rare mépris du danger, de son esprit de décision, et de sa capacité à évoluer avec aisance dans un pays où la vie politique semblait s'apparenter davantage à un borborygme sanglant qu'à l'univers feutré et policé d'un

régime parlementaire démocratique, l'ambassadeur, « envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de la République française », avait réagi avec une promptitude qui lui vaudrait, dès le lendemain, les félicitations appuyées des plus hautes autorités. Un récit édulcoré des événements avait été mis au point en quelques minutes par ses soins, et communiqué sur l'heure aux accrédités : il convenait tout autant de ramener d'urgence l'incident à des proportions acceptables, que de ménager l'avenir de la position de la France dans une région où tout évoluait très vite. Si vite qu'au prochain, et inévitable, renversement des alliances, l'adversaire acharné d'aujourd'hui pourrait très bien devenir le plus fidèle allié de demain.

Au message des assassins, interprété comme une invitation à l'ouverture d'un dialogue – dût-il être ponctué d'actes de violence –, la France répondait donc, sans indignation superflue : « Reçu 5/5. Attendons la suite. »

En ce qui le concernait personnellement, le diplomate ressentait une certaine joie, certes inavouable, devant le départ définitif de la scène d'un franc-tireur dont les initiatives brouillonnes l'avaient souvent gêné. En même temps, il s'inquiétait d'avoir à constater que les meurtriers de Jean-Dominique Sébastiani, pour agir avec une telle précision, avaient disposé, sans aucun doute, d'un informateur – un traître – infiltré au sein même de l'ambassade. Il lui faudrait donc lancer une enquête interne, ce qui ne lui plaisait guère.

— Mais à la guerre comme à la guerre, mon cher. Et à Beyrouth comme à Beyrouth, confia-t-il à son adjoint avec un enthousiasme résigné.



Le ministre de l'Intérieur, en dépit du cynisme qu'il étalait comme à plaisir, éprouva un chagrin véritable : exécuteur dévoué de certaines de ses basses œuvres, confident fidèle de ses manigances les plus subtiles, Jean-Dominique Sébastiani avait d'abord été son ami, depuis les jours lointains de leur jeunesse. Mais il n'en perdit pas pour autant son sang-froid.

Peu avant minuit, rejoint par le ministre de la Défense, il avait rassemblé dans son bureau les responsables des grands services en charge de la sécurité du pays. Michel Erhmann-Langlois, arrivé en retard, constata avec surprise qu'un adjoint assez obscur, un colonel maigrichon de l'armée de l'air qu'il ne connaissait pas, représentait le général Serrien, « excusé ». L'inspecteur Le Bihan, officiellement

convoqué au titre des « affaires réservées », s'était assis en retrait, silencieux, un bloc-notes sur les genoux, les pupilles à peine dilatées sous l'effet des whiskies offerts par le juge Latouche.

— Messieurs, martela le ministre dont on s'étonnait de remarquer les yeux rougis, vous savez tous ce qui s'est passé tout à l'heure à Beyrouth. Je serai bref. Sébastiani s'était rendu à Damas afin d'en apprendre davantage sur les Fils de Deir Yassin. On l'a tué. Pour le faire taire, bien sûr. Alors, désormais, c'est la guerre totale. Je veux leur peau. Un point, c'est tout.

— J'approuve absolument, déclara le ministre de la Défense, toujours partisan des solutions de force.

— Pas d'objections, messieurs ? reprit le ministre de l'Intérieur, d'un ton irrité.

Personne n'intervint.

L'inspecteur Le Bihan, sceptique, s'était borné à hocher la tête.



Rentré de province, où il avait passé l'après-midi et le début de la soirée, le Premier ministre, qui s'accordait en compagnie de son épouse un léger médianoche roboratif – du saumon et des œufs brouillés – improvisé par le valet de chambre, fut aussitôt mis au courant par de Luc Bouillet du Crossier :

— Confus de vous déranger chez vous. Mais il fallait que vous le sachiez tout de suite. Sébastiani s'est tait descendre à Beyrouth.

— Quand ?

— À 20 h 15, heure locale.

— Par qui ?

— On ne le sait pas encore.

— Je vous remercie, répondit le chef du gouvernement d'une voix un peu languide. Nous en reparlerons demain matin.

De Bouillet du Crossier raccrocha.

— Ah, poilu, les copines ! s'écria-t-il avec une sorte de dépit.

Il avait emprunté cette exclamation passe-partout à une amie de sa nièce Patricia.

Il se demanderait longtemps encore s'il lui fallait applaudir au calme imperturbable de l'homme d'État, ou déplorer la tendance agaçante du politicien, conservateur à tous les sens du terme, à

toujours temporiser.



S'ils en avaient eu connaissance, la nouvelle aurait provoqué la stupéfaction des journalistes politiques, avant de susciter des gloses et des commentaires en abondance : prévenu par les soins du conseiller technique de permanence à l'Élysée, le président de la République, de retour d'une soirée privée dans un restaurant proche de l'Odéon en compagnie de quelques-uns de ses intimes, téléphona sur le champ au ministre de l'Intérieur.

D'étranges sentiments unissaient les deux hommes. Animés, l'un envers l'autre, d'une hostilité sans faille, ils ne s'épargnaient ni les sarcasmes, ni les injures, pas plus que les perfidies, en public comme en privé. Ils offraient cependant l'exemple d'une complicité et d'une entente bizarres, qui devaient beaucoup à leur âge – et à une même appartenance, jadis, à la Résistance.

— Nous sommes comme deux fossiles vivants, vous et moi. Deux dinosaures. Vous surtout. On devrait nous mettre dans un parc jurassique, avait un jour glissé le président, avec un rictus à la fois désabusé et cruel, lors d'un aparté.

Le ministre, sans mot dire, avait acquiescé d'un sourire matois.

— Mon cher ministre, dit ce soir-là le président, je tiens tout de suite à vous exprimer ma sympathie et à vous dire que je partage votre peine. J'ai appris voici quelques minutes la mort de Jean-Dominique Sébastiani. Je me souviens, croyez-moi, des services qu'il avait rendus à notre pays... par des méthodes que j'ai parfois réprouvées, vous le savez.

« Mais il était votre ami, et l'amitié est toute ma vie... on me le reproche assez souvent. Toutes mes condoléances, vraiment. Préparez-moi donc pour demain matin, un projet de citation à l'ordre de la Nation, et un décret de promotion dans la Légion d'Honneur. Bien entendu, vous le mettrez sur le contingent exceptionnel de votre ministère. Il n'était que chevalier, je crois ?... Je les signerai sur l'heure.

Le ministre de l'Intérieur en fut tellement ému qu'il parvint à peine à murmurer :

— Merci, monsieur le président.

Il raccrocha.

— Le salaud ! jura-t-il après quelques secondes. Il m'a bien baisé !



Au Quai d'Orsay, on estima qu'il fallait d'urgence procéder à une réévaluation de la situation de la France au Proche-Orient, et revoir des scénarios qui, cependant, avaient été conçus pour couvrir, en théorie, toutes les éventualités imaginables. Précédant les ordres du ministre des Affaires étrangères, retenu à Luxembourg par un Conseil européen, le secrétaire général prit les dispositions adéquates pour qu'une cellule de crise puisse commencer de fonctionner dès les premières heures de la matinée. Le ronronnement des ordinateurs et des machines à chiffrer s'enfla dans les salles à atmosphère contrôlée. On n'hésita pas à tirer de leur lit les meilleurs spécialistes.

On ne prêta aucune attention au fait que l'état-major de la Défense nationale demeurait imperturbable. Rue Saint-Dominique, jusqu'à plus ample informée, les principaux responsables des forces armées s'étaient abstenus de mettre en alerte immédiate ne serait-ce qu'une section de parachutistes. En dehors des missions prévues par la routine du programme quotidien, pas un avion n'avait décollé, pas un bâtiment n'avait appareillé.



Le garde des Sceaux n'attendit pas d'avoir reçu les consignes du chef du gouvernement, ni de s'être concerté avec ses collègues. Sans se soucier de la stratégie de l'un, ou des inquiétudes des autres, il ordonna, au tout début de la matinée, que les dossiers d'instruction de l'affaire de Guillestre et de celle du cap Bénat soient immédiatement transférés au juge Latouche.

— Bon, ça suffit comme ça, déclara-t-il d'un ton tranchant à ses collaborateurs. Les arguties, les prudences, et les petites magouilles, commencent à me casser les pieds. Leur raison d'État, j'en ai ma claque. Et du mélange des genres aussi. Tous des truqueurs. Où est la justice, hein, dans tout ça ?

— Et Dieu, dans tout ça ? osa ironiser quelqu'un de son cabinet dans un murmure discret.

Derrière son dos, on moquait volontiers la piété ostentatoire du Garde.

— Bon. Les trois dossiers sur le bureau de Latouche, dans une heure, enchaîna le chef de la magistrature qui n'avait rien entendu. Et faites-le savoir.



— Vraiment, on me prend pour un con ! râla Pierre-André Latouche à l'intention de Julie Dupin, sa greffière. Hier, on m'interdit de m'occuper de ces deux affaires-là. Et on me recommande de ne pas faire de zèle. Et, voilà que, même pas vingt-quatre heures plus tard, on me colle le tout sur le dos. « Avec des consignes de fermeté », insiste le procureur. Dites donc, on se fout de moi ?

— Certainement pas, monsieur le juge, le rassura Melle Dupin, grande bringue pâlotte au triste chignon, originaire d'un hameau des environs de Ligny-en-Barrois, qui vouait en secret à son patron un peu plus que de l'affection.

— Oh, mais je les vois venir, les verrats ! Ils se cherchent un bouc émissaire. On me pousse sous les projecteurs, on me met en avant. Si on parvient à découvrir les coupables, ce sera une belle réussite des polices, toutes confondues pour une fois. Et, si ça foire, on me fera porter le chapeau. Pire. Si jamais on soulève un vilain lièvre, je serai désavoué. Ils croient peut-être que j'ai oublié l'histoire Gordji ? Et le suicide de Gilles ?

Julie Dupin se montrait parfois naïve :

— On connaît votre mémoire, monsieur le juge.

— En plus, c'est un coup tordu. Passe encore pour le jeune gendarme de Briançon. Ce Schmittler. Bénédicte Laszlo ne tarit pas d'éloges à son sujet. Et Le Bihan m'en a dit du bien, lui aussi. Mais le contrôleur François... oh, je l'ai déjà fréquenté, celui-là. Un roi de la combine, de la manigance tordue. Franc comme un âne qui recule.

— Ah bon, monsieur le juge ?

— Dupin, vous tenez absolument à m'exaspérer, ce matin ?... Enfin, excusez-moi. Je m'énerve. Et j'ai tort de m'énerver. Oui, avec ce véreux de François, on a toujours un pied sur une planche pourrie, et l'autre dans un marigot puant... il y a plus confortable.

La greffière, qui avait quelque mal à comprendre les raisons de la diatribe, branlait du chef avec lenteur

— Et je ne pourrai pas faire grand-chose pour le tenir, continua Latouche. Il en sait trop, le père François. Sur trop de gens. Ah, c'est qu'on le ménage, en haut lieu. Pas question de lui taper sur les doigts, à lui. Et Maurier... ah, Dupin ! Ce Maurier... un cheval de labour. Avec des œillères. Un mulot de concours, oui. Ses chaussettes à clous lui sont montées à la tête ! Et opportuniste ! À n'y pas croire, vraiment ! Quelle barbe, bon Dieu, cette instruction ! Quelle barbe !

— Vous avez la confrontation Pideaux-Bunilla qui doit commencer dans six minutes exactement, monsieur le juge, lui rappela Melle Dupin sans s'émouvoir.



L'insomnie avait écourté la nuit de l'inspecteur Le Bihan. Pas encore rasé, en robe de chambre de soie pisseuse, il profita du silence de l'aurore pour dresser la liste des contacts qu'il lui faudrait joindre dans la journée.

— Ils se gargarisent tous des réseaux de soutien des assassins, déclara-t-il à Scherzo et à Gavotte, qui ne bronchèrent pas. De leur foutue logistique. Oh, là, là ! La prise de tête !... Mais, moi aussi, j'ai mon réseau. Il ne fait pas de bruit, celui-là. Mais il agit. Mon petit Interpol à moi, c'est de l'acier chromé. Rien que des poulets d'élite. Et pas des chapons, hein ? Des keufs hyper, comme dirait mon neveu Fanch. On va se la jouer fine, avec mes copains flicards. Ça les laissera sur le cul !

Tôt arrivé rue des Saussaies, il entama, conformément à sa liste, une série d'appels téléphoniques. Outre le *chief superintendent* Mac Dougall et le *Kommissar* Nowak, il joignit ensuite, successivement, le commissaire Paul De Wouter, à Bruxelles, le major Karel Oderloo, de la *königlijke maréchaussée*, à La Haye, le *commandante* Ercole Tignoli, du *supremo commando* des Carabiniers, à Rome, le *teniente* Felipe Martinez, de la *Guardia Civil*, à Madrid, et l'inspecteur Poul Bjørnson, à Copenhague. À son grand regret, il ne put s'entretenir avec le commissaire Bengt Larssen, de la sûreté suédoise, en mission de coopération de longue durée à Tallinn. Tous étaient, comme il aimait à le dire, ses « assez honorables correspondants ». Entre eux, hors de toute hiérarchie formelle, fonctionnait un curieux système de relations fondé autant sur la sympathie réciproque que sur l'échange équitable des coups de main occasionnels.

Tous occupaient des postes souvent obscurs, mais stratégiques, parce qu'ils leur donnaient accès aux informations les plus confidentielles. Ils n'ignoraient pas qu'ils s'exposaient en permanence au danger d'être désavoués – ou sanctionnés –, mais ils partageaient avec foi un même sens de leur devoir – et une absence totale d'illusions.

À chacun de ceux-là, Le Bihan résuma les derniers développements, avant de conclure :

— Pour l'instant, je n'ai rien de précis à vous demander. Sauf

d'ouvrir tout grands les yeux et les oreilles. Parce que cette histoire n'a rien à voir avec du terrorisme. La mort de Sébastiani, c'est tout autre chose, j'en suis sûr. Pour ce qui m'intéresse, on trouvera certainement du côté des droits communs.

Ses interlocuteurs lui promirent, les uns après les autres, de le tenir informé aussi vite que possible.

À tout hasard, parce que les circonstances de la mort de Jean-Dominique Sébastiani lui paraissaient étranges, Le Bihan contacta également, à Tel Aviv, Uri Bendov, être polyglotte et protéiforme aux mains trop nerveuses d'étrangleur, au crâne cabossé posé sur un cou de taureau, et aux fonctions imprécises. Mais, à coup sûr, chargé d'un poste qui faisait de lui l'un des hommes les mieux renseignés d'Israël. Et, sur l'ordre exprès de ses chefs, l'un des plus coopératifs avec les services étrangers.

Certains croyaient pouvoir affirmer qu'Uri Bendov avait passé des années à Beyrouth, sous le travestissement crasseux d'un mendiant aveugle qui, de l'aurore à la tombée de la nuit, psalmodiait sans relâche des sourates du Coran devant le quartier général de l'OLP. Jamais les hauts dignitaires palestiniens n'avaient manqué de lui donner leur obole. Jusqu'au jour d'août 1982, juste après l'entrée des troupes israéliennes dans la capitale libanaise, où le faux miséreux, rasé de frais et les cheveux coupés court, était soudain réapparu, la vue recouvrée comme par miracle. Mais vêtu cette fois de l'uniforme kaki verdâtre, impeccablement repassé, d'un colonel de Tsahal.

On disait aussi qu'il avait été formé par le fameux Wolfgang Lutz, ce faux nazi qui avait réussi, pendant si longtemps, à mystifier les *Moukhabarat* du colonel Nasser, et à percer le secret des armes terribles que quelques savants allemands, mal dénazifiés eux, préparaient pour le Raïs.

Uri Bendov, qui y trouvait sans doute quelque avantage, n'avait jamais jugé nécessaire de démentir ces légendes.



Le destin, malicieux, avait doté Georges Romblond d'une apparence qui correspondait assez bien à son patronyme. Grassouillet, les cheveux filasse et frisottés, il savait à merveille jouer d'une obséquiosité huileuse qui lui ouvrait toutes les portes, « Romblond, comme son nom l'indique », ricanaient certains de ses confrères malveillants.

Qu'il fût également surnommé « le tromblon » – ce qu'il prenait, à

tort, pour un hommage rendu à de très anciennes performances sexuelles, pour une large part imaginaires, dont il persistait à tirer une grande vanité – ne procédait pas uniquement d'un mauvais jeu de mots sur son patronyme, de sa corpulence, ou de sa stature courtaude. Car Romblond, jaloux comme un tigre d'un pouvoir occulte dont la justification s'amenuisait de plus en plus avec l'embourgeoisement et les années, se comportait, dans son métier, comme un tueur – au sens métaphorique du mot, s'entend, car il était lâche.

Sa carrière, brillante et enviée, s'était édifiée, comme autant de sacrifices à son ambition, sur d'innombrables morts professionnelles. Il avait, avec une patience inlassable, éliminé d'abord ses concurrents, puis, ensuite, presque tous ceux qui avaient su découvrir l'envers de son décor. Et discerner que celui qui proclamait hautement ses convictions et ses amitiés de Gauche, et se faisait gloire à tout propos d'avoir adhéré dès 1957 aux Étudiants socialistes, puis au PSU, « pour mieux contrer la politique de Guy Mollet », n'était, au vrai, qu'un homme de Droite de la plus belle eau.

Romblond détestait les lucides qui savaient qu'il ne se référait aussi souvent à l'éthique journalistique, des trémolos dans la voix et la main en sémaphore, que pour mieux la violer. Qu'il parlait volontiers de son enfance dans le 16^e arrondissement afin de tenter de dissimuler que sa mère y était concierge. Que son snobisme le poussait à recruter, de préférence, des jeunes femmes à particule, dont il énonçait les noms antiques avec complaisance. Qu'il se vantait de ses connivences – de son intimité, même – avec les puissants du jour, mais les oubliait lorsqu'ils éprouvaient des difficultés ou retombaient dans l'obscurité : à une certaine époque, tous ses collaborateurs l'avaient cent fois entendu raconter, d'un ton jouisseur et triomphant, le dîner offert par une excellence pour son anniversaire de mariage, auquel il avait eu le privilège d'assister – jusqu'au jour où quelques-uns des présents, parmi les plus en vue, avaient été impliqués dans une affaire nauséabonde de délits d'initiés. Romblond, dans l'heure, avait perdu jusqu'au souvenir de sa participation à cette réunion aussi mondaine que familiale.

Tel quel, Georges Romblond avait su devenir l'un des journalistes les plus influents de Paris, dans l'écrit comme dans l'audiovisuel, un familier des palais nationaux – peu lui importaient leurs occupants –, et des lieux élégants où évoluent les princes d'hier, d'aujourd'hui, et, peut-être, de demain. Les politiques flattaient sa vanité, le cajolaient, cherchaient à s'attacher ses faveurs, et ne lui ménageaient pas les chaudes embrassades lorsqu'ils le retrouvaient rue Marbeuf, chez *Edgard*, où Paul Benmussa, qui savait son monde, lui attribuait ses meilleures tables. Ils recouraient à lui pour lancer leurs ballons d'essai, lui distillaient des confidences très calculées, ou sollicitaient ses

conseils. Et le méprisaient secrètement.

Les patrons payaient son talent à prix d'or, sachant qu'il attirerait lecteurs, auditeurs ou téléspectateurs, et qu'il tiendrait sa rédaction d'une poigne de fer. Mais ils le détestaient. « Du savoir-faire sans conscience. De l'intelligence sans finesse. Et de l'autoritarisme sans légitimité », avait un jour tranché l'un d'eux – qui lui avait toutefois signé, les yeux fermés, et à plus d'une reprise, de gros chèques.

Mais ses employeurs savaient aussi prendre leur revanche. Quelques hommes – qui en riaient encore – n'oublieraient jamais le premier déjeuner offert par Georges Romblond à des confrères journalistes dans le très luxueux restaurant réservé aux cadres supérieurs, à l'étage le plus élevé de l'extraordinaire folie qu'un roi du béton, saisi par le démon de la presse et de la télévision, avait fait édifier pour le siège de son entreprise, non loin de Versailles. Ce jour-là, tous les convives arboraient un badge indiquant leur qualité d'invité. Tous, sauf Romblond. Voir sa tête à l'instant où l'hôtesse d'accueil lui avait remis le sien, portant le mot « collaborateur », avait procuré à ses convives quelques secondes d'une joie silencieuse, mais rare par son intensité. « Dans le béton, les plus cons », avait murmuré l'un d'eux – son père, lieutenant de vaisseau, avait été tué en Indochine, à la tête d'une *dinassaut* –, citant une plaisanterie coutumière dans le Corps expéditionnaire à l'époque où de Lattre avait entrepris de cuirasser le delta du Tonkin d'une ceinture fortifiée.

Aux débutants, Romblond dispensait, pontifiant, une sagesse veule, condensée en des aphorismes de son cru, qu'il grasseyait avec une inimitable vulgarité. « La meilleure information, répétait-il, c'est celle qu'on garde pour soi », « Une information et un démenti, ça fait deux informations », ou encore : « Moi, mon petit, je remarque toujours ceux qui ne se font pas remarquer. » Pour ceux qui résistaient à ses méthodes, il dégainait une formule, toujours la même : « Mon placard est grand ouvert, coco. Je t'y ai réservé une bonne place. Ou, alors, tu prends la porte, si tu préfères. On te calculera tes indemnités. » Il disait plus souvent « tes indems ».

Il possédait des relations en masse, et dans tous les milieux, nombre d'obligés, et quelques affidés, adeptes comme lui du journalisme à l'estomac. Pierre Sitet-Nouvel, par exemple. Mais il n'avait aucun ami. Admiré parfois, toujours craint, il suscitait en général une répulsion d'autant plus violente qu'elle devait se dissimuler.



L'un des prédécesseurs, place Beauvau, de l'actuel ministre de l'Intérieur avait, un soir de 1991, présenté l'inspecteur Le Bihan à Georges Romblond.

— Voilà, avait-il dit au journaliste vedette, un policier qui sait tout ce que vous aimeriez savoir. Un expert exceptionnel ès petits et grands secrets. Mais ne lui demandez jamais le temps qu'il fait. Il ne s'en doute même pas.

On reconnaissait à Romblond des réflexes rapides. Il s'était aussitôt emparé de son carnet, afin de noter tous les numéros de téléphone où l'on pouvait contacter le policier.

Pour sa part, Le Bihan, dans un de ses mauvais jours, avait éclaté d'un petit rire aigre, menaçant :

— Moi, je n'ai pas besoin de ça, cher monsieur Romblond. Je saurai toujours où aller vous chercher. Où que vous soyez. N'importe quand. Vous êtes tellement célèbre...

Circonspect autant que pusillanime, le journaliste s'était attaché à entretenir ses relations avec l'inspecteur, qu'il avait eu soin d'inviter au moins une fois par mois à des déjeuners plantureux, et très alcoolisés. Car si Le Bihan ne prenait pas la peine de camoufler son penchant pour la boisson, Georges Romblond, en hypocrite fieffé, buvait en cachette. Du vin rouge, le plus souvent. Ce qui expliquait son teint à la fois couperosé et jaune, la bouffissure de ses joues ballotantes comme une *jelly* anglaise, et sa bedaine proéminente.

À la fin de la matinée, l'inspecteur décrocha son téléphone. Georges Romblond, qui présidait pourtant une conférence de rédaction, se fit passer la communication tout de suite.

— Que diriez-vous de venir prendre un verre avec moi au bar du *Bristol*, vers 17 heures ? s'enquit le Bihan sans préambule.

— Mais certainement, acquiesça le journaliste qui redoutait toujours que ses turpitudes ne permettent de le faire chanter. Disons plutôt entre 17 heures et 17 heures 15.

— 17 heures 15. Ce sera parfait. À tout à l'heure.



Le bar principal de l'hôtel *Bristol* jouit d'une paix rare à Paris dans les établissements analogues. Donnant par de grandes baies vitrées sur un jardin qui reste silencieux, et frais pendant l'été, il constitue, avec son décor cossu entièrement pourpre et gris, à l'épaisse moquette, un cadre idéal pour des conversations discrètes.

Il était encore trop tôt pour que la clientèle des hommes d'affaires provinciaux ou étrangers, leur journée de travail achevée, ne se rassemble en bataillons serrés.

— Un Johnny Walker, black label, pour monsieur, et un Glenmorangie, pour moi, commanda Le Bihan. Doubles, tous les deux. Et des olives.

Romblond, comme pour se protéger, avait tenu à garder sur lui son pardessus. Méfiant, il ne soufflait mot.

L'inspecteur, dans un geste qui lui était habituel, mira son verre dans la lumière d'une applique de cristal dépoli.

— Ce petit juge Latouche, qu'est-ce que vous en pensez ? lança-t-il tout à trac.

— Du bien, répondit le journaliste, sans s'engager.

— Moi aussi. Et je peux vous dire qu'on l'a mis dans un coup pourri.

— Un coup pourri ?

Le Bihan esquissa un sourire un peu carnassier :

— Romblond, vous avez lu les journaux. Et les dépêches des agences. C'est lui qu'on a choisi... que le garde des Sceaux en personne a choisi... pour l'instruction de quatre affaires de meurtre. Notre ministre de l'Intérieur, poussé par Sébastiani, a convaincu tout le monde qu'il s'agit d'une affaire de terrorisme.

— Avec la mort de Sébastiani, hier soir à Beyrouth, je ne pense pas qu'il ait tort.

— Eh bien, si, Romblond, si. Justement. La mort de Sébastiani n'a rien à voir là-dedans. J'en avais l'intuition. Mais une de mes sources m'a appelé cet après-midi, et...

— Une bonne source ?

— Une source sûre, comme on dit dans votre métier. « Une personnalité qui a souhaité conserver l'anonymat », pour citer la formule de la presse américaine... bref, ce voyou de Sébastiani, m'a-t-on dit, a été flingué par des gens qui lui en voulaient depuis longtemps.

— Pourquoi ?

— Oh, des promesses non tenues... dans une embrouille franchement craspèque... il n'a eu que ce qu'il méritait. Mais, pour en revenir à Latouche, c'est une tout autre histoire.

— Une histoire qu'on peut raconter ? s'enquit Romblond, de plus en plus circonspect.

— À vous d'en juger. On reprend depuis le début, si vous voulez bien. Un mec et une nana dessoudés dans les Hautes-Alpes. Un autre mec dans le parking de la tour Montparnasse. Et encore un dans le Var. Que les auteurs de ces crimes soient les mêmes dans les trois cas, il n'y a pas de doute.

— Comment le savez-vous ?

— Ça, c'est encore trop chaud... vraiment trop chaud... pour que je vous le refile. Enfin... on a reconnu la même main.

Le Bihan gloussa longuement, sans que Romblond ne comprenne le motif de son hilarité.

— Mais là où tout le monde s'est planté, reprit l'inspecteur, c'est que ça n'a rien à voir avec du terrorisme. Je vous vends gratis un tuyau en or. Les trois mecs avaient grenouillé dans des milieux bizarres... les armes, l'argent pas propre, la drogue, peut-être.

— Des mecs « connus de la police », selon l'expression consacrée ?

— Bonne question, sourit l'inspecteur. Très bonne question. Connus, oui. Et pas seulement de la police.

— De qui ?

— Devinez, Romblond. Devinez.

— Et alors ?

Le Bihan bourra sa pipe – une bruyère de Cogolin, claire et bien flammée, au tuyau court et au fourneau tronconique –, et, délibérément, souffla deux bouffées à la tête de son interlocuteur qui détestait le tabac :

— Alors, supposez une minute qu'ils aient quitté le droit chemin. Qu'ils se soient reconvertis dans le délictueux. Ils n'ont pas toujours été réguliers avec leurs nouveaux amis. Alors, si ça leur est retombé dessus... dites-moi, à votre avis, Romblond. quelle différence y a-t-il entre la vengeance d'un État, et celle de truands authentiques ?

— C'est une autre devinette ?

— Oui.

— Eh bien, la Justice...

— Laissez dame Justice où elle est. Sur le trottoir, où elle fait le tapin, les yeux bandés... c'est très érotique... et la toge retroussée sur un mollet affriolant. Non, Romblond, quand un État se venge, on appelle ça des représailles. Voyez un peu ce pauvre Sébastiani... mais quand c'est des truands, on parle d'un règlement de comptes.

— Et les trois mecs...

— Les trois mecs ont été victimes de règlements de comptes. Mon ministre, qui voit grand et faux, comme dans *Koenigsmark*, s'est planté royalement, en grandiose connard qu'il est malgré tout. Là-dedans, il n'y a pas plus de terroristes que de beurre en branche.

La pente naturelle de Georges Romblond, quoiqu'il s'affirmât en toute occasion partisan du « journalisme d'investigation » – qu'il distinguait peut-être mal du journalisme de chantage de jadis –, le poussait toujours à accorder crédit à la version officielle. Il protesta :

— Mais, enfin, à Matignon, ils me l'ont dit, redit et juré, ils sont convaincus que...

— Convaincus mon cul, oui ! Sébastiani nous dénichait du terrorisme partout. Il en avait assez armé et financé, lui, des groupes de ce genre !

— Vous ne m'apprenez rien. Mais...

— Mais, là, il s'est pris à son petit jeu. Il a intoxiqué le ministre. Le ministre a intoxiqué le Gouvernement. Le Premier ministre, qui a déjà assez de soucis sur les bras et qui ne veut pas de pépins supplémentaires en ce moment, a donné l'ordre d'intoxiquer l'opinion publique.

— Allons !

— Je vous le dis, riposta Le Bihan d'un ton jubilatoire. On ment comme on respire. Et c'est comme ça que tout le monde est *shooté* ! Oui, *stoned* jusqu'au cou, tous autant qu'ils sont ! Sauf Latouche et moi.

— Dites-moi, vous avez des informations particulières, tous les deux ?

— Bien mieux que ça, mon vieux, bien mieux que ça. Nous, Latouche et moi, on a de la jugeote. Et ça, au jour d'aujourd'hui, la jugeote, c'est une denrée aussi rare qu'un chômeur de longue durée qui retrouve un boulot bien payé et à plein temps.

— Et votre jugeote vous dit que c'est un règlement de comptes ?

— Ma jugeote m'a démontré que des vrais terroristes n'agissent pas de cette manière-là.

— Qu'en pense Latouche ?

— Interrogez-le vous-même.

Cauteux de nature, Romblond redoutait toujours qu'on ne lui tende un piège.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ? s'enquit-il, en s'efforçant de donner un peu de malignité à son regard de myope.

Le Bihan arbora son sourire le plus ouvert :

— Mais pour que vous en parliez, mon bon Romblond. Et pas seulement autour de vous. Au grand public. Avec tout le poids que vous avez auprès de l'opinion.

Le journaliste haïssait que l'on fasse allusion à son poids – même au figuré :

— Qu'est-ce qui me prouve que vous n'essayez pas de me faire un mauvais plan ? De m'intoxiquer vous-même ?

— Vous connaissez mon grand défaut ? Celui qui a handicapé toute ma carrière ? Moi, on dit que je suis un fauve. Mais je ne hurle jamais avec les loups.

L'inspecteur se leva. Il tira de sa poche trois billets froissés qu'il déposa sur la table.

— Pas comme vous, Romblond. Au plaisir.



Rencontrer Le Bihan provoquait toujours chez Romblond un malaise, une sorte de peur diffuse, dont il discernait mal la cause. Afin de s'en remettre, il avala d'un trait un second double Johnny Walker, puis alla reprendre sa voiture où son chauffeur l'attendait.

À peine revenu dans les locaux ultra-modernes de la rédaction qu'il dirigeait, il fit appeler Ruth Bloch, jeune reporter dynamique, dont il appréciait davantage le père banquier et la silhouette que le talent.

— Ma petite Ruth, lui affirma-t-il avec aplomb, je viens d'obtenir un scoop. J'étais dessus depuis trois jours. Mais mon informateur ne veut pas que je le sorte.

— Il y a un lézard ?

— On peut le dire, oui. Alors, en piste. Trouve-moi une confirmation. Tu connais la musique. Quelqu'un qui nous dira la même chose que lui. Mais du publiable, hein ! Du publiable !

— Mais c'est quoi, cette histoire, Georges ? s'étonna-t-elle.

— Ah oui... ça n'est pas trop dans tes cordes, ma petite, parce que c'est du politico-judiciaire. Mais ça te fera une bonne expérience. Il faut que tu élargisses ta palette. Voilà. Tu as lu que le juge Latouche est sur un gros coup ? Qu'on l'a chargé d'instruire trois crimes qui seraient liés à du terrorisme ? Eh bien, je sais que c'est bidon. De l'intoxe. Fabriquée de A à jusqu'à Z place Beauvau. Avec l'accord de Matignon.

— Ce n'est pas sérieux !...

— Oh, que si ! Démerde-toi. Vite fait. Il faut que quelqu'un l'ouvre. Qu'on puisse aller l'interviewer. En exclusivité. Ça, ce sera bon pour les indices d'écoute.

Trop émue, Ruth Bloch ne nota pas que Romblond était passé du « tu » au « on ». « J'envoie cette petite au casse-pipes, avait-il décidé. Si elle s'en sort, c'est moi qui ferai l'interview. Et si elle foire, ça sera de sa faute. »

Car, à trop fréquenter, depuis près de trente ans, les grands ducs de la République, ses feudataires opulents, et ses petits marquis – et à leur vendre ses salades avec une impudeur sans pareille –, Georges Romblond en était venu à se prendre pour un Machiavel.



Ruth Bloch, en quelques mois, avait déjà su acquérir un beau carnet d'adresses. Elle se jeta aussitôt dans sa tâche avec l'enthousiasme qui constituait son meilleur atout. Mais aucun succès ne vint couronner ses efforts. Dans les « milieux informés », on gardait le silence. Les uns parce qu'ils ne savaient rien, les autres, très rares, parce qu'ils savaient tout – ou qu'ils pensaient tout savoir.

De longtemps expert en verrouillage, le Premier ministre pouvait, en catimini, afficher une satisfaction ostensible. Personne ne parlait, ni ne parlerait.

Romblond, lui, ne sautait jamais sans parachute. Il se tairait tant qu'il y aurait un risque à lâcher sa bombe. Il eut même le plaisir d'entendre, lors d'un cocktail, une éminente personnalité lui adresser des reproches aimables, qui, pour sa plus grande délectation, confortaient son sentiment d'un vrai pouvoir :

— Dites-moi, mon cher Georges. Entre nous... cette petite Bloch... encore une débutante... mignonne, certes. Mais, vraiment, pour qui se prend-elle ? Pour la fille d'Albert Londres ? Allons, freinez-la, mon vieux, freinez-la !



De retour rue de Saussaies, l'inspecteur Le Bihan attendit que les interlocuteurs qu'il avait joints dans la matinée le rappellent. Mais Mac Dougall et Nowak n'avaient rien de nouveau pour lui. De Wouter,

Oderloo et Tignoli, trop récemment engagés dans la bataille, s'étaient tous trois trouvés dans l'incapacité de mettre en branle leurs propres appareils de renseignement.

De manière assez inattendue, ce fut de Copenhague que parvint la première information.

L'inspecteur Poul Bjørnson adorait faire étalage de sa connaissance du français, qu'il pratiquait avec vaillance, mais non sans un accent qui le rendait parfois inintelligible. « Les Suédois ont raison, pensait souvent Le Bihan. On dirait toujours que les Danois ont la bouche pleine de purée de pommes de terre trop chaude. »

Il n'en ressortait pas moins des propos de Bjørnson que Dominique Martin, tout à fait par hasard, avait fait l'objet d'un contrôle le 28 janvier sur l'aéroport de Kastrup, où il s'embarquait pour Paris, en compagnie d'une ex-championne norvégienne de culturisme, Birgitta Gunbehn.

Le Bihan remercia son collègue, puis téléphona sur-le-champ au capitaine Schmittler :

— À mon avis, lui dit-il, vous devriez interroger les Norvégiens. Pour savoir si une de leurs ressortissantes, une certaine Birgitta Gunbehn, n'a pas disparu corps et biens depuis le début février.

— Vous croyez que...

— Je ne vous ai jamais rien dit. Mais une supposition qu'à Oslo, ils se mettent enfin à diffuser un avis de recherche international... et une autre supposition que vous puissiez faire le rapprochement...

— Merci, inspecteur. Je vous revaudrai ça un de ces jours, promit Schmittler.

— De rien, de rien, mentit Le Bihan.

Mais il n'ignorait pas qu'il venait d'intégrer à son réseau une nouvelle recrue.

— À propos, inspecteur, reprit le capitaine, vous pourrez peut-être m'éclairer sur un détail qui me chiffonne. Le dénommé Martin, s'ils ne se sont pas trompés à Lyon, il avait bien été blessé par une grenade d'origine française, non ?

— Rassurez-vous. Il n'y a pas de lézard. Tout est clair. Rien qu'une bavure... j'allais dire légitime... pendant un exercice à tirs réels. Trop réels, en l'occurrence.

— Mais le rapport du Dr Carbot parlait du travail hâtif d'un hôpital de campagne !

— Je ne vous dis pas le contraire, capitaine Schmittler, répliqua

Le Bihan sans autre commentaire avant de reposer le combiné.

Le coup de fil du *teniente* Martinez succéda très vite à celui de l'inspecteur Bjørnson. Le Bihan aimait beaucoup l'Espagnol, chez qui l'esprit de contradiction constituait, dans une certaine mesure, le stade suprême de l'humour : fils d'un militant clandestin des commissions ouvrières et d'une communiste fervente, il s'était engagé dans la *Guardia Civil* en 1974, l'année même de la mort du Caudillo, dans le seul but d'agacer son père. Il avait réussi à y entraîner son frère cadet. Depuis qu'un gouvernement socialiste était au pouvoir à Madrid, il se proclamait à tout bout de champ « stalino-brejnevien » et, pour le prouver, entonnait, au moins une fois par jour, *La Varsovienne* en russe, ainsi que *El paso del Ebro* et *Los cuatro generales* dans sa langue natale. En secret, il n'en admirait pas moins le roi Juan-Carlos, et ne manquait jamais de faire ses Pâques en compagnie de sa pieuse épouse Yolanda – mais dans une petite chapelle de province.

— J'ai quelque chose pour vous, Hervé, lâcha Martinez, très excité. Votre Langenbach... c'est une vieille histoire... chez nous, on le surveillait de près, parce qu'il aurait été instructeur des poseurs de bombes de l'ETA. Enfin, selon certains informateurs.

— Oui ?

— Pour l'instant, c'est encore *un poquito pequeño*. Mais ça peut vous intéresser quand même. En 89, il a séjourné, en juin et en juillet, à Formentera. Dans une villa qu'il avait louée. Tennis, piscine, plage privée... jolies filles et vacances au soleil. Trois fois, il y a un gars de chez vous qui est venu lui rendre visite, et qui est resté quelques jours.

— Un gars de chez nous ? Un flic ?

— Non, non.

— Un Français, alors ?

— Pas tout à fait.

— Comment ça ?

— Un Suisse, ou un Belge. Mais un ancien de votre Légion étrangère, comme lui, Hervé. Nettement plus vieux. D'après ce que dit sa fiche, il avait présenté un passeport au nom de Grabenhaus. Mais il en avait un autre au nom de Grollier.

— De Grollier ? Vous êtes sûr, Felipe ?

— *Seguro ! Sangre de la Virgen*, c'est *mi hermano Juan*... mon frère Juan... qui a fait la perquisition !

— *Gracias*, Felipe. Tenez-moi au courant.

— *Siempre todo para usted !* Et demain, je fais un saut à Lisbonne.

Je mettrai le petit João Pires...

— Qui est-ce, celui-là ?

— C'est un ami. Je vais le mettre dans la confiance. Plus on est de *locos*...

— Merci, et à bientôt, don Felipe !

— *Hasta la vista*, don Hervé !

Le Bihan reposa le combiné.

— Tiens, tiens, tiens, jeta-t-il à la plante verte. Langenbach recevait un ancien légionnaire. « À moi, la Légion ! »... Zarbouilleux, pour un déserteur. À moins que... Grabenhaus... Grollier... tout de suite, ça ne me dit rien, ça... ah, mais si... voilà que ça jaspine dans mes méninges... Grollier... Grollier... je m'en vais interroger mes boîtes à chaussures. Je ne sais plus qui était ce Grollier. Mais tout est dans la boîte...

Il se dressa, pour aller contempler, sans vraiment le voir, le portrait officiel.

— Oui, tout est dans la boîte à Le Bihan. Comme dans le parapluie de Mme Robinson Suisse, conclut-il, obscur.



Pendant que Le Bihan espérait le salut du recours à ses archives, le procureur général, pour la troisième fois depuis la veille, recevait le juge Pierre-André Latouche :

— Bravo, mon petit vieux, pour votre attitude rigoureuse vis à vis de la Presse. Très bien, vraiment très bien, votre déclaration. « Je rappelle à tous mon attachement indéfectible au secret de l'instruction »... c'est parfait, ça. Romain. À graver dans le marbre... non, plus sérieusement, vous avez eu le comportement qu'il faut.

— Je ne vois pas comment j'aurais pu faire autrement, monsieur le procureur. Dans ce bordel...

— Allons, allons... vous avez maintenant la charge de trois dossiers très intéressants. Le Garde lui-même vous a distingué. Et vous reconnaîtrez avec moi qu'il vous a assigné là une mission de confiance.

— Ce n'est pas l'expression que j'aurais employée, répliqua Latouche avec amertume.

— Retrouver les auteurs de quatre crimes commis par des

terroristes sans affoler le public, vous trouvez vraiment que ce n'est pas une mission de confiance ?

Le juge eut une moue méprisante :

— Quatre beaux crimes, certes, monsieur le procureur. Mais pour les terroristes que vous me promettez...

— Eh bien ?

— Ces terroristes sont putatifs. Aussi virtuels qu'une image vidéo. Sortis tout armés du cerveau d'un homme trop imaginaire qui a été tué hier soir, à Beyrouth. Rien, à cette heure, ne démontre leur existence.

— Le gouvernement y croit. Cela devrait... doit... vous suffire, mon petit Latouche. D'ailleurs... d'ailleurs, j'ai de nouvelles consignes à vous transmettre.

— Encore !...

Le procureur frappait son bureau à petits coups de ses lunettes :

— Eh oui. Vous imaginez bien que la mort de ce Sébastiani a jeté le trouble. On a doublé votre protection depuis ce matin, non ? En tout cas, le Premier ministre, en plein accord avec le président de la République... que cela reste entre nous, n'est-ce pas... a ordonné la mise en place de « Vigie pirates, phase 1 ». C'est vous dire que les choses sont maintenant prises très au sérieux.

— Je rêve !...

— Tellement au sérieux que... enfin, j'ai appris que Matignon a estimé intempestive l'initiative du Garde. Que ces trois dossiers vous aient été remis... et que la Presse en soit prévenue avec une telle hâte... on n'a pas vraiment apprécié.

— Vous ne m'étonnez pas.

— On m'a donc chargé de vous faire savoir qu'on publiera, dès demain matin, un communiqué... très officiel... qui...

Latouche n'y tenait plus. Il persifla :

— Vous voilà bien embarrassé, monsieur le procureur. Cela ne vous ressemble pas.

— Oui. Et non. Donc, ce communiqué, qui sera forgé de toutes pièces, bien évidemment, reliera vos trois affaires à un vaste trafic de drogue. Ce sera cohérent avec ce que nous avons déjà laissé filtrer. Et ça calmera peut-être l'opinion.

— À croire qu'on ne comprend rien à rien, au Gouvernement. Parce que les citoyens de ce pays conservent mieux leur calme que ceux qui les dirigent.

— Voyons, Latouche ! Les rapports des RG dont on m'a donné... très confidentiellement... dont on m'a donné connaissance signalent précisément une inquiétude qui...

— Monsieur le procureur, les rapports des RG sont rédigés par de braves policiers dont le seul but est de plaire aux préfets. Lesquels n'ont eux-mêmes pas d'autre souhait que de complaire au ministre de l'Intérieur. Qui, à son tour, veille au confort intellectuel du Premier ministre. Lequel, parfois, doit se charger de celui du Président. Dans ces conditions...

— Quoi qu'il en soit, ne vous étonnez de rien, demain, trancha, très sec, le procureur général.



Célibataire pour l'état-civil, Pierre-André Latouche vivait en fait, depuis plusieurs années, avec Sophie Colline, une styliste de dix ans plus jeune que lui, dont les modèles apparaissaient souvent dans les journaux féminins. Blasée et amoureuse, pleine d'admiration pour lui, elle supportait avec patience les fréquentes infidélités – qui, elle s'empressait de le reconnaître, ne prêtaient jamais à conséquence – et les colères d'un compagnon rogneux et soupe au lait, toujours prêt à maudire Dieu et ses créatures.

Voyant son expression furieuse, elle l'embrassa avec tendresse, puis lui servit un whisky. Latouche, pâle, avala d'un trait la moitié de son verre, avant de reprendre sans transition, pour la plus grande surprise de sa compagne, la philippique qu'il avait entamée dans la matinée à l'intention de Julie Dupin.

— Ça y est ! gronda-t-il. C'est confirmé. Officiel. Écrit noir sur blanc. On me prend pour un couillon. Oui. Et on ne me l'envoie pas dire. Ah, les salopes !

— Mais, Patou...

— Je te jure, ma chérie, je vais démissionner !

— Ah, bon ?

— Enfin, Sophie !... Tu ne comprends vraiment pas ?

Sophie Colline eut un geste d'impuissance.

— On me fout dans un piège à cons, reprit Latouche. On m'envoie nager dans la merde. Je vais en prendre plein la gueule.

— Tu crois ?

— Remarque, on m'a prévenu... enfin... « Voilà des dossiers très

déliçats, mon cher Latouche... à manier avec des pincettes »... mais c'est à dégueuler, leurs saloperies ! Oui, je vais démissionner, et je deviendrai avocat.

— Avocat ?

— Et je les ferai chier ! Tous autant qu'ils sont !

— Voyons, Patou... ce n'est pas ton genre.

Le pouce et l'index du magistrat tournaient l'un contre l'autre à 200 tours/minute :

— Tu m'aimerais encore, si je me laissais marcher dessus par tous ces salauds ?

— J'ai préparé du rôti de boeuf pour ton dîner, répliqua Sophie Colline. Avec des pommes sarladaises.

— Je vais sortir une bonne bouteille, approuva Pierre-André Latouche, apaisé.



Durant la soirée, une équipe de fonctionnaires venus de divers cabinets ministériels s'échinèrent à préparer le communiqué qui serait diffusé le lendemain à 7 h 30, afin – si les événements le permettaient – de faire l'ouverture de tous les bulletins de radio à partir de 8 heures. Ils achevèrent, à plus de 2 heures du matin, le texte qu'un motard emporterait au domicile privé du Premier ministre à 7 heures, afin qu'il lui donne son approbation définitive avant diffusion aux médias.

Chapitre 8

Drogue-Répression

Démantèlement d'un vaste réseau de trafiquants internationaux

PARIS, 12 avr (AFP) – Un important réseau international de trafic de drogue, opérant en France tant à Paris qu'en province, a été repéré et démantelé grâce aux efforts communs de la brigade des stupéfiants et des services des douanes, annonce un communiqué commun du ministère de l'Intérieur et du ministère de l'Économie et des Finances.

Signé, fait exceptionnel, par les deux ministres, ce communiqué indique qu'une dizaine de personnes ont été arrêtées. Parmi elles figure un « chimiste » bien connu. James-Henri Trabolde, déjà condamné en 1977 à quinze ans de réclusion, et libéré en 1990.

Ces résultats, affirme le texte, « illustrent l'efficacité de la coopération entre les fonctionnaires concernés, et constituent la preuve du succès de la politique de prévention de la toxicomanie et de répression de toutes les formes de trafic de substances psychotropes décidée et appliquée par le gouvernement ». Le communiqué signale, par ailleurs, que les renseignements ainsi recueillis en France ont permis à « plusieurs polices étrangères » de mener des opérations coordonnées avec celles des agents français.

Après la publication de ce communiqué, on a précisé, dans les milieux autorisés, que ce sont les coïncidences relevées entre trois affaires survenues à Paris et en Province qui ont conduit les enquêteurs à conclure à des règlements de comptes entre trafiquants, et à remonter les filières.

ed/jfl

AFP 120712 AVR 94

La publication du communiqué commun de la place Beauvau et de Bercy provoqua des réactions diverses.

Malgré son respect pointilleux des formes – qui constituait, aux jours ordinaires, la meilleure protection de ses prérogatives –, le président de la République prit sur lui de bouleverser le déroulement

du Conseil des ministres en prononçant, de son timbre de plus en plus sourd, une déclaration liminaire :

— Mesdames et messieurs, avant que nous ne passions à notre ordre du jour, je tiens à dire ici – au nom de tous les Français, dont je suis sûr d'être le fidèle interprète – ma satisfaction devant les brillants résultats obtenus récemment dans le combat contre le terrible fléau qu'est la drogue. Monsieur le ministre d'État, ministre de l'Intérieur, et vous aussi, monsieur le ministre de l'Économie et des Finances, vous ne manquerez pas, je vous prie, de transmettre mes félicitations... qui sont aussi, par ma voix, celles de la Nation tout entière... à tous les personnels concernés. Leur action mérite les plus grands éloges.

La plupart des membres du gouvernement ne comprirent pas pourquoi le Premier ministre et son ministre de l'Intérieur échangeaient sous cape un sourire entendu, qui ne leur était pas habituel. Mais il n'est pas courant d'enrôler, plus ou moins à son insu, le chef de l'État dans une opération d'intoxication qui connaîtrait d'autant plus de succès que les journalistes, par les soins diligents du service de presse de l'Élysée, ne manqueraient pas d'être informés par le menu de l'expression *urbi et orbi* de la satisfaction présidentielle.

La mine renfrognée et les sourcils froncés du grand Argentier – impliqué bien malgré lui dans une manœuvre tortueuse au sujet de laquelle on n'avait consenti à lui fournir, par téléphone, que les indications les plus sommaires – pouvaient, à la rigueur, s'expliquer par les soucis constants que lui causaient la décote du franc vis à vis du mark – un peu plus forte qu'il ne le souhaitait –, et par la poursuite, fort malvenue, des mouvements erratiques des taux d'intérêt.



À la même heure, place Beauvau, Christophe Lardier affrontait la colère du rugueux commissaire divisionnaire Robert Clapard, le tout-puissant patron de l'Office central de répression du trafic illicite des stupéfiants – les *Stups* –, dont le pariétal rasé à la Von Stroheim passait par toutes les nuances de l'écarlate.

— Qu'est-ce qu'on m'a fait, là ? rugissait le policier, le poing dressé. C'est quoi, cette couillonnade ? On veut saboter mon boulot ? Et le Trabolde, qu'est-ce qu'on lui fait foutre dans ce boxon, hein ? C'est devenu un vrai claquedent, ce ministère ! Un bouzin ! Un bobinard à fantabosses !

Le haut fonctionnaire s'aperçut alors, que dans la précipitation, on

avait fâcheusement négligé de prévenir le responsable de la lutte contre la drogue.

— Je n’y suis pour rien, se défendit Lardier en mentant avec une belle maladresse. Toute cette affaire a été montée par les gens de Matignon. Les intérêts supérieurs du pays, voyez-vous, ont exigé que...

— Je vois surtout que tout le monde se fout de ma gueule, dans votre bousbir !

— Mais non, mon cher Clapard, mais non.

— Mais si, mais si !

— Je vous jure que...

— Votre ministre croit peut-être que je vais lui rouler une pelle ?

— Ne vous mettez pas martel en tête.

— Vous rigolez, Lardier !

— Clapard, je vous assure qu’ici...

— On a bien raison de dire qu’au bal des empaffés, personne ne fait tapisserie.

— Le devoir de réserve auquel je suis astreint m’interdit, hélas, de vous en dire davantage. Mais...

— C’est ça. Causez toujours. Et si vous voulez ma queue, je pisserai avec une paille !

Le directeur de cabinet manqua d’en perdre le souffle. Cependant, il parvint à se ressaisir :

— Mais si vous vouliez monter faire une petite visite à l’inspecteur Le Bihan, je crois qu’il serait tout à fait en mesure... à titre confidentiel... très confidentiel, j’insiste... d’éclairer un peu votre lanterne.

— Le Bihan ! Ce foldingue ? Ce pochtron ? On me prend pour qui, moi ? Pour l’Armée du Salut ? C’est Nanterre, ici ?

— Nous avons dû le mettre dans la confidence. Le ministre l’avait chargé de suivre ce dossier... un peu malodorant, je vous le concède... avec Sébastiani.

— Alors, là, je saisis tout. Bravo ! Chapeau, la Colo !

— Je vous le répète, mon cher Clapard. Montez donc chez Le Bihan.



Contrairement à ce que ses propos auraient pu laisser supposer, le commissaire Clapard nourrissait une estime certaine pour l'inspecteur Le Bihan. Il avait eu l'occasion de constater son bon sens et son habileté lorsqu'il lui avait fallu s'en prendre – trop souvent à son goût – à des diplomates qui, abusant de leurs privilèges et immunités, avaient été mêlés à l'introduction en France de substances prohibées.

— Alors, Le Bihan, c'est quoi, ce bordel ? lança-t-il d'un ton rogue.

— Quel bordel ?

— Ce communiqué de merde ! Signé par ces deux foutues enflures de ministres à la noix ! Avec l'arrestation de ce pauvre Trabolde, en plus !

— Un meccarillo, monsieur ?

— Oui. Merci. Alors, cette arrestation de Trabolde ?

— Il est toujours en liberté, que je sache. On ne vous avait pas mis au courant ?

— Que dalle !

— Je vais vous raconter tout le plan. C'est une combine complètement foutraque. Du Sébastiani tout craché... vierge, première pression.

— Il est mort, le Sébastiani. Qu'est-ce qu'il branlait là-dedans ?

— Il jouait du pipeau au ministre.

— Et ?

— Et le ministre y a cru. Écoutez-moi bien... Rapidement, mais d'une voix posée, Le Bihan résuma au commissaire les éléments du dossier qu'il était chargé de suivre, et lui détailla les opérations successives de désinformation déjà menées à bien.

— Vous les connaissez, ces deux-là, conclut-il. Sébastiani...

— Ce con !

— Sébastiani croyait débusquer des terroristes à tous les coins de rue. Et le ministre, lui, ça l'arrangeait bien.

— Je ne connais que lui pour pêcher les voix à l'explosif !

— Donc, on a assis Latouche sur ce tas de fumier. Et moi, je ne sais pas trop ce que je suis censé avoir à en foutre. Disons que je tricote en comptant les points. Mais vous, vous pourriez peut-être m'aider, quand même.

— Dites toujours.

— Dans vos blanchisseurs de pognon, vous n'auriez jamais repéré un certain Sean McCarthy ? Alias Eamon O'Reilly ? Ou Donald

Donaldson ? Ou... oh, je vous ferai une liste complète de ses pseudos. Qui s'appelait en réalité John Paul Donnegan ?

— Là, à brûle-pourpoint, ça ne me dit rien. Mais je regarderai, si vous voulez, Le Bihan. Pourquoi ?

— Parce que ce type-là... enfin, c'était, authentiquement, l'un des financiers de l'IRA... je crois qu'il avait pas mal de relations. Et qu'avec son système de comptes en banque dans tous les garages à fric de la planète, il aurait pu se faire de jolis à-côtés... en rendant des petits services à des gens dans le besoin. Mais s'il n'avait pas été régulier avec eux...

— Vous pensez à qui ?

— À personne en particulier, pour le moment. Mais j'ai une hypothèse de travail. Et, pour l'instant, elle me paraît intéressante. Tenez, je vous la donne pour ce qu'on me l'a vendue.

— Ça tombe bien. Je ne suis pas acheteur, ces temps-ci.

— Ça n'est qu'une hypothèse, hein... mais la voilà. Donnegan, grâce aux fonds de l'IRA qu'il gère depuis Londres, a pu peu à peu se créer une structure financière personnelle très diversifiée. Il la met, moyennant commissions, à la disposition de groupes variés qui préfèrent dissimuler leurs capitaux.

— Vous imaginez toujours ?

— Oui, oui. Enfin, je conjecture. Donc, les affaires sont bonnes. Mais mon Donnegan est trop gourmand. Il commet... disons des indécrotesses. Ou bien il commence à réaliser des investissements hasardeux avec du pèze qui n'est pas à lui. Bon... dans certains milieux, vous le savez mieux que moi, le code ne prévoit qu'une seule peine pour l'escroquerie et l'abus de confiance... la mort. Et c'est là que moi, j'ai ma petite idée.

— Accouchez, bon Dieu, accouchez ! s'impatiente Clapard.

— J'y viens. Je vais vous dire pourquoi je crois que ce sont plutôt des clients à vous qui sont dans le coup. Primo et d'une, cette putain de soi-disant signature des Fils de Deir Yassin. Deuxio, la sauvagerie barbare des meurtres. Tertio et de trois, l'organisation des assassins. Donc...

— Donc ?

— Je lis vos synthèses, monsieur. Et aussi celles d'Interpol. Je lis même les conneries que pendent à tout bout de champ ces enculanifiés de puritains de la DEA.

— Puritains comme chausson, oui !

— Donc, à Guayaquil, à Medellin, à Bogota, et autres lieux découverts à marée basse, les trop fameux barons de la coke et du pavot ont recruté des mercenaires Israéliens. Des types qui avaient aussi grenouillé en leur temps avec les *Contras* anti-sandinistes, à la demande ou non de la CIA. Et qui se retrouvaient au chomdu. Ces gars-là leur ont appris deux ou trois trucs.

— Ça, c'est vrai. Y compris l'art et la manière d'utiliser des contre-mesures électroniques pour brouiller les radars des Amerloques. Mais vous, vous ne m'apprenez rien de nouveau.

— Donc...

— Arrêtez de me gonfler les bijoux de famille avec vos *donc*, Le Bihan !

— Excusez-moi. Oui. Donc, d'après mon hypothèse, Donnegan leur a fait une incorrection. Là-bas, ça ne leur plaît pas. Ils envoient en Europe une paire de leurs porte-flingues. Un Israélien, qui mène la manœuvre, et un Indien qui fait le sale boulot. Exécution sans phrases de Donnegan, et aussi de Martin et de Langenbach qui en savaient trop long.

— Vous en êtes sûr ?

— Je continue de supposer.

— Et pourquoi un Israélien ?

— D'abord à cause de cette foutue signature des fistons de la mère Yassin, dont je vous parlais. Il faut avoir été au Moyen-Orient... et pas n'importe où... pour la connaître. Ensuite, les méthodes de commando. Ce n'est pas du boulot de bricolo à la petite semaine, ça. C'est une cervelle d'état-major qui a conçu le truc.

— Ouais. Mais les mains coupées ?

— Les mains coupées, les têtes explosées au gros calibre, par contre, c'est du Colombie pur jus.

— Très intéressant, en effet, commenta Clapard. Et c'est pour ça que ce communiqué de mes deux est aussi con.

— Je suis bien de votre avis, monsieur.

— Parce que s'il y en un qui aurait pu nous filer un coup de paluche sur ce turbin de mon zob, c'était justement Trabolde. Quand il a eu ses ennuis, ils l'ont laissé tomber, ces messieurs du cartel. Comme une vieille chaussette.

— Oh ?

— Absolument, Le Bihan. Des années au placard sans un colis, sans un mandat. Et c'est lui-même qui a réglé les honoraires de son avocat.

Alors, en faisant appel à son bon cœur et à son patriotisme, on aurait peut-être pu... mais maintenant...

— Je vois. Mais, dites-moi, à la vérité, votre Trabolde qui n'a pas du tout été arrêté, il est où, en ce moment ?

— Aux dernières nouvelles, à sa sortie de taule, il s'était retiré au calme, à la campagne... pas loin de Chantilly.

L'inspecteur sourit un peu :

— Comme gentleman-farmer ?

— Comme gentleman-rider, plutôt. Enfin, s'il savait se poser le cul sur une selle. Il a toujours aimé les dadas, le James-Henri Trabolde. Un peu trop, même. Mais vous, Le Bihan, vous êtes un ancien. Et vous connaissez sûrement la vieille formule : « les courtines, c'est le tombeau des voyous »...

— Eh oui, monsieur. Bon, si on veut que cette histoire à dormir debout ait l'air de se tenir à peu près, il faudrait le mettre réellement au frais, au moins pour quelques jours, et vite, votre chimiste. Vous auriez un petit prétexte ?

— Pour un type comme lui, j'ai toujours un prétexte en réserve. C'est facile. Il n'y a même pas à chercher.

— Est-ce qu'une bonne garde à vue, prolongée au besoin, ça serait envisageable, monsieur ? Avec une incarcération à la clef ?

— Tout à fait. Si ce communiqué de merde ne lui a pas flanqué les jetons, et qu'il n'a pas pris la tangente.

— Eh bien, je crois que personne ne vous en voudra si vous le reprenez quarante-huit heures. Ou plus, au besoin. Moi, je vais chercher ailleurs. Du côté des faussaires, monsieur. Parce que Donnegan, tous ses jeux complets de faffes bidons, ils ne lui avaient sûrement pas été fournis par l'IRA.



Le Bihan n'avait jamais beaucoup aimé les hôpitaux. Depuis la mort de sa femme et de ses deux petites filles, il ne les supportait plus. Il se fit cependant violence pour aller s'entretenir avec Gabriel Mouloud, qu'un cancer de l'estomac en phase terminale rongeaient lentement dans une petite chambre de l'hôpital Cochin.

Les enquêtes les plus minutieuses, les plus acharnées, n'avaient pas permis à plusieurs générations successives de policiers de parvenir à élucider complètement les nombreux mystères qu'offraient à leur

sagacité aussi bien les origines de Gabriel Mouloud, que les étapes chaotiques d'une carrière pourtant riche en multiples rebondissements. On le croyait né à Oran en 1923 – à moins que ce n'ait été à Bône, et en 1924, ou en 1926, à Bougie. On lui prêtait un père chrétien et une mère juive – ou le contraire. Mais certains croyaient pouvoir plutôt lui attribuer un papa kabyle, ex-caporal-chef de tirailleurs, et une maman de vieille souche lorraine.

On ignorait totalement comment et pourquoi il était arrivé en métropole, en 1941 ou en 1942. Ses activités de cette époque se perdaient dans des brumes insondables. En mars 1944, les Allemands l'avaient déporté à Buchenwald – pour appartenance à un réseau de résistance, au sein duquel il confectionnait de faux *ausweis*, selon les uns, pour avoir contrefait trop de tickets d'alimentation destinés au marché noir, selon les autres. Curieusement, le dossier avait disparu. Gabriel Mouloud lui-même n'avait jamais voulu préciser ce détail. On s'accordait cependant sur sa conduite exemplaire et son attitude indomptable pendant sa détention. Ce qui lui avait valu, outre quelques médailles, l'amitié agissante de personnalités diverses dont le soutien ultérieur ne lui avait jamais fait défaut. Notamment devant les tribunaux.

Il en avait eu bien besoin. Et plusieurs fois. Si la déportation avait mis en évidence son courage éclatant, elle semblait aussi avoir développé ses talents un peu particuliers d'artiste de la contrefaçon. Car moins d'un an après son rapatriement, Gabriel Mouloud, compromis à nouveau dans un trafic de fausses cartes de rationnement extrêmement bien imitées, dont il était l'auteur, avait été condamné à dix-huit mois de prison ferme. Ses amis étaient intervenus avec insistance pour qu'une mesure de grâce exceptionnelle, accordée par le président Vincent Auriol, lui rende la liberté alors qu'il n'avait purgé qu'un tiers de sa peine. Il paraissait s'être assagi.

Mais, en 1949, une seconde condamnation était intervenue, cette fois pour fabrication des faux dollars qu'écoulait le gérant du PX de la base américaine de Châteauroux. Malgré ses appuis, Mouloud avait passé cinq ans en centrale, à Melun, où ses dons lui avaient valu d'être affectés à l'atelier d'imprimerie par une administration pénitentiaire inconsciente ou pleine d'un humour imprévu.

Ensuite, on avait perdu sa trace, dix années durant. D'après des informations plus ou moins fantaisistes, il aurait été vu, successivement ou simultanément, à Caracas, à Macao, à Liverpool, à Calcutta, à Vancouver, à Palerme – et même dans les cuisines d'une auberge des environs de Pau. Il avait fait sa réapparition en 1965, une belle nuit de janvier, sur le pont de Kehl. Une patrouille de la prévôté, vaguement alertée du passage possible d'anciens de l'OAS pas encore

repentis, avait arrêté par hasard une DS Citroën, à bord de laquelle se trouvaient trois hommes, dont Mouloud. Dans le coffre, deux grosses valises renfermaient une multitude de liasses de faux billets de cent marks. L'enquête n'avait pas permis de démontrer qu'il en était l'auteur. Mais, au seul vu de ses antécédents, les juges n'avaient pas hésité à le renvoyer à l'ombre pour sept ans.

À sa sortie de prison, Gabriel Mouloud s'était installé dans une petite maison acquise nul ne savait avec quels fonds, non loin d'Étampes, pour y mener une existence paisible, vouée au jardinage, à la lecture des journaux, et à la belote quotidienne avec quelques compagnons de bistrot, retraités comme lui. Par les chaudes soirées d'été, on le voyait, assis à califourchon sur une chaise devant sa porte, tirer sur l'embout d'un vieux narghilé. Il s'absentait parfois. « Pour aller chauffer mes os au soleil », disait-il. Officiellement, il ne vivait que de sa pension de déporté et de la retraite de la Sécurité sociale. On croyait qu'il rendait encore, à l'occasion, quelques menus services à de vieux amis du Milieu en quête de documents d'identité. Il avait, semblait-il, formé des élèves qui, de temps à autre, venaient recourir à ses conseils magistraux.

Le Bihan, qui l'avait quelquefois rencontré au hasard de ses enquêtes, aimait sa sagesse désabusée, et les récits étonnants qu'il consentait, en de rares moments d'abandon, à lui livrer sur un passé pittoresque et héroïque. Il savait aussi que Gabriel Mouloud, étonnant d'entregent, pouvait être considéré comme un Bottin vivant de tous les grands faussaires des cinq continents.



Le teint safran, émacié, une perfusion à chaque bras et un tuyau dans le nez, Mouloud trouva la force d'esquisser un sourire à la vue des fleurs que Le Bihan tenait à la main :

— Inspecteur, c'est gentil de...

— Ne te fatigue pas, Gaby. Repose-toi. Tu me remercieras quand tu sortiras d'ici.

Gabriel Mouloud parvint à arborer une grimace point trop chargée d'amertume :

— Je sortirai d'ici les pieds devant. Vous auriez aussi bien pu garder votre bouquet pour mon enterrement.

— *Bismillah* ! Ce n'est pas demain la veille.

— Vous savez bien que ça tardera plus. Mais je vais pas me

plaindre, remarquez bien. Quarante-neuf ans de sursis... eh oui, depuis 45... y a pas un tribunal de la planète qui m'aurait cloqué ça.

— Ne te fatigue pas, je te le répète. D'ailleurs, je ne resterai pas longtemps. Mais j'ai un service à te demander, Gaby.

— Je me disais aussi...

Le Bihan tenta de prendre une mine offensée :

— Là, tu me charries. Tu me connais, Gaby. Tu sais que je ne laisse jamais partir les amis sans leur dire au revoir. Je serais venu de toute façon.

— Débagoulez toujours. Ça vous coûtera pas les dents de la gorge.

— Oui, un service, je te le disais. Je m'intéresse à un Irlandais. Un certain John Paul Donnegan. Un financier de Londres. Mais il voyageait sous des tocs impeccables. Six, huit, dix identités, je ne sais pas... on ne l'a jamais coincé, en tout cas.

— Et alors ?

— Ses balourds étaient assez balèzes pour avoir été acceptés par des banques, ici en France, en Angleterre, en Allemagne... et en Suisse aussi, si ça se trouve. Tu ne vois pas l'artiste qui aurait pu les lui fournir ?

— Comment que vous disiez que c'est, son nom ?

— John Paul Donnegan. Il se faisait aussi appeler Eamon O'Reilly, Sean McCarthy, Paul Wexford, Donald Donaldson...

— Minute ! Donaldson ? Vous êtes sûr, inspecteur ?

— Oui. Un passeport australien.

— Pas récent, hein ?

— Il avait commencé à s'en servir il y a trois ans, à peu près. Plus, peut-être.

— C'est ça. J'ai travaillé dessus. Enfin, comme conseiller technique, comme on dit aujourd'hui. Ces véreux d'Australiens, ils ont un papier à filigrane que c'est un vrai casse-tête. Un jeune ami à moi, il est venu me demander de lui filer un coup de paluche. J'en avais dans mes stocks, de ce papelard maudit. J'ai pas refusé.

— Et c'était qui, Gaby, ton Picasso des faffiot ?

— Oh, inspecteur ! J'ai jamais balancé personne ! Même pas pour une gamelle de rab, quand j'étais au camp, chez les Boches ! Et pourtant je la sautais dur, croyez-moi !

— Je ne t'ai pas encore tout dit. Ce Donnegan s'est fait descendre. En plein Paris. Ça n'est pas après ses fournisseurs que j'en ai. Je

cherche ceux qui l'ont refroidi.

Mouloud s'était rembruni.

— Comprends-moi bien, Gaby, reprit Le Bihan. Te monter un vélo, tu sais que ce n'est pas mon genre. Mais là, c'est important. Pour notre pays.

— Vraiment ? C'est pas du pour, ça ?

— Vraiment important, Gaby.

— Ça me plaît pas, inspecteur. Mon ami... il a quitté le turf. Il s'est fait honnête. Rangé des tacots. Définitif. Je veux pas que vous lui fassiez des ennuis. Et puis il est beau gosse, ajouta Mouloud, l'œil rêveur.

— Ne te bile pas. Il n'aura pas de pépins. Je voudrais seulement qu'il me donne un début de piste. Alors, c'est qui, ton pote ?

Un spasme de douleur crispa les traits du vieux faussaire. Il soupira.

— Un garçon doué, dit-il enfin, d'une voix haletante. Une main comme on en voit pas souvent. Un Rital. Luigi... Luigi Milanese... un élève à Giovanni Fiorella... Fiorella le Napolitain... vous connaissiez sûrement ce blaze-là. Chez nous, il avait une de ces cotes !

— Oui, je connaissais, Gaby.

— C'était une épée, dans notre boulot à nous, le Napolitain. Avec moi, Luigi, il a seulement eu des cours de perfectionnement. En gravure... parce que le cuivre, sans me vanter, inspecteur, ça me résistait pas. Tenez, je me souviens que...

— Et ce Luigi ? coupa Le Bihan.

— Sa spécialité, à Luigi, c'était les passeports, les cartes d'identité, les permis de conduire... il tenait boutique à Amsterdam. Au centre ville. Du côté de Zeedijk. Dans les rues chaudes.

— Je connais.

— Mais les cognes de là-bas, ils ont fini par lui coller au train. Il les avait tout le temps sur les endosses. Alors, il s'est replié sur la Suisse... où il avait planqué ses petites économies...

— Un épargnant laborieux, je vois. Et, maintenant, on le trouverait où ça, ton Luigi ?

— Eh bien, à Genève, justement. J'ai eu de ses nouvelles, il y a pas bien longtemps. Il est chauffeur... chez un grossium. Luigi Marantello, qu'il s'appelle maintenant. Mais il a plus quitté le droit chemin, hein ? Alors...

— Je vois. Ne t'inquiète pas pour lui, Gaby. Tu as eu ma parole. Je lui ficherais la paix. Son grossium, tu ne saurais pas qui c'est, par hasard ? Ça me ferait gagner du temps.

De nouveau, Mouloud émit un long soupir :

— Vous profitez que je vais claquer, inspecteur. C'est pas régulier.

— Là, Gaby, tu veux me vexer.

— Son grossium, c'est un certain Leonberg... qui perche à Cologny. Une banlieue de Genève tout ce qu'il y a de chicos et de classieux.

— Je connais. Leonberg, tu dis ?

— Oui. Gustave Leonberg... un collectionneur... de je sais plus trop quoi... mais plein aux as. Bourré à craquer. Luigi, il lui sert pas seulement de cocher. Il lui sert de valet de chambre quand il voyage. Et il dessine aussi, pour le catalogue de sa collection.

— Il est chez lui depuis combien de temps ?

— Deux ans. Trois, peut-être.

— Merci pour tout, Gaby. Si je peux te faire un avantage...

— Y a plus qu'un toubib qui pourrait me faire un avantage. En me donnant une rallonge. Mais vous êtes pas toubib, vous.

— Non. Mais si tu veux me recommander quelqu'un, je m'en occuperai, je te le promets.

— J'ai plus de famille. Rien. Démerdez-vous juste pour que mon petit Luigi, il lui arrive pas des malheurs.

— C'est promis, Gaby.

— Je suis superstitieux, inspecteur. Me dites pas au revoir.

— Alors, salut, Gaby. À la prochaine. Et meilleure santé.

Mouloud sourit, soudain égayé :

— Bonne bourre, poulet ! Ça, ça pourra pas vous faire de mal.



Chevauchant son scooter pour regagner la rue des Saussaies sous une giboulée tardive, Le Bihan, un chiffon à la main pour essuyer à grands gestes sa visière de son casque brouillée par l'averse, soliloquait à haute voix selon son habitude :

— Tiens, tiens, tiens... bonne bourre, bonne bourre... il a réussi à se payer ma terrine une dernière fois, le vieux Mouloud... mais il n'a pas eu tort. Ça ne pourra pas me faire de mal... surtout avec Sylvie.

C'est vrai qu'elle baise bien, mais... enfin, superbe, sur elle, la lingerie que je lui ai rapportée de Londres. Avec elle, les plans plumard et jambes en l'air, ça y va ! Hier soir, elle m'a vraiment plu, Sylvie... je crois qu'elle plaît aussi aux chats...

« À propos de chatteries, il doit être vraiment girond, le jeune Luigi... Mouloud avait du goût... et un goût exigeant... mais ce Leonberg... qu'est-ce qu'il vient fiche dans cette histoire, hein ? Il héberge et il emploie un ancien faussaire, qui lui sert de chauffeur et de dessinateur et... et de quoi d'autre ?... Et c'est justement ce chauffeur qui avait établi le passeport australien de Donaldson... en plus, ils étaient tous les deux à Briançon... avec une infirmière dont je ne sais rien... précisément la nuit où Martin et sa copine ont été tués... le vol de la Cherokee... bizarre, tout ça, bizarre...

« Ce M. Leonberg, à part sa collection... sa collection de quoi, au fait... sûrement pas d'ouvrages de dame, non... qu'est-ce qu'il peut maquiller, dans l'existence ? Parce qu'une supposition que ça ne soit qu'une couverture... qu'il ait d'autres activités annexes... la fameuse logistique dont parlait tant Sébastiani... si c'était lui qui l'assurait, hein ? Il a des moyens... de gros moyens... donc...



Assis derrière son bureau, Le Bihan fredonnait du nez une toccata de Frescobaldi tout en collationnant avec minutie le contenu de l'une de ses boîtes. Insatisfait, il ouvrit une chemise de carton rigide pour reprendre les différents rapports que Schmittler avait rédigés.

Il se tourna vers sa lampe pour les commenter :

— Tiens, tiens, tiens... c'est bien ça... M. Gustave Leonberg... sans profession... accompagné de Luigi Marantello, 28 ans, chauffeur de maître, de nationalité italienne... curieux qu'il ne se soit pas inventé une origine tessinoise, celui-là... et de Hannelore Kreutzberger, 33 ans, infirmière, de nationalité suisse...

« Rien de plus casher, tout ça, comme dirait l'ami Uri Bendov... oui, mais... mais... un pedigree comme celui du Luigi chéri de Mouloud, ça jette un froid... rien ne nous dit que la belle Hannelore... je ne sais même pas si elle est belle, d'ailleurs, mais avec un prénom comme ça...

« Il y avait une Hannelore, à Berlin. Au *Zwei Adler*, pas loin de la Gedächtniskirche... elle n'était pas mal, cette Hannelore-là... on l'appelait toujours la grosse blonde paresseuse, je ne sais pas pourquoi. Parce qu'elle n'était ni grosse, ni paresseuse. Blonde, ça, oui. Et elle

aimait bien les militaires en uniforme... même en uniforme français, et Dieu sait que nous étions fringués comme l'as de pique... aussi mal que les Popov, c'est dire...

« Oui, rien ne prouve que la dévouée garde-malade soit blanc-bleu... et le Leonberg lui-même, d'où est-ce qu'il a bien pu sortir, l'ostrogoth ?

« Donc, il est urgent d'en savoir plus sur ce trio... le trio de Leonberg... Voilà que ça me revient encore... c'est agaçant, *gast* !

Se taisant brusquement, Le Bihan s'empara d'une chemise cartonnée sur laquelle, en belles lettres rondes, comme les très chers frères des écoles chrétiennes le lui avaient jadis appris, il écrivit, d'une archaïque plume sergent-major incongrue à côté de son micro-ordinateur, « Opération Travadja la Moukère » – en hommage ironique aux ancêtres que la rumeur publique prêtait à Gabriel Mouloud.



La majorité des gens ignorent que, depuis la fondation de la Société des Nations, à la suite du traité de Versailles, la direction de la sécurité des organisations internationales siégeant à Genève a toujours été confiée à un policier français, issu soit de la Sécurité du Territoire, soit des RG. Ce choix, *a priori* surprenant, s'expliquait d'abord par le fait – amplement démontré par l'expérience depuis lors – que les diplomates et fonctionnaires internationaux en poste dans la ville de Calvin franchissaient volontiers la frontière pour leurs galipettes, frasques et éventuels délits. Depuis quelque sept mois, la fonction était tenue, au palais des Nations, par le commissaire principal Rabut, précédemment affecté au service des VO – les voyages officiels.

Le Bihan le connaissait encore trop peu pour l'enrôler dans son réseau. Mais ils avaient tous deux déjà eu l'occasion de travailler ensemble au règlement d'affaires mineures. Le contacter constituait la première phase de l'opération « Travadja la Moukère ». Le Bihan le savait coopératif, mais soucieux des formes :

— Commissaire Rabut ? Mes devoirs, monsieur. Inspecteur Le Bihan à l'appareil.

— Bonjour, mon vieux. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir ?

— Eh bien, dites-moi, monsieur, je sais que ça n'est pas tout à fait dans votre juridiction. Mais c'est un Genevois qui m'intéresse. Un certain Gustave Leonberg, qui vivrait à Cologne.

— Leonberg ? Ah, c'est une personnalité, ici. Il est dans un fauteuil

roulant, mais il s'arrange quand même pour qu'on le voie partout. Dans les restaurants, les ventes aux enchères, les expositions, les concerts, les premières au Grand Théâtre... même dans les boîtes de nuit, de temps en temps. Un mondain.

— Tiens, tiens, tiens...

— Mais pas seulement. Un gastronome, Le Bihan. Et surtout un expert en instruments de musique connu dans le monde entier. Sotheby's et Christie's font appel à lui très régulièrement. Les journaux du cru parlent souvent de lui.

— Diable !

— Pourquoi ?

— Je suis sur une histoire de meurtres multiples, monsieur. Oui, quatre assassinats. Et, dans trois d'entre eux... pour l'instant... le nom de ce Leonberg apparaît. De loin.

— Vous plaisantez, Le Bihan ?

— Et pas seulement lui, monsieur. Son chauffeur aussi. Un certain Luigi Marantello. Alors, si vous aviez des informations... sur ces deux-là... et sur une infirmière aussi... une... je n'arrive pas à me relire... une nommée Hannelore Kreutzberger...

— Je ferai ce que je pourrai, mon vieux. Mais n'y comptez pas trop. Moi, ici, je n'ai rien sur vos oiseaux. Ils n'appartiennent pas à ma foutue volière cosmopolite. Il va falloir que je pose des questions aux collègues suisses. Et, avec eux, tout se paie ! Heureusement que je me garde toujours des biscuits !

— C'est plus sage. En tout cas, merci, monsieur. Le ministre suit ça de très près, je vous signale.

Rabut eut un rire bref :

— Transmettez-lui donc mes respects.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.



« Travadja la Moukère » comportait une seconde phase, bien plus délicate.

Le Bihan, convaincu qu'il fallait toujours faire flèche de tous bois, ne craignait jamais de recourir au chantage – qu'il préférait, avec pudeur, qualifier de « pressions soutenues ». Mais, rompu de longue date à la manœuvre, il n'ignorait pas qu'elle exige non seulement de

l'habileté de la part de celui qui la mène, mais aussi la coopération, même à son corps défendant, de celui qui en est l'objet.

En l'occurrence, il s'agissait pour lui d'obtenir la collaboration sans réserve d'un homme intéressant à deux titres différents : d'une part, sa qualité de banquier. D'autre part, son appartenance – honoraire, pour ainsi dire, mais naturelle – au cadre des informateurs bénévoles de la Police fédérale helvétique, la très secrète *Bupo*, bras séculier du contre-espionnage suisse, gardienne efficace et sourcilleuse de la neutralité séculaire.

Dernier descendant d'une austère lignée de banquiers huguenots, qui avaient quitté la France peu avant la révocation de l'édit de Nantes, Georges-Alain Huguenet, président du directoire de MM. Huguenet, Foulon et Cie, souffrait d'une faiblesse grave : une passion – naguère partagée durant quelques mois avec un diplomate néerlandais – pour les très jeunes filles. En vue de laquelle, faute d'oser tenter de la satisfaire à Genève, les deux complices avaient fait de la sortie des collèges de la région d'Annecy et de la Roche-sur-Foron leur terrain de chasse préféré.

Mais, malheureusement pour eux, les amateurs de Lolitas s'étaient fait prendre, en 1992. Fidèle à sa manière, Le Bihan avait agi en douceur avec la coopération du major Oderloo. Sur leur instantane recommandation transmise à qui de droit par la voie hiérarchique, le Batave, désormais indésirable tant en Suisse qu'en France, avait été expédié à Riga pour y représenter en sous-ordre – avec dignité, cette fois, espérait-on – les intérêts de la reine Beatrix et de son royaume. Quant au banquier à la sexualité déviante, l'inspecteur, entre deux avions, s'était arrangé pour le rencontrer en personne.

— Monsieur, lui avait-il dit en souriant de toutes ses dents, nous aurions pu vous jeter en prison... provoquer un scandale qui aurait ruiné bien davantage que votre réputation... qui aurait signifié l'écroulement d'un établissement respecté... mais vous valez mieux que cela.

Georges-Alain Huguenet avait blêmi.

— Oui, avait poursuivi Le Bihan, vous valez mieux que cela. Pas sur le plan moral. Les voyous de votre espèce me dégoûtent.

— Je ne vous permets pas !

— Je n'en ai rien à foutre. Mais votre position sociale, vos fonctions, vous permettent d'avoir accès à des informations qui pourraient nous être utiles. Alors, désormais, ce sera donnant donnant. Votre liberté, votre... oui, votre honneur... appelons ça comme ça... et celui de votre banque... en échange de votre aide totale chaque fois

que nous la solliciterons. J'ai été assez clair, non ?

Maté, une trouille abjecte au ventre, le banquier avait cédé.

L'inspecteur avait ricané sans retenue :

— J'ai appris en peu de temps, en ce qui vous concerne, deux ou trois détails pittoresques. Car vous n'aimez pas seulement les jeunes donzelles, monsieur Huguenet. Vous aimez aussi l'onglet bien saignant.

Le Suisse avait manqué de s'évanouir en découvrant que Le Bihan connaissait aussi ses passions culinaires.

— C'est une viande que l'on ne trouve pas en Suisse... vos bouchers, hélas, n'arrivent pas à la cheville de vos horlogers, avait repris Le Bihan avec ironie. Et vous adorez tenir les commandes de votre hélicoptère. Le téléphone n'est pas toujours sûr. Les lignes sont parfois surveillées. Donc, quand j'aurai envie de vous écouter... quand j'en aurai besoin, plutôt... vous prendrez votre Bell-Agusta personnel, et vous irez vous poser au Bourget-du-Lac.

— Au Bourget-du-Lac ?

— Oui. J'y connais un petit restaurant. Près de la mairie. *Chez Tonio*. Oh, ça n'a l'air de rien... un boui-boui, presque un bouge. Mais le patron... un ancien client à moi... est fils de boucher, justement. Un vrai connaisseur. Et son ongle vaut le voyage. Moi-même, j'aime assez la viande rouge.

— Je...

— Nous nous retrouverons là-bas chaque fois que j'aurai le désir de m'entretenir avec vous. C'est bien compris ? Nous sommes d'accord ? Je ne vous salue pas, monsieur Huguenet.



Le Bihan se contenta d'expédier au banquier un fax très bref : « Vous confirmez rendez-vous ce soir 20 heures *Chez Tonio*. Ai commandé deux ongles. Hervé. »

Il savait que Georges-Alain Huguenet n'oserait jamais se dérober.



« Au militaire », selon l'expression suisse, Huguenet possédait le grade de premier lieutenant de la Troupe d'aviation. L'entraînement

ainsi acquis lui avait permis d'obtenir un brevet de vol de nuit aux instruments. Soucieux de ponctualité, il décolla de l'aéroport de Cointrin à 18 h 45. En dépit de l'obscurité, encore assombrie par une bruine tenace, il se posa sur le terrain du Bourget-du-Lac où, retenue par sa secrétaire, une voiture de location l'attendait.

20 heures très exactement sonnaient au carillon Westminster du patron lorsqu'il franchit la porte de *Chez Tonio*. Au comptoir, un verre de whisky à la main, Le Bihan guettait son arrivée.

À deux reprises déjà, l'inspecteur avait organisé de telles entrevues. Mais, ce soir-là, il jouait une grosse partie : pour la première fois, ce qu'il allait exiger du banquier le contraindrait à s'adresser à ses relations de la *Bupo*. Peut-être se cabrerait-il, ou, dans un sursaut de loyauté, irait-il se dénoncer à ses amis. Aussi Le Bihan décida d'instaurer entre eux un climat de confiance avant d'en venir à l'essentiel. Durant le dîner, il veilla à n'aborder que des sujets anodins, recueillant au passage quelques conseils financiers, et attendit qu'un vieil armagnac leur ait été servi pour exposer brutalement le motif de la rencontre :

— Monsieur Huguenet, aujourd'hui, des nécessités impérieuses m'obligent à vous demander beaucoup. Vous avez, à Genève, un concitoyen qui m'intéresse énormément. Un homme connu... un certain Gustave Leonberg, qui...

Une panique irrépressible se peignit sur les traits un peu mous de Huguenet :

— Leonberg ? Mais c'est un ami !

— Excellent ! Donc vous le connaissez bien. C'est parfait. Je veux tout sur lui. Son passé, ses activités quotidiennes, son entourage, ses relations, ses maîtresses... s'il peut encore honorer les dames, j'entends... et puis ses finances, son chiffre d'affaires, ses opinions politiques... tout, vous dis-je. Je veux même que vous me sortiez ses relevés bancaires et sa fiche à la *Bupo*.

— Cela, c'est impossible !

— Je ne vous serinerai pas qu'impossible n'est pas français. C'est trop commun. Mais je vous rappellerai que j'ai conservé par-devers moi un petit dossier bien ennuyeux... très ennuyeux pour vous. Imaginez un peu que les autorités de votre pays soient amenées à en prendre connaissance... je ne saurais pas comment, cela va de soi...

— C'est une trahison que vous me demandez !

— Pas du tout. Je requiers votre aide désintéressée. Dans le seul but d'éclaircir une vilaine énigme... quatre assassinats, rien que ça... et bien dégueulasses. C'est fou, non ?... Alors, vos rougeurs de rosière

de bonne famille, je m'en branle ! Ces renseignements, il me les faut.

— Mais je...

— Il me les faut. À tout prix. Soutirez-les à qui vous voulez. Volez-les, au besoin ! Nous sommes aujourd'hui mercredi. Lundi prochain, donc, des affaires très urgentes vous appelleront à Paris. Nous déjeunerons ensemble, à 13 h, chez... chez *Marius*, tenez. Rue de Bourgogne, à côté de notre Assemblée nationale.

— Je n'aurai pas le temps de...

— Prenez-le, monsieur Huguenet, prenez-le. Moi, je prendrai bien celui de sortir de mon coffre, à toutes fins utiles, le dossier dont nous parlions à l'instant. Entre mon bureau et l'ambassade de votre pays, il n'y a pas plus d'un quart d'heure à pied. Rien que la Seine et l'esplanade des Invalides à traverser. J'aime marcher... et on fait si vite des photocopies. Alors...

Vaincu, le banquier baissa la tête :

— Je... je ferai de mon mieux.

— J'y comptais bien. À vous revoir, monsieur Huguenet. À lundi. Sans faute. Oh, vous ne manquerez pas, j'espère, de régler notre petite note, n'est-ce pas ?... Mais j'emporte l'addition. Pour justifier mes frais, vous comprenez...

Le Bihan pensait que cette marque désinvolte de dédain et de mépris contribuerait à conforter l'emprise qu'il exerçait sur Huguenet. Il se souciait peu de la minceur de ses appointements, mais il songeait, aussi, qu'il n'y a pas de petits bénéfices.

Il s'éloigna à vive allure, d'un pas guilleret, la pipe au bec, dans l'air frais à la pureté de métal, où tourbillonnaient maintenant quelques flocons épars qui s'accrochaient à l'affreuse casquette à carreaux qu'il avait jugé bon de coiffer pour la circonstance. Sur un air inspiré plus ou moins d'un madrigal de Roland de Lassus, avec des nasalisations de cromorne et un vibrato de sacquebute, et en roulant les *r*, il chantonnait à voix basse, pour rythmer sa marche, une espèce de rigodon surréaliste à la Henri Michaux dont il était l'auteur :

Rapatata patati papatoc.

Ra pata patère.

Rapatala palati papatoc,

Ra pota pabloc.

Pi ca soc !



Le commissaire Rabut profita d'un week-end à Paris pour déposer au ministère de l'Intérieur une mince enveloppe qui contenait les données qu'il avait pu recueillir au sujet de Gustave Leonberg et de son entourage.

Le Bihan la découvrit tôt, le lundi matin, en arrivant à son bureau. S'agissant de Leonberg, Rabut avait pu apprendre que, né à Dunkerque, il était d'origine française, qu'il appartenait à une famille de luthiers de Mirecourt, et qu'il s'était taillé une renommée mondiale aussi bien comme expert que comme musicologue (une coupure de journal détaillant sa collection de théorbes, luths, violes, et cordes modernes était jointe), mais surtout en tant que courtier en instruments de musique.

« Selon ma source, écrivait le commissaire, la moitié des violons et violoncelles anciens qui se vendent chaque année dans le monde transigent, ou ont transité, par ses mains. »

Ce qui expliquait une belle fortune. Leonberg ne s'était installé à Genève qu'en 1950, après avoir séjourné deux ans dans un sanatorium de Leysin pour y soigner sa tuberculose.

Passionné de montagne, il avait subi un très grave accident en 1967, en tentant, en plein hiver, l'ascension de l'Aiguille verte, dans le massif du Mont Blanc. Touché à la colonne vertébrale, paralysé des deux jambes, il poursuivait cependant ses activités. Il accueillait dans sa villa de Cologny tout ce que le milieu de la musique internationale comptait de grands noms.

« Ma source, ajoutait Rabut, croit savoir que Leonberg a participé activement à la Résistance. La *Bupo* l'a longtemps tenu à l'œil, car on le soupçonnait, je ne sais pas pourquoi, d'être un agent de l'Est. Peut-être une appartenance aux FTP. Mais on n'a rien prouvé, et la nationalité suisse lui a été accordée sans difficulté en 1967, juste avant son accident. Toutefois, une autre source m'a donné, sous toutes réserves, un détail qui pourra vous intéresser : avant de déménager pour Cologny, Leonberg habitait un grand appartement dans le quartier des Bastions. Il y aurait hébergé des rendez-vous, organisés par quelques bonnes volontés du *Maghreb Circus*, entre des envoyés secrets du général de Gaulle et des émissaires du FLN, bien avant les pourparlers de Melun, des Rousses et d'Évian. Ce "on-dit" vaut ce qu'il vaut. »

— Tiens, tiens, tiens, murmura Le Bihan. Ce brave Leonberg aurait donc été, comme qui dirait, une fausse barbe... avec des relations

ailleurs que dans la musique... donc, il doit avoir une fiche... des fiches... quelque part chez nous, depuis belle lurette... et *on* m'a encore fait des petites cachotteries, *Mensch Maier* !...

L'inspecteur reprit sa lecture. Luigi Marantello était entré au service du musicologue en avril 1992, succédant à Arsène Lesservoz, un brave Savoyard qui, l'âge venu, avait pris sa retraite. Les sources du commissaire disaient l'Italien d'un dévouement absolu à son patron, qui l'utilisait aussi comme valet de chambre lorsqu'ils voyageaient (Rabut notait que Leonberg, par psychose de l'avion, ne se déplaçait plus qu'en voiture, en Europe du moins – il possédait une Rolls, une Mercedes 500 E, et la Cherokee de Briançon, immatriculées toutes trois GE 159 287, selon la loi suisse qui n'attribue qu'un seul numéro minéralogique par propriétaire de véhicules.) Son permis de séjour – un permis B –, sollicité dans les formes requises par Gustave Leonberg auprès des autorités fédérales, était parfaitement en règle, et la police genevoise ne s'était jamais intéressée autrement à lui – sauf à l'inscrire au registre des habitués des bars gays.

— Oui, reprit Le Bihan pour son Macintosh. Mais ça ne me dit pas comment Leonberg a connu ce jeunot de faussaire. Un courtier, un expert, ça gagne bien sa croûte, certes. Mais de là à thésauriser un magot aussi confortable... donc, il a d'autres ressources... lesquelles ?... Parce que si tout n'est pas net, hein... et, en plus, son handicap, ce serait une couverture en acier chromé... un chef d'orchestre... ou un assassin en fauteuil roulant...

Le cas de Hannelore Kreutzberger ne présentait rien de particulier. Elle prodiguait ses soins à Leonberg depuis 1986, en remplacement d'une autre infirmière, Gertraude Lebhart, qui était partie pour se marier. Sa vie privée n'attirait aucune remarque. À Genève, on lui avait guère connu qu'un seul amant, un certain Jean Grollier, décédé en 1990, dont elle avait été pendant deux ans la maîtresse intermittente.

— Alors là, c'est fort ! s'exclama Le Bihan pour le lampadaire à halogène qu'il avait en face de lui. On est reparti pour la gloire ! Jean Grollier !... Moi, je ne crois pas aux coïncidences. Un, on a volé la voiture de Leonberg pour liquider Martin et sa nana. Deux, Luigi Marantello avait confectionné le passeport australien de Donnegan-Donaldson. Et voilà-t-il pas que le mignon Luigi devient le chauffeur de Gustave Leonberg. Dont l'infirmière, justement, se faisait trombonner par un Jean Grollier... ça n'est pas un nom courant, ça, hein... un Jean Grollier qui pourrait bien être le même que le Grabenhaus alias Grollier qui avait séjourné à Formentera chez Langenbach. Et qui pourrait aussi... si mes petites boîtes ne m'ont pas trompé... n'avoir fait qu'un avec ce brave vieux Jo Groetemans dont

on n'a jamais retrouvé les meurtriers. J'aime bien ce qui est bizarre. Mais là, on me fait la totale ! On passe les bornes, nom de Dieu ! *Fuck my balls*, on en rajoute !

L'inspecteur, en dépit de l'heure matinale, se servit un verre de whisky qu'il avala en hâte :

— Ce bon M. Leonberg me paraît avoir des liens bizarres avec mes cadavres aux mains coupées. Même pas des liens, d'ailleurs. Je dirais, très modestement, qu'il trône au centre d'une toile d'araignée dans laquelle nos chers défunts se seraient pris comme des mouches. Mais au profit de qui ? D'un organisme officiel ? Ou d'une personne privée ? Ah, bon Dieu, que je suis impatient de revoir Huguenet la fripouille ! J'ai besoin de précisions. Oui. Absolument.



Chez Georges-Alain Huguenet, la terreur du scandale avait été la plus forte. En le voyant arriver chez *Marius*, Le Bihan remarqua tout de suite que, malgré l'élégance de son manteau de cachemire poil de chameau ouvert sur un costume d'alpaga presque noir coupé par un tailleur de Florence, le banquier avait perdu toute assurance. Des gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux trop bien coiffés. Ses traits fades, encore juvéniles malgré ses trente-sept ans, reflétaient une angoisse visible. Gauchement, il tenait à la main, outre un parapluie mouillé, une mallette et un attaché case.

« Liquéfié, la canaille ! », songea l'inspecteur, réjouï, en se frottant les mains.

— Je dois repartir tout de suite à Genève, lança le banquier d'une voix qui chevrotait.

— Allons bon ! déplora Le Bihan d'un ton faussement attristé. Une urgence ?

— Oui. Je vous laisserai mon attaché-case. Ce qui vous intéresse est dedans. Et aussi de quoi payer votre déjeuner. Au revoir.

S'étant assuré que Huguenet lui avait dit vrai, l'inspecteur commanda aussitôt au maître d'hôtel deux douzaines d'huîtres et un verre de Riesling « vendanges tardives » d'Eguisheim, à faire suivre d'un pavé de rumsteck à la moelle arrosé d'un Mouton-Rothschild 1976.



En fin d'après-midi, Le Bihan s'en fut au palais de Justice rendre une visite amicale au juge Latouche.

S'il s'en tenait, pour son appartement, à un mobilier à la fois rigoureux et classique, le magistrat n'avait pas craint d'afficher dans son cabinet un modernisme agressif qui déroutait. Contrairement à l'habitude et à la tradition de son corps, il avait choisi d'y installer une série de meubles dus au crayon d'un designer Scandinave qui conjugait, en lignes pures, mais raides jusqu'au dépouillement, le marbre polychrome, le verre, l'acier chromé et les bois exotiques. Dans un coin, sur un piédestal d'aluminium brossé, un poste de télévision, tout en courbes de style « bio », jurait sans vergogne avec le reste.

Le policier, venu en scooter, déposa son casque, non sans une certaine méfiance de profane, sur une vitrine trapézoïdale de teck lustré, avant de s'asseoir avec prudence, sans savoir qu'il s'agissait d'un modèle conçu par Mies van der Robe, dans un fauteuil – tubes de cuivre et lanières de cuir – d'aspect peu engageant.

— Quel bon vent vous amène, mon cher inspecteur ?

— Un très bon vent, monsieur le juge. Le vent tiède qui souffle sur les îles des mers du sud... chargé de senteurs d'épices et du parfum enchanteur de la vanille et des bougainvillées.

— Je ne vous savais pas lyrique, Le Bihan.

— Moi non plus. Mais je crois que je commence à comprendre. Écoutez-moi bien...

L'inspecteur relata au magistrat les révélations qui lui avaient été faites par Mouloud et les informations recueillies par le commissaire Rabut, ainsi que le contenu de la fiche de la *Bupo* obtenue par Huguenet.

— Ces Suisses, ils sont impayables, monsieur le juge, s'esclaffa-t-il. C'est vrai que Huguenet est connu de nos petits camarades. Mais vous ne devinerez jamais comment il s'est débrouillé pour avoir cette fiche.

— Je donne ma langue au chat, si vous voulez.

— Eh bien, il leur a prétendu que Leonberg voulait ouvrir un compte chez lui. Et qu'il préférerait s'assurer de la bonne foi de ses futurs clients pour éviter tout agissement douteux ! Douteux !... Lui, Huguenet !... Je vous demande un peu ! C'est l'hôpital qui se fout de la charité !

— Mais...

— Mais ça a marché. Les collègues de la *Bundespolizei* l'ont cru sur facture. Il a eu cette fiche. Et...

— Eh bien ? s'impatienta Latouche.

— Eh bien, notre M. Leonberg est un sacré loulou, monsieur le juge. La *Bupo*... vous ne les connaissez pas, je crois.

— Je connais au moins leur réputation.

— Ce sont de très grands pros, croyez-moi. Peu nombreux. Mais aussi précis et consciencieux que leurs fabricants d'horlogerie...

— Au fait, Le Bihan !

— Donc, la *Bupo*, ayant commencé à le tenir sous surveillance dans les années cinquante, a continué à l'observer. Régulièrement. Et il en ressort que le Leonberg pourrait bien avoir été... et être encore, si ça se trouve... le très honorable correspondant d'une grande maison de chez nous. La maison Barbouze père et fils.

— Allons donc ! Vous délirez, inspecteur.

— Mais non, mais non... et j'ai plus intéressant encore. Mon Huguenet, je le tiens toujours à longueur de gaffe.

— Cela me paraît plus prudent.

— Mais, dans son genre, c'est un vrai caïd. Il a réussi à se procurer des éléments assez passionnants sur les mouvements de pognon de Leonberg. Pognon déposé très régulièrement à la Société de Banque Suisse. J'ai ordonné à la petite Van Laaker de me dépouiller tout ça.

— Oui ?

— Eh bien, il y a eu, assez récemment encore, des échanges avec un compte ouvert à la Dresdner Bank SA, de Luxembourg. Ouvert au nom de Sean McCarthy... alimenté par le compte détenu par le même McCarthy à la Dresdner Bank, succursale de la Kaiser Wilhelmstraße, à Francfort. Rien que ça !

Latouche perdait patience :

— Qu'est-ce que vous en concluez, nom de Dieu ?

— J'en conclus que si M. Leonberg n'est pas mouillé jusqu'au cou dans nos... enfin, pardon, monsieur le juge. Dans vos quatre assassinats... ça y ressemble drôlement. Reste à savoir pourquoi. Comment. Jusqu'à quel point. Et, éventuellement, pour le compte de qui. Et encore par l'intermédiaire de qui, parce que je ne le vois pas opérer lui-même. Mais...

— Mais quoi ?

— Mais je ne comprends pas comment je peux faire coller ça avec mon autre hypothèse. Celle de l'action d'un tandem d'exécuteurs envoyé en Europe par les Colombiens. Parce que j'y tiens, à cette hypothèse-là. Elle fonctionne.

— Si votre Leonberg a tellement de relations, il pourrait s'être fait des amis chez ces gens-là. Après tout, l'achat de beaux instruments de musique, ce pourrait constituer une manière très raffinée de recycler de l'argent sale, en protégeant le capital.

— C'est ingénieux, monsieur le juge. Mais pour le démontrer...

— Je ne vois pas que cela dépasse les capacités d'un policier aussi doué que vous, Le Bihan.

— N'essayez pas de m'avoir par la flatterie.

— Mais si. C'est tout simple. Il suffit d'établir une liste des clients de Leonberg au cours des dix dernières années. Rien de plus.

— Vous nous proposez de gambiller une drôle de java. On ne va pas se marrer, monsieur le juge !

— Oh, vous non, Le Bihan. Mais moi, pourquoi pas ? Parce que je crois que je vais bientôt commencer à m'amuser, répliqua le juge Latouche. Voyez-vous, tout bien réfléchi, le garde m'a fait une fleur. On n'a pas si souvent la possibilité de rigoler franchement, sur cette putain de planète.

Chapitre 9

Suisse-Terrorisme

Le juge Latouche se rend à Berne

BERNE. 28 avr (AFP) – Le juge d’instruction français Pierre-André Latouche, spécialisé dans les dossiers touchant au terrorisme, a été reçu hier mercredi par plusieurs hauts fonctionnaires du département (ministère) helvétique de Justice et Police, rapporte aujourd’hui le correspondant dans la capitale fédérale du quotidien « 24 heures » de Lausanne.

La teneur de ces entretiens n’a pas été révélée.

Pour sa part, le porte-parole du département, M. Kurt Treuergott, aussitôt interrogé sur la véracité de cette information, s’est borné à déclarer que la Suisse « nonobstant la force de son attachement à sa politique permanente de neutralité, participe pleinement et activement à la lutte contre le terrorisme international ». « Nos contacts de routine avec les responsables anti-terroristes étrangers sont fréquents et réguliers », a-t-il ajouté.

rp/jmm/bn

AFP 281007 AVR 94

La procédure policière suivait son cours. Aiguillonnés par le juge Latouche, les responsables de l’enquête sur le terrain multipliaient leurs efforts.

Le magistrat estimait disposer d’éléments suffisants pour pouvoir décider que toute l’affaire tournait autour de deux personnages principaux. D’un côté, John Paul Donnegan, l’homme aux innombrables identités, le gérant sans entraves de fonds considérables, qui avait pu s’attirer des inimitiés multiples. De l’autre, le mystérieux M. Leonberg, bien protégé dans son repaire de Genève, qui, fait notable, n’avait plus, semblait-il, franchi la frontière française depuis le début de février.

S’il manquait de génie, le commissaire Maurier possédait une

ténacité à toute épreuve. Patiemment, il dévidait son fil d'Ariane, pour tenter de dresser un portrait cohérent de l'Irlandais. Il se refusait à croire qu'un homme qui avait si souvent séjourné à Paris, soit dans son studio de la rue des Marronniers, soit à l'hôtel de la place du Panthéon, ait pu y vivre dans une solitude ou une chasteté quasi monastiques. Le commissaire avait donc jeté ses filets dans toutes les directions possibles. Un peu par acquit de conscience, on avait – mais sans succès – exhibé la photo de Donnegan à toutes celles et tous ceux qui se livraient à la prostitution à Paris et dans les environs.

Psychologue à sa manière, Maurier penchait plutôt pour une relation forcément intermittente, mais durable. « Compte tenu de ce que nous savons de lui, répétait-il à son équipe, ce gars devait avoir une petite amie parisienne. » Une équipe de la brigade financière épluchait donc les comptes en banque que Donnegan avait ouverts en France, dans l'espoir qu'un chèque, ou une facture de carte bleue, permettrait de retrouver la piste de cette femme inconnue.

Le commissaire, d'autre part, tentait de jeter un peu de lumière sur la nature exacte des liens qui unissaient Donnegan à Dominique Martin et à Hans-Peter Langenbach. Mais, là encore, les enquêteurs avaient fait chou blanc. À Paris, en tout cas, nul ne se souvenait d'avoir jamais vu les trois hommes ensemble.

À Hyères, Marceline Guerrier avait poursuivi la fouille minutieuse de toutes les villas du domaine du cap Bénat. L'une d'elles, dans les hauts, dissimulée à l'abri d'un bouquet de pins qui avaient survécu par miracle au grand incendie de l'été 1992, paraissait bien avoir servi de cachette à la CX depuis septembre 1993. Outre ce qu'ils avaient pu déduire des rares indications assez floues recueillies auprès de quelques témoins, persuadés d'avoir précisément aperçu ce véhicule dans le domaine vers le début de l'automne, les policiers avaient pu déterminer que l'huile que contenait le carter de la Citroën présentait les mêmes caractéristiques moléculaires que le résidu noirâtre qui avait imprégné le sol bétonné du garage du bâtiment. Aucune autre trace probante n'avait été décelée dans la maison.

De l'avis de Marceline Guerrier – à l'esprit macabre mais pratique –, les assassins avaient dû jeter à la mer les mains coupées de Langenbach, aux bons soins de la faune pélagique, après avoir procédé à l'amputation dans le jardin. Les pluies de l'hiver avaient effacé les signes qui auraient pu subsister.

Mais deux points curieux, surtout, retenaient l'attention de la commissaire. D'abord, aucun signe d'effraction n'apparaissait. Donc, si les meurtriers avaient utilisé la villa, il s'y étaient introduits grâce à un jeu de clefs authentiques, ou à d'excellents rossignols. Ensuite, la

maison avait été acquise au printemps 1993 par un couple suisse, Maria-Monika et Franz Haegeli, domiciliés à Winthertur. Questionnés officieusement par téléphone, les Haegeli avaient affirmé qu'ils n'étaient pas revenus au cap Bénat depuis septembre 1993, en raison de la grossesse de la jeune femme, mais qu'ils avaient bien l'intention d'y passer quelques jours, sans doute au moment de la Pentecôte, avec leur futur bébé nouveau-né.

À tout hasard, la commissaire Guerrier, par l'intermédiaire de Latouche, avait fait demander à la direction de la police du canton de Zurich des renseignements plus complets sur les Haegeli. Elle les attendait toujours.

Par contre, rien ne permettait encore de comprendre comment ceux qui avaient tué Langenbach s'étaient introduits dans le domaine et avaient pu tirer leur révérence, leur forfait accompli, sans être repérés par les vigiles de garde à l'entrée. La commissaire envisageait une arrivée et un départ par la mer, à bord d'une petite vedette ou d'un canot pneumatique anonymes, voire d'un bateau de pêche, qui auraient pu échapper à l'attention de l'équipe de veilleurs du sémaphore. À moins que les assassins n'aient été des plongeurs émérites, opérant de nuit à partir d'un bateau amarré dans le port de plaisance de Bormes-les-Mimosas ou du Lavandou.

Enfin, à Briançon, Schmittler avait acquis l'absolue certitude que les meurtriers de Dominique Martin et de Birgitta Gunbehn s'étaient servis de l'appartement luxueux des « échauguettes de Vauban » comme refuge, mais aussi comme lieu d'exécution de leurs victimes. Des témoignages confus, et peu fiables, faisaient état de la présence sur les lieux, dans les vingt-quatre heures précédant et suivant le drame, d'une Rover 1600 grenat immatriculée à Bologne. Tandis que deux gamins à l'œil acéré avaient mémorisé le numéro, R 726 ULC, d'une Ford britannique, curieusement dotée d'un volant à gauche, garée devant le chalet.

Mais le capitaine ne retenait pas ces indices-là : tout montrait que les assassins, au moins pour circuler dans les Hautes-Alpes, avaient disposé d'un jeu de fausses plaques. Deux de plus, ou deux de moins... à toutes fins utiles, cependant, on avait posé la question aux carabiniers transalpins. Là aussi, on attendait.

Héritier de plus de dix générations de tabellions, maître Sébastien Lerieux, le notaire de Marseille qui avait loué l'appartement, offrait, à vues humaines, toutes les garanties d'honorabilité, d'honnêteté et de respectabilité. Qu'il eût, comme tant d'autres, accompli son temps de service en Algérie, ou que la Piscine ait eu parfois recours à son étude pour certaines transactions – parfaitement légitimes au demeurant –

ne prouvait rien.



L'inspecteur Le Bihan, lui, devait subir le harcèlement permanent du ministre de l'Intérieur, qui, inconsolable de la mort de Jean-Dominique Sébastiani, s'accrochait à la thèse d'une grave menace terroriste et attendait avec impatience que soit vengée la mort de son ami. En contact quotidien avec les membres de son réseau privé, l'inspecteur se gardait de leur montrer qu'il s'exaspérait de ne recevoir d'eux aucun écho, positif ou négatif.

Seul Uri Bendov, à Tel Aviv, lui avait affirmé que des rivalités entre groupuscules dissidents des principales factions chiites libanaises – pro-iraniens contre pro-palestiniens – suffisaient à expliquer l'attentat si bien organisé contre Sébastiani sur la route de l'aéroport de Beyrouth. L'Israélien, évidemment, s'était gardé de préciser que les chefs de l'un de ces groupes, manipulés de longue date par des agents du Mossad – ainsi que, simultanément, par leurs collègues, et parfois rivaux, du Shin Beth –, avaient été plus qu'encouragés à liquider un personnage encombrant dont le jeu complexe n'avait que trop souvent contribué à brouiller les cartes au Moyen-Orient.

Bendov, pudique à sa façon – parce qu'il voulait croire encore que l'éthique sous-jacente du sionisme obligeait l'état d'Israël à se conformer à une certaine morale –, n'avait pas non plus ajouté qu'il s'était agi là d'une nouvelle utilisation, à très petite échelle, d'une méthode issue du *british rule*. Et déjà employée, avec un succès épouvantable, lorsque les troupes israéliennes avaient laissé les Phalanges chrétiennes, si elles ne les y avaient pas encouragées, « faire le ménage » dans les camps de Sabra et de Chatila : ne pas hésiter à confier à d'autres – méprisables, de préférence – les basses besognes, afin de pouvoir conserver un peu de respect de soi-même.



Même si rien de concret ne l'étayait, la psychose du ministre n'en servait pas moins les desseins du juge Latouche : puisque le chef du gouvernement, partageant sans discernement les vues du titulaire de la place Beauvau, s'était convaincu que des terroristes s'apprêtaient à perpétrer une série d'attentats dans l'Hexagone, ou ailleurs (l'amiral commandant le centre d'essais nucléaires du Pacifique, à Mururoa,

avait reçu des consignes de vigilance particulières, tandis que le dispositif militaire de protection des installations spatiales de Kourou, en Guyane, avait été discrètement renforcé, en hommes et en matériel), le magistrat considérait qu'il pouvait avoir recours à la coopération internationale au niveau le plus officiel.

Par le truchement de l'ambassade de France en Suisse, il s'organisa donc un voyage à Berne afin d'y rencontrer, au département de Justice et Police, les responsables helvétiques de la lutte contre le terrorisme. À cet effet, il avait préparé des documents destinés, croyait-il, à mettre ses interlocuteurs au pied du mur.

L'ambassadeur, fort mal à l'aise, s'était trouvé contraint d'indiquer aux futurs interlocuteurs du magistrat que ce dernier comptait sur leur collaboration pleine et entière. Faute de laquelle il se verrait, à son grand regret, dans l'obligation de conclure – et de faire savoir à qui de droit – que les autorités suisses, éternellement prisonnières d'une conception étroite de la neutralité, accordaient, sinon leur protection, du moins un asile sûr, à de dangereux criminels prêts à mettre un pays ami et voisin à feu et à sang.

Le Bihan, sollicité par Latouche, avait, pour sa part, glissé quelques tuyaux supplémentaires à Georges Romblond. Mais le journaliste, plus couard ou plus prudent encore qu'à son habitude, s'était même abstenu de les communiquer à Ruth Bloch.



Au sein du Conseil fédéral, l'annonce de la prochaine venue du juge Latouche suscita un certain embarras, qui ouvrit bientôt la voie à une polémique intestine.

Les uns, prévenus par le mince dossier qu'il avait constitué pour l'ambassade que Latouche entendait ouvertement mettre en cause un distingué citoyen de la République et Canton de Genève, bénéficiant à ce titre de la protection tutélaire de la Confédération, s'indignaient par avance d'une tentative d'ingérence de la France – toujours soupçonnée de visées impérialistes sur la partie francophone du pays – dans les affaires d'une nation souveraine. Les autres, excipant d'une vision au réalisme bien compris ou de convictions pro-européennes encore très minoritaires Outre-Jura, soulignaient que la Suisse ne peut plus se considérer comme une île libre d'agir sans se soucier du monde qui l'entoure.

Après un débat aussi âpre que feutré, selon l'usage, on convint, *in corpore*, d'un compromis qui sauvait la face des premiers et satisfaisait

les seconds – et qui montrait que leur pays continuait à se soucier « des vrais intérêts de la politique de l'Europe ». Le juge serait reçu, certes, mais par des fonctionnaires de rang relativement modeste. On conserverait un silence absolu sur ses entretiens, dont la presse serait tenue à l'écart. S'il souhaitait obtenir des informations sur des ressortissants suisses, on gagnerait du temps. À moins qu'il n'insiste, auquel cas on lui opposerait une fin de non-recevoir courtoise, mais ferme. Par contre, on s'efforcerait, avec la plus grande circonspection, de répondre à d'éventuelles demandes concernant des nationaux d'autres états ou des apatrides.

Parallèlement, la *Bupo* mènerait sa propre enquête sur les personnes auxquelles le magistrat français s'intéressait particulièrement, autant en signe de bonne volonté qu'à toutes fins utiles : il fallait s'assurer que nul confédéré ne s'était rendu coupable, aux termes du Code, de « service de renseignements prohibé », violation majeure des règles constitutionnelles et légales définissant la neutralité. Le Conseil fédéral, en l'occurrence juge et partie, se gardait la possibilité d'autoriser éventuellement la *Bupo* à communiquer au juge Latouche les résultats de ses investigations, par les voies les plus officieuses.



Latouche avait été attendu seulement sur l'aéroport international de Bâle-Mulhouse, où son avion s'était posé dans une brume épaisse, par le chauffeur qui devait le conduire à Berne dans une limousine banalisée, et par le policier, un Grison revêché et massif, chargé de sa protection. Il fut reçu avec une politesse toute en nuances, mais d'une froideur marquée, dans un petit bureau obscur, peint de vert et de gris, de la bâtisse sans grâce du Palais fédéral.

On avait même poussé le souci de montrer au magistrat français qu'on le tenait pour un intrus en ne lui accordant comme interlocuteurs que des fonctionnaires d'origine germanophone ou italophone, dont les titres ronflants – *Oberinspekteur des diplomatischen Dienst. Ministerialrat, eidgenössischer Hauptverwaltungsdirektor, erster Polizeiplenipotentiar*, ou, un peu plus modestement, *Chefkommissar der Bundespolizei* – cachaient mal l'absence de responsabilités prééminentes. Avec MM. Ludwig Detterer, Karl Hisl, Georg Künzler, Gian-Gottfried de Cavallo, et Hermann Dietikon – qui, aussi ternes, figés, et compassés les uns que les autres, s'habillaient avec une égale sagesse de gris ou de brun chez PKZ –, la conversation ne pourrait qu'être malaisée.

Le juge, affectant de se sentir vexé par ces signes de dédain, fit preuve à son tour d'un manque de chaleur qui ne lui était pas coutumier.

— Messieurs, leur sourit-il, sarcastique, je suis sensible, croyez-le, à la cordialité de l'accueil que vous me réservez. Je vous en remercie.

En face de lui, on branla du chef avec un bel ensemble.

— Vous connaissez déjà l'objet de ma visite, continua Latouche. Je vous rappellerai seulement que quatre personnes ont été assassinées en France. Par des terroristes, nous avons de très sérieuses raisons de le penser. Comme nous pensons également, avec d'aussi bonnes raisons, qu'ils ont trouvé en Suisse assistance et appui, si ce n'est davantage. Messieurs, je vous écoute.

Par principe, on se récria. Avant de convenir, toutefois, que les documents si obligeamment fournis par le magistrat français, contenaient des éléments troublants dont la vérification minutieuse avait d'ores et déjà été entreprise.

Latouche ne croyait pas un seul mot du discours qu'il débitait. Les Suisses n'avaient aucune intention de lui apporter le soutien que le Français faisait semblant de solliciter.

L'entretien, par conséquent, se transforma très vite en échange de banalités. Même le déjeuner, offert dans l'un des grands salons à la fois impersonnels et cossus de l'hôtel *Bellevue*, d'où le regard portait au loin, bien au-delà des escarpements de la vallée de l'Aar, sur les sommets toujours enneigés de l'Oberland bernois enfin dégagés du brouillard et resplendissants sous le soleil, ne parvint pas à réchauffer l'atmosphère. Prétextant de leurs obligations, lorsque l'on en fut au café et aux cigares, Karl Hisl, Gian-Gottfried de Cavallo, puis Georg Künzler, et enfin Hermann Dietikon, se retirèrent successivement.

Detterer, d'une voix de stentor, commanda ensuite deux alcools de prune qui s'accordaient à son teint rubicond. Puis, abandonnant la mine obtuse qu'il n'avait cessé d'arborer, il se tourna brusquement vers le magistrat avec un sourire :

— Monsieur le juge, lâcha-t-il dans un français soudain parfait tout juste relevé par une pointe de l'accent chantant des natifs du Gros de Vaud, l'Empereur... je vous parle là, bien entendu, de votre empereur Napoléon le premier, que mes ancêtres ont dû servir... tout comme les vôtres, je suppose... nous a enseigné, dans sa grande sagesse, que, lorsque la partie vous paraît s'acheminer vers un pat, il faut savoir créer l'événement.

— Certes, acquiesça Latouche sans s'engager.

— On m'a présenté à vous sous le nom de Detterer. Ce n'était

qu'un... qu'un camouflage. Plus cohérent que je ne l'avais espéré. En réalité, je m'appelle Desullaz. Louis Desullaz. Detterer... Detterer von Männerburg, pour rester précis... est véritablement le nom de jeune fille de ma mère, au demeurant.

— Ah.

— Je suis colonel d'état-major. Colonel EMG, dit-on ici. Et je dirige, au sein du haut commandement de notre armée, ce que chez vous, en France, vous nommeriez le deuxième bureau.

Le juge, d'une méfiance congénitale, fut immédiatement sur ses gardes :

— Je ne vois pas ce que...

— Oh, je vous comprends ! Mais il vous suffirait de téléphoner à votre ambassade pour vous assurer de mon identité et de ma qualité. On m'y connaît comme le loup blanc.

— Vraiment ?

— Quoi qu'il en soit, voyez-vous, on ne m'avait convié à cette réunion que dans le seul but de m'y voir tenir un rôle de figuration intelligente. Ou à peu près. Mais, maintenant, je crois tout de même utile d'éclairer votre lanterne.

— Ma lanterne... et pourquoi donc ?

— Parce que vous vous trompez, monsieur le juge. Ou qu'on vous a trompé.

— Je me trompe ? On m'a trompé ? Tiens donc ! jeta Latouche, l'air dégagé.

— Absolument. Ah, je ne vous raconterai pas de craques. Pas à vous. Je reconnais que, dans notre pays, il passe parfois des terroristes.

— Je ne l'ignore pas.

— Mais en transit... en transit seulement. Les coffres de nos banques, je l'admets aussi, abritent à l'occasion leurs capitaux... de moins en moins souvent, soyez-en persuadé... notre secret bancaire est devenu moins imperméable que naguère. Ah oui, nous avons été contraints de céder aux pressions des Américains. De Dieu ! Mais les terroristes que vous nous dites rechercher ne sont pas chez nous.

— Comment le savez-vous ?

— Ne me posez pas de questions aussi précises, monsieur le juge. Je ne saurais y répondre. Mais je puis vous garantir que mon concitoyen... un concitoyen de fraîche date... auquel vous vous intéressez tant... ce M. Leonberg... n'a rien à voir avec le moindre acte

de terrorisme. Ni aucun sujet suisse, d'ailleurs.

— Et alors ?

— Alors, monsieur le juge, si votre voyage ici m'a donné le plaisir de faire votre connaissance, il a été, de votre point de vue, inutile... superflu, dirais-je. Et, si l'avenir se révélait défavorable, nuisible, même.

— Nuisible à qui ?

— À vous. À votre pays. À...

— À qui ? Ou à quoi ?

— Mon poste... mon devoir... ne me permettent pas de vous en révéler davantage. Mais cherchez bien à Paris... oui, cherchez bien, monsieur le juge. On en sait sur ce Gustave Leonberg bien plus chez vous que chez nous. Et depuis de longues années.

— Chez nous, tiens donc ! répéta Latouche. Où cela, je vous prie ?

— Chez des... disons... des collègues à moi, en quelque sorte. Aux Tourelles.

— À la DGSE ?

— Précisément. On m'y connaît aussi fort bien, entre parenthèses. En particulier le général Serrien, dont j'ai le plaisir d'être assez souvent le partenaire de golf.

— Leonberg aurait-il appartenu à cette grande maison ?

— Je ne suis pas convaincu qu'il n'y appartienne plus.

— À son âge ?

— *Old soldiers never die. They simply fade away.* cita Desullaz, non sans respect.

Quoique amusé par cette référence au général MacArthur, qu'il considérait comme presque trop conforme au personnage de scrogneugneu de l'ombre que Desullaz, visiblement, assumait avec plaisir, Latouche redoutait d'être, à son tour, la victime d'une manœuvre d'intoxication :

— Si vous disiez vrai, comment votre gouvernement aurait-il pu, dans les années soixante, consentir à lui accorder la nationalité suisse ?

Desullaz soupira :

— Voyez-vous, la sauvegarde de notre chère neutralité nous oblige quelquefois à consentir à certains accommodements... et puis, entre confrères, il faut savoir s'entraider, non ?

— Vous prétendez que vous... je veux dire vos autorités... que vous

aviez toujours su qui il était ?

— Absolument.

— Et qu'on vous aurait présenté... des exigences ?

— Non. Des amis nous ont seulement... sollicités. À titre amical. Et, à cette époque-là, nous avions justement besoin de leur bonne volonté. Donc...

— Une question tout de même. Pourquoi me révéler cela aujourd'hui ? Ne trahiriez-vous pas les devoirs de votre charge ?

— Par hasard, connaissiez-vous un peu la longue histoire de mon pays, monsieur le juge ?

— Je m'y suis intéressé, en effet.

— Vraiment ? Alors, peut-être le nom du colonel Masson, qui occupait durant la dernière guerre l'équivalent du poste qui est aujourd'hui le mien, évoquera-t-il chez vous un vague souvenir. Oui ? Voyez-vous, monsieur le juge, dans mes fonctions, l'indiscipline réfléchie est devenue, en quelque sorte, partie intégrante de nos traditions. Les sanctions éventuelles aussi. Et les devoirs de ma charge dont vous parlez, c'est moi-même qui les définis. Moi seul. Tous les jours.

Reprenant l'avion pour Paris, après avoir acheté, pour Julie Dupin, un assortiment de chocolats, et, chez *Jelmoli*, un chemisier de soie pervenche destiné à Sophie Colline, Latouche, perplexe, se demandait s'il avait rêvé.



Même si la Suisse ne se comporte pas toujours comme le modèle de démocratie parfaite qu'elle aime à croire incarner, la liberté de la presse n'y est pas un vain mot. Le silence réclamé par le Conseil fédéral fut généralement observé. Mais le correspondant permanent à Berne du journal *24 heures*, de Lausanne, René de Kuhlbach, fils marginal d'une famille illustre qui avait donné à la Confédération, à la France de l'Ancien Régime, et à divers autres royaumes, empires ou principautés, des générations entières d'officiers, y avait partout ses grandes et ses petites entrées.

Ayant eu vent du passage du juge dans la capitale fédérale, il se hâta de le publier. Son article moquait de belle encre « Leurs Excellences de Berne » empêtrées dans leurs contradictions.

On songea à le sanctionner. Mais les juristes consultés firent

observer que la réglementation applicable en temps de paix n'offrait pas de base légale à un retrait d'accréditation pour cause d'indiscrétion. Le chef du Département militaire (ministère de la Défense) crut, de surcroît, devoir remarquer, d'un ton autoritaire, que l'on pouvait difficilement faire passer pour mauvais citoyen le fils d'un ancien colonel commandant de corps d'armée – lui-même, mieux encore, major dans une unité de grenadiers parachutistes, très bientôt promu au grade supérieur, qui faisait défiler sa troupe, après les sauts d'entraînement, au son de la « marche de Kuhlbach », composée au XVIII^e siècle pour le régiment familial au lendemain de la bataille de Fontenoy. René de Kuhlbach, ajouta-t-il, comptait de très nombreux amis dans la presse étrangère, lesquels ne manqueraient pas de s'indigner de toutes mesures prises à son encontre.

Le chef du Département des Affaires étrangères appuya ce point de vue. Car, affirma-t-il, il fallait plus que jamais veiller à ne pas dégrader davantage l'image de la Suisse, déjà assez mauvaise par suite de divers scandales qui avaient éclaboussé jusqu'à une conseillère fédérale, ainsi que du refus « du Peuple et des Cantons » de s'associer, même de manière distante, à la Communauté européenne.

Prudemment, on s'abstint.



— Alors, monsieur le juge, grinçait la voix de Le Bihan au bout du fil, les agences de presse m'apprennent que vous êtes allé, vous aussi, planquer votre tirelire en Suisse ?

— Voilà une plaisanterie idiote, Le Bihan, riposta le magistrat d'un ton sec. Vous avez raté votre époque et votre vocation. Du temps de Vichy, vous auriez fait merveille chez les argousins du contrôle économique !

— Excusez-moi, monsieur le juge. Je plaisantais bêtement. Un voyage intéressant, à part ça ?

— Couci-couça. Du côté officiel, on m'a fait grand étalage de bons sentiments, mais on ne nous apportera pas la moindre aide. Je n'y comptais pas d'ailleurs.

— Et du côté officieux ?

— Un certain colonel Desullaz...

— Un grand costaud taillé à la serpe ? Tout rougeaud ? Baraqué comme un champion de lutte au caleçon ? Qui fume comme une cheminée de ces petits cigares italiens puants ? Qui gueule comme un

sourd ? En manteau de cuir ?

Abasourdi par cette avalanche, Latouche confirma :

— C'est cela même.

— Quelqu'un de bien, affirma l'inspecteur. Un peu mégalomanie, assez réac', et une tendance à jouer perso. Une vocation de justicier. S'il avait les coudées franches, il serait prêt à déclencher une opération « mains propres » dans son pays.

— Encore des mains ! Décidément, nous n'en sortons pas. Lui aussi vous le connaissez personnellement ?

— Je l'ai rencontré une fois. Entre deux portes, quasiment. Pour une histoire un peu crapuleuse avec un attaché militaire.

— Et ?

— Disons qu'on n'est pas du même bord. Ni du même milieu.

« C'est bien vu », pensa Latouche qui n'était pas exempt de préjugés sociaux.

— Mais qu'on s'était sentis sur la même longueur d'onde.

— En tout cas, il est renseigné, répliqua le magistrat.

— C'est son métier, ricana Le Bihan.

— D'abord, il savait... comment ? C'est un gros mystère... que les terroristes chers à votre ministre n'existent que dans son imagination. Et, surtout, il m'a affirmé que le Leonberg a appartenu, et appartient sans doute encore, aux cadres de la Piscine.

— Je m'en doutais. Mais, pour l'instant, sur ce front-là, c'est le grand silence blanc.

— Mais encore ?

— Le directeur de la DGSE, hier et de nouveau ce matin, a juré sur la tête de sa mère à cet endeauffé de directeur de cabinet... ce Lardier à la noix... que sa maison n'avait rien à voir dans tout ça. Mais qu'elle tenait une bonne piste pour ceux qui ont flingué le Sébastiani. C'est sûrement vrai. J'ai la même. Mais, vu ma source, et la leur, je n'oserais même pas lancer mon pire ennemi sur le coup.

— À tout hasard, je vous signale que ce Detterer et le général Serrien jouent au golf ensemble.

— Tiens, tiens, tiens, lâcha Le Bihan.

— Et pour nos cadavres ?

— Pendant que vous vous baguenaudiez à Berne, monsieur le juge, on m'a appelé de Londres.

— De Londres ? Votre ami ? Ce... cet Écossais ?

— En personne.

— Il avait du nouveau ?

— Oui et non. Je vous ai parlé de son contact irlandais. Il a reçu un message de lui. Pour annoncer que l'IRA, toutes vérifications faites, n'avait jamais rien eu à reprocher à Donnegan. Que c'était pour eux un « combattant héroïque ». Et qu'ils allaient tout mettre en oeuvre pour retrouver et châtier ses assassins.

— Ah, merde !

— Eh oui. Si l'IRA décidait de venir régler ses comptes chez nous, ça ferait du vilain. Mais ils n'en sont pas là. Je crois qu'ils préférèrent que nous balayions sous les lits nous-mêmes.

Latouche s'étonna :

— Là, je ne comprends pas.

— Mais si, monsieur le juge, c'est simple. Tous ces cinglés sont prêts à mettre l'Angleterre à feu et à sang. Mais, à leur manière, ce sont de bons Européens. Ils n'ont pas l'intention de provoquer du tintouin chez nous. En fait, ils nous proposent une sorte de marché.

— Un marché commun, bien entendu ?

— Oh ! Monsieur le juge !

— Excusez-moi. Je n'ai pas pu me retenir. Oui, cela, c'est inattendu. Et ils n'ont vraiment rien trouvé de mieux que de passer par les Anglais pour nous transmettre leurs propositions ?

— Apparemment non, concéda Le Bihan. Ils sont tellement isolés dans leur clandestinité qu'ils développent une drôle de parano. Au point de faire davantage confiance aux Rosbifs qu'ils connaissent, qu'à des gens de Dublin.

— Charmant... et ils nous donneraient un coup de main pour faire notre grand nettoyage de printemps ?

— Tout à fait. Ils nous fourniraient quelques éléments sur Donnegan, qui pourraient faciliter notre enquête.

— Et qu'est-ce qu'ils demandent en échange ?

— Rien, ou presque, monsieur le juge. Que nous oublions que ce monsieur avait tout de même commis chez nous quelques actes délictueux... usurpation d'identité et complicité de terrorisme, pour commencer... et que nous coincions ceux qui l'ont liquidé.

Latouche éclata d'un petit rire :

— C'est tout ? Parce que cela va de soi. En ce qui concerne

Donnegan, au moins, l'action de la justice est éteinte.

— Ils ne le savent peut-être pas... et je ne vois pas pourquoi nous le leur dirions. Mais ils souhaitent aussi que nous gardions pour nous les lièvres que nous pourrions lever dans ses comptes et que nous n'allions pas les refiler aux Anglais.

— Ce serait aussi contraire à l'esprit de l'Entente cordiale qu'à la lettre des accords de Schengen, Le Bihan.

— Je crois que ça ne mangerait pas de pain de leur donner tous les apaisements là-dessus, monsieur le juge.

— Vraiment ?

— À Londres, ils n'ont pas non plus les deux pieds dans le même sabot. Mac Dougall a déjà toute une équipe de la *Special Branch* qui épulche cette comptabilité. Des drôles de polouzières, croyez-moi... en col blanc... qui ont reçu une formation spéciale à la Banque d'Angleterre.

— Il n'y a que les Anglais pour inventer ça !

— Oui. Des gars qui ont du poil aux pattes. Des rois des bilans. À côté d'eux, la charmante petite Van Laaker ne fait pas le poids.

— Et ils dépouillent ça chez eux seulement ?

— Oh, avec les Britanniques... disons que leur conception des frontières des autres États revêt, en général, un caractère assez extensif.

— On ne le croirait jamais, Le Bihan, mais vous vous exprimez parfois comme ces messieurs du Quai d'Orsay, sourit Latouche. Votre langage est d'un châtié !

— Autodidacte partiel, peut-être. Mais pas inculte, répliqua l'inspecteur, flatté et piqué au vif à la fois. Alors, qu'est-ce qu'on leur répond, monsieur le juge ?

— Marché conclu. Mais il est évident que je ne prends moi-même aucun engagement pour l'avenir. Et que cela ne leur vaudra pas une garantie perpétuelle d'immunité.

— Je vais leur transmettre ça tout de suite, via Londres. Mon ami a cru comprendre qu'ils pourraient avoir de petites choses à nous raconter sur les amitiés féminines de Donnegan et sur ses relations avec Martin et Langenbach.

— Vous êtes un vilain cachottier. Le Bihan. Vous auriez pu commencer par là.

— Quand j'étais au régiment... que je faisais mes classes au camp de Frileuse... au 5ème d'infanterie, avant d'aller à Berlin... mon

adjudant... ah, c'était une belle salope, ce juteux...

— Comme tous les adjudants, inspecteur. Si vous aviez connu le mien ! À Thouars, au début de mon service...

— Oh, je m'étonne que vous disiez du mal de vous-même, monsieur le juge.

— Plaît-il ?

Un large sourire éclaira le visage de l'inspecteur :

— Chacun sait que les cons servent à Thouars, monsieur le juge. C'est bien connu.

— Le Bihan !

Latouche avait failli s'étrangler d'indignation.

— Bref, mon adjudant, c'était un Noir, un Guinéen d'origine, je crois... un nommé Ahmadou Seck. Belle appellation contrôlée... mais on en riait seulement quand il avait le dos tourné. Une rampouille de la vieille école... un chasseur de fellouzes enragé... il m'a appris à toujours conserver mes munitions. À ne pas les gaspiller. Mes respects, monsieur le juge.

— À bientôt, Le Bihan.



En l'absence du *superintendent* Mac Dougall, l'inspecteur se contenta de laisser un message urgent à sa secrétaire. Il imaginait déjà son ami pénétrant dans le *Arrow* enfumé, son éternel parapluie noir à la main, et s'asseyant en solitaire devant une pinte de Guinness qu'il dégusterait avec lenteur, jusqu'à ce que la grande Bernie vienne lui dire qu'on le demandait au téléphone.

« Ces gens-là sont plus civilisés que nous, songeait-il. Chez nous, la Bernie, un connard trop zélé l'aurait sûrement serrée et envoyée au gnouf vite fait sur le gaz. Ou l'aurait menacée, pour s'en faire une balance. Mais le Mac, avec ses bacchantes en balai de chiottes et son vieux *brolly*, il est plus mariolle que ça. Heureusement. »

Il fallait sans doute que Mac Dougall ait agi avec une célérité tout à fait exceptionnelle, et que l'IRA se soit attachée à venger toutes affaires cessantes la mort de son trésorier car, à 16 h 15 à peine, le téléphone sonna dans le bureau de Le Bihan. Le policier rêvassait, après un déjeuner trop copieux en compagnie d'un diplomate australien, soucieux de faire passer pour une kleptomane, relevant des soins d'un psychothérapeute, l'épouse de l'un de ses collègues surprise

à la sortie d'un grand magasin avec quelques menus objets qu'elle avait omis de payer.

— Monsieur Le Bihan ? interrogea une voix dans un français un peu rocailleux.

— Lui-même.

— Mon nom est Michael Collins. Nous avons une relation commune qui m'a donné votre numéro.

— Je l'approuve. Je crois, en effet, qu'il est préférable que nous ayons des rapports directs.

— Il s'agit de John Paul Donnegan.

— Je m'en doutais.

— Je vais vous envoyer quelqu'un qui... comment dites-vous ?... qui partageait sa vie. Enfin, une partie de sa vie. Mais...

— N'essayez pas de m'imposer des conditions, Mr Collins.

— Non. Je voudrais seulement que vous ne lui posiez pas de questions indiscretes sur son identité.

— Entendu.

— Elle viendra chez vous de son plein gré, elle coopérera avec vous. Mais c'est une combattante. Une vraie. Donnez-moi seulement votre promesse que vous ne chercherez pas à lui tirer les vers du nez et qu'elle pourra repartir.

— Ça, je peux vous le promettre.

— Elle sera demain à Paris, vers midi. À l'hôtel *Ferrandi* rue du Cherche-Midi. Demandez miss Deirdre Dogherty.

— Merci, Mr Collins. Et bienvenue dans mon réseau !

Le soi-disant Michael Collins éclata de rire avant de raccrocher.



Deirdre Dogherty, quel que fût son véritable nom, incarnait, presque jusqu'à l'excès, l'Irlandaise de carte postale. Pas très grande – guère plus d'un mètre soixante cinq –, elle paraissait cependant longue et mince. Sa chevelure de feu, sa peau très blanche semée de taches de son, rappelaient ses ancêtres celtes. On lisait une certaine timidité dans le regard de ses yeux gris-vert mal cachés par des lunettes rondes à monture d'acier. Elle portait un ensemble de lainage rouille assez élégant, et s'était coiffée d'un *tam o'shanter* de même teinte.

Le Bihan, les présentations achevées, lui proposa de l'emmener dans un restaurant voisin, *L'auberge basque*.

— C'est très calme, et on y mange bien, lui dit-il. Et si nous devons discuter un peu...

La jeune femme s'exprimait dans un français impeccable, à peine teinté d'une nuance que l'inspecteur ne parvint pas à reconnaître.

« Curieuse voix pour une Irlandaise, songea-t-il. Je l'aurais prise volontiers pour une Anglaise de bonne famille. Pour un produit haut de gamme des collèges du Sussex. »

— Mademoiselle, commença Le Bihan pendant qu'ils buvaient les apéritifs, Michael Collins m'a dit que vous aviez partagé l'existence de John Paul Donnegan. Alors, je vous écoute.

— J'étais sa compagne depuis deux ans, répondit-elle sans l'ombre d'une hésitation. J'habite à Cork... enfin, à Ballymaloe. Dans la campagne, près de Cork. Mais nous nous retrouvions chaque fois qu'il venait sur le Continent.

— Pourtant, on ne vous a jamais vue à son hôtel. Et la concierge de son studio nous a indiqué qu'il ne recevait presque jamais de visites.

— À Paris, je loge toujours chez une amie. Une Américaine. Peintre. Elle est installée ici depuis dix ans.

— Et elle est... complaisante ?

Deirdre Dogherty rougit :

— Elle me rendait service.

— Pardonnez-moi d'être indiscret. Mais Donnegan était, me semble-t-il, bien plus âgé que vous.

— Presque vingt-cinq de différence, convint-elle avec simplicité. Mais je l'admirais. Et je l'aimais.

— Et il boitait.

— Pas quand je l'ai connu. Depuis son opération seulement. En 1991. Et puis il avait été blessé pour la cause.

Le Bihan n'insista pas :

— Que saviez-vous, au juste, de sa vie... j'allais vous dire : de sa vie professionnelle ?

— Je ne m'en mêlais jamais. Il ne voulait pas m'en parler. Il disait que c'était trop dangereux pour sa sécurité. Et pour la mienne.

— Mais vous l'accompagniez dans ses voyages ?

— Oui, parfois. Nous sommes allés souvent en Allemagne. Et puis en Suisse et en Espagne.

— Qu'est-ce qu'il y faisait ?

— Il allait dans des banques. Il rencontrait des gens.

— Des *gens* ?

— Oui. Des amis. Des banquiers. Des relations d'affaires. Et d'autres combattants de la cause, quelquefois.

— Vous les connaissiez ?

— Certains.

La serveuse disposait les hors-d'œuvre sur la table.

— Pour que nous puissions gagner du temps, reprit Le Bihan, j'ai apporté des photos. Commencez par me dire si vous reconnaissez ceux qui y figurent.

D'un dossier, l'inspecteur sortit une série de clichés.

— Ah, celui-là, oui ! s'exclama-t-elle devant un mauvais portrait de Dominique Martin.

— Qui est-ce ?

— Son nom est... enfin, était, puisque Michael m'a dit qu'il avait été tué, Daniel Mardrel. Sean... John Paul, je veux dire. Moi, je l'appelais toujours Sean... Sean le voyait souvent.

— Pour quoi faire ?

— Eh bien, pour ses affaires.

— Ici, à Paris ?

— Oui. Sean l'aimait beaucoup. Une fois, il m'a raconté qu'il l'avait rencontré aux États-Unis. Quand il travaillait là-bas. Mardrel avait de la sympathie pour la cause... il est... il était breton, vous comprenez, acheva-t-elle comme si cela expliquait tout.

— Et ils voyageaient ensemble ?

— Ensemble, non. Toujours séparément. Mais souvent dans le même avion. Ou dans le même train. Je sais qu'ils se retrouvaient ici ou là, en Europe. Et que Mardrel allait aussi à Londres.

L'inspecteur sortit ensuite le contretype un peu flou d'une photo de Birgitta Gunbehn, transmise à Schmittler par la police norvégienne :

— Et elle, vous l'aviez vue avec... avec ce Mardrel ?

— Oh oui. Nous avons dîné avec eux. Un dîner très ennuyeux. Un soir à Genève. Au restaurant de l'hôtel *Beau Rivage*... *Le Chat botté*, je crois. Nous n'y avons passé que vingt-quatre heures.

— Quand cela ?

— Entre Noël et le Nouvel an. Sean n'aimait pas cette femme. Il

disait toujours que c'était une *harlot*..

— Une *harlot* ?

— Oui. En français, je crois que vous dites une... une comment déjà... oui, une pouffiasse. C'était la maîtresse de Mardrel.

Le Bihan, comme un prestidigitateur, étalait ses portraits :

— Vous en reconnaissez d'autres ?

— Oui, lui. Un Allemand. Herr Lemmheim. Un gaucher. Il a une très belle villa, dans les environs de Francfort. Nous logions toujours chez lui quand nous allions en Allemagne. Et, une fois, il nous a invités en Sicile. Il avait loué une grande maison, près d'Agrigente. Il y avait plein de jolies filles autour de lui. Des filles pas très chics. Un drôle de genre, vous voyez. Je ne me sentais pas à ma place là-bas.

— Je comprends.

— Sean avait des idées... enfin... oui, des idées très conventionnelles. Irlandais et catholique, vous comprenez...

— C'était un homme d'affaires, lui aussi, ce Lemmheim ?

— Sean disait qu'ils faisaient le même métier. Qu'il était conseiller financier.

— Conseiller financier ?

— Oui. Ils se donnaient mutuellement des tuyaux. Ils faisaient des placements communs. Mais je crois qu'ils s'étaient disputés, au début de cet hiver.

— Vous sauriez pourquoi ?

— Non.

Assuré que la jeune femme connaissait Hans-Peter Langenbach, Le Bihan exhiba enfin deux grands formats, fournis l'un par Huguenet, l'autre par le commissaire Rabut :

— Et ces deux-là ?

— Le vieux dans le fauteuil roulant, non. Je ne l'ai jamais vu.

— Et lui, le jeune ?

— Lui non plus.

— Il ne vous aurait jamais confectionné de faux papiers ?

— Non. Enfin, je ne crois pas. C'était toujours Sean qui s'en chargeait. Il me donnait des documents d'identité soi-disant canadiens, australiens ou sud-africains.

— Merci, miss Dogherty, conclut l'inspecteur. Vous m'avez apporté une aide précieuse. Je vous en remercie. Et vous remercerez aussi

votre... votre ami Michael Collins. J'espère que je pourrai un jour faire sa connaissance.

— Personne ne le connaît, riposta-t-elle avec une sorte de fierté. Et personne ne doit le connaître. Les Anglais ont offert une prime pour sa capture. Mais il est bien trop malin pour eux. Même quand il se promène en plein Londres. Ils ne pourront jamais l'attraper.

Le Bihan se souvenait du commentaire méprisant de MacDougall sur les Irlandais vantards :

— Maintenant, je me dois de l'espérer. Pour lui. Mais pour mon autre ami...

— Ne vous inquiétez pas. Je vous dis qu'ils ne l'auront jamais.

— Quand repartez-vous pour l'Irlande ?

— Oh, je ne retournerai pas à Cork.

— Ah bon ?

— Enfin, pas avant un certain temps. Je prendrai l'avion demain à midi. Pour Boston. J'ai de la famille là-bas. Ce sera mieux. Voyez-vous, je suis en deuil.

— Je comprends. Eh bien, bon voyage, miss Dogherty. Et encore merci. Mais si jamais vous repassez par Paris...



Revenu dans son bureau, Le Bihan s'efforça de résumer ce que la jeune femme lui avait appris : à la fois peu et énormément.

Les liens entre Donnegan, Martin et Langenbach s'avéraient plus étroits que ce qu'il avait imaginé. Mais de nature différente. Au contraire de son idée première, Martin n'était sans doute qu'un sous-fifre, un gros bras, que l'Irlandais utilisait seulement comme courrier, et comme garde du corps. En revanche, Langenbach, l'ancien légionnaire déserteur, avait su acquérir au grand jour une position sociale importante dans son pays natal, en se bornant à adopter une identité nouvelle. Quels qu'aient pu être ses rapports antérieurs avec Donnegan – dont, à l'évidence, Deirdre Dogherty ignorait tout –, il était clair qu'ils traitaient d'égal à égal. Et d'abord, probablement, dans la gestion de la fortune personnelle que Donnegan s'était bâtie grâce à la masse de manœuvre que lui apportaient les fonds de l'IRA.

Et il n'était pas déraisonnable de supposer que c'était dans cette direction qu'il fallait rechercher le mobile de l'assassinat des trois hommes et de la Norvégienne. Puisque, du côté de l'organisation

secrète, on n'avait absolument rien à reprocher à l'usage que Donnegan avait pu faire de ses capitaux occultes dont Mac Dougall lui avait souligné, non sans insistance, le gigantisme.

Enfin, si l'Irlandais avait eu quelques relations que ce soit avec Leonberg, il les avait cachées à sa compagne. De même qu'il l'avait tenue à l'écart de Marantello – uniquement, peut-être, dans un simple souci de cloisonnement.

— Tiens, tiens, tiens, marmonna l'inspecteur en fixant d'un œil torve le tuyau fendu de sa pipe réparé grâce à une surliure de sa confection. Je crois qu'il serait temps que je rappelle ce bon Nowak. Ni lui, ni ses petits camarades n'avaient rien de sérieux dans leurs dossiers sur le dénommé Langenbach alias Limmat. Enfin, c'est ce qu'ils ont prétendu. Mais j'espère qu'ils seront un peu plus loquaces sur ce bougre de Lemmheim qui tenait boutique ouverte à Francfort.

« Après quoi, je passerai un coup de fil à Mac Dougall. Prodiguer ses remerciements, ça n'a jamais fait de mal à personne. Sans compter qu'il aura, j'en suis sûr, quelques lumières sur les raisons mystérieuses qui poussent Michael Collins à défendre bec et ongles l'anonymat de cette petite Deirdre... dommage, en un sens qu'elle ne soit veuve que depuis peu de temps, et que j'aie rencontré Sylvie. Parce qu'en d'autres temps, je lui aurais bien fait deux doigts de cour, moi, à la fille de la farouche Irlande... et mis un bon coup de burin dans le jofflu...

Sur quoi, tout à trac, il se mit à chanter un tube allemand du début des années soixante qui avait encore égayé bien des soirées à l'époque où il était en garnison dans l'ancienne capitale du Reich :

Mit siebzehn hat man noch Traüme,

Daß wachsen noch alle Baüme

In dem Himmel der Liebe...



Au même instant, l'ambassadeur de France à Berne traversait un moment difficile.

Convoqué cérémonieusement par le chef du département des Affaires étrangères, il s'était entendu reprocher, d'entrée de jeu, les démarches « étonnantes et désinvoltes » qu'un juge d'instruction français avait cru pouvoir accomplir auprès des autorités fédérales au sujet d'un honorable citoyen helvétique, un M. Gustave Leonberg,

dont la renommée d'expert et de musicologue s'étendait au monde entier. Ce jeune magistrat aurait-il cru qu'il était en situation de méconnaître de propos délibéré les règles fondamentales du droit international ? De négliger, de même, la teneur des clauses de la convention franco-helvétique sur l'entraide judiciaire et l'extradition ?

— Nous avons éprouvé, monsieur l'ambassadeur, une surprise d'autant plus vive... et d'autant plus peinée, précisa l'important personnage, que, si nous sommes bien informés, la France... certain de ses services, en tout cas... a quelques motifs de bien connaître celui de nos concitoyens auquel je faisais allusion.

— J'avoue que vos propos me laissent interdit, monsieur le conseiller fédéral, répliqua le diplomate au comble de la stupéfaction.

— Notre pays, vous ne l'ignorez pas, est toujours disposé à prendre sa part dans le combat contre le terrorisme international. Grâce à Dieu, nous avons su faire évoluer certaines conceptions... un peu surannées, je le crains... qui présidaient aux orientations de notre politique extérieure. Mais nous avons eu le sentiment que ce juge prétextait d'une lutte à laquelle nous collaborons volontiers pour s'en prendre... animé par des motifs que vous aurez certainement à cœur de tirer au clair... à un homme tout à fait irréprochable. On nous accuse parfois de candeur, monsieur l'ambassadeur. Non, non, ne protestez pas ! Je le sais. Mais on aurait tort de tabler sur notre naïveté. Qu'on ne l'oublie pas, à Paris !

Formé à des disciplines d'antan que n'eût pas reniées M. de Norpois, l'ambassadeur remonta mentalement la chaîne des précédents, jusqu'à Talleyrand, Vergennes et Colbert de Croissy, dans l'espoir d'y découvrir la réponse convenable. Faute d'y parvenir sur-le-champ, il dut se borner à demander, cramponné à un formalisme dont il mesurait avec lucidité le côté dérisoire et passéiste :

— Dois-je comprendre que vous me chargez, en votre nom et au nom de vos éminents collègues, de transmettre une note verbale au Département, monsieur le conseiller fédéral ?

— Nous n'en sommes pas encore là, répliqua son interlocuteur avec une hauteur pleine de mépris.

L'ambassadeur, assez désesparé, en fut réduit à murmurer qu'il ne manquerait pas de communiquer aussitôt les remontrances helvétiques à son Gouvernement.



Dès qu'il eut regagné son ambassade, le diplomate, encore tremblant d'émotion, adressa une homélie d'une violence rare chez lui à l'attaché militaire adjoint :

— Qu'est-ce que j'apprends ? glapit-il. Un juge d'instruction de chez nous a abusé de ses fonctions pour venir s'attaquer, ici même, à un sujet suisse ? Un Suisse que, m'a-t-on dit, vous connaissiez parfaitement ? Ce sont là des empiétements intolérables, et que je ne saurais tolérer. Je vais exiger des sanctions.

— Mais enfin, de quoi me parlez-vous, monsieur l'ambassadeur ? Et de qui ?

— Des agissements scandaleux du service que vous représentez ici. À titre officieux, par bonheur. Mais plus pour longtemps, croyez-moi. J'y veillerai.

— Mais, monsieur l'ambassadeur...

— Il suffit, mon cher.

Effaré, le malheureux attaché, qui n'y comprenait rien, pensa que son destin était désormais scellé : on l'avait expédié en disgrâce à Berne à la suite d'un échec un peu trop criant à Varsovie. On ne lui confierait plus, sans doute, que la gestion d'un dépôt de carburant ou d'une ciblerie au fin fond du camp de Mailly.



Pierre-André Latouche, avant d'entamer le gros de ses tâches matinales, pensait à haute voix devant Julie Dupin, qui croquait du chocolat à petit bruit en tripotant son chignon :

— Ce bon M. Leonberg... tout le monde prend sa défense. Les Suisses ne me l'ont pas envoyé dire : « N'y touchez pas. En tout cas, pas ici. » Le chef de leur deuxième bureau en personne a tenu à arracher sa fausse barbe pour me le recommander. Et chez nous, à Paris, le patron de la DGSE nous joue les muets du sérail : « Moi, Leonberg, connais pas. » Ah, mais on se moque !

— Personne n'oserait, monsieur le juge, lui affirma la greffière avec sa loyauté coutumière.

— Mais si, mais si. On s'est foutu de moi depuis le début. Je le savais, remarquez bien. Et j'ai pris mes précautions.

— Certainement.

— On a oublié que j'ai des pouvoirs. Je vais exiger qu'on me raconte tout. Qu'on m'ouvre tous les dossiers. Qu'on me crache enfin

la vérité sur ce Leonberg de mes deux.

— Oh, monsieur le juge !...

— De mes deux, vous dis-je ! Vous savez de quoi il s'agit, Dupin, je suppose, non ?

La greffière rougissait. Mais Latouche, dont l'index et le pouce tournaient à grande allure, était déchaîné.

— Parce que si on refuse de me causer bien gentiment, acheva-t-il, les mises en examen vont pleuvoir. L'outrage à magistrat, ça se paie ! Ça se paie cher ! Ah ! j'ai annoncé que j'allais rigoler. Eh bien, je vais rigoler. Rigoler à m'en faire péter le diaphragme et le grand épiploon ! Pas plus tard que demain matin.

Chapitre 10

Faits divers-incendie

Une pizzeria ravagée par le feu

PROVINS. 10 mai (AFP) – Un restaurant-pizzeria de Rampillon (Seine et Marne), Le Gondolier, a été entièrement détruit à la suite d'une explosion, vraisemblablement provoquée par le gaz, dans la soirée d'hier lundi.

Le sinistre n'a provoqué que des dégâts matériels. Tous les clients avaient déjà achevé leur repas, tandis que les derniers membres du personnel occupés à ranger la salle et la cuisine et à préparer le travail du lendemain avaient quitté le bâtiment quelques minutes auparavant.

Le parquet de Melun a cependant décidé d'ouvrir une information, plusieurs bars et discothèques des environs ayant été victimes d'incendies ou de tentatives d'incendie depuis une dizaine de mois. Les services de police attribuent ces méfaits à une bande organisée qui tenterait d'imposer sa « protection » à divers établissements.

In/rf

AFP 101138 MAI 94

Fils d'un Iranien qui s'était installé en 1980 en France, la patrie d'origine de son épouse, après le renversement du Chah, Parviz Shihab, tout naturellement, avait choisi de faire Saint-Cyr, à l'instar de son grand-père Cyrus que Reza le grand, fondateur de la dynastie des Pahlavi, avait envoyé apprendre en France son métier d'officier.

Qu'il eût opté pour la gendarmerie, à la sortie de Coëtquidan, et se trouvât présentement chargé de l'enquête sur les agissements de la « bande des ploucs » – ainsi que la presse locale, sans grande imagination ni tact, avait baptisé une escouade de petits voyous de la campagne profonde, acharnés, depuis le printemps précédent, à racketter les restaurateurs, limonadiers, et tenanciers de boîtes de nuit des environs de Provins – ne relevait que de choix personnels, du hasard des affectations et de la conjoncture. Le maréchal des logis chef Bertin, de garde aux transmissions de l'état-major départemental, le

tira de son lit vers 1 h 30 du matin.

Shihab, homme aux réactions promptes, partit dix minutes plus tard, plus fâché d'avoir été arraché à son sommeil que surpris par l'événement.

— Ça devait arriver, médita-t-il pour son chauffeur. Ils ne s'étaient pas encore attaqués au *Gondolier*. Mais ça nous pendait au nez comme un sifflet de deux sous. Ces gars-là ont des ambitions, maintenant. Ils veulent agrandir leur terrain de chasse.

Le chauffeur, non moins ensommeillé que son chef, approuva d'un grognement.

À Rampillon, l'ancien corps de ferme qui avait abrité la pizzeria, offrait un triste spectacle. Les tuiles du toit s'étaient effondrées, laissant à nu les grosses poutres de chêne massif partiellement carbonisées que les pompiers arrosaient encore. Une odeur âcre et piquante régnait sur les lieux. De la fumée stagnait dans un restant de brume.

— Vous parlez d'une chierie, mon lieutenant ! s'écria le responsable des soldats du feu, un sous-lieutenant du centre de secours de Provins. Avec cette putain de matière plastique des faux plafonds... pas homologués, ni très réglementaires, à mon avis, entre nous, ces plafonds... on a eu de ces émanations de gaz toxiques ! De vraies nappes ! Même en restant dehors, on a été obligés de mettre les masques.

— Pas de victimes ? interrogea Shihab.

— Non. C'était vide. De justesse... les derniers employés venaient de partir. Ils avaient fermé à peine dix minutes avant que le sinistre ne démarre.

— Et chez vous ?

— Oh, rien qu'un blessé très léger... une belle brûlure du troisième degré à la main et au bras gauches, mais sur une petite surface. Mon type sera sur pied dans une semaine.

— Vos constatations ?

— Incendie volontaire, sans aucun doute, mon lieutenant. Dans le petit réduit qui sert de bureau au patron, pour préparer les additions et tenir sa comptabilité, on a retrouvé les restes de deux petites bouteilles de butane genre Camping gaz. On croit même qu'on a pu récupérer le dispositif de commande de la mise à feu. En tout cas, ça y ressemble. Je vous l'ai gardé de côté.

— C'est quoi ?

— Un détonateur standard, si je ne me trompe pas. Un Alsetex, je

crois, asservi à une minuterie.

— Alsetex ?

— Oui. De la grande série. En dotation dans les armées.

— Vous connaissez ça, vous ?

— Oh, ce n'est que du tout-venant, mon lieutenant. À usage civil et militaire.

— Et c'est en bon état ?

— Oui. Je ne sais pas trop comment. Fixé de manière assez lâche au col de la bouteille, peut-être. L'explosion a dû projeter le tout en l'air, et ça a traversé le toit. C'était par terre, dans l'herbe, à pas dix mètres d'ici.

— On les enverra au labo de Paris dès demain matin... non, minuit est passé. Dès ce matin, décida Shihab. Bon, prévenez-moi aussitôt que vos bonshommes en auront fini, et que mes petits archers pourront commencer à promener leurs gros sabots dans ce souk. Enfin, leurs bottes, quoi.

— Je ne vous demande qu'un quart d'heure, mon lieutenant.

Tout en prenant quelques notes, appuyé sur le capot de sa voiture, Shihab réfléchissait.

Par rapport aux précédents, l'incendie du *Gondolier* présentait des caractéristiques particulières. D'abord, ç'aurait été la première fois que la « bande des ploucs » prenait le risque de provoquer une mort d'homme. Jusqu'à présent, les sinistres s'étaient déclarés à une heure où l'endroit visé était désert. Ensuite – et surtout –, jamais encore les incendiaires n'avaient eu recours à du matériel aussi sophistiqué. Tous les témoignages, toutes les constatations, concordaient pour montrer qu'ils avaient toujours procédé d'une manière aussi expéditive et brutale que rustique : par lancer de cocktails Molotov multiples depuis un véhicule.

« Je ne vois pas pourquoi ces gaillards-là auraient modifié leurs méthodes, songea le lieutenant. Sauf à supposer que ce n'est pas eux qui ont fait le coup. »

L'arrivée du propriétaire du restaurant, qui ne résidait pas sur place et que, dans l'affolement du début, on n'avait alerté que tardivement, mit fin à ses réflexions.

Assez grand, mince, mais les épaules à l'évidence rembourrées, Pierre Gaspard affichait une élégance tapageuse à force de se vouloir de bon ton, et d'un style tout à fait déplacé dans la circonstance, avec son pardessus de loden vert sapin et son chapeau à la tyrolienne assorti, ses gants de cuir foncé, son costume bleu marine, et ses

richelieus cirés à miroir déjà maculés de boue. Rasé de près, malgré le réveil en sursaut, il s'était donné la peine de nouer une cravate foncée au col d'une chemise d'un bleu léger.

« Du sur mesure, ses fringues, pensa l'officier. Sapé comme un prince. Trop bien sapé, même. Voyant. On ne nous a jamais parlé de serveuses montantes au *Gondolier*. Mais ce gusse a tout de même la dégaine d'un julot décavé qui aurait mis les harnais des pique-minette pour se refaire un cheptel. »

— Lieutenant Shihab, chargé de l'enquête, se présenta-t-il.

— Pierre Gaspard. Je suis le taulier.

« Il n'a pas dit le patron. Ni le propriétaire. Ça se confirme », se dit Shihab.

— Monsieur Gaspard, lança-t-il, l'incendie de cette nuit est, nous en sommes presque certains, d'origine criminelle. Avez-vous des ennemis ? Avait-on proféré des menaces à votre rencontre ? Auriez-vous reçu des lettres explicites ?

— Des menaces, absolument pas, mon lieutenant. Des ennemis... oh, eh bien, j'ai eu cinquante berges aux cerises. Qui n'a pas des ennemis à mon âge, hein ?

— Des ennemis qui vous en voudraient tant qu'ils seraient capables de flanquer le feu à un restaurant ? De mettre, au besoin, en cause la vie de plusieurs personnes ?

— Pourquoi pas ? Dans ce monde, on a déjà vu plus fort... moi, en tout cas, oui.

— C'est un point de vue. Mais ces ennemis-là, vous les connaissez ?

— Non. Enfin... enfin, non.

— L'endroit et l'heure se prêtent mal à un interrogatoire dans les règles, monsieur Gaspard. Mais je vous attends demain... ce matin, plutôt... à 9 heures, dans mon bureau.

— Très bien, mon lieutenant. J'y serai.

Shihab attendit que les feux de position de la 605 de Gaspard se soient éloignés dans la nuit pour interpeller l'un de ses subordonnés :

— Bonclerc, regardez voir un peu sur le *Saphir* si nous avons quelque chose, au fichier central, sur ce Pierre Gaspard qui me paraît décidément beaucoup trop poli pour être honnête.

— Oui, il a l'allure d'un vieux hareng qui n'a pas dételé, commenta le brigadier Bonclerc.

— Les grands esprits se rencontrent, répliqua le lieutenant, pour la plus grande surprise de son subordonné.



Buvant avec lenteur un bol de café brûlant, Shihab relisait pour la seconde fois les notes prises au cours de son entretien avec Pierre Gaspard, ainsi que les données diligemment fournies par l'ordinateur central. Une sorte de stupeur se lisait dans le regard de ses yeux presque noirs, où certains affirmaient discerner de la ruse et, d'autres, de la férocité.

« Ainsi, je m'étais trompé... sans pourtant me tromper tout à fait, méditait-il. Ce Gaspard n'a jamais donné dans le proxénétisme, certes. Ou il ne s'est jamais fait coincer pour ça. Mais on ne peut quand même pas lui attribuer un passé sans tache. Deux non-lieux, plus deux condamnations fermes pour complicité de vol à main armée... c'est lourd. Évidemment, pour le moment, moi je n'ai rien à lui reprocher. Ses conneries de jeunesse, il les a payées. Et au prix fort. Mais si on venait me souffler dans le trou de l'oreille qu'il avait acheté son *Gondolier* avec le butin d'un de ses casses, je n'en serais pas étonné...

« Et puis je me demande aussi ce qu'il était allé foutre aux États-Unis dans les années 80. Personne n'en sait rien, semble-t-il. Écouler des faux talbins, peut-être... ou se procurer des armes. Enfin, c'est ce qu'on pourrait déduire des questions décousues qui nous ont été posées à l'époque par le FBI. Mais ça n'a débouché sur rien... »

Le lieutenant revoyait Pierre Gaspard assis très droit devant lui, cette fois en pantalon gris moyen au pli parfait et veston de tweed beige sur un chandail à col roulé écru. À ses pieds, des mocassins de chevreau marron souples, sur des chaussettes de même nuance, avaient remplacé les chaussures noires de la nuit.

— Non, non, mon lieutenant, avait-il soutenu, je n'avais reçu aucune menace, je vous le jure. La « bande des ploucs », si j'en ai entendu parler ? Ah oui ! bien sûr. Par les journaux, comme tout le monde. Mais, chez moi, rien. J'ai pas vu la queue d'un plouc, ni d'un péquenot ou d'un cul-terreux. Ils se sont pas manifestés.

— Allons, monsieur Gaspard, avait rétorqué Shihab avec sévérité, vous ne me la ferez pas, à moi. Avec un casier comme le vôtre, on se croit parfois tenu de respecter la fameuse loi du silence. Là, cependant, il me paraîtrait injustifié de votre part que vous vous taisiez.

Pierre Gaspard avait eu un sourire inattendu de sincérité :

— Ces bouseux, mon lieutenant, je les connais pas. Mais ce sont sûrement des faux voyous. Des dangereux.

« Dangereux pour les truands honnêtes, tu veux dire, mon bonhomme », songea Shihab.

Mais Gaspard achevait :

— Vous pouvez me croire sur parole. Des branques pareils, je vous les balancerais tout de suite s'ils me cherchaient des crosses. Mais...

— Mais ?

— Mais ils sont jamais venus chier sur le pas de ma porte. Et de toute façon, j'aurais su me défendre.

Shihab conclut, *in petto*, que Gaspard, qui excipait si bien de son ignorance, avait sans doute signé avec le chef de ces petits malfrats locaux – peut-être impressionné par son passé, mirobolant à ses yeux, de vieux locataires des geôles de la République – un pacte de non-agression.

D'autant qu'on pouvait avoir l'assurance qu'il se serait efficacement défendu si les « ploucs » avaient eu l'intention d'essayer de le faire cracher au bassin : outre la liste de divers actes criminels ou délictueux, pour lesquels il avait eu maille à partir avec la Justice, son dossier indiquait qu'il s'était engagé à dix-sept ans dans les parachutistes, qu'il s'était brillamment conduit durant les opérations de maintien de l'ordre en Algérie, et que ses commandants d'unité lui prédisaient une belle carrière dans l'armée. Une malheureuse histoire de détournement de la caisse de son régiment avait coupé court à ces belles perspectives.

— Écartons donc les ploucs, avait repris le lieutenant. Vous me disiez, cette nuit, que vous aviez des ennemis...

— Je vais pas vous raconter de salades, mon lieutenant. Mon casier, vous l'avez devant vous. Des ennemis, oui, j'en ai... enfin, c'est-à-dire que j'en avais. Mais vous savez ce que c'est.

— Non, pas très bien, justement, monsieur Gaspard.

— Euh... oui, mon lieutenant. Excusez-moi. Je voulais seulement vous dire que mes ennemis d'autrefois... oui, ceux d'avant que j'aille en taule... ou bien ils sont morts, ou bien ils sont comme moi. À la retraite.

— Bon, je veux bien vous croire. Mais votre *Gondolier* a quand même flambé. Et pas par accident, monsieur Gaspard. Alors, si vous excluez la « bande des ploucs » et vos ennemis d'autrefois, qui ?

Gaspard agitait une tête carrée au front assez bas :

— J'en sais foutre rien, mon lieutenant. Je vois pas. Il y a quatre ans que je me suis installé ici, à Rampillon. J'ai jamais eu d'embrouilles avec personne du coin. Jamais.

— Et dans votre personnel ?

— Ricardo, mon pizzaïolo, il peut pas s'empêcher de faire du gringue à toutes les nanas. Les Macaronis vous connaissez leur musique... mais ça va pas loin. Moi, je plaisante pas avec ça.

— Vous n'auriez pas fait quelques cocos de trop dans la localité, par hasard ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? s'indigna le brigand honoraire. J'ai une femme, moi, mon lieutenant. Parce que je me suis marida. Entflé de sec tout ce qu'il y a de légitime, il y a... je sais même plus quand. Vingt piges, peut-être. Devant M. le maire et M. le curé, et tout. Ma Clémence, je vous le dis, c'est quelqu'un !

Imaginant un instant Mme Clémence Gaspard en forte créature à chignon brandissant le rouleau à pâtisserie de rigueur, Shihab sourit :

— Votre dossier me signale qu'on vous surnomme l'Anglais, monsieur Gaspard. Puis-je vous demander pourquoi ?

Ce fut au tour du restaurateur de sourire :

— Ils sont pas si complets que ça, vos dossiers. Ils disent pas tout. Mon père, il était de Boulogne. Il avait commencé comme mousse. Marin de la Marchande. Rien que sur les cargos charbonniers. Un jour, en escale, à Cardiff... pour embarquer une cargaison de houille...

La faconde du propriétaire du *Gondolier* lassait Shihab. « Encore un peu, et il va m'entretenir de ses grands-parents bougnats, et de ses aïeux bûcherons », ragea-t-il intérieurement.

— Du flambant bien gras. Dans le temps, il y avait pas mieux pour les locomotives, achevait Gaspard. Il a rencontré ma mère. Dans un *pub*. Edith Lovell, elle s'appelait. Il l'a ramenée chez lui, et il l'a épousée. À moitié rosbif, que je suis. Et je parle anglais, naturliche.

— Comme un Anglais ?

— Tout juste. Bilingue, comme on dit. Mon père, il m'a toujours prétendu que je cause l'anglais mieux que le français.

— Très bien, monsieur Gaspard. Nous nous reverrons sûrement. J'aurai encore besoin de vous. Ne vous absentez pas sans me prévenir.

— À vos ordres, mon lieutenant.

Avant que Pierre Gaspard ne remette son loden, son chapeau et ses gants, le lieutenant Shihab, qui ne s'était jusqu'alors intéressé qu'à son visage et à son habillement, nota qu'il portait une grosse Rolex en or au poignet droit. Et que trois petits points en triangle, noirs ou bleus, étaient tatoués sur le dos de la main gauche de l'ancien voyou.



Pierre-André Latouche achevait de rendre compte de sa visite à Berne au procureur général, qui l'écoutait, méditatif, en observant les volutes de la fumée de sa cigarette monter en tourbillonnant vers un plafond à caissons dorés ternis par les ans.

— Je comprends bien votre impatience, mon cher Latouche. Mais je crois... je suis convaincu... et, à la Chancellerie, on partagera certainement ma vision... que nous avons là une affaire qui nous dépasse, et...

— Quatre assassinats, vous estimez que c'est une affaire qui dépasse la Justice, monsieur le procureur ? grinça le magistrat instructeur avec un sourire en coin. J'avoue que je ne vous suis pas.

— Comprenez-moi bien. On vous a confié... à la demande expresse du Garde, je vous le rappelle... des dossiers délicats. Certains étaient persuadés que ces meurtres annonçaient une vague d'attentats terroristes. Je pense, pour ma part, qu'ils avaient raison. La mort de Sébastiani...

— La mort de Sébastiani n'avait rien à voir avec tout ça, monsieur le procureur. Ce bonhomme adorait grenouiller dans tous les coins, et il fricotait... de manière pas toujours très désintéressée, me suis-je laissé dire... avec des gens franchement peu recommandables. Alors, tant va la cruche à l'eau...

— Que l'honnêteté de cet homme ait été sujette à caution, c'est possible. Mais, enfin, ces Fils de Deir Yassin...

— Les rares survivants de ce groupe-là ont beaucoup de sang sur les mains, c'est vrai. Mais pas celui de Sébastiani. C'est une certitude.

Le chef du Parquet, comme à l'accoutumée, jouait machinalement avec ses lunettes :

— Quoi qu'il en soit, Latouche, vous voyez que votre dossier... que ces trois dossiers... prennent des proportions considérables.

— Certes, monsieur le procureur. Mais cela ne devrait pas du tout vous surprendre, non ? Lorsque vous m'en avez chargé, il s'agissait alors, m'aviez-vous affirmé, d'une menace terroriste de toute première ampleur. Considérable, justement. Qui justifiait toutes les... disons : toutes les distorsions de la vérité.

— Il ne fallait pas affoler le public.

— Aujourd'hui, cette menace s'évanouit. Nous nous apercevons qu'il ne reste rien, là-dedans, à part sans doute des règlements de

comptes. Mais des règlements de comptes auxquels sont mêlés des gens qui bénéficient, selon toute apparence, de protections très particulières.

— Je n'en sais rien. Mais vous ne pouvez pas passer outre.

— Monsieur le procureur, vous aurait-on fait savoir que ces quatre morts sont dues à des décisions prises en grand secret, au plus haut niveau de l'État, dans l'intérêt supérieur de la sûreté de la Nation ?

— Non, Latouche, absolument pas.

— Eh bien, je m'en vais vous révéler toute ma pensée, monsieur le procureur. Je crois... et je ne suis pas le seul à le croire, sachez-le... que des individus, dont je ne sais pas encore grand-chose, se sont livrés à des actes de vengeance privée en croyant que leur appartenance à certains organismes les plaçait au-dessus des lois. Cela n'est pas tolérable.

— Je vous l'accorde.

— Notre code ne prévoit pas le crime de détournement de la puissance publique. Mais voilà bien, sur le strict plan du Droit, ce pourquoi je devrais pouvoir prononcer des mises en examen.

— Vous n'êtes pas le législateur, Latouche.

— Je le regrette, parfois. Mais je puis, du moins, m'appuyer sur les textes qui existent. Puisque certaines personnes, à l'évidence, tentent de couvrir les assassins, je vais les poursuivre pour outrage à magistrat.

Le visage parcheminé du procureur se durcit :

— J'ai de l'estime pour vous. Mais je me dois de vous mettre en garde. N'allez pas trop loin, Latouche. Votre carrière pourrait en souffrir.

— Ma carrière ?... Mais je m'en fous, monsieur le procureur ! Je m'en fous complètement ! riposta le juge avec ferveur.

Son pouce et son index s'agitaient frénétiquement.

— Je vous aurai prévenu, mon petit Latouche, répliqua, menaçant, le chef du Parquet.



À la fin février, ayant pu jouir d'une brève permission, Parviz Shihab s'était offert quatre jours de ski à Orcières-Merlette. Il en avait profité pour aller saluer à Briançon Marceau Schmittler, avec lequel,

trois mois durant, casque bleu comme lui, il avait partagé la même chambre à Sarajevo. Le capitaine lui avait conté les difficultés qu'il rencontrait pour tenter d'élucider le double meurtre de Guillestre. Shihab décida de lui téléphoner.

— Je ne vous aurais pas dérangé s'il n'y avait un petit truc qui avait retenu mon attention, mon capitaine, lui dit-il après les politesses d'usage. Un restaurant qui crame, c'est banal... mais je me suis souvenu de vos deux manchots. Et ici, c'est pareil.

La voix de Schmittler s'étrangla dans l'écouteur :

— Vous n'avez quand même pas relevé dans les décombres, ou dans une bagnole, un cadavre aux mains coupées, j'espère ?

— Non, non... enfin... non. Pas que je sache, pour le moment. Mais le dispositif incendiaire...

— Oui ?

— Deux petites bouteilles de butane... avec des traces de plastic, selon le labo. Explosion commandée par un détonateur associé à une minuterie.

Deux rides soucieuses apparurent brusquement sur le front de Schmittler :

— Du plastic sur deux bouteilles de butane... et un détonateur asservi à une minuterie, dites-vous ?

— Absolument, mon capitaine. Tout à fait comme chez vous.

— Nous, nous n'avons pas retrouvé le système de mise à feu. Parti au fil de l'eau, sans doute. Mais au cap Bénat... cette minuterie, à propos, de quel modèle ?

— D'après les techniciens, ce serait une camelote chinoise, mon capitaine. Mal fabriquée. Un fonctionnement erratique.

— Comme au cap Bénat, là encore. Mon petit vieux, faxez-moi donc un résumé des premiers éléments dont vous disposez. Ça pourra m'aider. Dites donc, Shihab, il sait pourquoi on a tenté de le faire rôtir, votre Gaspard ?

— Il m'a juré mordicus que non. Qu'il n'a pas... ou plus... d'ennemis en activité. Qu'il n'y pige rien. Je ne l'ai cru qu'à moitié... Pas du tout, même.

— Eh bien, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je m'en vais prévenir, dès que j'aurai reçu votre message, le flic qui suit directement toute cette histoire pour le ministre de l'Intérieur. Un certain inspecteur Le Bihan.

— Holà, mon capitaine ! J'aurais préféré que tout ça reste entre

nous. Parce que moi et les roussins...

— Eh oui. Oh, ça ne m'enchanté pas plus que vous, Shihab. Mais nous avons déjà quatre assassinats. Et maintenant, si je ne me trompe pas, nous tombons sur une tentative de meurtre en liaison avec les précédents. Le tout correspondant peut-être... enfin, jusqu'à présent, c'est la thèse officielle, même si je ne la reprends pas à mon compte... à l'action d'un réseau terroriste. Alors, les querelles de bouton et la guerre des polices, il faut les laisser de côté, mon petit vieux.

— Mais vous croyez vraiment que mon minable incendie à la con est lié à cette affaire-là, mon capitaine ?

— Je ne crois rien, Shihab. Je constate que vous avez vous même repéré une coïncidence troublante. Et je suis bien de votre avis sur ce point. Donc, je préviens Le Bihan. Ne vous étonnez pas si vous le voyez débarquer chez vous.

— Ah, flûte ! Je n'aime pas trop qu'on vienne marcher sur mes plates-bandes.

— Moi non plus. Mais il ne vous gênera pas. Ça n'est pas son genre. Il aura certainement envie de rencontrer votre Peau rouge en tête à tête. Après tout, si votre... si notre hypothèse est la bonne... ce sera bien la première occasion que nous ayons d'interroger l'une des cibles de ces messieurs... les autres, voyez-vous, ils ne nous ont pas dit grand-chose...

— Je comprends, mon capitaine.

— Votre truand *honoris causa*...

— Probablement pas encore tout à fait retiré des affaires, mon capitaine.

— Il doit bien avoir sa petite idée. Sur la raison pour laquelle on a voulu l'expédier dans un monde meilleur. Et les autres aussi.

— Bon, alors je le verrai, votre Le Bihan.

— Ce n'est même pas sûr. Je lui donnerai les coordonnées du sieur Gaspard. Il se contentera peut-être de lui rendre une visite amicale. Sans venir vous casser les pieds. En tout cas, Shihab, merci de tout ça. Tenez-moi au courant. Et à bientôt.

— Je n'y manquerai pas. Mes amitiés, mon capitaine.



Mais, péchant par naïveté ou par inexpérience, le lieutenant Shihab avait manqué de vigilance, en négligeant de faire surveiller Pierre

Gaspard.

Lorsque l'inspecteur Le Bihan, amené par une voiture de service, se présenta dans l'après-midi au domicile du propriétaire du *Gondolier*, il trouva porte close. Une voisine aimable lui apprit que M. et Mme Gaspard étaient partis vers l'heure du déjeuner. « En taxi. Pour aller à la gare. Un deuil dans sa famille à elle. »

Naturellement, les époux Gaspard avaient omis d'informer la gendarmerie de leur brusque voyage.

— Tiens, tiens, tiens, ils vont prendre de longues vacances, ces deux-là, grinça Le Bihan qui tassait des meccarillos dans sa pipe en s'aidant d'un petit canif muni d'un bourroir acheté par Marie-Carmen à Ascona pendant leur voyage de noces. Des vacances très lointaines. Ils veulent mettre des milliers de kilomètres entre eux et les assassins. Ou alors entre eux et la Justice. Donc, il en sait long, le Gaspard. Bien plus qu'il ne l'a dit à Shihab. Il sait qui, et pourquoi. Et ça le panique. On n'a plus qu'à lancer la machine. Ce serait bien le diable si nous n'arrivions pas à savoir très vite dans quelle direction ils ont pris la poudre d'escampette, les tourtereaux Gaspard.

Le lendemain soir, les vérifications de routine permirent d'établir que le couple Gaspard avait acheté, vers 14 h 30, deux places dans un avion d'Iberia à destination de Madrid, où ils étaient arrivés juste à temps pour sauter dans un appareil argentin en partance pour Buenos Aires via Rio de Janeiro.

— Nous ne reverrons jamais cet oiseau-là, confia tristement Le Bihan au juge Latouche. *Escrampe, tout frelore.*

— Qu'est-ce que vous me chantez là, inspecteur ?

— Du Janequin sur des paroles de Clément Marot, monsieur le juge. Il voulait imiter du bas allemand.

— Et ça signifie ?

— Ça veut dire, à peu près, « Barrez-vous. Tout est foutu. »

— Sans vous, je ne l'aurais jamais su, commenta Latouche.

— Quoi qu'il en soit, il s'est tiré des flûtes, le Gaspard. Et c'est bien dommage.

— Allons, ne vous mettez pas martel en tête, inspecteur, répliqua le magistrat. Nous tenons enfin du concret.

— Du concret ! Ah, vous parlez !

— Mais oui. Et vous qui aimez la dentelle, vous allez être servi. Il ne nous reste plus qu'à remonter dans le passé du bonhomme... et dans celui de son épouse, éventuellement... pour découvrir leurs liens

avec nos quatre chers défunts. Un jour ou l'autre, nous finirons bien par savoir pourquoi on s'est donné tant de mal pour les éliminer, ou tenter de les éliminer, tous.

— Oui. Mais c'est le retour à la case départ, monsieur le juge.

— Certes. Mais nous avons encore des atouts. Moi, je vais lancer un mandat de recherche international contre eux. Et vous, Le Bihan, avec votre réseau privé, vous n'avez personne dans votre manche, au Brésil ou en Argentine ?

— Pas encore. Les flics de ces coins-là, c'est ripoux et compagnie. Je m'en méfie comme de la peste. Mais vous savez, j'aime beaucoup me faire de nouveaux amis, monsieur le juge. Si la princesse a envie de m'offrir un petit séjour en Amérique du sud...

— Vous voyez bien, conclut Latouche d'un ton définitif.



Téléphonant de Tel Aviv, Uri Bendov avait soudain fixé un rendez-vous urgent à Le Bihan pour le lendemain.

— Je dois aller à Washington pour faire un peu de troc avec nos chers cousins de Langley. J'aurai environ deux heures de battement à Roissy. Si vous pouviez nous retenir pour demain midi un salon discret pour hommes d'affaires...

L'Israélien, cela va de soi, n'avait pas précisé à l'inspecteur qu'un brusque renversement de ses alliances occultes avait conduit le service auquel il appartenait à abandonner à son triste sort un groupuscule qu'il avait jusqu'alors contribué à manipuler avec bonheur et dextérité. D'autre part, compte tenu des perspectives qu'ouvraient les accords Rabin-Arafat, les experts diplomatiques du gouvernement de Jérusalem estimaient utile de resserrer les relations avec la France, qui pourrait y jouer un rôle positif.

Rien de plus simple, par conséquent, que de livrer sur un plateau à Paris la piste des assassins de Jean-Dominique Sébastiani.

La lumière dure des néons de l'aéroport faisait ressortir plus que de coutume les bosses du crâne de Bendov, et soulignait les reliefs tourmentés de son nez écrasé et tordu et de ses arcades sourcilières saillantes. À ne considérer que son pantalon tire-bouchonné et son veston froissé, on l'aurait pu prendre pour un quelconque voyageur de commerce amateur de boxe, n'eût été la déformation qu'imprimaient, sous l'aisselle, la poignée et le canon d'un monstrueux pistolet Desert Eagle.

— Je mets cartes sur table. Vous savez bien, Hervé, que Sébastiani nous avait trop souvent gênés. Mais il nous était aussi arrivé d'avoir recours à ses contacts, mentit Bendov. Quoi qu'il en soit, nous avons repéré ceux qui l'ont tué.

— Qui ça, Uri ?

— Oh, des dissidents du Hezbollah. Des gens qui dépendaient des durs du régime de Téhéran. Le clan de l'ayatollah Kamenei, le successeur de Khomeiny comme guide spirituel de la Révolution.

— Naturellement, vous ne me direz pas comment vous l'avez su.

L'Israélien brodait toujours sur un fond de vérité :

— Du temps du Chah, qui était un musulman plus que tiède et qui détestait les Arabes, nous avions des amitiés puissantes en Iran. Disons qu'il nous en reste quand même.

— Et ces dissidents-là...

— Ils ont employé diverses appellations. La plus courante, c'est « Les vengeurs d'Al Qods ». Al Qods, c'est le nom arabe de Jérusalem.

— On les trouverait où ça, Uri, vos dévots modernes du Vieux de la Montagne ?

— Ils opèrent en général dans la banlieue sud de Beyrouth. D'où la facilité avec laquelle ils ont monté leur embuscade contre Sébastiani. Mais leur base principale est installée dans la Békaa. Un village en ruines. Je vous ai apporté une carte et des photos aériennes. Vous ne pouvez pas vous tromper, sourit Bendov.

— Et pourquoi n'agissez-vous pas vous-mêmes ? s'étonna Le Bihan. Là-bas, vous êtes comme chez vous, non ?

Soudain, l'Israélien n'inventait plus :

— La Békaa est sous contrôle des Syriens, plus ou moins alliés avec l'Iran. Les ennemis de nos ennemis... et nous, nous sommes engagés dans des pourparlers secrets sacrément difficiles avec la Syrie. À propos du Golan et du reste.

— On n'en parle pas beaucoup, dites-moi.

— Au stade actuel, ça vaut mieux. Donc, sauf nécessité absolue, nous préférons ne pas leur agiter un torchon rouge sous le nez. On est très susceptible, à Damas.

— Ça n'explique pas tout.

— Oh, si. Comprenez-moi, Hervé.

— J'essaie, Uri. J'essaie.

— Dans cette zone-là, c'est franchement pourri. Les va-t-en guerre

de notre état-major voudraient sûrement se manifester « toutes forces réunies ». Avec des avions, des hélicoptères, des paras... même des blindés et des canons, si ça leur chante. Nos généraux aiment trop agiter leur gros bâton. Pour Hafez el-Assad, ce serait de la provocation.

— Tandis que nous...

— Tandis que vous, vous pouvez manœuvrer en douceur. Avec des équipes légères. Du ponctuel. D'ailleurs, je vous ai aussi apporté la liste complète des membres du commando qui a liquidé Sébastiani. Vous pourrez choisir vos objectifs.

Même s'il ne pouvait deviner tous les arrière-plans tortueux de la politique israélienne, Le Bihan refusait de paraître jouer les dupes :

— Uri, sans vouloir entrer avec vous dans une polémique religieuse, il me semble que vous nous appliquez là le célèbre adage de Ponce Pilate : « Faites ce que vous voulez. Moi, je m'en lave les mains. Passez-moi la cuvette. »

Les traits de Bendov se crispèrent :

— Je ne vous savais pas antisémite, Hervé.

— Là, vous rigolez, Uri. Si le recteur de ma paroisse m'a bien appris l'Histoire sainte au catéchisme, Ponce Pilate n'était pas juif. Mais romain.

L'Israélien se détendit un peu. Mais une sombre colère flambait encore dans ses prunelles :

— De toute manière, qu'est-ce qu'il vous faudrait de plus, hein, Hervé ? Les mânes de Sébastiani pourront dormir en paix. Votre ministre aura sa vengeance. Il sera satisfait. Et moi...

La voix de Le Bihan vibrait encore d'une nuance d'âpreté :

— Et vous ?

— Moi, je suis arrivé dans notre pays, orphelin de six mois à peine, à bord du *Haganah Ship Exodus*. Le nom de ce bateau-là, ça vous dit bien quelque chose, non ? Je fais ce métier depuis plus de vingt ans.

— Je sais, Uri.

— J'y suis jusqu'au cou, tous les jours, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et, avant, encore gamin, je m'étais tapé deux guerres, en 67 et en 73.

Bendov, dont le regard, brusquement, ajoutait l'humilité à l'agressivité qui ne le quittait guère, tendit ses deux paumes ouvertes vers Le Bihan, et acheva :

— Je me suis déjà assez sali les mains comme ça, vous ne croyez

pas ?



Le ministre de l'Intérieur n'avait jamais nourri, à l'égard d'Israël, une sympathie exagérée. Il n'avait pas été le dernier à frémir sous l'outrage lorsque les fameuses vedettes de Cherbourg s'étaient éclipsées à la barbe des services concernés, par une belle nuit, le 25 décembre 1969.

Pour autant, si vif était son désir de venger son ami qu'il céda à un manque de lucidité rare chez lui.

— Je ne veux pas savoir pourquoi ces magouilleurs de Jérusalem nous ont refilé le tuyau, déclara-t-il à son directeur de cabinet. Mais même s'ils doivent nous présenter l'addition plus tard, il faut y aller. Convoquez-moi dare-dare le patron de la DGSE.

— Il ne dépend pas de vous, monsieur le ministre, je vous le rappelle, osa contrer Lardier.

— Ah, foutez-moi la paix ! Je veux seulement monter avec Serrien un petit projet d'opération. Après ça, vous pouvez compter sur moi, allez. Je saurai toujours me débrouiller pour le vendre à ce crétin de la Défense et à Matignon. Et ensuite à l'Élysée.

— Et le Quai d'Orsay ?

— On laissera ces messieurs en dehors de tout ça. Franchement, vous croyez que ça les regarde ?

— C'est-à-dire, monsieur le ministre, que...

— C'est-à-dire, Lardier, que vous commencez sérieusement à me les briser menu, nom de Dieu ! Nous tenons ces salauds. Ça y est. Et nous aurons leur peau. Un point, c'est tout.

Christophe Lardier esquissa une moue.

— Ah, voyez donc si on ne pourrait pas nommer Le Bihan commissaire. Et ne me dites pas que c'est un ivrogne ou je ne sais quoi. Lui, au moins, il se rend utile !

— Oh, monsieur le ministre ! s'écria aigrement le directeur de cabinet, franchement offensé.

— Bon, je me suis un peu emporté, concéda le ministre, s'efforçant à une mine contrite. J'ai eu tort. Mais les tuyaux que Le Bihan nous collecte à droite ou à gauche valent de l'or. Ça mérite bien une promotion. Et puis ne discutaillez plus. Vous ergotez. Ça m'énerve.

— Bien, je reverrai son dossier, monsieur le ministre, céda l'autre avec un gros soupir de désapprobation.



Le Premier ministre, en stratège avisé, tenait plus que tout à éviter d'avoir à combattre sur deux fronts. Il n'ignorait pas que le ministre de l'Intérieur, potentiellement, représentait pour les ambitions qu'il ne parvenait plus à cacher un formidable adversaire éventuel, plus dangereux à lui seul que tous ses autres alliés réunis.

Par conséquent, à Matignon, on ne fut pas long à peser le pour et le contre, et à décider qu'accorder, même du bout des lèvres, le feu vert au plan du ministre constituerait une concession qui ne coûterait pas cher, et qui ménagerait l'avenir. Pour la galerie, on prit soin, toutefois, de veiller à ne pas donner l'impression qu'il s'agissait d'une reculade, mais, tout au contraire, de tenter de convaincre tout un chacun qu'on acquiesçait à un mouvement bien pesé, inscrit dans le cadre logique d'une politique d'ensemble.

— Cher ami, affirma le chef du gouvernement au titulaire de la place Beauvau, j'aurais répugné à consentir à ce qui aurait pu n'apparaître aux yeux de certains que comme... ne me prenez pas en mauvaise part, je vous prie... que comme une vendetta.

— Évidemment, gronda le ministre de l'Intérieur avec un rictus de mépris.

— Mais la situation au Proche et au Moyen-Orient a évolué récemment dans un sens plus favorable à nos intérêts, me dit-on. Donc, je défendrai moi-même votre plan auprès du président de la République lors de notre prochain entretien.

— Il faut vraiment le mettre au courant, celui-là ?

— Ah, mon cher ministre, comprenez qu'une opération pareille ne peut être que celle de la France tout entière. D'ailleurs, notre Constitution, à laquelle nous sommes tellement attachés, nous oblige à... mais j'espère seulement que les exécutants sauront faire preuve de toute la... de tout le... enfin, de tout le doigté indispensable, ainsi que vous ne manquerez pas, j'en suis sûr, de le recommander vous-même.

Malgré son sourire contraint, le chef du gouvernement se frottait les mains avec onction.

— *Fortiter in re, suaviter in modo*, comme me l'ont enseigné naguère les bons pères de mon collège, mon cher, conclut-il.

« *Suaviter* mes genoux, eh, enfoiré ! », songea, rageur, le ministre –

dont la connaissance de la langue de Cicéron se bornait aux malheureux rudiments en *oum* péniblement glanés lorsqu'il était enfant de chœur, dans son village natal.



Que ce fût par une sorte de piété quasi filiale, par dévouement indéfectible d'un disciple à son maître vénéré ou par un reste de tendresse, Luigi Milanesi, alias Luigi Marantello, arriva à Paris pour rendre une dernière visite à Gabriel Mouloud dont l'état de santé ne cessait de se dégrader.

Le vieux faussaire, à la main autrefois si agile, n'avait même plus eu la force d'écrire. Il lui avait fallu dicter à une infirmière une courte lettre dans laquelle il suppliait le beau Luigi d'accourir à son chevet. Persuadé sans doute de jouir d'une totale impunité sur le territoire français, le jeune Italien, au volant de la Mercedes 500 de Gustave Leonberg, avait franchi la frontière à Saint-Julien-en-Genevois, peu après 6 heures du matin. Son passage y avait été noté.

— Mon petit Loulou, commença Mouloud, haletant, d'une voix à peine audible, je vais faire vinaigre, parce qu'il me reste plus beaucoup de temps. Non, non, dis rien. Laisse-moi causer. D'abord, merci pour les fleurs et le reste. C'est bien gentil.

— Tu rigoles, Gaby. C'était la moindre des choses.

— Tais-toi, je te dis. Tu me fatigues, Loulou. Et je suis déjà plus trop gaillard. Je t'ai demandé de rappliquer parce j'ai deux trucs à te dire, fissa. D'abord, quand j'aurai lâché la rampe...

L'Italien, derrière son dos, esquissa de quatre doigts de chaque main le geste des cornes qui conjurent le malheur :

— Faut pas causer comme ça, Gaby.

— Oui, quand j'aurai calanché, je pourrai plus m'occuper de toi. Alors, voilà. Mon testament, il est chez maître Brulard. Le notaire d'Étampes. Ma maison, elle sera à toi. Je te la laisse. T'en héritera comme un bourgeois. Mais fais gaffe. Dans la cave, il y a quatre grands casiers à boutanches. Pleins. Déconne pas avec ça. Fourgue rien. C'est du bon jaja. Des tutus qu'il faut laisser vieillir.

— On les boira ensemble à ta santé, Gaby. Et...

— T'arrêteras pas un peu de barjacquer, non ? Tu les boiras tout seul, je te dis. Ou avec qui tu voudras. Bon, derrière le casier de gauche, il y a une porte. Bien planquée. Et cette lourde, elle mène à mon atelier. C'est du costaud. Du bétonné solide. Un grand abri que

les Boches de l'aérodrome, ils avaient construit pendant la guerre. Personne l'a jamais su. Moi, je l'ai découverte par hasard. Dedans, y a tout mon matériel. Ma Minerve et les jeux de caractères, mes encres, mes cuivres, mes burins, mes réserves de papier, et tout.

— Je savais pas que t'avais tout gardé.

— Toi, t'as bien gardé la plume de monte-en-l'air de ta jeunesse ! Et puis, pour ça, sur le marché de l'occase, y a pas trop preneur. Enfin, c'est pour toi. Loulou.

— Mais, Gaby...

— Mais rien du tout. Là où on m'attend, j'en aurai plus rien à foutre. La fausse mornifle ou les balourds, on en n'a pas l'usage, là-haut. Toi, ça pourra encore te servir. Bon.

Mouloud s'interrompit un moment pour reprendre sa respiration.

— Dans l'atelier, reprit-il avec difficulté, tu verras aussi une petite armoire. En bas, j'ai bricolé un double fond. T'auras qu'à soulever les planchettes, en appuyant sur la droite. Là-dedans, j'ai fourré la valise métallique où j'ai rangé mes éconocroques. Rien que du jonc. Des lingots et des pièces. Des naps, des krugerrands, et des croix suisses.

— Et y en a pour cher ? ne put s'empêcher de lancer Luigi.

— Encore assez, oui. De quoi casquer les droits de succession, et même mieux que ça. Et c'est pas du toc, hein. Estampillé et le toutime. Oh, ça voit pas le jour, évidemment. Mais le notaire est au parfum. Il saura se démerder pour les vendre. Comme ça, tout sera légal.

— Merci, Gaby.

— Ça c'est réglé. Mais c'est pas tout. Je voulais te dire aussi que j'ai eu de la visite, l'autre jour. Un flic. Le Bihan qu'il s'appelle. Un fouinard de première. Qui m'a posé de drôles de questions. Sur le passeport australien à Donaldson. Tu te souviens ?

— Tu parles !

— Et puis sur ton boss, aussi.

— Oh, là, là !

— À ta place, Loulou, je me la donnerais sérieux ! Je ferais mef !

— Tu crois vraiment ?

— Ce Le Bihan, il est régulier, mais c'est une vraie vérole. Pire que le crabe qui me bouffe les tripes. Si il te tient dans son collimateur... et ton Leonberg aussi... il vous lâchera plus. Non, me dis rien. Faiblard comme tu me vois, je risquerais de bavarder.

— Oh, pas toi, Gaby.

— Eh, imagine un peu qu'il vienne me faire la causette sur mon lit de mort... à la surprenante... hein ? Mais je te le répète : pas d'impair. Je crois que Le Bihan, il a rien à te reprocher, à toi perso, mais...

— Alors, Gaby, pourquoi que tu...

— Parce que je crois que l'air de la Suisse, c'est très bon pour tes poumons. Surtout toi, Loulou, qui es délicat des bronches et des soufflets. Mais en France, c'est plus malsain. Reste là-bas, mon petit, crois-moi. Fais-toi oublier en loucedé. Pendant longtemps. Je voudrais pas qu'il t'arrive des malheurs.

— Il m'arrivera rien.

— Cause toujours ! Enfin, j'ai demandé à Le Bihan de pas te chercher des ennuis. Il a promis. Mais une parole de flic... tu peux compter dessus comme sur une parole de putain ! Allez, laisse-moi maintenant, Loulou. C'est gentil d'être venu de si loin, mais j'en peux plus.

En proie à une émotion sincère, Luigi Milanese se pencha pour embrasser Mouloud sur le front :

— Encore une fois, Gaby, merci pour tout. Et t'inquiète pas. Ta tombe, elle sera toujours fleurie.

Le vieux faussaire esquissa un sourire :

— Toi, tu sais ce que j'aimais, Loulou. Rien que des violettes. Des violettes de Parme. Si jamais t'osais me balancer autre chose sur les osselets, je te maudirais !



Méthodique, obstiné, le commissaire Maurier suivait son sillon comme un boulonnais tirant une charrue. Continuant d'exploiter la piste de Donnegan, il s'était également mis en quête des traces de Dominique Martin qui, à son avis, avait dû vivre à Paris. De fait, en quelques jours, il parvint à retrouver le refuge de l'ancien garde du corps de l'Irlandais : un appartement de dimensions modestes, au deuxième étage d'un immeuble récent de la rue du Docteur Blanche, dans le 16^e arrondissement.

— Eh oui, expliqua le commissaire par téléphone à Le Bihan, il avait trouvé à se loger pas loin du studio de Donnegan. Ou c'était le contraire. Un goût de chiottes... vous auriez vu les meubles ! Et les tableaux ! Rien que des croûtes ! Je ne vous raconte pas !

— Et votre perquise, alors, qu'est-ce qu'elle a donné, comme

résultats ? coupa l'inspecteur.

— Ce Martin, il était très soigneux. Il gardait tout. On n'aura pas fini d'exploiter ses paperasses avant une semaine au moins. Mais on a mis la main sur ses relevés de carte bleue. Et ça, ça devrait vous intéresser.

— Ah bon ?

— Oui. Il en avait deux... deux cartes bleues, j'entends. L'une au nom de Martin, l'autre au nom de Mardrel. Eh bien, rien que l'année dernière, comme par hasard, il est allé au moins quinze fois casser la dalle à Rampillon. Au *Gondolier*.

— Tiens, tiens, tiens...

— Et ça n'est pas tout, Le Bihan. On a aussi retrouvé, bien attachées par des rubans roses, les lettres d'amour qu'il s'étaient écrites, la reine de la gonflette et lui avant de s'installer ensemble. Un vrai journal intime. Là-dedans, il y a à boire et à manger. Ils se racontent leurs voyages, et tout.

— C'est copieux ?

— Ça, oui ! Et puis elle, elle détaille ses clients. Parce qu'elle faisait le tapin. Enfin, pas vraiment.

— Comment ça, pas vraiment ? Elle tapinait, ou pas ?

— Si. Mais pas sur un carré de bitume. Elle était call-girl. De haute volée. Dans le circuit des palaces internationaux. La Mondaine m'a sorti sa fiche. C'est édifiant à ne pas croire. Mais elle avait laissé tomber. D'après les voisins et les commerçants du quartier, elle disait partout que Martin allait l'épouser. À cause du bébé.

— Il y a de l'exploitable pour moi, là-dedans, à votre avis ?

— Je ne peux pas encore vous le dire.

— Bon, eh bien, merci, commissaire. Oh... si ça ne vous ennuyait pas... envoyez-moi donc des photocopies de la correspondance de la Sévigné de la putasserie et de son coquin. J'y jetterai un coup d'œil de mon côté. Ça meublera mes loisirs.

— Attendez, j'ai encore un détail croustillant.

— Encore ?

— Oui. Vous vous souvenez du rapport d'autopsie ? Qui disait qu'elle s'était fait avorter au moins une fois ?

— Oui. Mais, franchement, ses histoires de cul, je n'en ai rien à secouer.

— Attendez. Peut-être que si. Et je crois qu'on a logé son avorteur.

— Parce qu'elle avait fait ça chez nous ?

— Et comment. Deux fois, en fait.

— Une fois, passe encore... mais deux fois, dans un job de ce genre, ça relève de la faute professionnelle, pontifia Le Bihan.

— Enfin, bref, elle s'est adressée pour ça à un certain Dr Fauval, un généraliste qui exerce dans le 18^e.

— Et alors ? C'est légal, non ? Je ne vois pas de malaise. Il est couvert par la loi Veil, votre toubib.

— Oh, ça oui ! Mais il a une fiche à la PP, lui aussi le bon Dr Fauval. Une fiche bleue.

— Ah, bon Dieu de merde !

— Comme je vous le dis ! Cet honorable praticien ne se contente pas de soigner les oreillons ou les bronchites de sa gentille clientèle de la rue Caulaincourt et des environs. Il est aussi vacataire à Lariboisière. Et il fait partie de ceux auxquels la DGSE envoie, à l'occasion, des patients de l'extérieur.

— Je vois. De là à imaginer que la Birgitta Gunbehn travaillait pour cette grande maison... à l'occasion, bien entendu...

— C'est ce que j'ai pensé, moi aussi.

— Décidément, ricana Le Bihan, on les retrouve à chaque détour de cette enquête, messieurs les barons de la Barbouzière. Le juge Latouche me disait qu'il avait très envie de rigoler. Mais là, ça se précise de plus en plus. Il va lui falloir employer les grands moyens pour les faire parler, les petits maîtres nageurs de la Piscine.

Maurier éclata de rire :

— Il sera certainement soutenu par sa hiérarchie !

— Aussi fermement que la corde soutient le pendu !



Le lieutenant Shihab, vexé que Pierre et Clémence Gaspard aient pu aussi facilement lui échapper, poursuivait sa tâche avec autant d'ardeur et d'obstination que le commissaire Maurier. Attentif à ne rien négliger, il fit mener par ses hommes, plusieurs heures durant, une fouille minutieuse des décombres du *Gondolier*.

Encore incommodés par les émanations méphitiques dégagées par les faux plafonds, les gendarmes, houspillés par l'officier, retournèrent chaque gravat, chaque morceau de bois calciné, chaque débris de

vaisselle, chaque couvert tordu par les flammes. Au fond de la cave, à l'intérieur d'un placard à outils, on retrouva, soigneusement plié dans des chiffons grasseyeux à l'intérieur d'une boîte à biscuits de modèle ancien, un pistolet Walther PPK nickelé.

Mais, dans ce qui restait de la grande salle, sous les vestiges du comptoir, on mit aussi à jour, dissimulée dans un emballage métallique de thé Lipton au jasmin, au milieu de bouteilles éclatées, une douille de 11.43 enveloppée dans du papier d'aluminium.



— Voyez-vous, monsieur le juge, expliqua le soir même l'inspecteur au magistrat, au *Café de Flore*, devant deux demis de bière belge, je commence à penser que ça suffit comme ça. Où que nous mettions le nez, nous tombons sur ces gens-là. Vous allez être obligé de donner de sacrés coups de pied dans la fourmilière pour les faire sortir de leur trou.

— Je le sais, Le Bihan. Mais vous avez conscience des enjeux ?

— Les enjeux ? Quels enjeux ? Moi, je ne vois pas du tout d'enjeux là-dedans, monsieur le juge.

— Ne vous faites pas plus sot que vous ne l'êtes, inspecteur. Ce qui est en cause, c'est, tout simplement, votre carrière et la mienne, mon vieux. Alors, avant de plonger, vous comprendrez que je réfléchisse un peu, non ?

Chapitre 11

Grande Bretagne-Arrestations

Deux soi-disant Monégasques arrêtés à Londres

LONDRES, 29 mai (AFP) – Deux hommes porteurs de faux passeports de la principauté de Monaco ont été arrêtés hier soir samedi sur l'aéroport de Londres-Heathrow, à l'arrivée d'un vol en provenance de Francfort, indique le journal du dimanche « Observer ». Ils pourraient être de nationalité française.

L'hebdomadaire ne donne aucune indication sur les circonstances de leur arrestation, ni sur leurs identités réelles ou prétendues.

L'« Observer » croit savoir que les deux hommes seront expulsés sous huit jours du territoire britannique.

gh/vs

AFP 290148 MAI 94

Tenant dûment compte des mises en garde répétées des divers représentants du Parquet – malgré la fermeté de propos définitifs que l'inspecteur Le Bihan en venait presque à prendre pour des rodomontades –, Pierre-André Latouche comprit qu'il lui fallait agir par la bande.

Lancer des commissions rogatoires, prononcer des mises en examen, voire violer délibérément le secret de l'instruction en glissant à quelques journalistes amis des informations croustillantes propres à déclencher un scandale, ne lui servirait à rien : pour lui, à l'évidence, au sommet de l'appareil de l'État, on verrouillait de toutes parts. Les uns parce qu'ils persistaient à croire que les supposés Fils de Deir Yassin allaient soudain bondir de leurs repaires souterrains pour mettre la belle France à feu et à sang. Les autres par souci de conserver le secret sur le fonctionnement d'organisations vouées, par leur nature même, à n'œuvrer jamais que dans l'ombre.

Pourtant, le juge continuait de croire que certains connaissaient parfaitement les auteurs des quatre assassinats de Guillestre, du cap

Bénat et de Paris, et de l'incendie de la pizzeria de Rampillon, signés si ostensiblement par le soi-disant groupe terroriste. Ou, au moins, qu'ils avaient une assez bonne notion de leurs identités.

Stratège politique aussi avisé que le Premier ministre, il choisit d'éviter une bataille frontale dont il n'avait aucune chance de sortir vainqueur, mais de se livrer plutôt à une manœuvre indirecte. Pour cela, tout naturellement, il eut recours à Le Bihan auquel ses responsabilités officielles dans les « affaires réservées » au ministère de l'Intérieur, aussi modestes et occultes qu'elles puissent être, pouvaient donner, estimait-il, davantage de liberté et de souplesse.

— Je ne vous cache pas que je vous envoie au casse-pipes, inspecteur, lui déclara-t-il au téléphone d'un ton exceptionnellement grave malgré son vocabulaire trivial. Au charbon, comme m'a dit, en propres termes, cette cloche mondaine de proc'. Dans cette affaire-là, vous décrocherez peut-être le gros lot.

— *Gast*, t'as qu'à croire ! marmonna Le Bihan entre ses dents.

— Que dites-vous, inspecteur ? Je vous entends mal. Oui, le gros lot. Avec les antennes que vous avez partout. Et parce que personne ne devrait refuser quoi que ce soit au ministre. Ou à son représentant.

— Vous savez, monsieur le juge, ces gens-là... ceux auxquels nous pensons sans doute, vous et moi...

— Pensons-y toujours, n'en parlons jamais, Le Bihan.

— Ils ne fonctionnent pas du tout... mais alors pas du tout... de manière aussi automatique que ça. Pas de presse-boutons. Pas de petit doigt sur la couture du pantalon.

— Et la discipline, alors ?

— Voyez-vous, ils se méfient des politiques comme du sida.

— Je leur donne de moins en moins tort, inspecteur.

— Et ils croient qu'ils détiennent une sorte de monopole sur la défense de la sécurité de notre pays. C'était déjà comme ça à l'époque de l'affaire Dreyfus.

— Il y a cent ans, Le Bihan.

— Ah, les gouvernements changent, monsieur le juge, et les régimes. Les ministres passent. Eux, ils restent.

— Les magistrats aussi, tout de même.

— Vous, vous finissez par changer. Eux, ils restent très longtemps dans ce service-là. Pendant toute la durée de leur carrière, parfois. Ou presque. Au total, Serrien, leur directeur, a déjà passé là-dedans pas loin de vingt deux ans bien sonnés, par exemple.

— L'ancienneté n'ouvre pas un droit automatique à la désobéissance, inspecteur.

— Et, en plus, quand ils ont affaire à un bonhomme tortueux comme l'actuel ministre, qui se monte des coups à lui avec des véreux de l'espèce de Sébastiani, ça ne les met pas dans de bonnes dispositions.

Latouche grimaça :

— Je ne veux pas imaginer que vous puissiez avoir raison. Comment ? Que me chantez-vous là, Le Bihan ? Il y aurait dans ce pays de très hauts fonctionnaires, des généraux étoilés jusqu'au nombril, qui refuseraient d'obéir à un gouvernement légitime, régulièrement élu ?... Impossible !

— Oh...

— Et, même si c'était vrai, je ne veux pas en tenir compte. Moi, j'ai un point de vue très simple, imaginez-vous. D'un côté, il y a la séparation des pouvoirs. Eh oui, c'est comme ça. Ne prenez pas votre air sceptique. Je vous vois d'ici.

— Je ne dis rien, monsieur le juge, je ne dis rien.

— De l'autre, il y a le fait que personne n'est au-dessus des lois. Pas plus ceux qui gouvernent que ceux qui sont gouvernés. Pas plus vous, le policier, que moi, le magistrat.

« Ah, on est mal ! V'là mon Latouche qui s'en prend aux moulins à vent ! songea Le Bihan, inquiet. »

— Et pas plus ceux qui commettent des crimes abominables... même si leurs motivations, que nous ne connaissons pas, d'ailleurs, n'étaient pas méprisables... que ceux qui les couvriraient au nom d'une solidarité mal comprise ou d'une notion pervertie du Secret Défense.

— *Secret Défense*... ah, ne prononcez pas ces mots là, monsieur le juge ! Ça pourrait nous porter malheur !

— Voyez-vous, je m'en fous. Le Bihan. Je m'en fous comme de ma première chemise. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a deux, trois, cinq... ou dix, peut-être... oui, peut-être dix criminels en liberté. Et que mon devoir... mon devoir absolu, à peine de forfaiture... c'est de les empêcher de nuire encore. D'assassiner encore. De mutiler encore.

— Noble ambition...

— Ne faites pas le malin. Et ne venez pas me jouer le numéro du bel indifférent, Le Bihan. Bien sûr. je vous accorde que, tous autant qu'ils étaient, les Donnegan, Martin, et Langenbach, ne pouvaient guère être tenus pour des gens recommandables. Et le Pierre Gaspard

qui a pris la fuite, ça n'est sûrement pas un enfant de chœur non plus.

— En effet.

— Mais Birgitta Gunbehn...

L'inspecteur affichait une grimace de mépris ironique.

— Allons, la Birgitta... une pute de la plus pure espèce, monsieur le juge. Une madone des Jumbo jets. Qui ne pétait que dans la soie, avec des michetons friqués, je vous le concède. Mais une pute quand même. Une radasse. Une vulgaire escaladeuse de braguettes, comme ses collègues de la rue Saint-Denis. Ni plus, ni moins.

— Peut-être. Mais la prostitution, en elle-même, n'est pas un délit. Relisez donc votre code pénal, inspecteur Le Bihan. Et, à mes yeux, rien... vraiment rien, vous m'entendez bien... ne pourra jamais justifier, pute ou pas pute, qu'on fasse exploser la cervelle à une femme enceinte, ni qu'on la mutile. Il y a un mot pour cela, très clair : la barbarie.

— Je suis bien de votre avis, lâcha le policier d'une voix contrainte.

— Par conséquent, j'irai jusqu'au bout... jusqu'au bout, comprenez-moi bien... pour coincer ces immondes. Protégés ou pas protégés. Avec vous ou sans vous, Le Bihan !

Le policier retint un soupir :

— Très bien, monsieur le juge. Je vous rends les armes. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— C'est très simple. Votre fameux réseau, vous allez me le secouer. Il faut que ça réagisse. Vite. Mais, surtout, vous allez contacter la DST et la DGSE.

— Qui, précisément ?

— Qui vous voudrez. Faites même le siège des bureaux des directeurs, si c'est nécessaire. Installez-vous à demeure devant leur porte. Ne leur laissez pas un instant de répit. Mais exigez qu'on vous donne des tuyaux. Ce Leonberg...

— Il est bétonné de tous les côtés, celui-là, monsieur le juge. Une vraie ligne Maginot. Du Bouygues grand cru. On ne peut pas y toucher.

— Ce Leonberg, disais-je, revient trop souvent dans le dossier. En fait de musicologue distingué, je le verrais bien en chef d'orchestre. Et j'ai la conviction que c'est chez lui qu'on pourra attraper enfin le bout du fil d'Ariane. Lorsque nous aurons saisi ce bout-là, la pelote se dévidera toute seule !

— Vous avez constaté vous-même qu'on ne l'attrapera pas en Suisse. Et en France...

— Je ne veux plus entendre d'objections, Le Bihan. Auriez-vous peur, par hasard ?

L'inspecteur, le visage buté, sursauta.

— Peur ? Mais ça fait des années que je n'ai plus d'autre peur que de rater ma sortie. Vous le savez bien, grinça-t-il.

— Alors, dois-je vous rappeler que les policiers ne sont que les auxiliaires de la Justice ? Comme les avocats ?

— Je ferai de mon mieux, monsieur le juge. Mais ne comptez pas trop sur des résultats. En tout cas pas sur des résultats rapides. On ne force pas à boire un âne qui n'a pas soif. Et on ne peut pas faire parler les muets. Ni les morts. Enfin, pas moi.

Une sorte de lassitude exaspérée envahit le visage du magistrat. Il ne se contenait plus :

— À la fin de sa vie, mon grand-père nous débitait des lieux communs presque aussi sentencieux que les vôtres, Le Bihan. J'avais de la peine à le supporter. Agissez, bon Dieu, agissez ! Mettez le turbo !

— Vous m'accusez de lever le pied, monsieur le juge ? répliqua le policier qui se rebiffait.

— Non. Mais...

— Très bien. Vous me parlez de votre grand-père. Eh bien, moi, je vais faire comme le mien, *verdammter Puff* ! Un marin premier brin, croyez-moi. Je vais monter en allure.

L'inspecteur s'énervait.

— Je vais jeter mes filets dans tous les coins, continua-t-il. Et je dirai une neuvaine à Notre Dame de la mer pour qu'elle m'accorde une pêche miraculeuse. Je mettrai aussi un cierge à sainte Anne d'Auray, à sainte Geneviève, à saint Yves, à saint Gengolph, à saint Brendan, à saint Guérif et à saint Guénolé.

Agnostique depuis l'adolescence, devenu voltairien par conviction d'adulte, Latouche ne put retenir un sourire narquois.

— Quelle dégelée ! Pourquoi pas sainte Menehould des pieds de porc, saint Glinglin des années qui n'en finissent pas, et saint Cucufa des parties champêtres de trousse-madame, hein ? lança-t-il, sarcastique. Pourquoi pas saint Frusquin, tant que vous y êtes ? Et pourquoi donc ce... ce saint Gengolph, s'il vous plaît ?

Le policier, qui avait conservé la religiosité un peu âpre et la piété

confiante de ses aïeux, n'entendait pas se laisser démonter :

— Parce que c'est le patron des maris trompés. Et qu'il nous faudra, à vous et à moi, une veine de cocu.

— Oh !

— D'ailleurs, vous pourriez prier, vous aussi, monsieur le juge. Je vous prêterai un chapelet. Ça nous aiderait, je crois.



Depuis qu'il avait été affecté à ses fonctions auprès au cabinet du ministre, l'inspecteur avait toujours entretenu des relations malaisées, sinon difficiles, avec la DST. Mais, avec le temps, elles ne cessaient de se détériorer. Pragmatique, étranger à tout fanatisme, Le Bihan estimait que ses collègues de la Sûreté du Territoire n'étaient que trop portés à voir dans chaque diplomate, dans chaque agent diplomatique – fût-il le plus inoffensif des chauffeurs, la plus évaporée des sténo-dactylos, le plus écervelé des déchiffreurs ou le plus gandin des attachés de troisième classe –, un espion acharné à s'en prendre aux intérêts de la France. Il lui semblait que la nomination, très politique, de Michel Ehrmann-Langlois avait encore renforcé ce qu'il tenait pour une psychose.

Rue Nélaton, dans l'immeuble banal, un peu minable même, édifié sur l'emplacement de l'ancien Vel d'Hiv, qui abritait la Sécurité du territoire, on tendait à soupçonner Le Bihan d'avoir perdu le sens de la mission qui lui était confiée, et se préoccuper davantage de mettre au point, au cours de plantureux – et trop arrosés – déjeuners sans fin avec ses contacts privilégiés, des arrangements un peu tortueux susceptibles de sauver la face des représentations étrangères, que de les surveiller. On le regardait, au mieux, avec suspicion et, au pire, avec mépris.

Son correspondant habituel, l'inspecteur principal Coulteux, ne lui ménageait pas les rebuffades systématiques. Impavide, Le Bihan ripostait délibérément par une politesse pointilleuse qui poussait son interlocuteur dans des rages paroxystiques.

— Je sais bien, lui affirma-t-il, que Gustave Leonberg est un citoyen helvétique, résidant à Genève. Mais il se déplace énormément... autrefois, on le voyait souvent à Moscou... et je serais surpris que vous n'ayez jamais eu l'occasion de vous intéresser à lui.

Petit, chafouin, le menton en galoche et la tempe gauche déformée par la cicatrice d'une balle reçue en service commandé, Coulteux se

buta tout de suite :

— Vous vous gourez de boutique, Le Bihan. Un pèlerin comme lui, on n'en a rien à branler. On n'a jamais rien eu sur lui, et on n'aura jamais rien. On ne chasse pas les dahus, nous !

— Là, vous m'étonnez, mon cher Coulteux. Leonberg n'a été naturalisé suisse qu'en 1967. Auparavant, nos estimés camarades de la *Bupo* le regardaient de travers parce qu'ils le prenaient pour un sous-marin des cocos. Qui est-ce qui aurait bien pu leur souffler cette petite idée-là, sinon vous ?

Atteint d'un strabisme prononcé, qu'il tentait de dissimuler derrière des lunettes bleutées, tel Robespierre, Coulteux crut comprendre que Le Bihan voulait appliquer l'expression « regarder de travers » à sa légère disgrâce physique :

— Ne vous foutez pas de ma gueule, Le Bihan. Votre Leonberg, on ne le connaît pas, et on ne veut pas le connaître.

— Le ministre, pourtant, m'a mandaté pour...

— Depuis quand le ministre envoie-t-il un ivrogne de garçon de courses faire ses commissions, hein ? Et pour se rancarder sur un vieux schnock en fauteuil à roulettes ?...

— Tiens, tiens, tiens, Coulteux, vous le connaissez quand même, mon client ?

— Moi, votre ministre, de toute façon, je l'emmerde. Comme tous ses prédécesseurs. Et comme tous ses successeurs.

— Dois-je comprendre, Coulteux, que votre maison refuse absolument de coopérer avec nous ?

— Il ne faudra jamais espérer que nous coopérons à des conneries. Ni avec des cons.

— Mon cher Coulteux, conclut Le Bihan sans se lâcher, j'ai éprouvé, comme toujours, le plus vif plaisir à vous rencontrer. Au revoir... et merci encore.

Mais la tension provoquée par l'entretien avait été si forte qu'il se précipita dans son bureau pour y avaler, d'affilée, trois grands verres de whisky.

— Sacré bordel de pompe à merde, ce serpent de Coulteux finira par me rendre chèvre ! confia-t-il une voix douce à son fauteuil. Mais je l'aurai.



Après de la DGSE, Le Bihan connut un échec pire encore. Prétextant que leurs patrons participaient à des réunions très urgentes, ou devaient se consacrer à des occupations trop prenantes, les secrétaires pleines d'amabilité de ses deux interlocuteurs habituels refusèrent de leur passer ses appels téléphoniques.

Lorsque l'inspecteur insista, l'un d'eux lui fit répondre que, malgré leur vieille amitié, il ne se sentait pas le droit de trahir sa hiérarchie, puisque la Piscine dépendait, en tout dernier ressort, du Premier ministre, et non de l'Intérieur. Le sens de cette dérobade apparaissait avec clarté : la DGSE – et le général Serrien en tête – obéirait éventuellement, contrainte et forcée, à un ordre exprès de Matignon. Elle ne se plierait en aucun cas à une demande officieuse – ni non plus n'accepterait de répondre à une demande officielle – formulée seulement par un policier subalterne qui, de surcroît, n'offrait même pas une monnaie d'échange acceptable.



Le *superintendent* Mac Dougall avait appris sans surprise que Bernie Donahue avait laissé un message d'un ton primesautier à Anthony Kershaw, son premier adjoint, pour demander s'il n'aimait plus la Guinness.

— Vous lui direz, avait-elle ajouté, que je l'attends ce soir, vers 6 heures, chez moi.

Supposant que Michael Collins désirait lui transmettre quelques informations, Mac Dougall, son inséparable parapluie à la main, poussa donc en fin d'après-midi la porte du *Arrow*. Mais, cette fois, lorsqu'il commanda sa pinte de bière couleur de goudron, la grande barmaid se borna à lui montrer du doigt un homme maigre, vêtu d'un imperméable usé au col relevé, assis à une table isolée, qui buvait lentement une demi-pinte de *lager* en lisant un gros livre relié de cuir.

Ce ne fut qu'en s'installant face à lui que le *superintendent* nota que l'inconnu – à peine ridé malgré sa soixantaine, cheveux blancs en brosse, teint rose, et yeux très bleus au regard un peu las – portait sous son veston gris le plastron noir à collet empesé blanc d'un ecclésiastique.

— Je suis le père Mulcahy, annonça-t-il en refermant son bréviaire, sans préciser sa paroisse.

— Bonsoir, mon père répondit Mac Dougall avec la sécheresse qu'il réservait toujours aux représentants du papisme abhorré. Vous, vous savez certainement qui je suis, puisque vous êtes là. Alors, ne perdons

pas notre temps.

Le prêtre ne se formalisa pas :

— J'ai un devoir difficile à accomplir ce soir, *superintendent*. Mais je le considère comme un devoir sacré.

— Pour vous, tout est sacré, certainement. Ça fait partie de votre métier, non ? ironisa Mac Dougall.

Il en aurait fallu davantage pour que le prêtre en vienne à perdre patience.

— J'ai reçu, voici quelques mois, la confession d'une jeune femme, raconta-t-il. Les péchés dont elle m'a sollicité... dont elle a sollicité l'Église... de l'absoudre... oui, ces péchés importent peu. Ce qui compte, en revanche, c'est qu'elle m'avait laissé une lettre au cas où il lui arriverait malheur. Ainsi que des explications à donner verbalement à celui auquel je remettrais ceci.

Le père Mulcahy sortit de la poche intérieure de sa veste une épaisse enveloppe de papier beige-brun.

— Je ne sais pas, ajouta-t-il, si elle envisageait déjà le geste fatal qu'elle a commis, ou si elle avait eu seulement un mauvais pressentiment. Mais...

Cerveau rationnel, Mac Dougall ne partageait pas la conviction générale des habitants des îles qui s'étendent au sud de l'archipel des Hébrides. Il ne croyait pas que l'on pût avoir *le don*. D'un index brusque, il hérissa sa moustache :

— Un pressentiment ! Superstition !...

— Je vous parle d'une morte, *superintendent*. D'une morte qui avait choisi de combattre pour la cause de l'unité de mon pays.

— Encore une noble fille de l'Irlande éternelle, ricana Mac Dougall.

Une espèce de sourire voltigea sur la physionomie du prêtre :

— Pas tout à fait... mais j'y viendrai ensuite. D'abord, je dois vous remettre cette lettre.

— Pourquoi à moi ? s'étonna le policier.

— Parce que Seamus... je veux dire Michael Collins... répond de vous. Il m'a juré que vous étiez quelqu'un de bien, en qui je pouvais avoir confiance.

— C'est extrêmement aimable de sa part.

— Je puis donc avoir confiance en vous ?

— Supposons-le, oui... mais qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous remettiez vous-même cette enveloppe à son

destinataire.

— Si vous aviez l'intention de me faire assurer les transmissions de l'IRA, il vaudrait mieux vous adresser tout de suite ailleurs, *padre*.

— Regardez donc l'adresse, *superintendent*.

Mac Dougall chaussa ses lunettes demi-lune avant de se pencher. Sur l'enveloppe, une écriture encore un peu enfantine avait tracé trois mots seulement : « Pour oncle Paul ».

— Voilà pourquoi Michael Collins a jugé que je pourrais me fier à vous, poursuivit Mulcahy. « Oncle Paul », vous le connaissez très bien. C'est votre grand chef, sir Paul Becket-Smith.

— Et alors ?

— *Superintendent*, vous devez tout ignorer, j'imagine, des tenants et aboutissants de la famille du *Chief High Commissioner*.

— Certes.

— Sir Paul avait un frère, Robert Becket-Smith.

Mac Dougall ricana :

— Je l'ignorais, en effet. Mais je m'en fiche.

— Un garçon difficile, à la jeunesse orageuse, ce Robert. Qui avait dû émigrer en Nouvelle-Zélande dans les années cinquante sous la pression de ses parents. Pour y élever des moutons, comme tout le monde.

— Très intéressant.

— Là-bas, Robert Becket-Smith a épousé une certaine Violetta O'Neal.

— Ne me dites rien, père, j'ai tout compris, gronda Mac Dougall en forçant sur ses lèvres un rictus qu'il voulait sardonique. Ils se sont mariés. Ils vécurent heureux. Et, comme votre très sainte mère l'Église interdit strictement le contrôle des naissances, ils eurent beaucoup d'enfants. Dont une fille qui a revendiqué les racines irlandaises de sa mère, et qui a rejoint l'IRA, non ?

— C'est cela même. Avant-hier, on l'a retrouvée morte, chez une de ses tantes, dans la banlieue de Boston. Apparemment, elle avait avalé une très forte dose de barbituriques.

— Apparemment, père ?

— Les enquêteurs américains ont l'air de penser que ce suicide n'en est pas un.

— Comment l'avez-vous su ?

— La famille de cette jeune femme a prévenu Michael Collins.

— Parce qu'elle couchait aussi avec celui-là ?

— Je vous en prie, *superintendent* ! Ne donnez pas libre cours à votre côté salace. Collins était seulement son chef opérationnel. Il m'a informé à son tour.

Mac Dougall soupira :

— J'apporterai moi-même cette lettre à sir Paul dès demain matin. Mais au fait, père, comment se nommait cette jeune femme ?

— Diana Becket-Smith, naturellement. Mais, en rejoignant l'IRA, elle avait choisi de se faire appeler Deirdre Dogherty.

— Cette fois, je comprends tout, murmura le *superintendent* avec une sorte d'accablement. Quelle saga !

— Oh, elle ne vaut pas la saga des Banabans, répliqua le père Mulcahy d'un ton moqueur.

Mac Dougall lisait peu les pages de politique étrangère des journaux. Il crut qu'il s'agissait d'une vieille légende contée au fil des veillées par les bardes de la verte Erin.



Le *Hauptpolizeikommissar* (a.D.) Nowak savait faire preuve d'une étonnante ténacité. Sans l'avouer à Le Bihan, il s'était senti intrigué non seulement par la fin tragique de Hans-Peter Langenbach, mais aussi par sa réinsertion rapide en homme d'affaires prospère sous une fausse identité.

Mieux que quiconque, cependant, Nowak savait que les autorités de Bonn avaient exercé – et exerçaient plus encore, paradoxalement, depuis la réunification – une vigilance de tous les instants, afin d'éviter que leur pays ne soit par trop infiltré par des agents, ou ex-agents, de l'Est. Mais il n'ignorait pas non plus qu'au fil des années, la terrible *Stasi* du général Markus Wolff – un adversaire redoutable sous ses dehors de petit fonctionnaire –, avait mis au point des méthodes d'une efficacité presque imparable pour implanter ses taupes, actives ou dormantes, en RFA.

Il en était donc venu à se demander si le pedigree guerrier de Langenbach n'avait pas, en réalité, fait partie de ces « légendes » que le KGB et ses satellites forgeaient avec tellement d'habileté. Auquel cas, son engagement d'abord dans les *green berets*, puis dans la Légion, comme sa désertion à Djibouti, n'auraient constitué que des étapes planifiées avec soin par ses maîtres – de Moscou ou de Berlin Est – en vue d'accréditer à la perfection son personnage de vieux baroudeur

anticommuniste à tous crins.

Considérant que cette hypothèse méritait d'être examinée de très près, le *Kommissar* avait décidé de la soumettre, comme sans avoir l'air d'y toucher, à ses amis du BKA et du BND. L'exploitation systématique de la petite partie des archives de la *Staatssicherheit* récupérées après la chute du Mur permettrait peut-être d'en établir la véracité. À chacun d'eux, pour les mettre en appétit, Nowak laissait entrevoir des perspectives sinistres, des dangers imminents, des arrière-plans inquiétants, et toute une fantasmagorie de l'ombre et de la nuit, d'où ressurgissaient, du fond d'un passé encore trop proche, des fantômes d'autant plus redoutables que nul, à Bonn, n'avait pu, ni voulu, les exorciser :

— Un ami français... un ami personnel, très proche de leur ministre de l'Intérieur... enquête discrètement sur l'assassinat près de Toulon d'un type de chez nous. Un Hans-Peter Lemmheim, conseiller financier à Francfort. Un type bizarre... tué dans des conditions bizarres...

Parvenu à ce point, Nowak commençait de broder, révélant juste assez de vrai pour donner au faux qu'il concoctait pour ses interlocuteurs un peu de consistance et d'attrait.

— D'après les renseignements recueillis à Paris, affirmait-il, ce Lemmheim aurait vécu sous différentes identités. Il se serait notamment appelé Hans-Peter Langenbach... ce qui pourrait bien être son véritable nom... et Hans-Peter Limmat. Toujours le même prénom, toujours un nom de famille commençant par *L*... ça ne vous rappelle rien ? Non ? Le vieux schéma classique de nos anciens camarades de la place Dzerjinski ? Vous voyez, maintenant ?

— Lemmheim, *Herr Doktor* ? Un conseiller financier de Francfort ? Jamais entendu parler de lui. Mais je vais regarder ça de près, avait-on chaque fois répondu à Nowak.

Le *Kommissar*, tout à fait convaincu que ses amis ne manqueraient pas de lancer sans désespérer quelques-uns de leurs meilleurs limiers sur une piste aussi prometteuse, avait pu ensuite, l'âme en paix se consacrer à son cher jardin, que, moins doué pour l'esthétique que pour la musique, il avait peuplé d'une multitude d'horribles *trolls* de porcelaine ou de matière plastique multicolore. Autant pour satisfaire les goûts très conventionnels de son épouse Liselotte qu'en hommage implicite à la mémoire d'un autre horticulteur amateur, célèbre pour les roses qu'il bichonnait à ses rares moments de loisir, le feu chancelier Konrad Adenauer – que, malgré son penchant pour la social-démocratie, Nowak avait placé très haut dans son petit panthéon personnel –, le policier à la retraite y faisait pousser des



— *Herr Hauptkommissar, haben Sie Johann Sebastian Bach immer wirklich gern gehabt ?* interrogea une voix.

— *Ja, aber manchmal habe Ich Dietrich Buxtehude lieber,* répondit Nowak, certain, grâce à l'utilisation de ces phrases codées, d'avoir affaire à un interlocuteur sérieux.

— Nous en avons déjà appris un peu davantage sur votre Lemmheim, *Herr Doktor*, annonça un certain Karl-Ulrich Regenmeister, dont le nom, par ses connotations météorologiques, enchantait le *Hauptkommissar*. Il s'était installé à Francfort en septembre 1988, venant des États-Unis. Les documents qu'il a présentés au contrôle des habitants de la ville, puis à la Dresdner Bank, indiquaient qu'il avait travaillé à New York dans une grande maison de titres de Wall Street depuis mars 1983.

— Ils paraissaient authentiques ? interrogea Nowak.

— Absolument authentiques. Et on s'est d'autant moins posé de questions au sujet de ce bonhomme qu'il était porteur d'une lettre de change de la First National de Boston... pour un million et demi de marks, rien que ça... dont le règlement n'a soulevé aucun problème.

— Et ?

— Ce million et demi de marks lui a permis de monter très vite son cabinet de conseil et d'acheter sa villa. La Dresdner Bank lui avait consenti un assez gros crédit immobilier, mais Lemmheim l'a remboursé rubis sur l'ongle en moins de trois ans.

— Et sa clientèle ? Ses fréquentations ?

— Pour ses clients, rien à dire. Il a rapidement recruté les premiers dans le milieu des professions libérales et des cadres de haut niveau. Ça ne manque pas, à Francfort. Les autres ont suivi, en boule de neige.

— Dites donc, mon petit vieux, c'était le joueur de flûte de Hamelin, ce gars-là, insinua le *Hauptkommissar*.

— Non. Aucune critique sur ses services. Tout le monde s'affirme très content de ses recommandations et des programmes d'investissement divers qu'il avait organisés.

— Mais encore ?

— Il leur a assuré régulièrement des rendements de près de dix pour cent par an, répondit Regenmeister d'un ton égal.

— *Ach, sagenhaft !*

— Oui. D'après ce que nous avons pu glaner, il avait un talent très remarquable pour les arbitrages sur les changes et sur les valeurs de haute technologie, japonaises notamment.

— Tiens, ça n'est pas bête, ça, estima Nowak, toujours empressé, en vrai Souabe d'adoption, à prendre bonne note de tous les moyens d'accroître son épargne.

— Mais il s'était, en même temps, constitué un matelas de précaution composé de titres de père de famille. À la fois prudent et hardi, nous a-t-on dit. Il n'a fait, on nous le jure, que des épargnants heureux. D'ailleurs, la Dresdner Bank...

— Oui ?

— La Dresdner Bank, qui avait suivi attentivement les mouvements de ses comptes, envisageait même de lui proposer un contrat de consultant permanent.

Nowak, déçu, soupira :

— Bon. Il était honnête... ou réglo. Et ses fréquentations ? Des amis ? Des maîtresses ?

— On a passé tout ça au peigne fin, *Herr Doktor*. Rien de particulier à signaler, à part un goût prononcé pour les jolies filles. Il en sautait une ou deux nouvelles par semaine. Pas moins. Alors, chaque année, il louait une villa au bord de la Méditerranée pour y recevoir son harem, et, aussi, ses meilleurs clients. Qui ne s'en plaignaient pas, je vous assure.

— Ses amis ?

— Disons qu'il avait plus des relations que des amis. Mais...

— Il y a un mais ?

— Mais, d'après sa femme de ménage, on le voyait souvent avec un Anglais... ou un Irlandais.

— Un Irlandais ?

— Un certain Sean McCarthy. Toujours accompagné d'un Français.

— Souvent ? C'est-à-dire ?

— McCarthy venait à Francfort au moins tous les deux mois. Pour sa part, Lemmheim voyageait pas mal. Il laissait à sa secrétaire des points de chute à Paris, ou à Londres... et à Genève et Zurich.

— Jamais aux États-Unis ? s'étonna le *Kommissar*.

— Pas depuis 1990, toujours d'après sa secrétaire. Avec les banques américaines, il ne traitait que par téléphone ou par télex. Et

via les grands circuits internationaux et son ordinateur, bien entendu.

— Aucune trace de nos camarades de l'Est ?

— Aucune, affirma Regenmeister.

— Sûr ?

— Sûr. Mais nous avons quand même interrogé le FBI.

— Pourquoi ?

— Ce million et demi de marks qui lui a si opportunément permis de débiter, il venait d'où, hein ?

— Merci de tout ça, conclut Nowak. Rappelez-moi si vous avez du neuf.

— Jawohl, Herr Doktor.



Même si l'image de marque et l'aura du FBI avaient été quelque peu ternies par la multiplication des révélations sur la personnalité équivoque d'Edgar J. Hoover et ses liens avec *Cosa Nostra*, comme sur les méthodes qu'il employait et sur son racisme rampant, le grand service national de police des États-Unis n'en demeurerait pas moins une machine efficace et bien huilée.

Quelques heures plus tard, Nowak eut à nouveau au téléphone la voix anonyme qui voulait savoir, cette fois, s'il aimait Wagner :

— Les Ricains ont vite réagi. Ils ont dû gonfler leurs ordinateurs à la nitroglycérine, déclara Regenmeister d'un ton réjoui.

— À la bonne heure !

— Ils n'avaient rien du tout sur Lemmheim. Sauf une chose : son signalement correspondrait assez bien à celui d'un individu qui a participé en 1990 à l'assassinat de sang-froid, dans un grand hôtel de Washington, d'un trafiquant d'armes connu. Un Belge, Joseph Groetemans.

— Ils en sont sûrs ?

— Vous connaissez le FBI, *Herr Hauptkommissar* ! Et en matière de police scientifique, ils sont assez doués.

— Rien d'autre ?

— Ce Lemmheim, comme vous le pensiez, s'appelait bien Langenbach. Père allemand, mère américaine. Il a servi au Viêt-nam dans les forces spéciales. Et puis on l'a perdu de vue. Jusqu'à ce qu'il

réapparaisse à New York en 1983.

Ayant coïncé le combiné entre son oreille et son épaule, Nowak se frottait les mains avec une sorte de volupté :

— Excellent ! Excellent ! Je vais tout de suite informer mon ami français. Et je puis vous assurer qu'il saura, si nécessaire, vous démontrer sa reconnaissance.

Parce qu'il avait passé toute son enfance à Mayence, dans la zone d'occupation française, le correspondant du *Kommissar* nourrissait des préjugés bien enracinés.

— Oh, *Herr Doktor*, grinça Karl-Ulrich Regenmeister. Avec les *Welsche*, vous savez...



Écossais de bonne race, et îlien de surcroît, le *superintendent* Mac Dougall se flattait de posséder un flegme bien plus inébranlable que celui de n'importe quel Anglais. Ce jour-là, cependant, son calme subissait de rudes assauts.

Il lui avait d'abord fallu remettre à sir Paul Becket-Smith la dernière lettre de sa nièce, en lui faisant part des rares commentaires du père Mulcahy. Le *Chief Commissioner* lui avait réservé un accueil de dogue, en l'accusant tout bonnement de se mêler de ce qui ne le regardait pas.

« Heureusement que la peine de mort a été abolie avait songé Mac Dougall. Sinon, ainsi que dans l'Antiquité, il m'aurait fait décapiter, comme porteur de mauvaises nouvelles. » Pour penser ensuite, en esthète : « Mais le billot et la hache, dans la cour de la Tour de Londres, ç'aurait eu de la gueule »...

Sir Paul n'en avait pas moins exigé que tout soit mis en œuvre pour démasquer le meurtrier, ou les meurtriers de Diana-Deirdre, si les enquêteurs américains persistaient à douter de la thèse du suicide.

— Et s'il ne s'agissait que d'un épisode de la lutte entre factions de l'IRA, comme je le crains ? Ou d'une nouvelle manifestation de l'INLA ? s'était enquis Mac Dougall.

— Vous collaborerez avec vos contacts préférés. Je me suis d'ailleurs laissé dire que vous leur accordez une sorte de... une sorte de protection dont nous aurons à reparler dans les semaines à venir.

Mac Dougall avait jugé plus sage d'en rester là.

Revenu dans son bureau, il lui avait fallu traiter le cas de deux

quidams arrêtés à Heathrow le samedi précédent. Leur arrestation elle-même résultait d'un pur hasard. Sur la foi d'une information douteuse qui laissait prévoir l'arrivée en Grande Bretagne d'un Pakistano-Maltaï, Piero Abdul Costabella, qui s'était fait en peu de mois un nom et une réputation dans la contrebande à grande échelle de whisky frelaté à destination de divers pays du Tiers Monde, les contrôles avaient été renforcés. L'attention des officiers de l'immigration de l'aéroport avait été attirée par le comportement nerveux de ces deux hommes. Leurs passeports et autres documents, monégasques et trop neufs, paraissaient contrefaits – et mal contrefaits.

Ce qui intriguait la *Special Branch*, c'était que les deux inconnus – Français sans aucun doute, d'après leurs accents, d'autant que le consul de Sa Majesté britannique à Monaco avait indiqué qu'ils ne figuraient pas sur la liste officielle des bons et loyaux sujets du prince Rainier –, ne faisaient l'objet d'aucune fiche de recherche. À Paris, la Sûreté, dûment questionnée dans les formes, avait proclamé son impuissance : on ignorait tout d'un Roger Tourgeaux et d'un Frédéric Dareil. Plus curieux encore, on jurait qu'on ne possédait aucune empreinte digitale, ni aucun signalement, correspondant aux leurs. Cette ignorance semblait suspecte aux policiers d'outre-Manche.

En désespoir de cause, le *superintendent*, en vertu de la théorie qui veut qu'un service en vaut un autre – « passe-moi le séné, je te passerai la rhubarbe » recommande un vieil adage –, finit par joindre au téléphone Le Bihan auquel il exposa son problème.

Moins d'une heure plus tard, l'inspecteur le rappelait :

— Inutile de vous fatiguer, Andrew. On ne vous lâchera rien sur nos deux pingouins. J'ai vérifié. Nous connaissons par cœur, bien entendu... enfin moi, pas encore, mais ça va venir... leurs empreintes leur signalement, et tout le reste. Mais ils sont intouchables. Des fiches bleues. Vous savez, naturellement, ce que cela signifie ici. Comme on dit chez nous, ils portent une grande barbe.

— Bravo ! grinça Mac Dougall. Et ils transitaient : *par chez nous* pour aller faire sauter le nouveau bateau de Greenpeace ?

— Ne plaisantez pas avec ça, Andrew ! Non. Leur patron vient de donner sa parole d'officier à mon ministre qu'ils n'étaient chargés d'aucune mission.

— Alors, pourquoi des faux passeports ? Et des faux passeports de mauvaise qualité, en plus ?

— Dès que je le saurai, je vous préviendrai.

— Remarquez bien, Hervé, qu'en ce qui nous concerne, nous

n'avons pas grand-chose à leur reprocher. En principe, nous les garderons à l'ombre pendant quelques jours encore, à tout hasard. Et puis nous les expulserons, sans doute vers chez vous.

— Ah, bon !

— Oui. Les prisons de notre bien-aimée souveraine sont déjà assez encombrées comme cela. Nous ne voyons vraiment pas l'utilité de leur adjoindre de nouveaux pensionnaires.

— Conservez-les donc jusqu'au prochain week-end, en tout cas. Cela me donnera le temps de me renseigner.



Une fois encore, l'inspecteur Le Bihan, un verre de Glenmorangie à la main, prononçait une conférence à l'usage de sa plante verte en agitant sa pipe dont il tenait le tuyau entre le pouce, l'index et le majeur :

— Tiens, tiens, tiens, ce Tourgeaux et ce Dareil... je veux dire ce Turneille et ce Dassensi... quel dommage que je n'aie pas encore pu donner leurs identités à Andrew... font partie... ou faisaient partie... des tritons mignons de la Piscine. Et, pourtant, tout ça, ça ne joue pas, comme dirait cette fripouille de Huguenet. D'abord, si j'en crois cette cloche mondaine de directeur de cabinet... ce Lardier... leur général de patron... ou ex-patron... s'est déplacé en personne pour promettre à ma crapule de ministre que ses deux zigotos étaient blancs comme neige. Et il avait l'air sincère ! Ce bougre de Serrien ! Sincère, lui ! Aussi sincère que la comptabilité d'un escroc, oui !

« Bon. Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient donc bien foutre à Londres, ces rigolos, venant de Francfort, avec des passeports si mal foutus que les Britiches les ont repérés immédiatement ? De Monaco, en plus ? Parce qu'en général, dans cette maison-là, on distribue au personnel des vrais-faux... ah, les *vrais-faux*... tout ce qu'il y a d'indétectables. Donc ça, c'est du boulot d'amateur... ou de mauvais artisan. Et pourquoi donc en ont-ils eu besoin ? Pas pour une mission couleur de muraille, du genre fausses barbes et vraies barbouzes. Alors, pour un voyage d'agrément ? Ou parce qu'ils étaient en fuite ?

« Ça, ça collerait. La Barbouzière aurait pu conseiller à des brebis galeuses de prendre du champ... en les laissant se dépatouiller. Oui, c'est cohérent... ah, si seulement le pauvre vieux Mouloud pouvait encore parler... mais l'interne m'a dit qu'il ne sortirait plus du coma... essayons tout de même auprès de Clapard. C'est un homme qui a des relations.



En vieux cheval de retour habitué à supporter bien des vicissitudes, James-Henri Trabolde, sans protester, s'était laissé placer en détention préventive par un juge d'instruction débutant qui n'avait compris goutte au dossier fumeux que lui avait soumis le commissaire Clapard. Mais le jeune magistrat, vivement encouragé par le Parquet, avait bien voulu considérer que les antécédents de l'ancien chimiste pouvaient l'autoriser à l'envoyer séjourner quelque temps en prison, en attendant que son cas soit éclairci.

L'inspecteur Le Bihan fut donc contraint d'aller rendre visite à James-Henri Trabolde à la Santé où, vu son âge avancé – et l'espèce de respect qu'inspirait un casier judiciaire exceptionnel –, on lui avait tout de même consenti un régime de faveur : il était seul dans une cellule fraîchement repeinte, où il lisait *Paris-Turf*, qui lui était parvenu par des voies mystérieuses, tout en fumant l'une des Camel dont, à en juger par les deux cartouches rangées sur une étagère il disposait d'une belle provision.

— Monsieur Trabolde, lui dit le policier avec courtoisie, je ne suis pas venu pour vous faire des misères. Je crois d'ailleurs savoir que vous sortirez d'ici très bientôt.

— Je pense bien. Il y a rien dans mon dossier. Rien

— Je ne l'ignore pas, rassurez-vous. Et vous pourriez, je crois, sortir encore plus vite si vous me rendiez un petit service.

Toute la méfiance du monde durcit le visage ridé de Trabolde, aux ravines sculptées avec brutalité, au fil des ans, par les vapeurs d'acide et d'acétone crachées par ses cornues :

— On se connaît pas, inspecteur. Et c'est pas bien mon genre d'aider les flics. Je suis pas une donneuse, moi.

— Oh, ce n'est pas très compliqué. Voyez-vous, je me serais adressé à l'un de vos amis d'autrefois s'il n'était pas en train de mourir.

— Un pote à moi ?

— Oui. Gabriel Mouloud.

— Vous le connaissez, lui ? s'étonna le vieux en écrasant son mégot.

— Je suis allé lui dire un dernier au revoir à l'hôpital Cochin il n'y a pas bien longtemps.

— Il va si mal que ça ?

— Ça n'est plus qu'une question de jours, d'après les toubibs.

— Ce pauvre Gaby...

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Trabolde. Vous serez dehors pour son enterrement. Peut-être même dès demain matin, si vous m'aidez.

Le chimiste respira à fond :

— Je vois. Vous voudriez quoi ?

— Je sais que vous étiez l'un des clients de Gaby, et...

— Il vous l'a dit ? Ça, je le crois pas. Parce que lui non plus, c'était pas une donneuse.

— Non. Mais je le sais quand même. Ma question est simple, monsieur Trabolde. Quand vous ne pouviez pas demander vos faux papiers à Mouloud, quand il était en cabane ou en cavale, vous alliez chez qui ?

— Oh, chez un autre copain. Mais il est comme moi, aujourd'hui, celui-là. Retraité à la campagne. Il élève des lapins.

— Des lapins ? s'étonna Le Bihan, stupéfait.

— Eh oui. Ça vous défrise ? Vous préférez le vison ?

— Chacun s'amuse comme il veut, vous savez. Je m'en cogne. Et on l'appelle comment, votre copain ?

— J'ai jamais su son vrai nom. Son blaze... je vous parle d'il y a trente ans bien sonnés... c'était Sammy.

— Sammy quoi ?

— Rien que Sammy. Sammy tout court.

— Et maintenant ? insista l'inspecteur.

— Maintenant, c'est le vieux Samuel.

— Le vieux Samuel ? Rien d'autre ?

— Eh bien, non. Le vieux Samuel. Un point, c'est tout.

— Il a encore des clients, votre Sammy ?

— Ça, j'en sais rien. Je crois pas. Déjà, dans le temps, il voulait que du sélect, dans sa pratique. Des cadors comme moi. Ou alors des gens chics. Presque des officiels. C'était sa gâche à lui, et ça marchait bien. Et il a toujours eu un condé.

— Un condé accordé par qui ?

— C'est rien que des on-dits, inspecteur. Mais on racontait qu'il avait des accointances à la Piscine.

— Tiens donc !

— Mais je crois que c'est vraiment fini pour lui. Le vieux Samuel, il a plus la paluche aussi ferme. À cause d'un accident.

— Bref, il a perdu la main, plaisanta l'inspecteur.

— C'est comme ça qu'on dit, oui.

Le Bihan adressa à son vis-à-vis un sourire chaleureux :

— Vous m'avez bien obligé. Je vous revaudrai ça.

Trabolde arbora une mine désabusée :

— Ça, j'en serai persuadé quand je serai retourné chez moi.

— Dès demain, je vous l'ai dit.

— Je verrai bien.

— Je vous assure que...

— Mais c'est quand même gentil d'être venu.

— Oh, de rien.

— Pour votre peine, je vais vous refiler un tube extra. Jouez donc Phaëton du Gogué gagnant et placé dans la quatrième, à la nocturne de ce soir. Il vous décevra pas, ce bourrin. C'est un coup catalogué. Et on pourra partager les gains, conclut Trabolde en souriant.

Convaincu des compétences hippiques du vieux truand, en dépit des commentaires du commissaire Clapard, Le Bihan profita de la présence d'un agent du PMU dans son bureau de tabac habituel, et misa cent francs sur le trotteur qu'il lui avait recommandé.

Sous les hourvaris des parieurs déçus, Phaëton du Gogué pourtant cravaché avec vigueur par un driver qui voulait mériter à tout prix la confiance de ses supporters, termina très frais – mais bon septième d'un lot, il est vrai, très relevé.



Persuadé que Trabolde n'en savait pas davantage que ce qu'il lui avait raconté, Le Bihan se mit en quête du vieux Samuel. Il lui suffit de consulter la banque de données du ministère pour apprendre que Samuel Berthold – parfois inquiété, jamais condamné – avait bénéficié, dans le petit monde très fermé des faussaires internationaux, d'une renommée au moins égale à celle de Gabriel Mouloud. Jouissant d'un talent reconnu, on lui attribuait comme spécialité la fabrication de faux variés dans le domaine, spécialisé à l'extrême, des divers documents industriels et commerciaux : billets

d'avion ou de bateau, factures, bons de commande, reçus, correspondances diverses, connaissements maritimes, bordereaux de livraison, inventaires de stocks... ou chèques...

Comme l'avait dit Trabolde, Berthold vivait désormais en province, dans un petit village, non loin de Fontainebleau, en citoyen bien tranquille.

L'inspecteur décida de troubler sa quiétude en débarquant chez lui à l'improviste, en tout début de soirée. Après avoir sonné, il pénétra, sa carte barrée de tricolore à la main, dans un vestibule presque minuscule, incroyablement encombré et poussiéreux, où, aussi menu que chenu, se dandinait en charentaises un homme voûté, à la superbe crinière blanche, habillé d'un pantalon et d'une chemise également troués. Autour de son cou, il avait noué un vieux torchon effrangé.

— On ne se connaît pas, monsieur Berthold, lança Le Bihan tout à trac. Mais on va se connaître.

Le vieux Samuel, sans perdre contenance, lui sourit aimablement, les deux mains jointes pour un salut à la manière asiatique :

— À mon âge, quand le soir vient, on se sent parfois un peu solitaire. Je suis toujours heureux d'accueillir chez moi un hôte imprévu. Si vous voulez partager mon dîner... à condition d'aimer la cuisine cachère, bien entendu.

— C'est un peu tôt pour moi. Mais je pourrai toujours vous regarder manger. Et nous causerons.

— Alors, passons dans ma cuisine. Vous prendrez bien un petit verre pour me tenir compagnie, inspecteur, non ?

— Qu'est-ce que vous m'offrez ?

Berthold esquisssa une grimace comique :

— Je suis de la vieille école, moi. Depuis les années où j'ai débuté... ah, le blé que j'ai pu me faire dans le Paris d'après-guerre, avec les déserteurs ricains et les voyous qui avaient collaboré chez la Carlingue... oui, depuis ce temps-là, je marche plus qu'au pastaga. Rien d'autre. Et mes potes aussi, normalement. Alors, si ça vous va...

— Ça me va.

D'un faitout posé sur une antique cuisinière à bois montait un fumet étrange, à la fois aigre et douceâtre, de bortsch et de choux au raifort. Assis de guingois sur une chaise plus que bancale dont le cannage décati s'effondrait sous son poids, son pastis à la main, Le Bihan mena son interrogatoire tambour battant, sans accorder au vieux Samuel le temps de se remettre et de tenter d'improviser un système de défense. Mais, comme s'il était persuadé d'avoir agi en

toute légalité, Berthold lui prodigua des explications dénuées de réticences.

Oui, il avait confectionné récemment deux passeports monégasques pour des connaissances, Turneille et Dassensi. Oui, c'étaient de vieux amis, qui s'étaient souvent adressés à lui. Oui, ils appartenaient tous les deux à un service officiel, dont il était lui-même, à titre semi-officieux en quelque sorte, et depuis des années, l'un des fournisseurs attitrés. Oui, ces liens noués depuis aussi longtemps lui avaient permis d'éviter les ennuis : chaque fois qu'il avait été arrêté – ce qui n'était pas arrivé très souvent, il pouvait s'en vanter –, on n'avait pas manqué de lui obtenir un élargissement dans les meilleurs délais.

— Mais, enfin, coupa Le Bihan, abasourdi, vous n'avez pas été étonné que ces deux-là vous passent commande aussi vite ?

— Ah ! Dans mon métier, comprenez-vous, le client est toujours pressé, par définition, répliqua Berthold, pontifiant. C'est bien rare que je puisse exiger des délais de fabrication. Mais...

— Oui ?

— Eh bien, je leur ai pourtant dit que je me faisais vieux. Que je ne travaillais plus aussi bien qu'autrefois. Qu'il valait mieux qu'ils attendent que mon fils... lui, on l'appelle le jeune Samuel. Ou Samuel le jeune. C'est moi qui l'ai formé. Et, croyez-moi, il se débrouille foutrement bien. Je suis fier de lui...

— J'en suis persuadé, monsieur Berthold. Mais les faux papiers, ça n'a jamais été votre point fort, à ce que je me suis laissé dire. Et, cependant, vous avez accepté d'en confectionner pour ces gars-là.

— Vous ne m'avez pas donné le temps de finir, inspecteur. Oui, je leur ai dit de patienter jusqu'à ce que mon fils soit revenu de son voyage de noces... il vient de se marier, voyez-vous... avec une jeune fille très bien... de chez nous... qui aurait beaucoup plu à ma pauvre chère femme... Et lui, mon fils, les faux passeports, il connaît. Sur le bout des doigts. Des dizaines, il en a fabriqué.

— *Talis pater...*

— Mais ils n'ont pas voulu m'écouter. On aurait dit qu'ils avaient le feu aux fesses. Un autre pastis, inspecteur ?

— Oui, merci. Dites-moi, vos deux mecs si pressés qu'est-ce que vous saviez d'eux ?

— Ça, je n'ai pas le droit de vous le dire. Le secret professionnel, ça existe pour moi aussi. Disons que c'étaient des grands voyageurs... un jour au Moyen-Orient, le lendemain en Amérique latine, le surlendemain en Asie du Sud-Est.

Le Bihan tiqua :

— Mais pas pour leur propre compte, quand même ?

Le vieux Samuel parut indigné :

— Oh, jamais ! Leurs patrons, ils ont pignon sur rue, comme qui dirait.

— C'est tout vu.



Pierre-André Latouche, le lendemain soir, avait été retenu tard à son cabinet du palais de Justice en raison de la rédaction laborieuse d'une ordonnance de non-lieu en faveur d'un Tunisien. Le brave homme, bien loin d'être le dangereux islamiste qu'avait cru déceler la DST, n'avait pas eu d'autre tort que de fréquenter assidûment la mosquée de son quartier.

Apercevant la silhouette solitaire qui paraissait à l'affût devant le domicile du magistrat, son garde du corps plongea la main dans la ceinture de son pantalon pour saisir la crosse de son Beretta. Latouche lui retint le bras et l'apaisa :

— Ce n'est que l'inspecteur Le Bihan. Il doit avoir du neuf.

Quelques instants plus tard, Latouche, affalé dans le vieux canapé Hepplewhite qui, sans qu'il veuille s'en apercevoir, contrastait très fâcheusement avec le Louis XIV, mordait à belles dents, tout en buvant de la bière, dans le sandwich que lui avait préparé Sophie Colline. Avant de laisser les deux hommes en tête à tête, la compagne du magistrat avait allumé deux bougies parfumées au santal afin de lutter préventivement contre les odeurs de tabac froid. Pour sa part Le Bihan avait demandé un Johnny Walker. Puis un second.

Sur la patine de sa chaîne haute fidélité, le juge avait posé la version CD d'un vieil album d'Elkie Brooks, *Sunshine after the rain*. Près de vingt ans après l'avoir entendu pour la première fois, un soir de bringue à Londres, dans une boîte chic de Pimlico, Latouche ne se lassait pas du timbre sensuel, toujours un peu voilé, de la chanteuse.

— Monsieur le juge, lança enfin le policier, le verre tenu à plein poing, je crois que je commence enfin à comprendre. En fait, nous aurions dû nous douter depuis des semaines de la solution. Mais, en face de nous, on tenait en main des cartes biseautées.

Le magistrat éclata de rire :

— Je vous trouve bien indulgent, Le Bihan. Des cartes biseautées,

cela supposerait que votre ministre... et le mien... le mien surtout... aient su où ils en étaient ! Qu'ils aient triché délibérément. Qu'ils aient réellement su où ils menaient leur barque ! Et ça...

— Je ne vous parle pas d'eux.

— Ah bon, vous me rassurez.

— Soyons sérieux, monsieur le juge. J'ai tout compris... enfin non, pas tout. Mais j'y vois déjà plus clair... parce que les informations qui me sont peu à peu parvenues... y compris les tuyaux que vous avez pu vous même recueillir à Berne l'autre jour... forment enfin aujourd'hui un ensemble qui se tient.

— Je vous écoute, Le Bihan.

— Eh bien, s'il y a un point sur lequel nous sommes d'accord depuis longtemps, c'est que les quatre meurtres de Martin, de Birgitta Gunbehn, de Donnegan, et de Langenbach étaient liés à un mobile unique. Parce que les assassins, même s'ils ont essayé de faire passer pour les Fils de Deir Yassin...

— Ce qu'ils ne sont pas.

— Bref, ils ont tenu à signer leurs crimes. À le signer en toutes lettres, si vous me passez l'expression.

— Je vous pardonne.

— Ils ont signé tout autant l'incendie du *Gondolier*. Nous ne saurons sans doute jamais ni pourquoi, ni comment, Pierre Gaspard a réussi à conserver ses mains et son crâne.

— Cela vous passionne vraiment, Le Bihan ?

— Oui, vraiment, monsieur le juge. Moi, j'aime que tout soit clair, même le secondaire. Bon, j'en viens à nos informations.

— Dépêchez-vous, s'impacienta le magistrat. Je voudrais bien pouvoir me coucher. Et je suis attendu, sauf votre respect.

— La première de ces informations m'est arrivée d'Allemagne. Ou, plutôt, du FBI via l'Allemagne, mais peu importe.

— Vous n'êtes plus à la tête d'un réseau, inspecteur. Vous dirigez un labyrinthe. Vous feriez fortune à la foire du Trône.

— Je ne dirige rien. J'ai des amis. Des amis coopératifs. C'est tout. Mais bon. Les Allemands ont fouillé dans le passé de Langenbach. Ils n'y ont rien découvert que nous ignorions, sauf un fait capital.

— Capital, vraiment ? Comme disait Marx ?

Le Bihan maîtrisa son exaspération :

— Tout à fait. Notre conseiller financier de Francfort aurait bien pu

faire partie du commando de tueurs qui ont descendu un trafiquant d'armes connu... mais à la retraite... un Belge, du nom de Joseph Groetemans... un ancien légionnaire... en mars 1990, dans un hôtel de Washington.

— Je ne vois pas ce que cela vient foutre dans notre histoire.

— Moi, si. Parce que j'ai repris dans nos archives... c'est-à-dire dans *mes* archives... les rapports d'enquête des fédéraux sur les circonstances de la mort de ce Groetemans.

— Ce nom ne me dit rien.

— Moi je le connaissais bien. Je l'avais rencontré quelquefois.

— Vous avez de drôles de fréquentations.

— Il n'y a pas de bons flics sans bons informateurs, monsieur le juge.

— Vrai. Mais venez-en aux faits.

— Eh bien, d'après les témoins de l'assassinat de Groetemans, ce commando, sans parler d'un probable dispositif de protection à distance et des chauffeurs, comptait quatre malfrats, plus une belle fille qui avait servi d'appât. Et moi, j'ai procédé à des rapprochements. Supposons le problème résolu, monsieur le juge.

— Allons-y, Le Bihan.

— Supposons que Langenbach, qui était gaucher... et les témoins interrogés par le FBI avaient repéré un gaucher parmi les tueurs... donc, supposons que Langenbach ait bien été l'un des assassins. Je crois que nous en connaissons déjà un deuxième.

— Qui cela ?

— Le Pierre Gaspard de Rampillon. Les témoins du meurtre... les gars du FBI les ont mis sur le grill, à l'époque. L'un, surtout. Un barman... oui, les témoins avaient remarqué parmi eux un Anglais. Plus anglais que nature. Or, Pierre Gaspard était... il est toujours, au moins pour l'instant, là où il se cache... de mère anglaise, et parfaitement bilingue. Un merveilleux camouflage, non ?

— Mais quel lien établissez-vous avec Donnegan et Martin et ça ?

— Avec Donnegan, je ne sais pas encore. Il pourrait avoir été le cerveau. Mais je sais, avec certitude, que Dominique Martin servait de courrier et de porte-flingues à Donnegan, d'une part. Et, d'autre part, qu'il allait souvent casser la croûte au *Gondolier*.

Latouche avait terminé son pique-nique. Sans la moindre gêne, il se roulait un joint :

— Vous croyez donc que...

— Oui, monsieur le juge. Je crois fermement que le commando qui a abattu Jo Groetemans se composait de Donnegan, de Langenbach, de Martin, et de Pierre Gaspard. Et que c'est Birgitta Gunbehn... une vraie beauté, celle-là. Une pouliche pur sang... tout à fait dans le style du vieux Jo, qui les aimait musclées, les nanas... que c'est la belle Birgitta Gunbehn qui avait été utilisée pour attirer Groetemans dans le guet-apens.

— Ah, foutre ! s'exclama le magistrat.

— Pour parvenir à cette conclusion, j'ai eu à résoudre d'abord une petite devinette... ou deux.

— Voyons un peu.

— D'abord, nous savons que Donnegan boitait, qu'il avait un genou quasiment bloqué. Or, aucun des témoins de l'assassinat n'avait déclaré avoir vu un boiteux. Mais j'ai appris qu'il n'avait été opéré qu'en janvier 1991, parce qu'il souffrait trop des éclats coincés sous sa rotule. Jusque-là, il avait donc conservé une démarche normale... ou à peu près normale puisqu'il prenait des calmants à forte dose.

— Vous ne négligez aucun détail, je vois, Le Bihan. Et vos autres petites énigmes ? interrogea Latouche au milieu des fumées de la marijuana.

— Il a fallu que je m'assure que ce joyeux quintette se trouvait bien aux États-Unis en mars 1990. J'y ai passé la journée. Mais c'est confirmé. Ils y étaient tous.

— Je n'essayerai pas de savoir comment vous en êtes aussi certain.

— Ça vaut mieux, monsieur le juge. Mais c'est béton, croyez-moi.

— Donc, si je vous suis bien, ceux qui ont tué les quatre manchots et qui ont tenté de rôti Gaspard ont voulu venger la mort de votre Gro... Grou...

— Joseph Groetemans, monsieur le juge. Oui, c'est exactement ça.

— Alors, éclairez ma lanterne. Primo, pourquoi avoir tué Groetemans, hein ? Secundo, qui sont ses vengeurs ?

— Je n'ai pas encore de réponse à votre primo. Mais pour le secundo, il m'est venu quelques petites idées. D'abord ce Leonberg...

— Ce cher monsieur Leonberg !

— J'ai à peu près la certitude que c'est lui qui a tout organisé. Sans doute était-ce un ami de Jo. Un associé, peut-être. Je n'en sais pas encore davantage pour le moment. Mais je continue de m'informer.

— Et les exécutants ?

— Monsieur le juge, je suis prêt à parier ma carrière... et même à

vous faire parier la vôtre... que ce sont des types de chez nous. Des gusses que Leonberg avait déjà vus à l'œuvre. Mais qui ont agi en indépendants, cette fois. Au contrat. Avec Leonberg, ou sous sa direction. À titre officiel ou à titre privé.

— Des amis de ce Jo, eux aussi ?

— Pourquoi pas ? Je le connaissais personnellement, monsieur le juge. Je vous l'ai dit. Jo, lui aussi, avait des amis partout. Et des amis fidèles, en plus.

— Alors, mon cher inspecteur, les étapes suivantes de votre travail s'imposent d'elles-mêmes. Il va falloir mettre la main sur ce Pierre Gaspard, où qu'il soit, pour lui faire cracher le morceau. Et remonter dans les dossiers, aussi bien afin d'y dénicher le vrai mobile de l'assassinat de ce Groetemans, que pour mettre des noms sur ses vengeurs, masqués ou non.

— Très bien. Je vais m'attaquer au morceau cul sec et sans débander, monsieur le juge. Parce que la police rétrospective, voyez-vous, c'est mon dada.

— Mais vous pensez réellement, Le Bihan, que vous pourrez remonter cette piste-là ?

— Ah oui, monsieur le juge. Sûr et affiché ! Parce que le vieux Jo Groetemans, voyez-vous, j'en savais si long sur lui que je pourrais écrire une thèse !

Le magistrat estimait qu'il fallait que le policier, à ses yeux décidément trop sûr de lui, en rabatte. Il adopta un ton douxereux, un peu protecteur :

— Eh bien, écrivez-la. Mais commencez donc par vous faire couper les cheveux. Vous pourrez bientôt concurrencer les Beatles.

— Vous avez raison. Demain matin, avant le bureau, j'irai au coiffeur.

— Comme la chèvre va au bouc, inspecteur, répliqua Latouche mi-figue mi-raisin.



En lui transmettant ses dernières consignes, le directeur de cabinet n'avait pas révélé à Le Bihan qu'aussitôt que le directeur de la DGSE était sorti de son bureau, le ministre de l'Intérieur avait eu un bref conciliabule téléphonique avec le Premier ministre. Ni que ce dernier, après avoir longuement consulté Luc de Bouillet du Crossier, avait

décidé de la ligne officielle : on démentirait, avec force détails, que les deux hommes arrêtés à Londres soient français. Ou monégasques.

Chapitre 12

Grande Bretagne-Monaco-France-Arrestations

Précisions sur deux hommes arrêtés à Londres

PARIS, 2 jui (AFP) – De bonne source policière, on affirme que les deux hommes munis de faux passeports monégasques qui ont été arrêtés samedi soir sur l'aéroport de Londres-Heathrow ne sont, ni l'un, ni l'autre, de nationalité française.

Il s'agit en réalité, précise-t-on de même source, après examen des informations transmises par Scotland Yard, d'un ressortissant haïtien d'origine néerlandaise, Pieter, dit Pierre, Van Lavoort, et d'un citoyen canadien, Sulpice Lannoie. Il sont tous deux connus des services de police, mais n'ont jamais fait l'objet d'une condamnation en France.

Van Lavoort, impliqué dans un règlement de comptes à Marseille en 1982, a bénéficié d'un non-lieu en 1984, ajoute-t-on. Quant à Lannoie, qui gérait un restaurant de Pointe-à-Pitre entre 1981 et 1985, il a fini par être refoulé vers son pays d'origine pour défaut de permis de séjour.

Ces indications ont été communiquées aussitôt aux autorités britanniques.

jflm/cc/hdb

AFP 021058 JUI 94

Peu regardants sur l'éthique de leur profession, ne craignant ni les à-peu-près, ni les entorses à la vérité mais chasseurs enragés, toujours aux aguets, prêts à braconner les scoops les plus variés, Pierre Sitet-Nouvel et Charles Reysinard n'avaient pas manqué de faire aussitôt leurs choux gras des renseignements fabriqués place Beauvau, au plus vite et de toutes pièces, conformément aux consignes du Premier ministre.

Sur ordre, un policier de leurs amis les leur avait révélés, avec une complaisance gourmande qui n'avait en rien alerté les deux reporters. Par leurs soins diligents, la France entière – et Scotland Yard, du même mouvement – furent donc informés que les deux hommes

arrêtés à Londres n'étaient en rien français. Et pas davantage monégasques, d'ailleurs.

Décodés selon la grille adéquate, les dépêches de l'un, les bulletins radio de l'autre, indiquaient très clairement qu'à Paris, en haut lieu, on était avant tout soucieux de prendre ses distances vis à vis d'une affaire qui aurait pu s'avérer encombrante si, par négligence ou par inconscience, on l'avait laissé s'envenimer : habitués depuis des siècles à mettre en oeuvre la subtilité et la délicatesse que requiert la guerre secrète, les Britanniques n'avaient toujours pas pardonné les pas de clerc commis sur leur territoire, comme sur celui d'un dominion de la Couronne, par les membres maladroits de l'équipe qui s'en était prise au *Rainbow Warrior*. Et n'avaient peut-être pas renoncé à en tirer vengeance.

Pour donner plus de consistance encore à la fable, on affirma ensuite à la *Special Branch* qu'une défaillance des ordinateurs, incompréhensible et tout à fait regrettable – un défaut dans les microprocesseurs, peut-être –, expliquait l'ignorance première dont on avait excipé. Et on lui fournit sans perdre davantage de temps l'essentiel des dossiers, parfaitement authentiques ceux-là, de Pieter, dit Pierre, Van Lavoort et de Sulpice Lannoie, truands non moins authentiques. Avec d'autant plus d'entrain que le premier avait succombé récemment à une brutale attaque cérébrale pendant qu'une ambulance le conduisait à une clinique de la banlieue de Bordeaux. Tandis que l'autre, qui avait cherché refuge en Côte d'ivoire, avait été victime d'une banale collision avec un semi-remorque chargé de grumes, une nuit, entre Abidjan et Yamoussoukro, et reposait maintenant dans une tombe déjà recouverte par de hautes herbes du cimetière de Grand Bassam.



Exégètes inspirés, herméneutes experts des mensonges officiels, le juge Latouche et l'inspecteur Le Bihan ressentirent moins d'indignation à entendre des contre-vérités aussi éhontées, que de surprise devant la promptitude inaccoutumée de la réaction des plus hautes autorités.

— Voyez-vous, monsieur le juge, ça ne m'étonne pas, moi, qu'on débite des bobards aussi scandaleux aux Anglais, déplora le policier pendant qu'ils partageaient un déjeuner en apparence frugal – de l'aloyau de Pombain, à peine saisi sur une galette de maïs légère parsemée de grains de riz, de coriandre et de basilic, et des pommes Fiffeline –, mais bien arrosé – un Bouzy de 1979 –, dans un petit

restaurant proche du Châtelet. C'est le jeu.

— Un jeu de vilains, inspecteur !

— Peut-être. Mais vous n'en changerez pas les règles, bon Dieu ! Pas tout seul, en tout cas. Non, c'est la vitesse avec laquelle on a pu monter ce formidable conte de fées qui me surprend, monsieur le juge.

— Moi aussi. Mais... tout de même...

— À mon avis, tout cela nous démontre que certains possèdent déjà les chaînons qui nous manquent encore.

— Qui ? Et quels chaînons, Le Bihan ?

— Je crois que c'est assez simple, monsieur le juge. Tenez, je vous fais un blot en deux coups les gros.

Latouche feignit de s'indigner devant cet argot :

— Un blot ! En deux coups les gros ! Eh bien !...

— Partons de ce que nous avons de solide. En commençant par écarter les éléments... disons les éléments secondaires... qui ne pourraient que nous égarer. Comme si c'était fait exprès. D'abord, la mort de Sébastiani.

— Tiens, je l'avais déjà oublié, celui-là, reconnu Latouche d'un ton primesautier en attaquant un beau morceau de brie.

— Mon ministre ne l'a pas oublié, lui. Croyez-moi. Bon. J'ai repris, un par un, tous les rapports, de Beyrouth et d'ailleurs. Et aussi tout ce que Bendov m'a lâché.

— Bendov ?

— Uri Bendov. Mon contact israélien. En fait de contact, c'est un vrai court-circuit vivant, celui-là. Mais passons. Oui, il ressort de ses tuyaux que l'attentat où Sébastiani a laissé sa peau ne relèverait, purement et simplement, que des péripéties éternellement changeantes de la politique intérieure du Liban.

— Enfin, pour autant que ce malheureux pays puisse encore avoir ce qu'on appelle une politique intérieure, Le Bihan !

— S'il en a jamais eu une !

— Et, entre nous, c'était qui, à votre avis ?

— Oh, les exécutants, on les connaît. Sur le bout du doigt. En ce qui concerne leurs commanditaires, c'était qui vous voulez, monsieur le juge. Parce que pour ça, il y a plus de choix dans le bazar libanais qu'à la criée de mon bled natal.

— Je vous crois volontiers.

— Un jour ou l'autre, ou dans quelques années seulement, nous

finirons bien par le savoir. Remarquez bien que je serais prêt à parier, à cent contre un...

— Décidément, vous pariez trop, Le Bihan. Je vous connaissais... je ne vous le reproche pas, notez bien... du goût pour la boisson. Mais si vous vous mettez à flamber...

— Pas de risque, monsieur le juge.

— C'est vous qui le dites.

— Je vous l'assure. Oui, je parierais qu'on ne nous lâchera rien tant que notre actuel ministre de l'Intérieur occupera son poste.

— Tiens, pourquoi ?

— Parce que mon petit doigt me dit que les représailles qu'il a fait décider contre les assassins de son petit camarade vont débarrasser le plancher de gens gênants.

— Pour qui ?

— Gênants pour des tas d'autres gens, monsieur le juge. Mais d'abord pour les véritables patrons de l'opération, j'entends. Et ceux-là... ah, ceux-là préfèrent toujours s'avancer masqués.

— Parce que quand ils sont casqués... pardonnez-moi ce calembour... on les reconnaît trop facilement. Oui, je comprends. Je comprends très bien. Ensuite ?

— Autre mort à laisser de côté, monsieur le juge, celle de la petite Dogherty.

— Votre belle Irlandaise préférée !

— Ne vous moquez pas de moi ! Bon, j'ai appelé Mac Dougall au début de la matinée, pour lui donner quand même l'identité réelle de ses deux Montécarliques aux passeports si mal fichus. Il a bien ri, le Mac. On nous rendra les impétrants sans tapage samedi prochain.

— Et cette fille ?

— Mac avait reçu un message du Michael Collins dont je vous ai parlé. Deirdre Dogherty s'est bel et bien suicidée. Par amour.

— Par amour ? Enfin, vous plaisantez, j'espère !

— Eh non, monsieur le juge, cette charmante nénette s'est suicidée par amour. Nous pouvons, vous et moi, penser tout ce que nous voulons de Donnegan...

— Une fripouille, Le Bihan.

— Mais elle, elle l'aimait. C'est comme ça. Et avant d'avaler ses saloperies de petites pilules, elle a écrit deux lettres. Une à son oncle... sir Paul Becket-Smith, le grand patron du Yard, entre parenthèses.

— Belle famille !

— Ce qui nous explique pourquoi il s'était montré aussi taciturne quand nous leur avons posé des questions sur le jules de sa nièce, au tout début... oui. Et une autre lettre à Collins. Pour lui demander pardon de désertier le combat, comme ils disent en Irlande, et pour lui dire un dernier adieu.

Un sourire où se mélangeaient, en une étrange combinaison, le cynisme, l'indifférence, et une sorte d'attendrissement rare chez lui, éclaira les traits sévères du magistrat :

— Parfait. Rideau sur cette enfant, Le Bihan. Et le reste ?

— Comme je vous le proposais, partons du solide. Et le solide... enfin, le presque solide... c'est que Donnegan, Langenbach, Gaspard, et Martin ont participé directement à la mort de Joseph Groetemans, et Birgitta Gunbehn indirectement. Le solide...

— Le sordide, pour le coup !

— Le solide, c'est aussi que leurs assassins ont voulu venger Joseph Groetemans, d'une manière à la fois épouvantable et spectaculaire. Comme pour faire un exemple, mais je ne vois pas à destination de qui. Ce n'est pas très *ad usum delphini*.

— Votre latin m'éblouit, inspecteur.

— Et le solide, c'est enfin que l'honorable M. Leonberg, le musicologue distingué, le prince des collectionneurs, le richissime bourgeois de Genève, est mêlé à l'histoire jusqu'au cou.

— Comment cela. Le Bihan ? Expliquez-moi.

— De deux façons, monsieur le juge. De trois, peut-être. Nous avons déjà la certitude qu'il était sur les lieux, ou à proximité très immédiate, lorsque Martin et la Gunbehn ont été tués.

— Il ne s'en est pas caché, d'ailleurs. Au contraire.

— Oui. Et de là à imaginer qu'en réalité, il a mis délibérément sa Cherokee, et peut-être même son chauffeur, à la disposition des assassins, il n'y a qu'un pas... que je franchis hardiment.

— C'est hardi, en effet. Mais, pour l'instant, je vous suis toujours.

— Nous savons aussi que le passeport australien au nom de Donald Donaldson qu'utilisait Donnegan avait été confectionné par son chauffeur... ce Marantello. Il est très probable que si nous pouvions l'interroger à loisir, le beau Luigi, il nous cracherait bien gentiment qu'il était, depuis assez longtemps, le fournisseur attitré de tout ce joli monde où l'on portait des fausses identités comme d'autres portent des fausses dents. Donc...

— Essayez d'aller un peu plus vite, inspecteur. Je vais m'y perdre !

— Donc, j'avancerai l'hypothèse que Leonberg a recruté Milanese pour piéger la petite bande. Et ça n'est pas tout.

— Vous avez encore d'autres hypothèses du même tonneau en réserve, dans votre boîte à surprises ? monsieur le juge. Vous vous souvenez que la CX dans laquelle on a retrouvé le cadavre de Langenbach avait été planquée, probablement depuis septembre dernier au moins, dans la villa du cap Bénat d'un jeune couple suisse de Winthertur ? Les dénommés Maria-Monika et Franz Haegeli ?

— Oui.

— Eh bien, ce Franz Haegeli n'est rien d'autre que le beau-frère par alliance de l'infirmière de Leonberg, Hannelore Kreutzberger, parce que...

— Là, Le Bihan, ça y est. Je m'y perds.

— C'est simple, pourtant. Sa soeur à lui, née Renate Haegeli, a épousé Dietmar Kreutzberger, son frère à elle... laquelle Hannelore, par ailleurs, avait été la maîtresse de Jo Groetemans. Avant de prodiguer à Leonberg ses soins particuliers... très particuliers.

— La famille tuyau-de-poêle, en quelque sorte ?

— Si vous voulez. Oui, avant de lui rendre aussi d'autres services, au Leonberg. Plus intimes. Vous voyez ce que je veux dire...

— C'est une certitude, ça, Le Bihan ?

— Oui, monsieur le juge. Oh, je ne peux pas absolument vous le jurer sous serment. Ni vous le garantir sur facture. Sur le plan officiel, nous n'aurions rien pu faire. Vous vous en êtes rendu compte vous même quand vous êtes allé à Berne.

— Fichtre oui !

— Mais le commissaire Rabut entretient de bonnes relations avec la police de Genève, qui n'a pas grand-chose à lui refuser, et...

— Tiens ? Comment fait-il, lui ?

— Du troc, je pense, comme tout le monde. Je te refile un tuyau, tu me donnes une info. J'arrange tes bidons, tu arranges les miens.

— Efficace...

— Et moi, monsieur le juge, j'ai dans le coin un fidèle informateur très bien placé... un banquier... un ami personnel de Leonberg. Alors...

— Votre Huguenet, oui. Mais moins j'en saurai sur vos méthodes de travail, inspecteur, mieux je me porterai. Venons-en vite à vos

chaînon manquant.

— Il n'y en a que deux. Le premier, c'est que je ne vois pas quels liens pouvaient bien exister entre Gustave Leonberg, sans doute ancien d'un maquis FTP et ex-barbouze de haut vol, d'accord... mais aussi esthète très bourgeois et riche comme Crésus... et Joseph Groetemans, un légionnaire devenu trafiquant de piastres et d'armes, contrebandier à ses heures, puis organisateur de jeux et de paris clandestins.

— Effectivement, je dirais volontiers qu'il y aurait là une corrélation tout à fait improbable. Avez-vous pu remonter assez loin dans le passé de Leonberg ?

— Eh non, monsieur le juge. Là, quand j'ai voulu progresser, je suis rentré droit dans le mur. Pan ! Pour une raison à la fois très simple et très suspecte. Il...

— Suspecte, dites-vous ?

— Ah, oui ! Suspecte à cent pour cent ! Ce Leonberg se prétend né à Dunkerque. Mais, justement, tous les registres de l'état-civil de cette malheureuse ville ont brûlé en 1940, en même temps que les archives des lycées et collèges de la ville, et bien d'autres choses encore.

— Allons bon !... Donc, il pourrait être né n'importe où ailleurs, le brave homme ?

— Absolument. Il pourrait même avoir usurpé l'identité de quelqu'un d'autre sans qu'on puisse jamais s'en douter. N'oubliez pas que les Suisses ne le connaissent que depuis son séjour à Leysin, en 1947.

— Et avant ?

— Avant, monsieur le juge, c'est le grand bleu. Chez nous, que dalle. J'ai tout juste réussi à faire dénicher par la petite Van Laaker, au secrétariat d'État aux Anciens combattants, une vague attestation qui indique que son appartenance à la Résistance, pour sa carte de combattant, lui avait été homologuée à partir du 3 juillet 1942.

— Eh bien !... Dites donc. Le Bihan, ce n'est plus un chaînon manquant, ça. C'est une chaîne complète !

— Oh, en un sens, ça n'est pas si grave.

— Vous en avez de bonnes, vous !

— Oui. Parce que si c'est bouclé à zéro du côté Leonberg, il me reste toujours la possibilité de chercher du côté de Groetemans. Je ne crois pas qu'il s'intéressait beaucoup à la musique, ni à quoi que ce soit de ce genre, le vieux Jo. L'art et lui... mais on ne sait jamais.

— Vous êtes un homme de ressources. Je ne l'ignore pas.

— Le second trou dans mes éléments, ce sont les hommes de main... non, non, monsieur le juge, je ne fais pas de mauvais jeux de mots. Je ne me permettrais pas... enfin, ce sont les deux ou trois exécutants que Leonberg a employés sur le terrain.

— Luigi Marantello ?

— Non, pas ça et pas lui, certainement. Faussaire, oui. Artiste dévoyé, tant que vous voudrez. Mais je ne le vois pas bien tenir un pistolet de gros calibre, et moins encore tirer avec dans la nuque d'un bonhomme... ou d'une bonne femme.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je ne le connais pas encore personnellement, ce garçon. Ça viendra sans doute. Mais si j'en crois les informations de mon assez honorable correspondant en Hollande...

— Vous ne m'aviez pas encore parlé de celui-là. Le Bihan.

— Oh, un major Oderloo, de leur maréchaussée royale. Un type que j'aime bien. Et qui m'aime bien aussi. Le genre pisse-froid chaleureux. Bref, les collègues bataves, ils l'avaient fiché, et ils ont été à deux doigts de l'arrêter avant qu'il ne se carapate en Suisse, le Milanesi.

— Le Milanesi ?

— Enfin, le Marantello, monsieur le juge. Oderloo me dit que c'est un nerveux. Un craintif, dans son genre. Tout juste capable de jouer du couteau dans une rixe. À l'italienne. Et encore seulement pour se défendre.

— Très bien. Et alors ?

— Alors, à mon avis, si c'est bien Gustave Leonberg qui a monté cette vengeance, il a peut-être, et je n'en suis pas sûr du tout, demandé à Luigi Marantello de conduire les bagnoles. Mais il ne l'a pas utilisé pour tuer. Parce que pour ça, il a certainement fait appel à des professionnels.

— Vous devriez les trouver dans vos petites fiches, Le Bihan. Dans cette branche-là, les professionnels, comme vous dites, ne vont pas pointer aux ASSEDIC. Pas d'indemnisation du chômage, chez les tueurs !

— Vous pensez bien que j'ai déjà cherché. À partir de paramètres évidents. Mais les banques de données sont muettes. Nulle part chez nous, ni chez nos voisins non plus, d'ailleurs, on n'a en rayon des maniaques du Colt, également capables de jouer du scalpel et du bistouri. Rien de ce genre parmi nos grands fauves du Milieu.

— Non ?

— Rien au fichier du grand banditisme. Évidemment, si on regardait du côté des psychopathes, je ne vous dis pas qu'en prenant tout le temps de gratter...

— Bon, alors ?

— Alors, j'arrive à la conclusion imparable que ces gars-là répondent à des caractéristiques tout à fait particulières, monsieur le juge.

— Lesquelles ?

— Ils savent tuer avec le plus grand sang-froid. Ils savent également désarticuler un poignet. Ce qui suppose, sinon une formation médicale, du moins des connaissances étendues en secourisme. Surtout, ils sont capables de se balader sans se paniquer en compagnie d'un cadavre, la nuit et sur les routes. Ou en plein Paris.

— Vous devenez morbide, Le Bihan.

— Non, réaliste, monsieur le juge. Et c'est pour cela que je vous parlais de professionnels. Des professionnels reconnus, qualifiés, dûment enregistrés comme tel auprès d'un organisme ou d'un autre. Si j'ai raison, ils doivent être bien protégés, eux aussi.



Avec les semaines qui s'avançaient, Julie Dupin appréciait de moins en moins l'inspecteur Le Bihan. De son point de vue, ce policier alcoolique et bavard, aux méthodes parfaitement irrégulières, détournait Latouche de ses vrais devoirs, et l'empêchait de jouir de la sérénité indispensable à un bon magistrat instructeur.

— Monsieur le juge, finit-elle par lui déclarer sans ambages, ce Le Bihan vous entraîne sur une voie dangereuse. Si vous le suivez, vous aurez bientôt toute la hiérarchie contre vous.

Le juge, grimaçant, haussa les épaules.

— La secrétaire de M. le procureur ne me l'a pas envoyé dire, l'autre jour, à déjeuner, insista la greffière. Méfiez-vous. On vous a à l'oeil, à la Chancellerie.

Fatigué, nerveux, convaincu cependant qu'il toucherait bientôt au but, Latouche se sentait d'autant moins porté à la patience que ses relations avec Sophie Colline traversaient une phase de détérioration. La jeune styliste, aisément persuadée par une amie – une certaine Marie-France, qui ne lui voulait que du bien, cela va de soi – que la mode américaine n'attendait plus que ses dessins pour supplanter les

couturiers français, s'était mis en tête de partager désormais son temps entre New York et Paris. Le juge, dans le schéma qu'elle avait prévu pour le proche avenir, abandonnerait la magistrature, s'inscrirait au Barreau, et plaiderait aussi bien aux États-Unis qu'en France. Peu tenté de saborder ainsi sa carrière, Latouche réagissait seulement par une mauvaise humeur hargneuse qu'il passait sur sa collaboratrice.

— Ah, vous, Dupin, vous allez me foutre la paix, hein ! s'emporta-t-il, l'index et le pouce droits tourbillonnant. Si maintenant le procureur... et même le Garde... tiennent tant que ça à me surveiller, ils n'avaient qu'à ne pas me confier cette instruction de merde.

— Oh, monsieur le juge !...

— Oui, une instruction de merde ! Vous en avez vu, vous en voyez vous, des terroristes dans ce dossier, Dupin ? Non. Rien du tout. Pas la queue d'un.

— Mais, monsieur le juge...

— Je m'en vais vous dévoiler tout le fond de ma pensée, Dupin. À la Chancellerie, comme vous dites, et ailleurs, ils sont maintenant bien emmerdés d'avoir cru à leurs propres conneries !

— Enfin, il y a ces quatre morts, tout de même.

— En effet. Mais ils n'ont jamais rien eu à voir avec le commencement du début du moindre acte de terrorisme. Si le ministre de l'Intérieur, sous la mauvaise influence de Sébastiani, n'était pas parvenu à semer la panique dans le Gouvernement... à commencer par le Premier ministre et le Garde, qui se sont laissés embobiner comme des gamins... on aurait conservé tout cela sous le coude bien sagement. En attendant que cela se tasse. Sans me mettre dans ce coup pourri.

— N'empêche, monsieur le juge, que...

— N'empêche que cela suffit, Dupin. Je ne veux plus vous entendre dire du mal de l'inspecteur. Dans cette histoire de corneculs, il est le seul, avec moi, qui sache encore à peu près raison garder. Et s'il a besoin pour cela de noyer sa cervelle dans le whisky, ça le regarde. Moi-même, ce soir, j'en ferai autant. Je me saoulerai la gueule !

Domptée, Julie Dupin baissa pavillon :

— Comme vous me l'aviez demandé, je vous ai sorti les cotes du dossier Lapradel, monsieur le juge.



Le ministre de l'Intérieur, flanqué d'un Christophe Lardier très tendu, contenait mal son agacement devant le résumé de l'enquête que Le Bihan venait de lui présenter. Pourtant, contrairement à ses vieilles habitudes, l'inspecteur s'était efforcé, non seulement de modérer ses expressions, mais aussi d'édulcorer autant qu'il était possible, les révélations qu'il assenait à ses deux interlocuteurs.

— Si je vous comprends bien, Le Bihan, résuma le ministre qui, la tête dans les mains, les deux coudes appuyés sur son bureau, arborait son visage buté des mauvais jours, vous prétendez que toute cette affaire ne serait qu'un règlement de comptes privé. Un vrai règlement de comptes organisé à titre personnel par un handicapé suisse, qui se serait adressé à des spécialistes en rupture de ban. C'est bien ça ?

— C'est bien ça, monsieur le ministre.

— Et que le terrorisme, d'où qu'il vienne, n'a rien à y voir ?

— Exactement.

— Nom de Dieu ! Et la mort de Sébastiani, hein, Le Bihan ? C'est du concret, cette mort, tout de même.

— Ah, la mort de votre ami Sébastiani, monsieur le ministre, est bien liée, elle, à l'action d'un groupe terroriste. Mais, selon mes informations, elle a été provoquée par ses agissements précédents... j'allais dire ses grenouillages, si je n'avais pas eu peur de vous offenser... dans le monde arabe. Il s'était fait trop d'ennemis. Ou trop d'amis, ce qui revient au même.

— Sur ordre, le Bihan, sur ordre !

— Peut-être. Mais il avait trop longtemps joué avec sa chance. Un jour ou l'autre, il fallait bien que...

Le directeur de cabinet se piquait de cinéphilie. Maniéré, il rajustait le nœud « prince de Galles » de sa cravate au dessin cachemire discret :

— Il me semble, inspecteur, que vous nous servez là un remake... un très mauvais remake... de *Chronique d'une mort annoncée*.

Le Bihan esquissa une grimace ironique :

— Absolument pas. Je vous dis seulement que Sébastiani a manqué de prudence. Qu'il aurait du se souvenir que c'était écrit. À force de tenter le diable...

— À vous entendre. Le Bihan, il l'aurait bien cherché ! Je ne peux pas l'admettre ! jeta, crispé, le ministre.

— Je ne sais pas encore s'il est tombé dans un piège, ou si des gens capables de saisir toutes les occasions ont profité de ses imprudences.

Parce qu'il les multipliait, les imprudences.

— Sur ordre, là encore.

— La baraka, ça ne dure pas éternellement. Mais moi, monsieur le ministre, si j'avais eu un conseil à lui donner, ç'aurait été de se mettre au vert pour un bon bout de temps. De mollir un peu ses écoutes, comme on dit chez moi.

— Lui, au vert ! Quand la sécurité de l'État était menacée ?

— Personne ne la menaçait.

— C'est vous qui le dites, Le Bihan.

— Monsieur le ministre, vous n'oubliez quand même pas que *votre ami Sébastiani*...

Cette fois, l'inspecteur avait martelé les syllabes de « *votre ami* ». Le ministre serra les mâchoires.

— Oui, reprit Le Bihan, que *votre ami Sébastiani* avait cru, en même temps ou successivement, à une possibilité d'actions menées par l'IRA, par des mercenaires payés par des narco-trafiquants d'Amérique latine, et par un groupe plus ou moins moyen-oriental. À mon avis, tout ça manquait de sérieux, non ?

— Ça manquait si peu de sérieux qu'on l'a abattu !

— Je dois vous répéter, monsieur le ministre, que Sébastiani a été descendu par des gens qui avaient... depuis longtemps... leurs motifs bien particuliers pour vouloir l'éliminer. D'ailleurs, si *votre* opération de représailles...

— Ce n'est pas *mon* opération de représailles, inspecteur. Si je l'ai suggérée, il s'agit d'une décision gouvernementale. Qui a été prise par le Premier ministre en personne... et approuvée par le président de la République.

— Admettons, admettons, ricana Le Bihan. Mais je vous parlais de piège, à l'instant.

— Eh bien ?

— Eh bien, je crois que certains viennent de réussir à faire d'une pierre deux coups. Qu'ils se sont servis d'un groupe qu'ils manipulaient pour se débarrasser de Sébastiani. Et que, maintenant, ils se servent de nous... de la France, je veux dire... pour être enfin débarrassés de ce groupe de gêneurs.

— Impossible !

— Peut-être, monsieur le ministre. Mais si je ne craignais pas de me voir reprocher mon insolence, je vous dirais qu'en matière d'intoxication et de manipulation, vous avez trouvé vos maîtres.

— Cette fois, vous passez les bornes, inspecteur ! s'indigna, le rouge au front, le directeur de cabinet.

Le Bihan parvint à sourire poliment :

— Si c'est vrai, je ne suis pas le seul.

— Que voulez-vous dire, je vous prie ?

— Seulement ceci, monsieur le ministre. Quatre personnes ont été assassinées chez nous dans des conditions tout à fait horribles. Une cinquième a échappé de peu à une tentative d'assassinat. Ça n'est pas de la politique, ça. C'est du fait divers.

— Très bien, Le Bihan, si vous avez raison. Mais...

— Mais j'ai la conviction que celui qui a manigancé ces meurtres... qui y a participé activement... et que les hommes qui ont tué bénéficient de hautes protections. Ici même !

— Ici même ? Dans ce ministère ? Mais vous délirez, inspecteur Le Bihan ! s'exclama Christophe Lardier.

— Je me suis mal exprimé. J'entends que ces assassins bénéficient de hautes protections à Paris.

Un rictus tordait la bouche du ministre :

— À Paris. Tiens donc ! Et qui ça les protège ?

— Avec votre permission, monsieur le ministre, je vais reprendre les données que j'ai réunies.

— Allez-y, Le Bihan.

— Tout démontre que ce Gustave Leonberg est bien l'instigateur des assassinats, pour des raisons que j'ignore pour le moment. Et je dois bien constater qu'il est totalement intouchable. Alors même que nous croyions encore qu'il s'agissait de terrorisme, les Suisses...

— Ah, ceux-là ! grinça le directeur de cabinet.

— Les Suisses, sans prendre de gants, ont refusé tout net de coopérer avec nous. Et ça, c'est dû à une directive qui émanait directement de leur gouvernement à eux.

— Il fallait s'y attendre.

— Un de leurs types... il doit avoir ses raisons, lui aussi, parce que j'ai cru saisir qu'il nous a plutôt à la bonne. C'est un ami proche du général Serrien. Donc, un gars de chez eux nous a, en plus, renvoyé dans les cordes. Et nous susurrant que le Leonberg est... ou était... un agent de chez nous, au vu et au su de tout le monde.

— Tout cela, vous nous l'avez déjà dit, Le Bihan. Après tout...

Le ministre s'interrompit pour émettre une sorte de hennissement

ricané.

— Après tout, continua-t-il, vous connaissez mon respect pour le Droit. Je note que votre Leonberg est devenu citoyen helvétique. Il est donc bien normal que son gouvernement le défende. Nous en ferions autant à sa place, non ?

— Je vous le concède. Mais ce qui est moins normal, monsieur le ministre, c'est que la DST et la DGSE, malgré le mandat que vous avez bien voulu me confier, ont également refusé de coopérer. Sur l'ordre de leurs chefs, j'en suis sûr.

Le Bihan demeura pantois devant la réaction bénigne du grand maître des polices de France :

— Il faut croire, inspecteur, qu'ils ont de bonnes raisons, eux aussi.

— De bonnes raisons !

— Voyez-vous, ils n'ont pas le choix.

— Pas le choix, monsieur le ministre ? répéta le policier.

— Non, Le Bihan. C'est une question de loyauté. Ils ont le droit de tout... *tout*, vous m'entendez bien... de tout exiger de leurs agents. Mais, en retour, ils ont l'obligation... l'obligation morale, mais impérative... l'ardente obligation, aurait dit le Général... de les protéger. Et que...

L'inspecteur perdait patience :

— J'ai tout compris, monsieur le ministre. Après m'avoir lancé dans cette enquête à la con, vous me laissez tomber.

— Je vous recommande seulement de ne pas fourrer votre nez là où il ne faut pas.

— Surtout si je parviens à démontrer que Leonberg s'est adressé à deux individus qui font, eux aussi, partie de la grande maison dont vous parliez pour assassiner trois hommes et une femme ? Et pour essayer, avec une belle maladresse, de tuer un cinquième quidam ?

— Surtout dans ce cas, Le Bihan.

— Monsieur le ministre, je n'ai pas oublié qu'au début de cette fichue affaire... quand on a découvert les cadavres de Martin et de Birgitta Gunbehn, on a monté de toutes pièces une histoire de crime passionnel attribué à un conseiller fiscal indélicat. On va recommencer ?

— Si c'est nécessaire, oui, Le Bihan.

— Quatre assassinats, une tentative d'assassinat, et vous vous en lavez les mains ?

— Non. Je veille au maintien de l'ordre public. Mais je dois, tout simplement, tenir compte du fait... du fait très simple... que des intérêts supérieurs sont en cause. Ceux de la Nation. Et que vous avez abouti vous-même à la conclusion que ça doit s'arrêter là, parce que les quatre ou cinq responsables...

— Les quatre...

— Oui, les quatre responsables de la mort de ce Gra... j'oublie son nom...

— De Joseph Groetemans, monsieur le ministre.

— Oui de Joseph Groetemans. Eh bien, ces quatre responsables ont été anéantis. Le cinquième est en fuite. Tout est fini. Et c'est aussi bien comme ça.

— Mais la justice, monsieur le ministre ?

Le titulaire de la place Beauvau se plaisait à poser à l'inculte. Mais, parfois, sa vraie personnalité reprenait le dessus. Il riposta :

— Paul Claudel...

— Le frère d'Isabelle Adjani ? coupa Le Bihan avec une insolence voulue.

— Lui-même en personne. Claudel disait que la tolérance, il y a des maisons pour ça. Pour la justice, c'est du pareil au même. Place Vendôme, il y a un ministère pour ça. Tenu par un crétin.

Le ministre sourit brusquement, patelin :

— Mais je n'y peux rien. Inspecteur, adressez-vous donc au Garde des sceaux. Si vous le pouvez. Pour moi, en ce qui me concerne, c'est fini... terminé. Reprenez donc vos tâches quotidiennes, Le Bihan.

L'inspecteur ne voulait pas s'avouer vaincu :

— Et la mort de Sébastiani ?

— Elle va être vengée, elle aussi. Tout est en ordre.



On aurait pu croire, quelquefois, que Le Bihan s'ingéniait à faire honneur à la proverbiale réputation d'entêtement des Bretons. En dépit de son lâchage par le ministre, et de la fin de non-recevoir qu'on lui avait d'abord opposée, il refusait de renoncer à démasquer son gibier.

Ayant prévenu le juge Latouche de ses intentions, il s'assit devant son bureau pour y élaborer en paix sa tactique. Après avoir procédé à

un dépouillement complet du contenu d'une de ses boîtes à chaussures, il retint une fiche qu'il posa devant lui.

— Tiens, tiens, affirma-t-il à sa lampe, je crois que je vais devoir emprunter des voies détournées... Je ne suis pourtant pas un cerveau tortueux, Dieu le sait... mais puisque mes chers correspondants habituels tiennent à se dérober... puisque la crapule s'est laissée convaincre... je n'ai plus qu'à frapper à d'autres portes.

« Et à exercer des pressions soutenues. Je pense à ce commandant Guignebourg, par exemple, dont on m'a causé, il y a peu... une barbouze d'élite... un parcours brillant... mais des malheurs dans son ménage... cocu, pendu, et pas content, le Guignebourg. Alors, on plonge... on se met à se faire une petite ligne de temps en temps...

« Glissons. Ce serait là péché véniel s'il ne s'était pas acoquiné, pour se procurer sa poudre blanche, avec une secrétaire de l'ambassade d'un grand pays du cône sud de l'Amérique latine... et si ça ne m'était pas revenu aux oreilles... ah, vous n'échapperez pas aux griffes de l'inspecteur Le Bihan, mon cher Guignebourg. Il vous tient, Le Bihan. Et il ne vous lâchera pas d'une semelle. Parce que si jamais vos supérieurs venaient à apprendre vos turpitudes, hein ? À ce qu'on me dit, le général Serrien, qui passe pour l'un des plus grands cavaleurs de Paris, affiche à tout va son libéralisme en matière de mœurs. Mais il n'apprécie pas tellement les junkies.

« Remarquons bien que je n'ai nullement envie de ternir les états de service d'un officier d'avenir... mais il faudra qu'il me parle, ce bon Guignebourg, s'il tient à conserver ses quatre ficelles, ce brave a trois poils... qu'il me parle vite. Très vite... avant que le ministre ne prenne un coup de sang... et qu'on ne nous expédie, Latouche et moi, poursuivre ailleurs nos chères études.

Prenant sans doute le mutisme de la lampe pour une approbation tacite, l'inspecteur conclut :

— Il parlera, le chef d'escadrons Guignebourg. Ou je ne m'appellerai plus Le Bihan.

Sifflotant quelques mesures d'une « partita pour violon seul » de Bach, il s'empara du combiné de son téléphone.



La conversation de l'inspecteur avec Jacques Guignebourg se limita à quelques phrases :

— Commandant Guignebourg ?

— Oui.

— Inspecteur Le Bihan, des affaires réservées au cabinet du ministre de l'Intérieur, à l'appareil.

— Ah.

— J'ai quelques renseignements à vous demander, à titre privé pour l'instant, à propos d'une malencontreuse affaire vous concernant.

— Je ne vous comprends pas.

— Oh si, vous me comprenez certainement très bien. Je voudrais discuter des agissements illégaux sur notre territoire d'une jeune personne... une certaine Rosita Quiñaron. Elle, son statut plus ou moins diplomatique m'interdit d'y toucher. Sauf à obtenir son départ de Paris. Mais vous...

— Je...

— Je vous attendrai dans une heure, ici même, rue des Saussaies, cher commandant Guignebourg. Et ne soyez pas en retard. J'ai horreur qu'on me fasse attendre.

Mais, pour une fois, la manoeuvre de Le Bihan échoua piteusement. Malgré le rang élevé qu'occupait Jacques Guignebourg dans la hiérarchie opérationnelle de la DGSE, il se déclara d'entrée de jeu incapable de livrer la moindre information à l'inspecteur :

— Vous pourrez me faire chanter tant que vous voudrez. Je ne vous dirai rien. Parce que je ne sais rien.

— Allons donc !

— Non, je ne sais rien. Ni sur Gustave Leonberg, ni sur Turneille et Dassensi.

— Vous ne savez rien. Mais vous savez que c'est à leur propos que je voulais vous interroger.

— Vous avez manqué de discrétion.

— C'est la meilleure ! Et vous, alors ?

— Et on m'a mis en garde contre vous.

— Vous refusez de m'aider, donc ?

— En effet. Et c'est un refus ferme et définitif.

— Et si je révélais à votre directeur l'ensemble de vos galipettes avec la ravissante señorita Quiñaron ?

— Je crois que vous m'avez pris pour un débutant, inspecteur. Avant de venir ici, j'ai justement prévenu notre directeur de la démarche que vous tentiez.

Le Bihan devait admettre que la contre-attaque de Guignebourg le prenait de court.

— Et alors ? jeta-t-il, en se forçant à adopter malgré tout un ton dégagé.

— Alors, notre directeur...

— Le général Serrien ?

Au ton à l'ironie forcée de l'inspecteur, Guignebourg ripostait par une voix tout aussi sarcastique :

— Je ne crois pas que vous le connaissiez vraiment... bref, il m'a chargé d'un message pour vous.

— Je vous écoute.

— Les hommes qui vous intéressent ont disparu de notre mémoire. De nos dossiers. Et même de nos ordinateurs. Nos ordinateurs n'ont plus de mémoire, eux non plus. Vous me comprenez ?

— Si vos ordinateurs perdent leur mémoire...

— Donc, pour nous, ces hommes n'existent pas. Tout simplement. Ils n'ont jamais existé.

— C'est un peu facile, non ?

— Et, à propos de mémoire, mon directeur tient aussi à ce que vous sachiez que la sienne est excellente. Il n'oublie jamais rien, ni personne. Jamais les emmerdeurs, notamment. Si vous persistez à l'importuner, il veillera... j'entends qu'il veillera personnellement... à vous écarter de son chemin.

— Croyez-moi, je ne tiens ni à mon poste, ni même à la vie, monsieur Guignebourg.

L'autre éclata d'un rire mauvais :

— Je vous crois. Il est de notoriété publique que votre penchant pour les boissons alcoolisées en général et le whisky en particulier, vous permet agréablement d'abrégier l'une et de saboter l'autre. Libre à vous d'ailleurs. Mais vous changerez peut-être d'attitude quand je vous aurai dit que nous connaissons aussi l'existence d'une demoiselle... d'une certaine demoiselle...

Guignebourg tirait de sa poche un petit morceau de papier.

— Oui, reprit-il, une demoiselle Sylvie Probert. Vous ne voudriez tout de même pas qu'il lui arrive un fâcheux accident, non ?



Le jour même, en fin d'après-midi, l'inspecteur rendit compte de ses mésaventures à Pierre-André Latouche.

Il avait déjà absorbé une dose considérable de Glenmorangie dans le but de se consoler de son échec – et pour ne plus penser, provisoirement, aux menaces très explicites formulées à l'encontre de la femme qu'il aimait –, ce qui renforçait sa loquacité. Rendu furieux par son impuissance, il jurait comme un charretier :

— *Teufelshode* ! On se fout de moi. Et de vous, monsieur le juge. Ah, bordel de foutre, ils nous prennent pour qui, ces putassiers, hein ? Pour des eunuques ? Pour des pantins ? Pour des enfants de Marie ? Oh, ces putains d'enfoirés, ils se sont donné le mot ! Pour nous enfiler tout crus ! Pour nous plonger la tête dans le purin et le lisier, cornes du Christ !

Le magistrat, lui, conservait son calme :

— Ne gaspillons pas notre énergie, Le Bihan. Moi aussi, j'en ai ras le bol de toutes ces vilaines magouilles. Mais ils ne m'ont pas bien regardé, nos maîtres. Ils ont sans doute cru qu'ils pouvaient m'embarquer sur leur rafiot qui prend l'eau de toutes parts. Erreur, mon cher inspecteur, erreur.

— Couilledieu, monsieur le juge, nous sommes bien embarqués, tous les deux ! Que vous le vouliez ou non ! Et pas sur un joli barlu de la Marchande ! Sur une foutue baille à merde, comme on dit chez moi !

Latouche sourit :

— Je ne suis pas absolument convaincu que l'excrément dont vous me parlez avec une fougue dont je me réjouis nous soit exclusivement réservé. Voyez-vous, dans ce domaine, il me semble... à la lumière de ma petite expérience... que l'on puisse parfois assister à d'étonnants retours de bâton... de bâton merdeux. évidemment.

— Vous en causez tout à votre aise. *Holy shit* ! Je ne vois vraiment pas comment nous pourrions leur renvoyer à notre tour leur caca en pleine figure.

— Le Bihan, Le Bihan... vous n'êtes plus un bizuth, allons. Voyez-vous, on prétend que Napoléon tenait le juge d'instruction pour l'homme le plus puissant de France. C'est un peu exagéré, mais ce n'est pas mal vu. On m'a confié ce dossier. J'ai des pouvoirs.

— Ouais, monsieur le juge... tant que cet enfant de salaud de procureur général et son encaldossé de substitut ne vous tortilleront pas un croc-en-jambe.

— Juste. Mais ils n'oseront pas me dessaisir. Pas tout de suite, en

tout cas. Ce serait cousu de fil blanc.

— Le temps vous est compté.

— En l'occurrence, voyez-vous, le facteur temps est de mon côté. Et comme je ne suis pas maladroit...

Le Bihan s'autorisa un ricanement discret. Latouche passa outre :

— Et comme je ne suis pas maladroit, je vais même accorder à ces messieurs un petit délai de grâce. Suffisant pour qu'ils cèdent. Ou qu'ils s'enferment. Et, là, crac !

— Vous voyez ça comment, monsieur le juge ?

— Vous n'avez pas encore compris, Le Bihan. Dans trente-six heures, en l'absence d'éléments nouveaux, je vous convoquerai ici, dans ce cabinet. Et je vous entendrai comme témoin.

— Tiens ! C'est amusant.

— Voulez-vous que je vous envoie un garde républicain pour vous remettre la convocation ? Cela ferait plus sérieux.

— C'est déjà assez sérieux comme ça. Non, ce ne sera pas nécessaire. Je déposerai avec plaisir monsieur le juge. Et, croyez-moi, je signerai ma déposition des deux mains !

Latouche sourit :

— L'allusion était superflue, Le Bihan.



Ce soir-là, l'inspecteur eut de la peine à trouver le sommeil. S'il ne prenait plus guère au sérieux, à la réflexion, les menaces proférées contre Sylvie Proben, il recherchait désespérément les moyens d'établir les liens qui avaient existé entre Gustave Leonberg et Joseph Groetemans : des liens si forts, si puissants, que le musicologue avait longuement mûri, prémédité, puis mis en œuvre, non sans y prendre sa part personnelle, une terrible vengeance.

Le problème des exécutants le préoccupait moins. Il estimait que, lorsque son mobile serait dévoilé, le Genevois céderait. Soit qu'il finisse – orgueil dément de manipulateur, ou lassitude – par révéler leurs noms de lui-même, soit qu'on le contraigne à parler. Pour le reste, l'inspecteur ne nourrissait plus guère d'illusions. Quels qu'ils fussent, les protecteurs de ces hommes ne les abandonneraient pas. À jamais, ils pourraient se soustraire à la Justice.

Dans l'impossibilité de dormir, Le Bihan revint dans son living-

room pour écouter de la musique. De la cendre et des brins de tabac à moitié consumés tombaient de sa pipe gargouillante sur la moquette jadis beige. Il s'enfonça au plus profond de son fauteuil favori, de biais, remontant ses genoux sous son menton, dans une position quasi fœtale que, toujours amateur d'expressions rares et de néologismes, il appelait « se clapir dans le polostère », sans avoir jamais su comment, ni pourquoi, il avait forgé cette formule.

Pas plus qu'il ne comprendrait le motif inconscient qui l'avait conduit, après « Les sept paroles du Christ sur la croix », de Schütz, puis la « Messe du pape Marcel », de Palestrina, à glisser ensuite dans le lecteur laser de sa chaîne haute fidélité une compilation des premières chansons d'Edith Piaf.

Dans la nuit, la voix de la chanteuse s'éleva, à la fois rauque et pure, ravivant jusqu'à la douleur les pensées qui l'obsédaient :

*Il était brave, il était beau,
Il sentait bon le sable chaud,
Mon légionnaire...*

— Eh oui, lança-t-il à Scherzo et à Gavotte, plongés dans leurs rêveries peuplées de souris et de rats, qu'il réveilla en sursaut, il est là, le nœud de mon problème. Il n'est pas ailleurs. Tout... mais absolument tout... oui, tout tourne autour du légionnaire qui sentait bon le sable chaud. Il n'y a que deux questions qui méritent une réponse.

Les félins levaient vers lui des yeux étonnés. Il se pencha pour leur caresser la tête de l'index.

— Mon bien cher chat, ma bien chère chatte, reprit l'inspecteur en barytonnant comme un prédicateur nasillard, je ne voudrais pas vous ennuyer avec mes soucis. Cependant, je dois ici vous confesser que je me suis, sans doute, rendu coupable d'une négligence grave. J'ai péché par présomption.

Les chats, sans émotion, s'apprêtaient à reprendre leur somme. Le Bihan arborait soudain des traits défaits :

— Je croyais, dans ma suffisance, que je savais tout du vieux Jo. Point du tout, chers animaux de mon cœur, point du tout ! Il me faut, en chemise, la corde au cou, et la tête couverte de cendres, vous avouer mon ignorance himalayenne. Abyssale. Monstrueuse. Dès demain, c'est juré, je me mettrai en devoir de combler... si je le puis, certes... et si Dieu me prête vie... ces regrettables lacunes.

Il avala un peu de whisky, rebourra sa pipe avec plus de soin encore que de coutume, puis, comme rasséréné, il sourit dans le vide :

— Si j'étais Latouche, mes animaux chéris, je ne manquerais pas d'ajouter, bien entendu : « Ces regrettables lagunes, comme on dit à Venise. Ou à Abidjan. »

Il oubliait que ce calembour était plutôt dans sa manière. Mais sa plaisanterie oiseuse lui rendit assez de belle humeur pour qu'il trouve peu après un sommeil sans cauchemars. Non sans avoir pris d'abord soin – côté douillet qui surprenait chez cet homme rude – de réchauffer son lit grâce à une bassinoire électrique. Les deux chats, ronronnant comme des chaudières, l'y rejoignirent, l'un étendu à ses pieds, l'autre couché le long de son traversin.



Au même instant, Pierre-André Latouche venait de se réconcilier vigoureusement sur l'oreiller avec Sophie Colline. Détendu, enfin calmé, il lui murmura avec tendresse :

— Vois-tu, mon bébé, Churchill avait raison.

— Qu'est-ce que tu me racontes, Patou ? répondit la jeune femme d'une voix ensommeillée.

— Rien, ma chérie, rien. Dors.

Mais il songeait au « rempart de mensonges » qu'il fallait, selon le mot du grand homme d'État britannique qu'appréciait tellement le ministre de l'Intérieur, édifier autour de la vérité.

« Oui, pensa-t-il encore, Churchill avait raison. Mais il avait oublié de préciser que, lorsque l'on a abattu ce rempart... lorsque l'on y a pratiqué une brèche... la vérité apparaît. Toute nue. Et il y a beaucoup de gens qui n'apprécient pas le strip-tease. »

Chapitre 13

Justice-Assassinats

Le juge Latouche accélère le rythme de son instruction

PARIS 10 jui (AFP) – Le dossier concernant quatre assassinats commis en janvier et février à Paris et en province, dont l'instruction a été confiée au juge Pierre-André Latouche, spécialisé dans la lutte contre le terrorisme, progresse très rapidement, apprend-on de bonne source.

Alors que, selon des rumeurs persistantes, il aurait dû récemment être dessaisi, le juge Latouche, au cours de la dernière semaine, a reçu de nombreux témoins qui, toujours de même source, lui ont permis d'aboutir à la découverte des coupables. Il semble que le magistrat n'attend plus que quelques renseignements complémentaires pour prononcer des mises en examen.

À la Chancellerie, cependant, on dément qu'il ait jamais pu être question de retirer ce dossier au juge, et on affirme attendre en toute sérénité que l'instruction conduite par le magistrat soit enfin bouclée. « Notre seul et unique souci est d'assister à la manifestation de la vérité, affirme-t-on. Nous avons eu pour attitude constante, depuis le début de l'enquête, de laisser au juge Latouche pleine et entière liberté pour mener son travail comme il l'entendait. »

mh/mtd

AFP 101241 JUL 94

*À la demande de Le Bihan, le *superintendent* Mac Dougall avait fait prolonger autant qu'il l'avait pu la détention de Robert Turneille et de François Dassensi. Le juge en perruque léonine blanche chargé de décider éventuellement de leur remise en liberté, *Mr Justice* Westerdenby-Jones, s'était montré sensible aux invraisemblances et aux trop nombreuses contradictions que les deux hommes ne parvenaient pas à expliquer : lorsqu'ils avaient été arrêtés à Heathrow, ils étaient porteurs de documents d'identité aux noms de Roger Tourgeaux et de Frédéric Dareil. Cependant, tandis que les autorités officielles françaises, après avoir commencé par jurer à leurs*

homologues de Londres qu'elles ne les connaissaient pas, avaient fini par prétendre qu'ils s'appelaient en fait Pieter, ou Pierre, Van Lavoort et Sulpice Lannoie, les renseignements obtenus, de manière confidentielle, par le chef de la *Special Branch*, avaient permis d'établir sans équivoque leurs véritables patronymes et prénoms.

Le magistrat, furieux de l'outrage, ne le leur pardonnait pas.

Il restait, toutefois, que l'on ne pouvait reprocher à Turneille et Dassensi le moindre délit commis en territoire britannique. Résigné, Mr Westerdenby-Jones prescrivit donc, en application stricte des règles de l'*habeas corpus*, qu'ils soient élargis, puis expulsés vers le pays de leur choix.

Turneille et Dassensi – qui n'avaient jamais varié dans leurs déclarations, et persistaient à jurer, avec l'indignation de la vertu et de l'innocence bafouées, qu'ils étaient bien Tourgeaux et Dareil, vrais ressortissants monégasques – émirent le vœu de regagner la principauté via Paris. Mac Dougall en informa aussitôt Le Bihan. Mais rien ne se passa comme les deux policiers, de même que Pierre-André Latouche, auraient cru pouvoir l'espérer.

Les soi-disant Tourgeaux et Dareil furent attendus à leur sortie de cellule par les *solicitors*, l'un jeune et blond paille, l'autre vieux et grisonnant – Mr James Mac Lochlin partenaire junior de Messrs. Mac Lochlin, Mac Lochlin & White, et Mr. Richard Dearborn, principal associé de Kemble, Rathcliff, Dearborn & Dearborn, deux cabinets fameux et respectés depuis plus d'un siècle dans le Royaume tout entier –, qui avaient assuré leur défense. Aux frais de quel mécène ? Nul ne le savait. Par les soins des deux hommes de loi, une voiture conduisit immédiatement Turneille et Dassensi à l'aéroport de Stanstead. Ils y embarquèrent à bord d'un Falcon 200 privé, affrété pour la circonstance par une société domiciliée au Liechtenstein que la *Special Branch*, de longue date, et non sans quelques raisons, soupçonnait de n'être que le paravent dressé par la DGSE pour certaines de ses activités. Si le plan de vol déposé à la tour de contrôle par le pilote annonçait Orly comme destination finale, l'appareil n'y arriva jamais. L'interprétation des échos radar collationnés par les contrôleurs aériens britanniques donnait à penser qu'il s'était posé discrètement à Persan-Beaumont.

Latouche et Le Bihan durent se rendre à l'évidence. Le gibier qu'ils croyaient à portée de leur atteinte leur avait à nouveau échappé. Ou, plus exactement, il leur avait été bel et bien soustrait.



Pour l'inspecteur Le Bihan, la disparition de Turneille et de Dassensi constituait une frustration d'autant plus grande qu'il avait eu, à l'annonce de leur arrestation, le sentiment de toucher enfin au but.

Ainsi qu'il l'avait indiqué au magistrat instructeur, l'inspecteur avait repris à zéro l'exploration du passé de Joseph Groetemans. Sous couleur de bénéficier enfin de quelques vacances devenues très nécessaires après une période de travail intensif, et d'écluser un peu son compte de jours de récupération, il s'était rendu dans le midi en compagnie de Sylvie Probert pour un séjour d'amoureux.

Mais il avait mis son déplacement à profit pour aller, à Aubagne, passer quelques heures avec M. l'officier de sécurité principal du dépôt central de la Légion étrangère, qui avait consenti à lui ouvrir le dossier personnel de l'ancien vétéran de Narvik. À Cannes, un collègue serviable – ils avaient tous deux appartenu en même temps aux Renseignements généraux à la Rochelle – lui avait longuement parlé des activités de Jo Groetemans dans le domaine des jeux et des paris clandestins.

De ce côté-là, rien n'était venu éclairer la lanterne de l'inspecteur : les traces écrites qu'avait laissées la carrière, à la fois héroïque et trouble, de Groetemans ne révélaient rien des liens qui auraient pu se tisser entre Gustave Leonberg et lui. En désespoir de cause. Le Bihan avait fini par lancer un nouvel appel au secours à Bruxelles, où le commissaire Paul De Wouter occupait depuis quatre ans des fonctions un peu analogues aux siennes, puisqu'il veillait sur la quiétude des fonctionnaires des Communautés européennes et de l'OTAN – et sur leur respect des lois de son pays.

Aux premières questions de Le Bihan, De Wouter s'était borné à répondre que les archives anciennes de la police d'Anvers conservaient effectivement la fiche d'un certain Joseph Groetemans, arrêté à deux reprises en 1937 et 1938 pour des délits de vols mineurs. Ce qui pouvait sans doute expliquer qu'il ait préféré mettre une frontière entre les policiers de son pays et lui, et se rendre à Marseille, au fort Saint-Nicolas, pour y souscrire un engagement dans les képis blancs. À l'époque, à en croire cette fiche, ses « erreurs de jeunesse » avaient d'autant plus surpris les enquêteurs que Groetemans, enfant d'une famille de médecins très honorablement connue, paraissait, au premier abord, n'avoir eu aucun motif pour s'écarter du droit chemin.

À la réception de ces informations, Le Bihan avait éprouvé une vive déception : il se doutait bien qu'à s'en tenir seulement à la vie agitée qu'il n'avait cessé de mener, Groetemans, selon toutes probabilités, avait connu une adolescence difficile. Mais De Wouter, comme pour compenser, lui avait affirmé qu'il ne lâcherait pas la piste :

— Ce n'est pas commode, parce que tout ça a refroidi. Des épisodes d'avant la guerre, vous pensez bien, Hervé. Mais je vais continuer à mener des recherches. Du côté de ses camarades de gymnase, ou de la famille.

— Merci beaucoup, mon cher Paul, avait répondu Le Bihan. Tous les lièvres que vous soulèverez me seront utiles.

Il fallut encore quelques jours pour que le policier belge téléphone à Le Bihan que, devant se rendre à Paris pour y consulter un spécialiste de l'hôpital Pasteur (né dans une plantation en bordure du fleuve Congo, non loin de Léopoldville, du temps de la colonisation, De Wouter souffrait en permanence, depuis des années, d'un système digestif attaqué de toutes parts par les amibes), il serait heureux de déjeuner avec lui. Sachant le commissaire gourmand et gourmet, en dépit de sa maladie chronique – et, trop souvent pour son bien, disposé à consentir quelques écarts au régime strict qui lui était imposé par la faculté – l'inspecteur lui proposa de se retrouver « pour un léger casse-croûte » au *Carré des Feuillants*.

Pas très grand, pataud sur des jambes courtes et torsées, ventripotent, les traits sanguins – ce qui le servait, en dissimulant à merveille sa subtilité innée –, le commissaire s'exprimait toujours avec un accent typiquement bruxellois, à la mademoiselle Beulemans, qui ne cessait de réjouir Le Bihan. Ayant commandé chacun un caneton aux cèpes macéré dans le jus de foie gras, arrosé d'une Romanée-Conti 1976, les deux policiers se lancèrent dans une conversation assez décousue. Aux fromages seulement, De Wouter jeta tout à trac :

— Dites donc, Hervé, vous étiez un peu au courant des origines familiales de Groetemans ?

— Non, Paul, pas le moins du monde. Et je ne vois pas ce que...

— Je vais vous raconter une histoire curieuse, qui vous aidera peut-être un peu. Joseph Groetemans avait un frère et une sœur. La sœur...

De Wouter sourit.

— La sœur, compléta-t-il, est devenue bonne sœur Carmélite. Aucun intérêt, par conséquent.

Le Bihan savait son collègue belge socialiste, et athée :

— Ah, bon...

— Le frère devrait vous intéresser davantage, mon vieux. C'était un musicien brillant, un pianiste, entré très jeune au Conservatoire royal de Bruxelles. Notre reine Elisabeth avait l'œil sur lui. Mais ses professeurs lui promettaient surtout un bel avenir comme chef

d'orchestre...

— Comme chef d'orchestre !... Tiens, tiens, tiens

— C'était aussi un passionné d'escalade, qui allait presque tous les week-ends faire de la varappe dans les Ardennes.

— Ça n'est pas bon pour les mains, ça.

— C'est dangereux, surtout. Souvenez-vous de la mort de notre roi Albert I^{er} à Marche-les-Dames.

— Continuez, Paul.

— En 1940, ce Gustave Groetemans...

— Gustave ?

— Oui, ce Gustave Groetemans... le frère de Joseph, donc... a été mobilisé en février 1940 dans une unité de chasseurs ardennais. Bon. En mai et juin de cette année-là, il y a eu les événements que vous savez. De repli en repli, sa compagnie, je ne sais trop comment, s'est retrouvée coincée dans la poche de Dunkerque. Et...

— Et ?

De Wouter, son maroilles achevé et son verre vide, allumait avec la minutie d'un damasquilleur de Tolède un Romeo y Julieta gigantesque en attendant leurs cafés et les digestifs :

— Et Gustave Groetemans a disparu. Complètement disparu. Il n'a pas été évacué vers la Grande Bretagne. Il n'a pas été fait prisonnier par les Allemands. Et son cadavre n'a jamais été relevé sur le champ de bataille.

— Ça ne prouve rien, Paul. Des disparus, justement, il y en a eu énormément, à Dunkerque.

— Non, ça ne prouve rien. Mais j'estime qu'il y a trop de coïncidences là-dedans. Le même prénom, le même talent pour la musique, le même goût pour l'escalade, cela fait beaucoup, non ?

— J'ai déjà vu dans cette affaire une coïncidence du même type. À l'irlandaise, remarquez. Une drôle d'histoire de famille, là encore... tout de même, j'admets que celle là est curieuse, comme vous le dites, concéda Le Bihan. Mais, si jamais c'était vrai... si Gustave Groetemans et Gustave Leonberg ne faisaient qu'un... comment, et pourquoi, expliqueriez-vous ce changement définitif d'identité et de nationalité ?

— Je n'en sais rien, Hervé. Je constate, c'est tout. Mais il s'en est passé des choses bizarres... et pas seulement dans le feu des combats... à Dunkerque. Notamment au sana de Zuydcoote... je vous parle de cela à titre exemplatif... qui avait été transformé en hôpital de campagne, et qui était bourré de planqués et de fuyards.

— Et alors ?

— Gustave Groetemans a fort bien pu s'emparer des papiers et de l'uniforme d'un soldat français mort ou blessé dans la bataille, ou même les acheter, en pensant que cela lui donnait de meilleures chances d'être transporté en Angleterre.

— Que voulez-vous dire, Paul ?

Le policier d'Outre-Quévrain arborait une mine un peu dépitée au-dessus de son ballon de cognac :

— Voyez-vous, avec la capitulation du roi Léopold... enfin, nous autres Belges, nous n'avions plus la cote chez les Anglais, à ce moment-là. Ni chez vous, d'ailleurs. Certains discours de Paul Reynaud...

— D'accord. Mais pourquoi avoir conservé ensuite ce nom d'emprunt ?

— Chez nous, l'occupation par les Allemands, entre 1914 et 1918, avait laissé de très mauvais souvenirs. Son père avait été inquiété à plusieurs reprises. Il a pu croire qu'en France, puis en zone libre, ce serait moins dur pour lui. Après, il a continué à raconter ses carabistouilles.

— Mais il a quand même pris tous les risques que comportait une participation à la Résistance. Et à la Résistance communiste, en plus.

— Eh oui. Ça ne s'explique pas.

— Paul, vous avez des éléments qui nous permettraient de procéder à une comparaison entre les deux bonshommes ?

— Ah, je suis comme vous, Hervé. Moi aussi, j'ai mon réseau. J'ai fait mon service militaire dans nos paras-commandos... nos bérets rouges à nous. En 60, mes classes à peines finies, j'étais à Elisabethville, et je protégeais le personnel européen et les installations de l'Union minière du Haut-Katanga, sous l'œil paternel de Moïse Tschombé qui recrutait déjà ses *affreux*.

— « Il est paternel, il est austère. Ça fait un beau *pater noster* », ne put s'empêcher de citer Le Bihan.

— J'ai donc conservé quelques amitiés dans notre armée. Et grâce à un colonel... un vieux copain de mon *stick*... qui travaille à notre ministère de la Défense, j'ai obtenu une copie très complète de la fiche signalétique d'incorporation du nommé Gustave Groetemans, y compris ses empreintes digitales. Et même une photo. Très nette.

— Ça date de quand, tout ça ?

— De janvier 1940, comme je vous le disais. Mais je n'ai pas besoin

de vous rappeler que la couleur des yeux et les empreintes... et même la peinture des chaussures... ne changent pas.

— Vrai. Il ne me reste plus qu'à dénicher celles du bon M. Leonberg.

— Ne me dites pas que vous n'y arriverez pas, Hervé.

— Non, Paul. Mais, même si je démontre que Leonberg était le propre frère de Groetemans et qu'il a voulu venger sa mort, je ne vois pas du tout comment je pourrai intervenir contre lui. Ni même attraper au collet ceux qu'il a employés.

— Qu'est-ce qui vous empêcherait de lui rendre une petite visite à titre amical ?

— Là-bas, à Genève ?

— Et pourquoi pas, mon vieux ?

— C'est risqué. Je ne sors pas des paras, moi.

— Oui. Mais la fortune sourit aux audacieux.

— Je pourrais toujours essayer, Paul, remarquez bien. Mais si je me fais taper sur les doigts...

De Wouter, aussi jovial et épanoui qu'un personnage d'un banquet de Bruegel l'Ancien, balança dans le dos de l'inspecteur une grande claque amicale :

— Si vous vous faites taper sur les doigts, Hervé, je vous promets que je m'arrangerai pour vous faire nommer à la sécurité des Communautés. Une sinécure, sauf quand les agriculteurs amènent leurs vaches au Conseil des ministres.

— Moi, la corrida...

— Et vous savez que Bruxelles est une ville très agréable. Pour vous y habituer, il vous suffira de vous mettre à la gueuze. Je vous recommande la kriegel, à la cerise.

— Je crois que je préférerais le genièvre, à tout prendre, répliqua Le Bihan, avec une expression désolée.



L'inspecteur jugeait qu'il eût été tentant de débarquer à Genève de but en blanc, pour y surprendre Leonberg au gîte sans lui donner l'alarme. Mais une manœuvre brutale présentait de tels aléas, et comportant tant de risques d'échec, qu'il préféra agir de longue main.

D'abord, il lui fallait se procurer un échantillon des empreintes du

musicologue, afin de pouvoir les comparer à celles de Gustave Groetemans. Évidemment, le juge Latouche aurait pu essayer de les demander en Suisse par l'intermédiaire du colonel Desullaz. Mais, aussi détaché des règles normales de la discipline que se proclamât le pseudo-Deetterer, Le Bihan estimait plus sage de ne pas passer par une voie un tant soit peu officielle.

Georges-Alain Huguenet, discrètement rencontré une fois de plus chez *Tonio*, au Bourget-du-Lac, fut donc prié instamment d'organiser dans les meilleurs délais un dîner mondain auquel Leonberg serait invité. Il suffirait ensuite aux domestiques du banquier de subtiliser avec discrétion et de mettre de côté un verre dans lequel il aurait bu pour qu'une belle collection de marques de doigts soit disponible.

Malgré sa lenteur relative, cette procédure possédait l'avantage d'offrir une sécurité absolue. En moins de huit jours, Le Bihan obtint ainsi les empreintes qui lui étaient indispensables. La comparaison, ainsi que le commissaire De Wouter l'avait pressenti, se révéla positive : Gustave Leonberg ne faisait qu'une seule et même personne avec le frère, disparu depuis 1940, de Joseph Groetemans.

Désormais sûr de ses arrières, l'inspecteur eut recours, une fois encore à l'entremise de Huguenet, joint, par exception, directement au téléphone :

— Prévenez Leonberg que je veux le rencontrer. En terrain neutre, comme cela va de soi chez vous. Je me suis laissé dire que votre banque possède de magnifiques locaux, non loin de la cathédrale Saint-Pierre... une cathédrale protestante, c'est bizarre, vous ne trouvez pas ? Vous aurez bien la courtoisie, pour quelques heures, de mettre un bureau confortable à notre disposition, non ?



Le Bihan savait que son enquête allait enfin toucher au but. Mais il n'ignorait pas qu'une seule anicroche, qu'un incident minime révélant qu'il poursuivait son enquête en dépit de la consigne du ministre de l'Intérieur, pourrait réduire à néant les efforts de plusieurs mois. Dans ces conditions, il devait éviter que son déplacement à Genève ne soit signalé, pas plus à ses chefs qu'aux autorités de Berne.

Prétextant une poussée de fièvre et une rhinite aiguë provoquée par un printemps pourri, dont le froid et l'humidité démentaient les meilleures statistiques de la météo, il se fit donner par un médecin complaisant deux jours d'arrêt maladie. Après quoi, à bord de la voiture de Sylvie Probert, il prit la route de la Suisse. Mais il eut soin

de ne pénétrer en territoire helvétique que par un petit chemin, étroit et à peine goudronné, qui s'ouvrait dans la campagne, entre deux bosquets, à mi-chemin de Pouilly et de Saint-Genis : emprunté uniquement par quelques frontaliers, il n'était surveillé, de loin en loin seulement que par des patrouilles volantes, et lui avait été signalé par le patron de *Chez Tonio*, qui complétait à l'occasion ses revenus comme passeur de devises à la petite semaine.

Il s'engagea ensuite sur la rocade pour se diriger vers l'aéroport de Cointrin, y abandonna son véhicule dans un parking anonyme, et se fit conduire par taxi rue du Puits-Saint-Pierre, dans la vieille ville, chez MM. Huguenet, Foulon et C^{ie}.

Le banquier, plus circonspect encore que de coutume, ne se montra pas. Lorsque Le Bihan se présenta au comptoir d'accueil, l'hôtesse, incontestablement munie de consignes précises, lui adressa un sourire très fabriqué pour lui indiquer de prendre l'ascenseur, de se rendre au troisième étage, où il tournerait à gauche pour aller en salle 317.

D'assez modestes dimensions, la pièce, peinte en blanc cassé, était sans doute réservée à des entretiens confidentiels entre les fondés de pouvoir et leurs clients titulaires de comptes à numéro, qui, sans avoir pourtant fait *schmollitz*, se tutoyaient selon un usage ancien. Gustave Leonberg l'y attendait déjà, sous le portrait académique d'un grand bourgeois en habit marron Premier Empire à haut col, un ancêtre Foulon ou Huguenet. Le teint rose, sans guère de rides, à peine tassé dans son fauteuil roulant, le musicologue conservait les larges épaules du sportif qu'il avait été. Il portait un costume gris foncé, à la coupe d'une simplicité très étudiée. Au revers de son veston, comme pour rappeler sa véritable nationalité et défier l'inspecteur – qui ignorait que les lois helvétiques proscrivent le port d'ordres étrangers –, il arborait sa rosette, le ruban de la croix de guerre et celui de la médaille de la Résistance. Le crâne complètement dégarni, les yeux vifs derrière de minces lunettes cerclées d'or, les traits plus jeunes que son âge ne l'aurait donné à penser, il plissait les lèvres en une espèce de rictus poli.

— Je suis heureux de faire enfin votre connaissance, inspecteur, déclara-t-il sans préambule. Vous teniez mordicus à me voir, m'a-t-on dit.

Le Bihan, qui redoutait d'avoir à mener son interrogatoire au forceps, n'avait pas prévu une impudence aussi affichée :

— Je tenais, en effet, à rencontrer un assassin aussi machiavélique que vous, riposta-t-il du tac au tac.

— Un assassin !...

— C'est pourtant bien le mot qui convient, monsieur Leonberg, n'est-ce pas ? À eux seuls, quatre cadavres mutilés et défigurés suffiraient à le justifier.

— Allons, inspecteur, vous n'irez tout de même pas prétendre qu'à soixante-dix-sept ans, cloué dans ce fauteuil, j'aurais pu trouver la force de tuer quatre personnes ! Et en France, de surcroît.

— Je n'ai rien prétendu de tel. Mais j'affirme bel et bien que vous êtes le seul instigateur de la mort de cette femme et de ces trois hommes... et que vous avez également tenté d'en faire mourir un autre, dans l'incendie du restaurant dont il était le propriétaire.

— Oh, celui-là...

— Je note que vous ne niez pas, monsieur Leonberg.

Le musicologue soupira :

— Notre hôte connaît vos goûts. Regardez ce qu'il a fait déposer à notre attention sur cette petite console... un beau meuble, de vous à moi. Un pur Louis XVI. Estampillé, je le sais. Il tenterait mes amis de Sotheby's. Cela ne vous séduit pas ? Si ?... Alors, servez-nous à chacun un verre de ce Glenmorangie, je vous prie... avec beaucoup de glace pour moi, s'il vous plaît... et nous jouerons cartes sur table.

Le Bihan ricana :

— Faudra-t-il que j'enregistre votre déposition ? vous êtes déjà décidé à passer aux aveux ?

Gustave Leonberg se hérissait :

— Entendons-nous bien, inspecteur. Je n'ai pas accepté de venir ici pour déposer. Et moins encore pour vous avouer des crimes. Car je n'ai été que l'instrument d'une justice immanente. Mais je suis prêt à vous fournir un éclairage... un éclairage décisif, je le crois fermement... sur des faits qui ont longtemps paru constituer un défi à votre sagacité.

— Pas bien longtemps, me semble-t-il, riposta Le Bihan, exaspéré. Les deux premiers meurtres... celui de Dominique Martin et de Birgitta Gunbehn... ont été commis, sauf erreur de ma part, dans la soirée du 31 janvier ou dans la nuit du 31 au 1^{er} février.

— Vous ne vous trompez pas, en effet.

— En cinq mois, j'ai la conviction d'avoir progressé plus rapidement que vous ne l'aviez prévu. Ni souhaité, surtout. Mais vous me parliez de jouer cartes sur table...

— Oui, inspecteur. Cartes sur table. Parce que je vais vous proposer un marché.

— Un marché ? Vous rigolez, ou quoi ?

Leonberg parut choqué :

— Non, monsieur Le Bihan. Je suis très sérieux... et honnête.

— J'ai peine à me persuader de votre honnêteté.

— Mais si ! Vous ne pouvez pas... et vous ne pourrez jamais... jamais, vous m'entendez... rien prouver contre moi. Si votre juge Latouche poussait le ridicule jusqu'à vouloir s'obstiner à lancer à mon encontre un mandat d'arrêt international, on lui rirait au nez.

— Mais le scandale...

— Il n'y aura pas de scandale, je vous le garantis. Qui croira que l'on puisse reprocher quatre meurtres à un vieil invalide ? Riche et célèbre, en plus ? Ce serait grotesque, non ?

— Moi, je ne le crois pas. Je le sais. De toute certitude.

— Nous n'avançons pas, inspecteur. Veuillez donc écouter les termes du marché que je vous suggère.

— L'écouter ne signifie pas l'accepter.

— Évidemment. Je vous disais que je suis disposé à vous apporter un certain éclairage. En échange, je veux que vous me promettiez une impunité totale.

— Je n'en ai pas le droit. Ni le désir, soyez-en persuadé.

— Cela ne fait rien. Tant que je suis dans ce pays, dont j'ai acquis la nationalité, je ne cours pas le moindre danger.

— C'est ce que vous croyez.

— Vous vous faites des illusions, monsieur Le Bihan. S'il le faut, voyez-vous, je renoncerai désormais à aller dîner à Gex, à Ferney-Voltaire et à Talloires... Freddy Girardet me verra plus souvent chez lui, à Crissier... et je n'irai plus risquer parfois quelques louis à Divonne.

— Vous êtes joueur, monsieur Leonberg ?

— Joueur comme les cartes, inspecteur. Je suis l'auteur d'une petite martingale qui... enfin, j'aimais beaucoup la roulette. Je mettais toujours mes jetons sur le quinze et les chevaux du quinze, la finale cinq et le zéro.

— Moi, je préfère le sept et les voisins, répliqua Le Bihan avec modestie.

— J'ai eu de belles soirées, mais j'ai abandonné. Maintenant, je me contente du black jack. Un de mes amis... un ambassadeur de France très distingué, plein d'humour... ancien résistant, comme moi, puis

déporté... un très grand monsieur... me répétait souvent : « À la roulette, on perd trop vite. Au black jack, on perd aussi, mais on dure. »

— Sage conseil, concéda le policier.

— Oui. Je vous disais à l'instant que je veux l'impunité. Mais je reste disposé à vous expliquer comment tout cela s'est déroulé... et même à vous donner quelques indications sur les amis fidèles qui ont bien voulu accepter de collaborer à ma tâche de justice.

— Je vais me servir un autre verre, monsieur Leonberg. Après quoi, j'écouterai votre récit.

— Resservez-m'en un aussi, inspecteur. Ma santé ne craint plus rien.



Comme s'il eût voulu juger en connaisseur le jardin d'une émeraude, Leonberg promenait à travers le liquide ambré qui remplissait son gobelet un regard pensif :

— Vous avez déjà compris beaucoup de choses. Trop. Mais cela n'a plus d'importance. Je vais donc me limiter au strict indispensable. Oui, Jo Groetemans était mon frère. Mon petit frère. Notre cadet, à ma sœur et à moi. Naturellement, avec ses erreurs de jeunesse, son engagement dans la Légion, et puis la guerre, l'Occupation, la Résistance, nous nous étions perdus de vue. Nous ne nous sommes rencontrés, tout à fait par hasard, et sur un quai de la gare de Lyon, qu'en 1947.

— C'est touchant.

— N'est-ce pas ? Lui, il était en fin de permission, mais en civil, et sans bagage, étrangement... et il prenait le train pour Marseille, où il allait s'embarquer pour l'Indochine, sur le *Pasteur*. C'est lui qui m'a reconnu, ce soir-là. Moi...

— Pourquoi être resté en France en conservant ce nom de Leonberg ? D'où vient-il, d'ailleurs ?

— Les papiers d'un mort. Je les ai ramassés à Dunkerque, sur la plage, après une attaque des stukas. À la fin de la guerre, j'ai appris que nos parents étaient morts en 44 sous un bombardement... un V 2, en fait. J'avais d'autant moins de raison de vouloir rentrer en Belgique que...

— Que vous aviez... ou qu'on vous avait proposé, un job

intéressant chez nous.

— Oui. Mais j'étais surtout malade. Ce fameux soir où j'ai rencontré Jo, après une séparation de près de neuf ans, je partais pour Leysin. Mes poumons, vous comprenez.

— C'est à votre sortie du sanatorium que vous avez décidé de vous établir en Suisse ?

— Pas décidé. On me l'a demandé. J'avais hérité d'un peu d'argent. On m'aiderait à financer mon installation. Pour moi, le piano, c'était fini. Un accident à la main... en rechenillant mon char... à la Libération. J'avais rejoint la 2^e DB, comprenez-vous.

— Belle conduite, railla Le Bihan sans grande conviction.

— Peut-être. Donc, lorsque j'ai enfin pu quitter Leysin, il y avait un magasin de lutherie à vendre, ici, Grand' Rue, dans la vieille ville. Cher. Personne n'en voulait. Au SDECE, ils ont pensé que ce serait bien pour eux d'avoir un permanent à Genève, sous une couverture impeccable. J'ai donc racheté la boutique.

— Je vois.

— J'avais été bien formé au Conservatoire. Je m'étais passionné pour l'histoire de la musique et pour la facture des instruments. Peu à peu, je suis devenu expert, puis courtier international. En même temps, j'ai écrit pour me délasser quelques livres de musicographie. Bref, ça a bien marché. Aussi bien mes affaires que mon... que ma seconde activité.

— Et Jo ?

— Jo et moi, depuis nos retrouvailles, nous nous écrivions de temps en temps. Il faisait de bonnes affaires, lui aussi. Après sa démobilisation. Pas dans le même genre que moi, bien sûr.

— Bien sûr, siffla Le Bihan.

— Et puis, en vieillissant, nous nous sommes revus de plus en plus souvent. Surtout après mon accident. Nos liens se sont resserrés. Il a fait des séjours ici. Fréquemment. Pour me tenir compagnie.

— Et pour tenir compagnie à Hannelore Kreutzberger.

— Et à Gertraude Lebhart avant elle.

— C'était une riche nature, commenta le policier avec une nuance d'admiration.

— Jo a toujours eu du goût pour les dames, inspecteur Le Bihan. Vous aussi, peut-être ? D'ailleurs, pour lui, que ce soit Gertraude, Hannelore ou une autre... bref, je l'avais mis en contact avec mes... mes employeurs. Qui l'ont chargé de certaines tâches délicates.

— Des transports d'armes, par exemple ?

— Absolument. On appréciait ses relations, son savoir-faire... et la possibilité de le désavouer. Et pour mon frère... qui aimait la France, à sa manière notez bien... *honneur et fidélité*, vous connaissez sûrement le refrain... c'étaient, pour une fois, des bénéfices honnêtement gagnés. Et pour une bonne cause.

— Nous n'avons décidément pas la même conception de l'honnêteté.

— La mienne me convient.

— J'en suis convaincu. Maintenant, monsieur Leonberg, répondez à une question : pourquoi Jo a-t-il été abattu à Washington ? Le savez-vous ?

— Un jour... je ne sais, pas trop quand... il a été approché par Donnegan. À ce moment-là, les Anglais avaient mis l'IRA aux abois.

« Andrew Mac Dougall boirait du petit lait en entendant ça », songea Le Bihan.

— Donnegan avait entendu dire qu'il avait des armements à vendre. Jo a fait l'idiot, continua Leonberg. Il a accepté. Mais, pour se couvrir... parce que son commerce nécessitait, au moins, une certaine tolérance de la part des autorités... il a vendu la mèche.

— À qui ?

— Je ne le sais pas. Je ne l'ai jamais su. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le bateau... un petit caboteur espagnol très rouillé... oui, le bateau qui transportait les armes a été intercepté et arraisonné par la Royal Navy au large de la Cornouailles. En haute mer. De la piraterie, en un sens.

En une fraction de seconde, Le Bihan évoqua l'image d'Uri Bendov : repéré par des avions patrouilleurs de la RAF, à des milles à l'ouest d'Haïfa, l'*Exodus*, lui aussi, avait été attaqué hors des eaux territoriales de la Palestine sous mandat britannique par deux destroyers de Sa Majesté.

« Le *Rule Britannia*, ce n'est pas rien », pensa-t-il. Il grogna :

— C'est un point de vue, certainement. Mais Jo avait déjà encaissé l'argent ?

— Comme toujours, il s'était fait payer comptant. Avant livraison. Dès l'appareillage du bateau. En plus, il avait aussi touché une avance... un acompte substantiel... pour une autre cargaison. Bien plus importante... des mortiers, des grenades, et des explosifs notamment. Donnegan ne le lui a jamais pardonné.

— Vous voulez dire que l'IRA a fait descendre Jo ?

— Non, pas l'IRA. Donnegan a combiné l'opération tout seul. Enfin, avec ses associés. Vous n'imaginez quand même pas que je me serais attaqué bille en tête à l'IRA tout entière, non ?

— Évidemment. Ils l'ont piégé, votre frère ?

Leonberg avala une grande gorgée :

— Probablement pas. Mais ils devaient le guetter. Parce que Jo... voyez-vous, inspecteur, mon frère était resté quelque part le gamin qui faisait des bêtises grandioses avec ses amis de la pègre du port d'Anvers. Il avait toujours de vastes projets, comprenez-vous.

— Je ne l'ai pas connu dans cette optique-là.

— Il voulait donner, me disait-il, un nouvel élan à sa magouille de paris clandestins. « Objectif : mettre sur pied une structure opérationnelle d'envergure mondiale »... c'était sa phrase favorite. Il avait dû trouver ça dans une revue économique. Parfois, Jo pensait très au-dessus de ses capacités.

— Moi, je le trouvais assez roué, dans son genre.

— Bref, il avait prévu toute une série de voyages pour vendre son projet à des... à des collègues à lui. En Allemagne, ici en Suisse, en Italie, en Angleterre, aux États-Unis, en Amérique latine.

— Je ne vous suis pas bien, monsieur Leonberg.

— C'est simple, pourtant. Vous avez connu Jo, me dites-vous. Vous savez qu'il parlait comme une mécanique. Le son de sa voix lui plaisait.

— Je me suis souvent régalé de ses histoires.

— Une fois ou l'autre, il a dû faire une confidence de trop. Donnegan l'a appris. Ensuite, pour cet Irlandais et ses amis, ce n'était plus qu'un jeu d'enfant que de le suivre et d'organiser un guet-apens.

— En gagnant du temps grâce à Birgitta Gunbehn ? interrogea Le Bihan avec une grimace.

— Jo se contentait de ce qu'il trouvait, mais il n'a jamais apprécié réellement qu'un seul type de femmes. Il les voulait très musclées et sportives.

— Quand je l'avais revu sur la Côte, lors de notre dernière rencontre, il se trimbalait effectivement avec une ponette d'un calibre peu banal. Une certaine Ghislaine.

— En ce qui la concernait, la Birgitta Gunbehn, Jo était servi ! Elle était balancée comme une jument de steeple ! Mon frère est tombé dans le panneau comme un débutant.

— Jusque-là, monsieur Leonberg, tout me paraît clair. Mais votre rôle à vous, là-dedans ?

— J'aurais cru que vous comprendriez tout seul, inspecteur.

— Je ne sais même pas ce qu'il y a à comprendre.

— C'est formidablement élémentaire.

— Élémentaire, selon vous ?

— J'ai estimé que Donnegan aurait pu exiger le remboursement des arrhes et un dédommagement. Il en aurait eu le droit... une compensation pour la cargaison perdue.

Malgré lui, l'inspecteur sourit :

— Ç'aurait été régulier.

— Mais quatre mitrailleuses, dix lance-roquettes usagés et deux cents fusils italiens, même tout neufs et munis de leurs baïonnettes dans leurs caisses d'origine, ne valaient pas que mon frère soit assassiné. Donc...

— Vous dites *donc*, vous aussi ?

— Oui. Donc, j'ai estimé qu'il me revenait de le venger.

— Comme ça ? Une inspiration céleste ?

— Non inspecteur. Rien que l'application d'une règle que j'ai toujours observée dans mes affaires. Une facture, cela se paie. Un compte, cela se solde. Une hypothèque, cela se purge. John Paul Donnegan et ses estafiers... ce ramassis d'infâmes petites crapules avaient pris une hypothèque sur la famille Groetemans. Elle a été purgée, un point, c'est tout.

— Vous n'avez pas lésiné sur les moyens.

— Là aussi, je me suis contenté d'appliquer une très vieille règle. Œil pour œil, dent pour dent.

— Pourtant, Pierre Gaspard...

— Pierre Gaspard est le seul qui n'avait pas tiré sur Jo. En d'autres circonstances, je vous aurais dit qu'il ne perdait rien pour attendre. Mais de toute façon, à l'heure où je vous parle, je vous parie ce que vous voulez qu'il est mort, lui aussi... mais de peur.

— Birgitta Gunbehn n'avait pas tiré sur Jo, elle non plus.

— Mais elle était aussi coupable que les autres. Plus coupable, peut-être. Elle a payé. N'en parlons plus.

Le Bihan comprenait que Gustave Leonberg, toujours perdu dans son délire de vengeance, resterait parfaitement inaccessible à tout reproche sur la sauvagerie avec laquelle la Norvégienne avait été

assassinée.

« Une belle bourrique, le flahute », songea-t-il. Il reprit :

— Et cette signature des Fils de Deir Yassin ?

— Je suis las, inspecteur. Nous avons conversé trop longtemps et votre whisky...

— Le whisky de Huguenet !

— Ce whisky m'est monté à la tête. Faites appeler mon chauffeur. Il me roulera jusqu'à ma voiture. Mais...

— Vous ne m'avez pas encore raconté la moitié de ce que je veux savoir. J'ai d'autres questions.

— Vous ne m'avez pas laissé le temps d'achever. Si vous souhaitez que nous poursuivions notre entretien ce soir, passez donc chez moi après dîner. À 21 heures, disons. Nous avons encore...

— Chez vous ? Vous me proposez de me jeter dans la gueule du loup, dites donc.

— Votre sécurité ne craint rien, inspecteur Le Bihan. Vous me croyez vraiment assez imprudent pour me débarrasser de vous ici ? Dans ce pays ?

— Alors, à ce soir, monsieur Leonberg.



Située dans l'environnement prestigieux de Cologny, où une richesse parfois insolente – et parfois malhonnêtement acquise – ne redoute pas de s'afficher, la villa de Gustave Leonberg, une construction du début des années cinquante plus robuste qu'esthétique, aurait pu, à première vue, étonner par sa modestie apparente. Bâtie sur deux étages seulement, elle était cependant entourée d'un jardin assez vaste – un bon demi-hectare, estima l'inspecteur –, dont l'éclairage abondant révélait une piscine, ainsi qu'une terrasse dallée de belle taille surplombant le lac Léman.

Sur les conseils du commissaire Rabut, auquel il était allé rendre une rapide visite de courtoisie au palais des Nations, Le Bihan, qui n'avait fréquenté jusque-là, dans ce domaine, que *Bonvin*, aux Eaux-Vives, avait dîné chez *Huissoud*, près de la poste centrale de Genève. Dans les effluves tenaces du fromage, du vin, et d'une crasse séculaire qui imprégnait les tables maculées sous les nappes de papier, il y avait dégusté, non sans se délecter, une « moitié-moitié » – fondue composée à parts égales de gruyère et de vacherin –, accompagnée de

cinq décis d'un fendant presque glacé au bouquet de pierre à fusil et de mûre. Il acheva son dîner par une vieille eau-de-vie de poire Williams valaisanne.

Lorsqu'un taxi le déposa devant la grille de la villa, l'œil exercé de l'inspecteur ne manqua pas de repérer les caméras de vidéo-surveillance installées sur le mur de clôture.

— Il protège ses collections, le Gustave, marmonna-t-il pour lui-même.

Un homme d'une quarantaine d'années, au visage impassible, vint lui ouvrir. Le Bihan ne s'en étonna pas : Rabut lui avait précisé qu'outre Hannelore Kreutzberger et Luigi Marantello, Leonberg employait en permanence un valet de chambre, une cuisinière, et un jardinier auxquels, dans la journée, deux femmes de ménage venaient prêter main-forte. Dans un grand hall lambrissé de chêne clair, au décor d'allure assez britannique, le valet lui ôta son manteau, avant de le conduire dans un immense salon où le fauteuil roulant de Leonberg avait été tiré devant une haute cheminée de marbre, sur laquelle deux bougies avaient été allumées dans des flambeaux d'argent. De grosses bûches de sapin y flambaient en rougeoyant dans la senteur de la résine.

Sans connaissances particulières dans ce domaine, l'inspecteur nota toutefois le mobilier entièrement Louis XV, les vitrines qui abritaient divers types d'instruments de musique, le clavecin délicatement marqueté et peint disposé près d'une croisée, quelques tableaux et gravures de bon goût, un buste de Mozart, et le panneau entièrement occupé par des rayonnages remplis de reliures anciennes.

— Bienvenue chez moi, inspecteur, lança Leonberg une voix cordiale. Hannelore, mon petit, laissez-nous maintenant, ajouta-t-il pour une jeune femme au visage rond et frais, plutôt boulotte, qui se tenait derrière lui. Non, servez d'abord à mon hôte un grand whisky. Sec, ainsi qu'il l'aime.

La jeune femme obtempéra, puis quitta la pièce.

— Allumez donc votre pipe, inspecteur, reprit Leonberg. Je ne fume plus depuis des années, mais cela ne me gêne pas. Bien au contraire. Pour reprendre l'expression juridique, la fumée est aujourd'hui un plaisir dont je ne jouis plus que par procuration.

Le Bihan bourra consciencieusement trois meccarillos dans le gros fourneau doublé d'écume de mer d'une Dunhill « straight rhodesian » taille 6 sablée, offerte par Sylvie Probert.

— Monsieur Leonberg, dit-il, je reste sur ma faim. Vos propos sur des comptes à solder... une hypothèque à purger... ne m'ont pas

satisfait. Je n'y crois pas. En réalité, qu'est-ce qui vous a réellement poussé à venger Jo ?

On aurait pu croire que le musicologue allait éclater de rire :

— Vous le savez déjà, voyons. Donnegan, à mon avis, était en droit d'exiger une compensation. Jo aurait parfaitement pu la payer. Mais cet Irlandais n'avait pas le droit de le tuer. C'est tout.

— Eh bien, ça ne me suffit pas.

Leonberg émit un long soupir :

— Vous ne me comprendrez pas. Il fallait venger Jo, certes. Une dette d'honneur. Mais aussi, je m'ennuyais, inspecteur.

— Vous vous ennuyiez ?

— Oui, c'est cela. Je m'ennuyais. Ma fin approche à grands pas. Mes médecins ne m'ont laissé aucun espoir. Alors, j'ai voulu me distraire une dernière fois. Monter un gros coup.

— C'est du délire ! J'ai des hallucinations !

— Mais non ! Des gros coups, j'en ai montés, autrefois. Pendant la conférence de Genève, au printemps 54, par exemple. Ou après, quand les banquiers d'ici se pressaient tous en foule pour être les dépositaires du mythique « trésor du FLN ».

— J'en ai entendu parler, oui.

— Et même plus tard, beaucoup plus tard, pendant les négociations sur les suites de la conférence d'Helsinki...

— La conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe ?

— Tout à fait. Ou alors, tout simplement... et souvent... pour amener certaines délégations étrangères à se montrer plus accommodantes à notre égard dans les diverses instances des Nations Unies.

— C'est le passé, cela, monsieur Leonberg.

— C'est vrai. Plus de gros coups. Et puis... pouvez-vous imaginer ce que c'est que d'être invalide ? Bloqué à longueur de journée dans ce sacré fauteuil ? Dans l'impossibilité même de faire pleurer le colosse tout seul ?

Le Bihan se sentit vaincu sur son propre terrain :

— Faire pleurer le colosse, monsieur Leonberg ?

— Pisser, si vous préférez. Il faut qu'on m'accompagne aux chiottes. Je ne peux plus bouger, inspecteur. Alors, autour de moi, il faut que ça bouge !

— Et ?

— J'ai consacré deux ans à concevoir mon plan. Je savais qui avait liquidé Jo. Alors...

— Comment le saviez-vous ?

— Par Jo lui-même. Il m'avait raconté un jour toute son affaire irlandaise. De A jusqu'à Z. Depuis le début de ses contacts avec Donnegan par l'intermédiaire de Langenbach.

— De Langenbach ?

— Oui. C'est Langenbach qui a été à l'origine de tout. Jo l'avait connu au Liban.

— Je m'y perds.

— Voyons !... Reprenons, inspecteur. Après sa désertion, Langenbach a filé à Beyrouth.

— Votre frère savait-il pourquoi il avait déserté ?

— Rien qu'un coup de cafard. Classique chez les légionnaires. Jo n'aimait pas les dégonflés. Mais cela, il pouvait l'admettre. Le comprendre. Oui, là-bas, des compétences comme celles de Langenbach étaient très demandées. Un notable chrétien l'a d'abord engagé comme garde du corps. Puis il a servi d'instructeur à je ne sais plus quelle milice.

— Un mercenaire, quoi.

— Si vous voulez. Jo, lui, avait depuis longtemps des clients libanais réguliers. Il allait les voir. Très souvent.

— Je le savais.

— Mais trop souvent, peut-être. Pour entretenir l'amitié, me disait-il... là-bas, il était toujours le bienvenu. Un soir, quelqu'un lui a présenté Langenbach. Au casino de Byblos, autour d'une table de chemin de fer. Ils ont sympathisé. Et voilà. Mon frère avait mis le doigt dans l'engrenage.

— Encore un point obscur, monsieur Leonberg. Pourquoi Donnegan a-t-il, selon vous, exécuté Jo lui-même ? L'IRA aurait pu s'en charger.

— Mon frère et Donnegan avaient un point commun, inspecteur. Ils bavardaient. Et Jo savait que l'autre se constituait un joli magot grâce à ses opérations spéculatives avec de l'argent qui n'était pas à lui. Donnegan a eu peur qu'il ne le trahisse pour se dédouaner. À moins que...

— Oui ?

— Donnegan mangeait peut-être à plusieurs râteliers. En réalité, je me suis toujours demandé si ces armements n'étaient pas destinés à je ne sais trop qui en Amérique latine.

« Comme les pièces détachées que le vieux Jo avait livrées à Somoza », songea Le Bihan. Sa pipe s'était éteinte. Il la ralluma avec de petits gestes lents :

— Vous me disiez que vous aviez conçu votre plan tout seul.

— Le plan, oui.

— Y compris la fausse signature des Fils de Deir Yassin ?

— Cela, c'était une sorte de plaisanterie.

— De mauvais goût.

Leonberg crispa les mâchoires. Des veines bleues saillaient à ses tempes :

— Peut-être. Mais efficace. Votre ministre lui-même s'y est laissé prendre.

— Et Jean-Dominique Sébastiani en est mort.

— Je n'y suis pour rien, je vous l'assure.

— Pas directement, j'en suis persuadé. Mais pourquoi avoir voulu faire retomber les soupçons sur ces gens-là ?

— Oh, il y avait un côté libanais, en mémoire de Jo. Mais, surtout, je savais qu'avec un furieux comme ce Sébastiani qui démarrerait au quart de tour, ça égarerait les recherches pendant un bon bout de temps. J'avais raison.

Le Bihan soupirait. Il répéta :

— Vous me disiez que vous aviez conçu votre plan tout seul ?

— Le plan, oui. Pour le reste, on m'a aidé, évidemment. Luigi a fait les repérages. C'était facile. Nos oiseaux de malheur, nous avons toujours su où les trouver. Dans leur cas, vous le savez, rien de pire que d'avoir des habitudes... des domiciles fixes. Des points de passage obligés. Après...

— Après, ils ont été tués l'un après l'autre.

— Oh, après, cela n'était plus qu'une banale partie de passe-boules. Dominique Martin était d'une nature méfiante. Mais pas assez. Quand l'un de ses habitués... un gros client... a proposé à Birgitta Gunbehn de venir passer avec lui huit jours à Serre Chevalier, pour lui tenir un peu compagnie...

— Je croyais qu'elle avait abandonné.

— Devant la somme qui lui était offerte, le couple a accepté. Ce... ce Martin n'était qu'un maquereau. Ensuite...

— Le gros client, c'était vous ?

— C'était moi, confirma Leonberg avec une sorte de fierté. Elle avait attiré mon frère dans ses filets. J'ai jugé plaisant de l'attirer dans les miens.

— Et Langenbach ?

— Facile, là aussi. Chaque année, il louait une villa au bord de la Méditerranée. On s'est arrangé pour lui proposer l'une des plus belles demeures du cap Bénat.

— Celle des Haegeli ?

— Même pas. En lui suggérant simplement de venir voir sur place le choix disponible. Il n'a eu que le ton de céder à l'envie de préparer ses vacances.

— La CX ?

— C'était l'un des tout premiers modèles sortis des chaînes de montage de Citroën, à Aulnay-sous-Bois. Luigi... il commence, c'est vrai, à se monter une collection de voitures, mais plus anciennes que celle-là... ça devrait vous intéresser, vous aussi, d'ailleurs.

— Comment savez-vous que je m'intéresse aux voitures d'époque, monsieur Leonberg ?

— J'ai très rapidement été averti que vous aviez été chargé de suivre cette enquête pour le compte du ministre. Par...

— Par vos *amis*, sans doute ?

— Par mes amis, c'est cela. Je n'ignore pas grand-chose de vous, croyez-le bien.

— Oh, là-dessus, je vous crois sur parole... mais vous me parliez de Luigi Marantello et de la CX.

— Oui, Luigi l'avait rachetée chez un casseur de Draguignan. Il a raconté tout bonnement aux Haegeli... de vrais innocents, ces deux-là... à encadrer... qu'il fallait qu'ils la lui gardent, parce qu'il avait l'intention de la restaurer pendant l'été.

— Pourquoi les Haegeli n'en ont-ils rien dit ?

— On leur avait fait jurer le secret. À cause d'une vague histoire d'assurances et de jalousie de collectionneurs.

— Votre Luigi, à propos, comment l'avez-vous connu ?

— Par Jo, dont il était le fournisseur attitré.

— Et où est-il, ce soir, monsieur Leonberg ?

— Je lui ai donné congé. S'il me fallait absolument un chauffeur, de toute urgence, Beat, le valet qui vous a ouvert, le remplacerait.

— Bon. Pour l'assassinat de Martin et de Birgitta Gunbehn, je sais

que vous étiez sur place. Sans vous cacher. Comme pour tenter le diable.

— Un bon système pour chasser l'ennui...

— Luigi conduisait la Cherokee ?

— Non, non. Il a eu sa soirée libre. Qu'il a consacrée à draguer dans je ne sais quelle boîte de Briançon.

— Ces... ces « échauguettes de Vauban » ? Et ce notaire de Marseille ?

— Maître Lerieux ? C'était le notaire de Jo.

— Vous y étiez aussi, pour Langenbach ?

Gustave Leonberg prit soudain un air de supériorité :

— J'étais dans les environs. La veille, il y avait eu une très belle vente à Monte Carlo, chez Christie's. Un violon... oui, un Amati magnifique... superbe, même... d'une sonorité admirable, veloutée... d'une profondeur... qui avait appartenu à Ysaïe... je l'avais expertisé, il y a douze ou treize ans. Je me devais donc absolument d'y assister. Et sur le chemin du retour...

— Même chose pour Donnegan ?

— Certainement, inspecteur. Le jour même de son décès, il se tenait à Paris... je ne vous reproche pas de ne pas l'avoir su. Ce n'est pas dans vos cordes...

— Mes cordes de violon, bien entendu.

Leonberg eut un sourire las :

— Oui, il s'est tenu à Paris un petit colloque de quelques experts sur la restauration des claviers anciens. Un colloque très privé. Nous n'étions que dix spécialistes.

— Je vois.

Le Bihan se leva. Il se dirigea vers la desserte roulante sur laquelle attendaient la bouteille de whisky, des verres et un seau de glaçons. Il se resservit copieusement.

— Monsieur Leonberg, reprit-il, vous n'avez pas pu agir seul. Vous êtes handicapé. Et je ne crois pas que votre Luigi soit un tueur. Alors, qui ?

Le musicologue passa sur son front une main fatiguée :

— Je ne devrais pas. Mais... mais ils sont aujourd'hui hors de votre portée. Mon plan reposait sur la disponibilité temporaire d'une équipe de la maison à laquelle j'appartiens... j'appartenais. Des garçons adroits, qui me sont très dévoués depuis que je leur ai sauvé la mise.

— Un échange de services, en quelque sorte.

— Si vous voulez. À nous autres, Français, Genève ne nous porte pas toujours chance. Souvenez-vous des attentats contre Félix Moumié, le chef de l'UPC, à l'époque où les Bamilékés s'agitaient au Cameroun une fois de plus ou contre Marcel Léopold... la sarbacane à fléchette et le pastis au thallium...

— Ces attentats, si je me souviens bien, c'était dans les années soixante, non ?

— Oui. Vous étiez encore en culotte courte, je pense. Un de mes bons amis... un héros de la France libre, un vrai... dénoncé ou trop téméraire... William Blechstein... s'est fait prendre ici des lustres plus tard, en 76.

— Je ne vois pas le rapport.

— Bref, ces deux-là avaient été chargés, il y a deux ans, d'une mission délicate... et ils ont échoué. À l'époque, je les ai recueillis chez moi, le temps que cela se tasse.

— Je ne comprends pas. Leur... leur employeur principal ne les a certainement pas mis en disponibilité afin qu'ils puissent vous aider.

— Non, inspecteur. Disons qu'ils avaient été envoyés au vert, pour que leur affaire soit oubliée. Et qu'ils s'ennuyaient, tout comme moi. Il m'a suffi de leur faire croire que j'étais désormais le responsable dont ils dépendaient.

— Et ils vous ont cru ? Sans s'étonner ?

— Oh, ce ne sont que des exécutants. Pas des intellectuels. De purs opérationnels. Des cerveaux assez limités. Et qui avaient bien connu Jo, de surcroît. Je n'ai eu aucune peine à leur faire gober ma pilule.

— Elle était quand même un peu forte, cette pilule-là, non ? Que leur avez-vous fait croire pour justifier à leurs yeux des meurtres aussi horribles ?

Gustave Leonberg prit un air détaché :

— Oh, horribles...

Le Bihan ne cachait plus son écœurement.

— Jo, lui, au moins, avait été abattu de face, contra-t-il. Mais vos victimes ont été tuées dans le dos... dans la nuque, plutôt... un procédé de lâches... et horriblement mutilées ensuite. C'est une bien vilaine façon de mourir.

— J'ai expliqué à mes... à mes auxiliaires qu'il fallait liquider, d'une manière exemplaire et qui donnerait à réfléchir à d'autres, une équipe de traîtres au service d'une puissance étrangère.

— Et ils ont marché sans vous poser de questions ?

— Oui. Ils m'ont obéi. Ce ne sont pas des intellectuels, je vous l'ai dit.

— Peut-être pas des intellectuels, je l'admets. Mais ils possèdent cependant des talents peu communs.

— Oh, du banal, dans notre branche ! De bons nageurs de combat, rien de plus.

— Je faisais allusion à quelque chose de précis. Ces mains coupées...

— Ah, ce n'est qu'à ça que vous pensiez ! L'un d'eux, le plus ancien, avait reçu une formation très poussée d'infirmier. Capable d'extraire une balle, par exemple.

— Bref, un homme du niveau d'un officier de santé, comme dans *Madame Bovary*, releva Le Bihan.

— Exactement, approuva Leonberg avec une expression de surprise. En fait, ce garçon avait même voulu entamer des études de médecine avant d'être engagé par... par leur employeur, comme vous dites, inspecteur.

— Et je suis convaincu que c'est à la nage qu'ils ont pu pénétrer dans le domaine du cap Bénat sans être vus.

— Tout juste. Dans ces coins-là, on peut toujours louer une vedette. Et poser aux voleurs d'amphores en cas de pépin. On n'encourt guère qu'une amende. J'aurais payé.

— Les mains de vos victimes, qu'en avez-vous fait ?

— Celles de la Gunbehn et de Martin ont nourri aussitôt les truites du Guil. Pour Langenbach, mes... les exécuteurs les ont jetées à la mer. Quant à Donnegan, un sac de plastique, des glaçons pour éviter les mauvaises odeurs, le vide-ordures... les éboueurs de Paris s'en sont chargés, sans le savoir.

— Voulez-vous mon avis, monsieur Leonberg ? Je crois que vous n'êtes qu'un fou dangereux. Un grand psychopathe. Que votre place est dans un asile d'aliénés. À perpétuité et sous camisole chimique.

La rage se peignait sur les traits du vieil invalide :

— Vous m'insultez, inspecteur Le Bihan.

— Absolument pas. Je me contente de vous faire part d'un diagnostic.

— Un diagnostic ! Mais que constatez-vous donc, hein ? Que j'ai fait en sorte que quatre individus malfaisants soient rayés de la surface de la planète. Pas davantage.

— Monsieur Leonberg, quels qu'aient pu être vos motifs, rien ne vous autorisait à appliquer votre propre justice. Vous êtes un assassin. Et, pire encore, un assassin par procuration, pour reprendre votre expression.

— Vous m'injuriez encore une fois.

— Non. Je m'efforce uniquement de définir avec précision le genre d'individus auquel vous appartenez. Mais peu importe, au fond.

— Là, je suis d'accord avec vous, inspecteur. Peu importe.

— Vous ne m'avez pas compris. Je sais que vous bénéficiez... et que vous continuerez sans doute de bénéficier... de protections qui vous rendent à peu près intouchable. D'ailleurs, vu votre âge avancé, et votre handicap, et... enfin, un tribunal vous déclarerait irresponsable. L'excuse absolutoire. Mais...

— Mais ?

— Je ne veux qu'une chose, monsieur Leonberg. Il vous faut m'avouer les noms des hommes... je n'ose pas dire les hommes de main... que vous avez employés pour votre horrible besogne.

— Je vous l'ai dit à l'instant. Vous ne pourrez plus les atteindre. Là où ils sont...

— Je vous jure pourtant que j'aurai leur peau.

— Au Moyen-Âge, inspecteur, on eût dit que vous me lanciez un cartel. Dans ma vie, j'en ai reçu d'autres. J'ai toujours gagné. Alors, pourquoi vous cacherais-je ce que vous connaissez déjà ?

— Dites toujours.

— Mes deux... dirai-je mes deux bénévoles ?... Oui, enfin, mes deux acolytes se nommaient Robert Turneille et François Dassensi.

— Pourquoi cet imparfait ?

— Parce qu'ils ont changé d'identité, bien entendu. À Paris, on a eu soin d'eux.

— À Paris ?

— Ce ne sont pas des intellectuels, je vous le disais. Ils ont commis la sottise de faire à leurs chefs une confession complète.

— Et ils sont toujours en vie ?

— On leur a accordé des circonstances atténuantes. On leur a juste conseillé d'aller voir ailleurs si l'herbe y pousse plus drue. Notre maison couvre toujours les siens, inspecteur. J'ai pu compter là-dessus, moi aussi. Vous avez pu voir par vous-même qu'on me défend bien.

Le Bihan s'arracha à son fauteuil :

— Je ne vous demanderai plus rien, monsieur Leonberg. Enfin, si. D'abord, d'où provenait le Colt avec lequel vos victimes ont été tuées avant d'être disséquées ?

— Un souvenir, inspecteur, un vieux souvenir. Acheté à un artilleur américain, en échange de quatre bouteilles de champagne, en octobre ou en novembre 44, sur le front, du côté de Baccarat.

— Une pieuse relique, quoi...

— Certes, approuva Leonberg sans sourire. D'ailleurs...

— D'ailleurs ?

— Dans la pièce à côté, j'ai un coffre. Vous y trouveriez ce Colt. Et un SIG à silencieux Carswell. Je ne vous parle pas d'un beau Mauser à canon court de la marine de Guillaume II dans son étui de bois... un modèle très rare... et, en plus, reconditionné de la crosse au guidon en 1921 à Radom, en Pologne, pour la cavalerie de Pilsudski...

— Un modèle d'exception, en effet, convint l'inspecteur. Si j'aimais ces engins...

— Je m'en suis emparé sur le cadavre d'un officier russe de l'armée Vlassov, au service des Allemands... un Mongol, comme on disait... en dégageant la route du Dabo, juste avant la prise de Strasbourg. C'était en quelque sorte mon arme de service, il y a quelques années seulement. Et puis...

— Quoi encore, mon Dieu ?

— Et puis deux pistolets qui me sont particulièrement chers. D'abord, le Luger dont Donnegan s'était servi, le soir où ses complices et lui ont assassiné Jo. Je l'ai fait récupérer chez lui, à Londres, par Luigi. Ensuite, un Tokarev, de fabrication chinoise sous licence, pris par mon frère à un commissaire politique viêt-minh, juste avant l'évacuation de Cao Bang.

Le Bihan soupira :

— C'est tout ?

— Oh, il n'y a pas que ça. J'ai aussi quelques pistolets-mitrailleurs qui...

— Bel arsenal. Mais nous nous égarons. Monsieur Leonberg, savez-vous qui était ce Bill Keefer sur la tombe de qui Jo était allé se recueillir le jour de son assassinat ?

— Ce Keefer avait un jumeau. Pete Keefer. Le meilleur ami de Jo à la Légion. Un ancien *marine*, lui aussi. Un vétéran de Guadalcanal et de Tarawa, qui n'avait pas pu se réadapter à la vie civile après la victoire contre le Japon. Tué aux côtés de mon frère en défendant un

poste quelque part dans le delta du Fleuve rouge. Pas loin de Vihn Yen, je crois.

— Je vois. Et puis, dites-moi, il y a des mois qu'une expression, « le trio de Leonberg », me trotte dans la tête. Est-ce que cela a un sens ?

Le musicologue eut un demi-sourire où pouvait se lire une sorte d'étonnement admiratif :

— Décidément, vous êtes plus cultivé que je ne le pensais, inspecteur. Vous aimez la musique, vous aussi, je suppose ? Ou bien ?

— Oui, je l'aime.

— Leonberg est, outre l'identité que je me suis donnée... ou que les circonstances m'ont imposée... le nom d'une petite bourgade, pas très loin de Vienne, dans la campagne, sur la route de Budapest. Très pittoresque et jolie, paraît-il. Les princes Wasztyn-Leonberg... une très grande famille de Galicie... des médiatisés du Saint Empire... y avaient leur château.

— Je reconnais enfin ce nom, en effet. Cela me revient. Ils ont très souvent hébergé Schubert, je crois ?

— Tout à fait. Et le trio de Leonberg, c'est justement une petite pièce pour flûtes à bec que Schubert a écrite durant un séjour là-bas. En 1825, je pense. À l'intention des trois filles de ses hôtes. Et puis il a déchiré sa partition.

— Pourquoi ?

— On l'ignore encore.

— Dommage, déplora Le Bihan.

— Et personne, pas même ses jeunes dédicataires, ne l'a jamais joué, ce trio.

— Mais, alors...

— On en connaît l'existence que par l'unique mention qui en est faite dans une lettre. Une lettre du prince Adalbert IV Wasztyn à son ami intime le général *Freiherr* de Pont... tiens, un Suisse, lui aussi, un Vaudois, au service de l'Autriche... le secrétaire particulier de Metternich.

— Merci de votre érudition, monsieur Leonberg. Maintenant, sonnez, je vous prie. J'espère que votre valet de chambre voudra bien m'appeler un taxi.

— Très volontiers. Je vous souhaite un bon retour à Paris. Au revoir, inspecteur.

— Monsieur Leonberg, je souhaite, moi, que nous ne nous revoyions jamais.



Pour se détendre avant de repartir, Le Bihan se fit conduire place du Bourg-de-Four, où, en souvenir de soirées passées en compagnie d'un couple d'amis homosexuels – l'un Polonais, l'autre Argentin –, d'une trop brève idylle de jadis, et d'un chat d'une taille et d'un poids exceptionnels, il but un verre au *Café du Consulat*. Dans un coin, un accordéoniste brun et barbu, trapu, aux bras noueux d'armailli du Val d'Anniviers, moulinait sans grande conviction *Gruetzi wohl, Frau Stirnimaa*, succès apparemment inusable du pseudo-folklore de Suisse centrale.

Un autre taxi l'emmena à Cointrin, où il reprit sa voiture. Malgré la pluie, il fut de retour à Paris avant 4 heures du matin, sans avoir été contrôlé au passage de la frontière. Tout le long du trajet, il avait passé et repassé dans le lecteur de son autoradio la cassette de la *chaconne* de Vitali, jouée par Nathan Milstein.

En fin de journée, après une sieste réparatrice, il retrouva chez lui Pierre-André Latouche, à qui il livra l'essentiel des propos de Leonberg :

— Voyez-vous, monsieur le juge, l'affaire est plus simple encore que nous ne l'avions imaginé. Un vieillard démoniaque – atteint au dernier degré d'une forme délirante de démence sénile, en réalité, je pense – a cru pouvoir s'ériger en justicier. Rien que ça, comprenez-vous !

— Oui, Le Bihan, je comprends.

— Machiavéliquement, méthodiquement, il a ourdi un plan bien agencé... pourpensé, fruit amer d'une haine forlongée, aurait dit mon cher monsieur le Duc de Saint-Simon... et il a fait éliminer ceux qui avaient tué son frère.

— Donc, à votre avis, il est vraiment fou ?

— Ah ça, oui, alors ! Fou à lier. Raide dingue. Complètement noué. Fondu. Chié de la tête. Allumé au propergol. Gelé au fréon. Barjot à fond la caisse. Burné, quoi.

— Plus précisément, Le Bihan ? interrogea le magistrat, très froid.

— Isolé dans un univers délirant. Mais logique à sa manière, monsieur le juge. Cohérent. Un psychiatre diagnostiquerait une superbe paranoïa. Un cas d'école.

Latouche mâchouillait, non sans une certaine tristesse, son Partagas éteint :

— J'ai le regret de constater qu'en ce qui le concerne, je suis aujourd'hui à peu près impuissant, sauf à me rendre ridicule. Mais ses deux tueurs...

— Vous allez les inculper, monsieur le juge ?

— Les mettre en examen, oui. Demain matin, je joindrai le directeur de la DGSE. Ce général Serrien. S'il n'accepte pas de me dire où sont ses bonshommes, je les mettrai tous les deux en examen avant midi. Pour tout ce que vous voudrez.

— Avec un mandat d'arrêt international aux fesses ?

— Naturellement, Le Bihan. À partir de maintenant, ces gars-là ne doivent plus connaître une seule minute de paix. Pas un seul instant de répit. Ce sera leur châtiment. Et, si vous voulez mon opinion, c'est bien pire que la prison.

— *L'œil était dans la tombe...*

— Tout à fait. Et puis...

— Et puis, monsieur le juge ?

— Il faut que je songe à assurer mes arrières. Parce que je vais avoir tout le gouvernement sur le dos.

— Oh, certains de ses membres, seulement.

— Peut-être. Mais vous allez donc dès demain raconter tout ça à cette fripouille de Romblond.

— Ne comptez pas sur lui pour publier quoi que ce soit, monsieur le juge. À l'approche des présidentielles, tous les Romblond de ce pays... et lui plus encore que les autres... il a toujours su protéger son petit fonds de commerce, celui-là... ménagent la chèvre et le chou.

— Savez-vous, Le Bihan, qu'il m'arrive parfois de dîner en ville ? Et que j'y recueille, moi aussi, des potins ?

— Je ne m'en serais jamais douté.

— Par conséquent, si cette barrique de Romblond récalcitre, vous lui glisserez que si son goût fâcheux pour la cocaïne... vous me comprenez Le Bihan ?

— À demi-mot, monsieur le juge. À demi-mot. Mais il ne serait certainement pas le seul, à Paris, à se faire une ligne de coke de temps en temps.

— Certes oui, Le Bihan. Mais s'il a envie d'être le premier, dans sa rédaction, à être poursuivi pour trafic de stupéfiants... et que cela se sache...

— Trafic ? Tiens, tiens, tiens... ce ne serait pas un peu excessif ?

— Si, bien sûr. Excessif est le mot qui convient. Au demeurant, depuis le temps, vous savez bien comment la partie se joue. L'important, dans son cas, ce n'est pas qu'une mise en examen soit ou non justifiée. C'est qu'elle soit publique.

— Je suis bien de votre avis, monsieur le juge.



L'inspecteur, cette fois, avait choisi de se faire inviter par le journaliste chez *Laurent*, sur les Champs-Élysées.

— C'est, m'a-t-on dit, votre cantine habituelle quand vous ne bâfrez pas chez *Edgard*, avec vos petits copains, ricana-t-il. Je vous y attends à 13 heures.

— Mais le journal de...

— Romblond, je me fous de votre journal... de vos journaux... de vos journalistes... comme de ma première chaude pisse. Je m'en absterge le fondement, comme disait maître François Rabelais. Vous serez là. Je serai là. Point.

— Et si je ne venais pas ?

— Je crois que ce serait fâcheux... très fâcheux... pour vous. Le juge Latouche...

— Eh bien ?

— Le juge Latouche pourrait bien avoir envie de s'intéresser tout à coup aux faits et gestes des amateurs mondains d'une certaine poudre blanche.

— Mais...

— Une poudre illicite, vous dis-je. Il se trouve un peu désœuvré, un peu déprimé, en ce moment, mon ami le juge. Il lui faut des dérivatifs. Des occupations astreignantes. Et ça lui offrirait une belle instruction, pour se changer les idées, non ?

Chez Romblond, la prudence avait toujours constitué l'alibi de la lâcheté. Il céda.



Dans l'après-midi, un interne téléphona de l'hôpital Cochin pour annoncer à Le Bihan le décès de Gabriel Mouloud.

Chapitre 14

Ω Ω Ω – Attention publiable à 17 heures – Ω Ω Ω

Drogue-Trafic

Mandat d'arrêt contre deux trafiquants d'héroïne et de cocaïne

PARIS, 13 jui (AFP) – Un mandat d'arrêt a été lancé par le juge Pierre-André Latouche contre Robert Turneille, 45 ans, et François Dassensi, 44 ans, mis tous les deux en examen pour meurtre avec préméditation, complicité d'assassinat, incendie volontaire, vols à main armée, et trafic de stupéfiants, apprend-on de source judiciaire.

Turneille et Dassensi, qui auraient été les hommes de main d'un réseau de trafiquants, seraient notamment responsables de la mort de quatre personnes, à Paris et en Province, à la fin du mois de janvier, et au début du mois de février. Toujours de source judiciaire, on indique que les preuves réunies par le juge d'instruction ne laissent aucun doute sur leur culpabilité.

On s'attend à des arrestations imminentes.

jab/mt

Ω Ω Ω – Attention publiable à 17 heures – Ω Ω Ω

AFP 131537 JUI 94

Pierre-André Latouche avait eu le 12 un entretien téléphonique aussi bref qu'orageux avec le grand patron de la DGSE, le général Serrien.

Le chef de l'espionnage français avait commencé par refuser de le rencontrer. Le prenant de très haut, il s'était laissé aller jusqu'à traiter le magistrat de « fouille-merde » et de « petit con », en pleine conformité avec le personnage convenu de vieille culotte de peau qu'il affectionnait – et qui, correspondant aussi à l'un des aspects de sa personnalité, camouflait avec beaucoup d'efficacité, aux yeux de la plupart, tout ce qu'il y avait en lui d'intuition et de machiavélisme.

— Les juges rouges comme vous, avait hurlé le général, déchaîné, dans le combiné, je m'en torche ! Ou j'en fais du petit bois !

Mais Latouche avait su conserver tout son calme, s'offrant tout de même l'insolence de refuser à son interlocuteur le « mon général » auquel il persistait à tenir :

— Monsieur le directeur, ne me contraignez pas à vous mettre en examen, vous aussi. Pour complicité d'assassinat, de tentative de meurtre et d'incendie volontaire, recel de malfaiteurs, faux et usage de faux, outrage à magistrat, et...

— Et ?

— Et pourquoi pas d'atteinte à la sûreté de l'État ? avait souri le juge.

Serrien, ivre de colère, avait raccroché violemment, avant d'appeler aussitôt le garde des Sceaux.

— Mon cher général, avait répondu le Garde, nul plus que moi, croyez-le bien, ne serait heureux de vous obliger. Hélas, j'ai les mains liées.

— Incroyable !

— Mais vrai, cependant. Je dois vous avouer que, moi-même, je n'en croyais pas mes oreilles lorsque j'ai reçu hier un appel surprenant de cette fripouille de Romblond. Je ne sais pas quelle mouche l'a piqué. Mais il m'a trop clairement laissé entendre qu'il n'ignorait rien des dessous de votre affaire. Et que...

— Et que quoi ?

— Eh bien, cette outre de Romblond... dont nous connaissions tous, pourtant, le côté conciliant... se met à vouloir jouer les vertueux. Les pères la pudeur. Il nous menace de tout publier si ce Latouche est dessaisi.

— Je l'écorcherai tout vif !

Souvent ampoulé dans ses propos, le garde des Sceaux jouissait d'une réputation méritée de patience.

— Sur le strict plan du Droit... et je suis dans l'obligation, davantage encore que quiconque dans ce pays, de me conformer à la Loi... je dois toutefois admettre, mon cher général, que Latouche, dans sa position, a le devoir... le devoir impératif, même... de prononcer enfin des mises en examen. Quatre morts, comprenez-vous...

— Je comprends surtout que vous ne contrôlez pas vos subordonnés.

— Contrôler, contrôler... je les contrôle au moins autant que vous

les vôtres, mon cher. Après tout, que je sache, aucun des miens ne s'est encore rendu coupable de plusieurs meurtres avec préméditation. Ni de complicité de meurtre, d'ailleurs.

— Vous me lâchez, monsieur le garde !

— Non, cher ami, non. Vous vous méprenez. Je vous lâche... non, *nous* vous lâchons si peu... que, sur mes instructions, le Parquet a obtenu de ce Latouche que la mise en examen de vos deux zèbres ne mentionne en rien leur appartenance à votre service.

— Encore heureux.

— On reprendra une thèse erronée que ce malheureux Sébastiani...

— Ah, il ne faut point compter sur moi pour me lamenter sur sa mort, à ce sagouin !

— Sur moi non plus, entre nous.

— Je n'en suis point marri. Et, croyez-moi, je ne vais pas faire mettre les serpillières en pleurniche.

— Je vous demande pardon, général ?

— Les drapeaux en berne, monsieur le Garde. Une vieille expression de la Coloniale.

— Je comprends, je comprends... et je n'ai guère plus de chagrin que vous. Mais Sébastiani avait évoqué, un moment, la possibilité d'opérations punitives menées sur notre territoire par les barons de la drogue. Alors, pourquoi pas ? Cela aurait une certaine cohérence, n'est-ce pas ?

— Ça me fait une belle jambe !

— Allons, allons... ne vous emportez pas. Et permettez-moi tout de même de vous donner un conseil amical, mon cher général. N'essayez surtout pas d'engager une épreuve de force avec Latouche. Vous n'en seriez certainement pas le vainqueur.

— Un Serrien ne saurait point céder devant ce jeune paltoquet !

— Vous m'avez mal compris. J'ai eu l'occasion d'évoquer pas plus tard qu'hier soir, avec le Premier ministre, le sujet dont nous parlons. Il a été d'avis que nous fassions la part du feu.

— Et dans cette part du feu, je ferais éventuellement partie du combustible, si je vous comprends bien ?

— Au besoin, cher ami. Au besoin... seulement.

S'il donnait trop souvent libre cours à son tempérament violent, le directeur de la DGSE n'en bénéficiait pas moins d'un sens tactique inné qui lui avait permis de se sortir sans encombre de bien des

mauvais pas, tant dans sa vie militaire qu'au milieu des embûches de la politique. En outre, vu sa jeunesse relative et sa carrière exceptionnelle, il pouvait espérer obtenir la cinquième étoile de général d'armée avant d'être atteint par la limite d'âge.

Serrien entama sur-le-champ une retraite en bon ordre :

— Qu'il n'y ait point d'ambiguïté entre nous, monsieur le garde des Sceaux. Moi, je dois défendre mes hommes. J'ai, également, ce devoir impératif. Mais je ne manquerais, en aucun cas, de me conformer aux consignes de Matignon. Et moins encore aux ordres que monsieur le Premier ministre jugerait bon de me donner en personne. Cela va de soi.

— Cela va de soi, en effet. Je l'entendais bien ainsi. À très bientôt, mon cher général, à très bientôt.



Contraint d'aller à Canossa – puisque le gouvernement, si jamais la nécessité s'en faisait sentir, les ferait sans hésitation passer à la trappe, lui d'abord, et ses principaux subordonnés ensuite –, le directeur n'avait pas pour autant l'intention de s'humilier devant un magistrat. Il chargea donc sa secrétaire de faire savoir à Latouche qu'il était disposé, le soir même, à le rencontrer « en zone démilitarisée ». Au bar du *Pont Royal*, par exemple, dont la clientèle de littéraires et d'éditeurs leur prêterait peu d'attention.

Plus calme que dans la matinée, la conversation des deux hommes, aussi soucieux l'un que l'autre de ne pas paraître consentir à trop de concessions, fut d'abord malaisée. Mais ils s'aperçurent très vite que, comme d'un commun accord, ils avaient d'avance défini le terrain qu'ils étaient prêts, réciproquement, à abandonner à l'adversaire.

Serrien avait revêtu, pour mieux se fondre dans le décor, un veston de cheviotte légère sur une chemise de denim et un pantalon de toile. À son cou, il avait noué un foulard de soie italienne tenu par une épingle à la tête constituée d'une grosse perle. Tout en croquant des pistaches et des bretzels, il humait son verre rempli à moitié d'un vieux xérès *fino* Tio Pepe, très pâle, au bouquet puissant, qui lui rappelait une mission hasardeuse, jadis accomplie en rade de Cadix, contre un chalutier grec battant pavillon panaméen chargé de grenades pour le FLN algérien. L'odeur sucrée de sa cigarette lui semblait compléter celle de son vin en une harmonie pleine de nuances et de contrastes.

Le juge ne mangeait rien. Plus traditionaliste que le patron de la DGSE, il s'était habillé d'un costume trois pièces de lin presque blanc,

avec une cravate pimpante, et s'en tenait à un Glen Leven de douze ans d'âge, à peine mouillé d'eau plate fraîche, sans glace.

Autour d'eux, sans qu'ils suscitent le moindre intérêt, on papotait avec animation.

— Voyez-vous, monsieur le directeur, dit enfin Latouche d'une voix conciliante, je ne souhaite en rien nuire au service dont vous avez la charge. J'en sais l'utilité et la nécessité. Comme je sais aussi ce que je dois à la raison d'État. Mais enfin... entre nous... ces hommes... ce Turneille et ce Dassensi... des brebis galeuses, je crois, non ?

— Ça, oui ! Des dévoyés que j'ai chassés !

— En leur fournissant néanmoins les moyens de m'échapper ! À moi ou à d'autres !

— Non, monsieur le juge. En donnant à deux bons serviteurs de notre pays... qui ont commis un faux pas des plus malencontreux, je l'admets... une chance... la toute dernière... de se racheter et de refaire leur vie.

— Peut-être. Mais...

— Nous gaspillons notre temps, monsieur le juge. Comprenez qu'on ne m'a guère laissé le choix. Si vous les voulez, je vous les livre. Pieds et poings liés.

— Tiens donc !

— Mais oui. D'autant que là où ils sont maintenant...

— Je vois. Un cadeau qui ne vous coûte rien. Et qui ne leur coûtera rien, à eux non plus.

— À eux, c'est à voir. À moi... oh, que si ! Vous allez saisir très vite. Je vais vous donner Turneille et Dassensi. Je vous donnerai même la voie par laquelle vous pourrez peut-être les localiser. Mais, en échange...

— Nous ne sommes pas aux États-Unis, monsieur le directeur. Le *plea bargaining* n'est pas encore entré dans nos mœurs. Ni dans notre code de procédure pénale.

Le général Serrien croyait disposer encore de quelques atouts. Il tint bon :

— En échange, vous disais-je, je vous présenterai une exigence. Une seule.

— Je vous écoute.

— Monsieur le juge, ce Turneille et ce Dassensi... des braves, certes, des grognards valeureux... ne sont que du menu fretin. Du menu fretin qui s'est rendu coupable d'actes criminels que je ne

saurais point couvrir, en dernière analyse. Notre solidarité... celle de mon service avec eux... a des limites. Elles ont été franchies.

— Je suis heureux de l'apprendre.

— Par contre, Leonberg...

— À mes yeux, monsieur le directeur, Gustave Leonberg a commis des crimes bien plus graves. Ne serait-ce qu'en usurpant des pouvoirs dont il ne disposait pas pour persuader vos deux... vos agents... de tuer à son unique profit.

— Monsieur le juge, il se trouve que, personnellement, je ne connais pas Gustave Leonberg.

— Moi non plus. Et, pour l'instant, je m'en félicite.

— Je n'ai jamais vu Leonberg. J'ai exercé mes... disons mes talents... ailleurs, dans d'autres parties du monde. Mais, dans notre maison, c'est une légende vivante.

— Une légende pas très dorée, permettez-moi de vous le dire !

Serrien négligea l'interruption :

— Un héros dont les exploits sont cités, et seront cités longtemps encore, à nos jeunes en formation. Il doit demeurer... je cherche mes mots... oui, il doit demeurer une idole immaculée.

Le magistrat eut un rire bref :

— Je comprends que vous ayez dû chercher vos mots !

— Ils sont tout de même justes.

Le pouce et l'index de Latouche entamèrent leur ronde :

— Le véritable dévoyé, c'est lui, pourtant, monsieur le directeur !

— Oui. Je l'admets. Mais il y a autre chose.

— Allons !

Artilleur de son état, Serrien passa bien vite du tir de réglage au tir d'efficacité :

— Gustave Leonberg a été recruté chez nous à la fin de 1945. Il est notre permanent... notre *resident*, comme l'auraient naguère appelé nos collègues soviétiques... notre permanent à Genève, vous disais-je, depuis plus de quarante ans.

— Je l'avais compris.

— Vous imaginez tout ce qu'il sait ? Tout ce qu'il a pu savoir ? Et qu'il ne doit, à aucun prix, révéler ?

— Monsieur le directeur, dois-je comprendre que vous refusez que je touche à Leonberg ?

— Assurément. Vous me parliez ce matin d'atteinte à la sûreté de l'État. Toucher à Leonberg risquerait de mettre cette sûreté en danger, monsieur le juge. Et je ne vous dis rien de nos rapports de bon voisinage avec les Suisses.

Latouche, à ce point, eut l'intuition que face à un interlocuteur aussi intransigeant que lui sur l'essentiel, il était parvenu à la borne invisible où il lui fallait choisir entre la guerre et la paix. Très à contrecœur, il tenta d'abord de biaiser :

— Quand avez-vous su, monsieur le directeur ?

— Su quoi, grands dieux ?

— Su que Gustave Leonberg était le principal coupable.

Une expression de triomphe se peignit sur les traits de Serrien :

— Très tôt, monsieur le juge. Bien plus tôt que vous. Précisément le jour où le cadavre de Dominique Martin a été identifié. Chez moi, nous avons aussitôt repris son dossier. Les rapprochements se sont imposés d'eux-mêmes.

— Que voulez-vous dire par là, monsieur le directeur ?

Le général souriait toujours :

— Laissez donc vos doigts tranquilles, monsieur le juge. Oui, je vois que votre inspecteur... ce... ce Le Bihan... n'a pas vraiment poussé son interrogatoire à fond. Il aurait appris que Leonberg, en ce qui nous concerne, n'avait pas seulement été un agent d'influence particulièrement retors.

— Oh, je connaissais ses dons de musicologue.

— Ce n'est point du tout à cela que je faisais allusion, monsieur le juge. Voyez-vous, avant son accident, Gustave Leonberg était considéré comme un as de l'action.

— Il savait tuer, voulez-vous dire ?

— Oui, monsieur le juge. Il savait tuer. Vite et bien. À cette époque-là, il avait la réputation d'un homme violent. Et rancunier.

— Quoi qu'il en soit, monsieur le directeur, sachant ses crimes, vous avez fait de votre mieux pour le protéger.

— Ah, je ne le regrette point. Et je le protégerai encore, croyez-moi. Tant qu'il sera en vie, en tout cas.

— Vous n'avez pas cessé de me mettre des bâtons dans les roues.

Le général eut un regard malicieux :

— Disons seulement que j'ai tiré quelques ficelles. Et que je n'y ai pas trop mal réussi.

Le magistrat, cette fois, comprenait qu'il risquait de se faire un ennemi mortel. Estimant que conclure un mauvais compromis valait mieux que rendre un verdict inapplicable, il opta pour la paix :

— Très bien, monsieur le directeur. Vous informerez votre Leonberg qu'il ne devra plus jamais franchir, au moins de son vivant, la frontière de notre pays.

— Malgré sa naturalisation, ce pays est encore le sien !

— Peu m'importe. Moi, je considère qu'il l'a trahi. Après son décès, si vous en avez encore envie, vous pourrez rapatrier sa dépouille en France, multiplier les simagrées, et lui organiser des obsèques à grand tralala.

— Il aura droit à Saint Louis des Invalides. Il le mérite.

— À votre guise.

— Et aux honneurs militaires, monsieur le juge. Au moins un peloton sous les armes, une fanfare, et un étendard.

— Pour un assassin ? Une fanfare ? Un étendard ?

— Dans la 2^e DB, Leonberg était cavalier au 12^e Chass' d'Af. Et il est officier de la Légion d'honneur, laissa tomber Serrien en guise d'explication, avec le mépris écrasant du militaire de tradition pour un civil invétéré.

— Je vois. Mais, monsieur le directeur, que votre Leonberg se terre désormais dans sa villa, en attendant. Qu'il n'en sorte plus. Car, à la moindre incartade, il sera arrêté. De même pour Luigi Marantello. Quant à vos deux zozos...

— Ils sont à vous ! Je vous l'ai dit !

— Où sont-ils ?

— Je ne le sais pas avec précision. *De minimis*... mais je sais qui pourra vous l'indiquer.

— Qui donc ?

— L'un de nos fidèles auxiliaires, dont j'ignore le vrai nom. Mais on l'appelle Samuel le jeune.

— On le trouvera. Très bien. Demain matin, demain après-midi au plus tard, je prononcerai la mise en examen de Turneille et de Dassensi. Sans faire allusion au fait qu'ils appartiennent à l'organisme dont vous êtes les chefs.

— Je vous en remercie.

— Et je vais vous donner un conseil amical, monsieur le directeur.

— Vous aussi ? sourit Serrien.

— N'accordez plus jamais votre protection à des criminels. Eussent-ils été jadis de bons serviteurs de la France. Et que votre Guignebourg ne profère plus non plus... jamais... de menaces de mort envers un policier menant une enquête sous ma direction. Sinon...

Le directeur se leva en souplesse. Soudain déridé, il arborait un large sourire :

— On est parfois trahi par les siens, monsieur le juge. Le zèle de certains...

— Vraiment ?

— Oui. Et je crois que le garde des Sceaux pourrait en dire autant.

Dans la voiture qui les ramenait boulevard Mortier, son adjoint – qui avait suivi tout l'entretien avec Latouche grâce au micro et à l'émetteur miniatures que le général dissimulait sous ses vêtements –, son chauffeur et son ange gardien éprouvèrent deux surprises : d'abord d'entendre Serrien, lancer avec aigreur, comme de Bouillet du Crossier à qui il avait piqué l'expression, « Ah, poilu, les copines ! ». Puis de constater que, sûr en fin de compte d'avoir subi l'épreuve la tête haute, le général s'était mis à fredonner une vieille chanson bandonnéante de Léo Ferré, *Mister Georgina*, inspirée par l'air de *La cumparsita*.



Autant son père avait été tassé et ratatiné par les ans, autant Samuel Berthold le jeune offrait la vivante image d'un homme athlétique, aux épaules carrées et aux bras musculeux. Rien, dans son apparence de sportif, ne pouvait donner à penser qu'il avait repris le flambeau paternel, dans un métier qui réclame avant tout des dons d'artiste et de la minutie.

Il accueillit cordialement l'inspecteur Le Bihan dans un appartement très bourgeois de Neuilly aménagé avec un bon goût dépourvu d'ostentation :

— On m'avait prévenu que vous passeriez sans doute dans la journée, inspecteur. Soyez le bienvenu.

La mine de l'inspecteur reflétait son étonnement devant un cadre raffiné – meubles de style choisis avec discernement, tapis de haute laine dans des tons chauds et sobres, et toiles abstraites – qui n'annonçait en rien des activités illégales. Berthold sourit largement :

— Mon père a toujours investi ses... appelons cela ses bénéfices... dans l'immobilier et l'art. Savez-vous qu'en fait, il y a bien longtemps

qu'il aurait pu vivre du revenu de ses propriétés ?

— J'avoue que je ne l'aurais pas deviné tout seul, monsieur Berthold.

— Oui, depuis des années, il aurait pu quitter sa cage à poules... à lapins, plutôt... sans plus avoir besoin de travailler. Mais il n'a pas voulu décevoir sa clientèle.

— C'est une façon de présenter les choses. Mais... et vous ?

— Oh, moi, c'est différent. Vous buvez quelque chose, à propos ?

— Du whisky, si vous en avez.

Berthold servit deux whiskies légers – bien trop légers au gré de Le Bihan –, avant de reprendre :

— Voyez-vous, j'ai choisi la paix et la tranquillité. Eh oui... j'exerce surtout la profession de consultant.

— En quoi, bon Dieu de bon Dieu ?

— J'expertise des écritures... ou des textes imprimés... à la demande. Je recrute mes clients... de très bons clients, je vous le garantis... dans les banques, l'industrie, les compagnies d'assurances.

— Une activité tout à fait légale, si je comprends bien ?

— Oh oui.

— Mais vous confectionnez bien des faux, tout de même ?

— J'ai hérité du talent de mon père, inspecteur ! répliqua Berthold d'un ton ulcéré, comme si cet atavisme constituait, à lui seul, un résumé et une explication de sa vie professionnelle.

— Et c'est légal, ça ?

— Dans ce domaine-là, je n'ai jamais eu qu'un seul client. Qui me verse un fixe mensuel, comme à un salarié normal. Ou une solde, si vous préférez, comme à un bon petit soldat modèle. Et il est parfaitement légal, ce client, vous pouvez me croire.

— Mais encore ?

— La DGSE, que je sache, c'est légal, non ?

— Absolument, concéda Le Bihan.

— Quand j'étais enfant, je me suis juré solennellement que mes enfants... c'est-à-dire ceux que j'aurai bientôt, j'espère... ne connaîtraient jamais la vie que j'ai eue, moi, à cause de mon père. Que je n'aurais jamais à les quitter, à disparaître, ni à me cacher... ni à séjourner en prison.

— Vous avez choisi l'honnêteté.

— Mon père l’a choisie pour moi, en quelque sorte.

Le policier, cependant, avait hâte d’en venir au but de sa visite :

— Monsieur Berthold, vous avez récemment établi de faux passeports pour deux hommes dont...

— *On* m’a également prévenu de tout vous dire sur eux. Mais en fait, j’ai fabriqué quatre passeports.

— Quatre ?

— Oui. Quatre. Deux pour chaque couple.

— Allons bon ! Des couples, maintenant ?

— Mais oui, inspecteur. Ces hommes sont mariés. Il fallait bien que je m’occupe aussi de leurs femmes.

— Sous quels noms, ces documents ?

— Robert et Dorothee Taugarde, et François et Marie-Brigitte Daniel, tous ressortissants français domiciliés au Luxembourg.

— Rien d’autre ?

— Comment ça, inspecteur ?

— Vous ne leur avez rien fourni d’autre que ces passeports ? Pas de faux billets d’avion, ou des permis de conduire ?

— Moi, non.

— Parce que votre père...

— Je ne me mêle jamais de ce qu’il fait, inspecteur.

— Ne prenez pas ce que je vais vous demander en mauvaise part. Mais existerait-il le moindre risque pour que ces passeports soient reconnus comme faux au passage d’une quelconque frontière ?

— Sans me vanter, je peux dire qu’ils sont parfaits. Pas comme ceux que mon père avait été obligé de leur bricoler à toute vitesse et qui leur ont valu d’être coincés à Londres. Dans mon domaine, je suis un maître. Je vous l’affirme, inspecteur.

— Savez-vous vers quelle destination partaient ces doux amoureux ?

— Ils ont parlé de l’océan Indien et du Pacifique. Des antipodes. Mais je ne crois pas qu’ils avaient l’intention de s’y installer, inspecteur. Seulement d’y faire un peu de tourisme prolongé. De s’y faire oublier. Ils pensaient pouvoir revenir ici dans quelques mois. Dans quelques années, au plus tard.

— Ça, voyez-vous, ça m’étonnerait diablement, monsieur Berthold, répliqua Le Bihan, très grave. Parce que moi, je vous le jure, je ne les

oublierai pas. Jamais.



Le fonctionnement du réseau de l'inspecteur Le Bihan reposait, pour l'essentiel, sur le maintien de relations personnelles entretenues avec le plus grand soin. Il n'avait donc pas manqué de remercier chaleureusement le major Oderloo, le *teniente* Felipe Martinez – auquel il avait promis qu'il se rendrait très prochainement en Espagne pour assister enfin en sa compagnie à une *vraie* corrida dans le temple de la tauromachie, à Ronda, en Andalousie –, ainsi que le calme inspecteur Poul Bjørnson, à qui il fit envoyer une caisse de champagne. Amateur d'éditions rares, Paul de Wouter reçut un superbe Brillat-Savarin, annoté peut-être de la main même d'Alexandre Dumas – à en croire, du moins, l'antiquaire de Sarzeau chez qui Le Bihan l'avait acheté. Pour faire mentir la mauvaise réputation qu'il attribuait aux *Welsche*, Karl-Ulrich Regenmeister fut gratifié, outre un parfum pour sa femme, d'une lettre personnelle de Le Bihan, ce qui le laissa stupéfait.

En ce qui concernait Mac Dougall et Nowak, l'inspecteur se devait de faire davantage. Il invita Andrew et Hermione Mac Dougall, de même qu'Emil et Liselotte Nowak, à venir passer, en lui donnant quelque extension, le dernier week-end de juin à Paris. La règle qu'ils avaient fixée entre eux s'appliquerait comme de coutume : à chacun de payer son écot, sauf lors du dîner de gala offert par l'hôte du jour.

Soucieux autant de se conduire en bon amphitryon que de montrer, non sans chauvinisme, que la gastronomie française demeurerait plus que jamais à la hauteur de sa renommée, il emmena ses hôtes à Versailles, au *Trianon Palace*, goûter à la cuisine de Gérard Vié.

Il attendit que les apéritifs aient été servis pour annoncer, d'une voix un rien plus métallique qu'il ne l'aurait souhaité :

— Une de mes amies va nous rejoindre tout à l'heure. Elle s'appelle Sylvie. J'ai tenu à ce que vous fassiez sa connaissance parce que...

Andrew Mac Dougall, qui, par pure curiosité, avait fiché une gauloise dans son fume-cigarette, grimaçait une moue écoeurée, la moustache en bataille, au dessus du verre de pastis commandé dans un souci de couleur locale. Emil Nowak, lui, peut-être influencé malgré lui par les souvenirs que son père avait gardés de la France occupée, dégustait à petites gorgées d'une délicatesse inattendue un Dubonnet passé de mode, en veillant à ne pas tacher sa cravate argentée.

Ronde et blonde, excessivement frisée, Liselotte Nowak, qui adorait les romans à l'eau de rose et dévorait chaque jour la Presse du cœur avec avidité, comprit la première.

— Parce qu'elle choisira le menu ? plaisanta-t-elle.

— Parce qu'elle va ouvrir un restaurant elle-même ? renchérit, sur le même ton, Hermione Mac Dougall qui n'était pas moins sentimentale.

Le teint naturellement empourpré de l'inspecteur Le Bihan vira à l'écarlate :

— Nom de Dieu ! Parce que je... parce qu'elle... parce que nous... ah, bordel !

— Allons, Hervé, vous nous faites languir, protesta Nowak.

— Parce que... tiens, la voilà.

Sylvie Probert, précédée par de légers effluves de Shalimar, arrivait. Elle était plus encore gracieuse qu'élégante dans un ensemble bleu et gris d'Yves Saint Laurent dont la simplicité faisait tout le raffinement – et pour lequel Le Bihan avait pratiqué une gigantesque ponction sur son compte en banque. On admira à la ronde sa démarche pleine d'harmonie. Son sourire à la Audrey Hepburn, où se lisaient, à la fois, de la sensualité et de la tendresse, expliquait, sans doute mieux que la finesse de son visage et de ses chevilles, l'étrangeté de ses yeux pers, ou l'opulence de ses seins somptueux, libres sous son chemisier, la place qu'elle tenait, depuis quelques mois, dans l'existence de l'inspecteur.

— Oui, enfin, reprit Le Bihan, de plus en plus rouge, je voulais vous dire que... que nous allons nous marier.

La jeune femme, réservée mais sans la moindre gêne, prit place au milieu des convives, qui ne manquèrent pas, dans un concert bruyant et unanime, d'adresser aux futurs époux les félicitations de rigueur.

En sourdine, mais à deux voix, Liselotte et Emil Nowak, debout, leur coupe de champagne haut levée, les régalerent d'un *Gaudeamus igitur* improvisé.



L'inspecteur attendit que le moment du café soit venu pour entraîner Mac Dougall dans un bref aparté :

— Andrew, j'ai pensé, et Latouche m'a approuvé, que je pourrais vous donner un petit quelque chose qui intéressera certainement votre

ami Michael Collins.

— Maintenant, c'est autant *votre* ami que le mien, Hervé.

— Pas tout à fait. Et, de toute manière, je ne sais pas comment le contacter directement depuis Paris.

— Vous auriez des tuyaux pour lui ?

— Un tuyau. Les noms que portent actuellement les deux hommes qui ont assassiné John Paul Donnegan.

— Oh, oh !

— Ainsi que le pays vers lequel on leur a permis de s'enfuir.

— Hervé, vous souhaiteriez que...

— Je ne souhaite rien, Andrew. Mais j'avais cru comprendre que Michael Collins... à propos, je me le demandais depuis longtemps... vous ignorez vraiment son identité ?

Dans un geste qui lui était familier, le *superintendent* hérissa sa moustache d'un index songeur :

— Nous en avons une petite idée. Il pourrait bien s'agir d'un certain Seamus Shaughnessy. Un ancien élève d'Eton.

Le Bihan lâcha un long sifflement :

— Fichtre.

— Oh oui... si nous ne nous sommes pas trompés dans notre identification, il appartient à une famille des plus chics... et installée ici, en Angleterre, depuis des générations.

— Un dévoyé, lui aussi ?

— Je pense bien ! Un père sorti d'Oxford, *broker* au Lloyds, et membre de je ne sais pas combien de conseils d'administration... et tory bon teint, proche du 10 Downing Street, en plus... un frère journaliste au *Times*, qui a épousé rien de moins que la belle lady Helena Gilford, la fille aînée d'un pair du Royaume et d'Edwina Demarescq, une psychanalyste célèbre chez nous... un autre frère jésuite, bien entendu...

— Salut la compagnie !

— Et le petit dernier au CERN et à Jodrell Bank... un spécialiste du neutrino, que les journaux sérieux nous présentent comme un futur prix Nobel de Physique.

— Il n'y a pas de sœur, Andrew ? sourit Le Bihan.

L'ironie échappa au *superintendent* :

— Pas que je sache.

— Eh bien, dites-moi, rien que ça !... Oui, j'avais cru comprendre que Collins avait la ferme intention de venger, comme il le disait, un noble combattant de sa cause.

— C'est bien vrai, hélas.

— D'ailleurs, Deirdre Dogherty l'aurait voulu, elle aussi.

— *You're pissing me off*, Hervé. Vous n'avez vraiment aucune pitié pour ma santé ! Il va encore falloir que j'aille boire pendant des heures au *Arrow*.

— N'exagérez pas. Quelques minutes vous suffiront pour passer le message à la grande Bernie.

Mac Dougall, un peu renfrogné, tenait à avoir le dernier mot :

— Hermione trouve déjà que je la vois trop souvent, la Bernie. Alors, si elle me fait une scène de jalousie, c'est à vous que j'adresserai des reproches.

Il passa tout à coup une sorte de nostalgie rêveuse dans le regard de Le Bihan :

— Ne vous plaignez pas, Andrew. Il n'y a pas si longtemps, je vous aurais envié d'avoir encore la chance de pouvoir subir des scènes de jalousie.



Quatre jours plus tard, le *detective sergeant junior grade* Ronnie Shawn, de la Police royale militaire australienne, reçut, tôt dans la matinée à cause du décalage horaire, un appel téléphonique de Michael Collins. Aucun des supérieurs ou des collègues du *sergeant* ne savait – ni n'aurait pu deviner – qu'originnaire de Belfast, Shawn était aussi le meilleur agent clandestin de l'IRA en Australie.

Épilogue

Australie-Accident

Quatre touristes français victimes de la route

CAMBERRA, 8 juil (AFP) – Deux couples de touristes français qui parcouraient l'Australie, M. Robert Taugarde, 45 ans, et son épouse Dorothee, 38 ans, et M. François Daniel, 44 ans, et sa femme Marie-Brigitte, 41 ans, ont trouvé la mort mercredi après-midi dans un accident de circulation survenu non loin d'Alice Springs (centre de l'Australie), a annoncé le consulat général de France dans la capitale australienne.

Selon la police du Territoire du nord (L'un des états composant l'Australie), la voiture de location dont Mme Dorothee Taugarde tenait le volant est venue s'encastrier de plein fouet sous un convoi routier de grande longueur. Il semble que Mme Taugarde, peu habituée à la conduite à gauche, a mal évalué les distances au moment d'un dépassement.

Assises toutes deux à l'avant, Mme Taugarde et Mme Daniel ont été tuées sur le coup, tandis que leurs maris ont succombé à leurs blessures dans l'hélicoptère médical qui les transportait à l'hôpital Queen Mary d'Alice Springs.

Les dépouilles mortelles des quatre victimes seront prochainement rapatriées vers la France.

rl/jc

AFP 080325 JUIL 94



Suisse-Musique-Décès

Mort d'un collectionneur célèbre

GENEVE, 09 juil (AFP) – Un musicologue réputé, M. Gustave Leonberg, 77 ans, est mort ce samedi matin d'une hémorragie cérébrale dans le jardin de la villa qu'il possédait à Cologny, la plus élégante des

banlieues résidentielles de Genève, annonce l'Agence Télégraphique Suisse. Le décès a été découvert par son valet de chambre.

Gravement handicapé depuis 1967 à la suite d'un accident de montagne, M. Leonberg, également courtier et expert, n'en avait pas moins poursuivi ses études consacrées à la musique ancienne. Il était notamment l'auteur de deux ouvrages érudits, Traité du contrepont primitif et Aux origines de la passacaille, qui font autorité dans le monde entier.

D'origine française – il était né à Dunkerque –, M. Leonberg avait acquis la nationalité helvétique en 1967, l'année même de son accident. Au fil des années, son activité lui avait permis de constituer une collection exceptionnelle d'instruments de musique du XVII^e et du XVIII^e siècles. Elle comprenait, en particulier, une très rare contrebasse à cinq cordes de Stradivarius et l'un des premiers altos de Garnerius del Jesu, ainsi qu'un clavecin qui aurait appartenu à Rameau.

Il possédait aussi quelques partitions originales de la main même des compositeurs, notamment de Brahms et de Tchaïkovski.

En octobre 1993, il avait révélé, au cours d'une interview accordée à l'une des chaînes de télévision allemandes, qu'après sa mort, sa collection devrait être dispersée aux enchères au profit de l'institut Pasteur de Paris. Le produit de la vente des manuscrits, cependant, ira à l'hôpital cantonal de Genève.

Ses obsèques se dérouleront demain dans la plus stricte intimité.

yc/ps/cd

AFP 091718 JUIL 94



Christophe Lardier avait fini par laisser entendre qu'après examen, la promotion de Le Bihan au grade de commissaire ne tarderait plus.

Après un tendre week-end passé à Honfleur en compagnie de Sylvie Probert, l'inspecteur, rasé de près et vêtu de neuf, le cœur en joie et le corps apaisé, sifflotait, contre toutes ses habitudes, une mélodie de Gounod, *La rondinella*, en arrivant à pied rue des Saussaies le lundi 11 juillet. Il eut un sourire amusé en découvrant les deux dépêches déposées sur son bureau.

— Pour une coïncidence, c'est une coïncidence, confia-t-il aussitôt, par téléphone, au juge Latouche.

— Oh, nous dirons que justice est faite, répliqua le magistrat d'un ton léger.

— Oui, justice est faite, approuva Le Bihan avec sérénité.

Grenade, mai 1993

Paris, 3 mai-11 juillet 1994